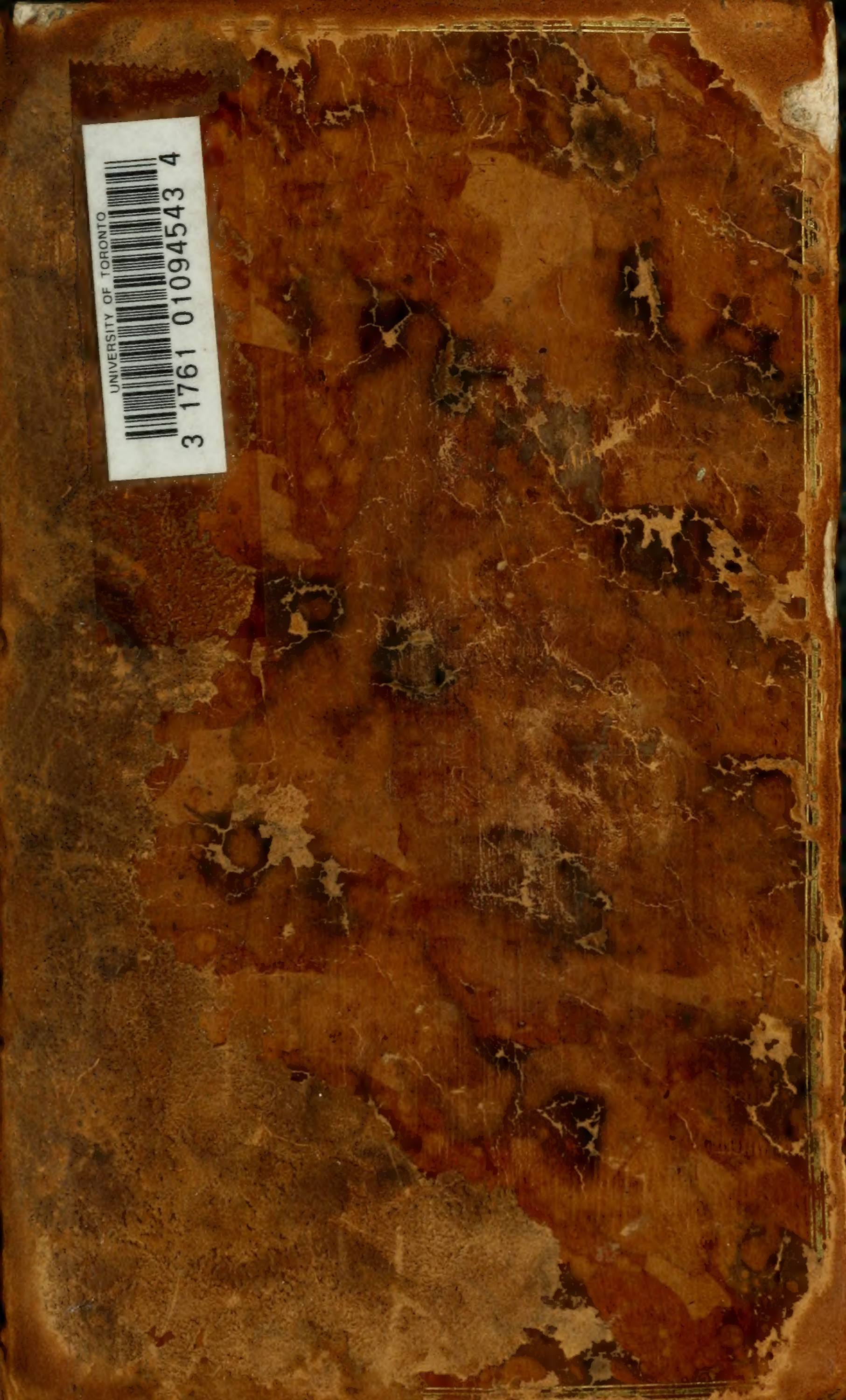

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01094543 4



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE.
TOME SECOND.

VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,

OU

LETTRES SUR LES GRECS,

ANCIENS ET MODERNES,

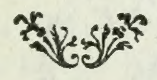
AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SECRÉTAIRE DU ROI,
de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille.

Nouvelle Edition revue, corrigée & considérablement augmentée.

On y a joint un Voyage de Sophie à Constantinople ; *un* Voyage d'Italie, *& quelques Opuscules du même.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.

« Ou ſont, dirai-je toujours, où ſont ces belles
» Prairies qu'arroſe le Sperchius : ce mont Taygete,
» autour duquel les jeunes filles de la Laconie courent
» comme des Bacchantes ; enfin ces Vallons agréa-
» bles, ces Bocages frais qui ſont au pied du mont
» Hémus, où je voudrois être encore ? »



VOYAGE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, OU LETTRES SUR LA GRECE.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

ARCHITECTURE MODERNE.

Il en à été, Monſieur, des Grecs comme des Romains. Lorſque la Peinture & la Sculpture s'affoibliſſoient ſenſiblement, & déclinoient chez ceux-ci, l'Architecture s'y ſoutenoit. Ainſi vous trouverez encore chez les Grecs modernes des Conſtructeurs & des Architectes.

Vous lirez dans l'hiſtoire du Prince Cantimir, que le Sultan Sélim I, s'étant emparé de

toutes les Eglifes de Conftantinople, en laiffa une aux Grecs en faveur d'un Architecte de cette Nation, qui avoit bâti, par fes ordres, une grande & magnifique Mofquée à Andrinople. C'étoit le neveu d'un autre Architecte que Mahomet II avoit employé dans la conftruction d'une Mofquée qu'il fit élever à Conftantinople. Sélim fut fi content de fon Architecte, qu'il lui fit préfent, non-feulement de l'Eglife Grecque, mais encore de toute la rue où elle étoit fituée (1).

M. *le Roi*, Architecte, pendant le féjour qu'il a fait à Conftantinople en 1753, ayant été conduit à la Mofquée que faifoit bâtir Sultan Mahmoud, ne put s'empêcher d'admirer le procédé fimple & facile avec lequel l'Architecte Grec, chargé de la conftruction de cet édifice, élevoit la grande voûte, qui le couvroit entièrement. Une perche, placée au centre de l'échaffaudage qui rempliffoit l'intérieur de la Mofquée, fe mouvant circulairement en tout fens, décrivoit fucceffivement tous les différents cercles de la voûte, & défignoit la place de chaque brique qui entroit dans fa conftruc-

(1) Hiftoire de l'Empire Ottoman, *Tome* II. *pag.* 56.

tion. Lorſque par ce procédé la perche, en s'élevant peu-à-peu, étoit parvenue à la ligne perpendiculaire, on fermoit la voûte avec une pierre qui en faiſoit la clef.

Vous parlerai-je du Palais de l'Empereur Dioclétien à Spalatro en Dalmatie ? C'eſt encore un édifice où l'on voit beaucoup de fragments grecs employés, & qui rappelle la magnificence des anciens monuments de la Grèce, quoique dans l'enſemble on apperçoive des marques ſenſibles de la décadence de l'Architecture. C'eſt le jugement qu'on ne peut s'empêcher d'en porter à la vue des ruines deſſinées ſur les lieux par M. *Clériſſeau*, avec cette préciſion & ce goût qui diſtinguent tous les ouvrages de cet habile Architecte ; mais on admire avec étonnement le choix du ſite & la beauté de l'aſpect de ce vaſte édifice bâti au bord de la mer.

On voit, ſous le regne de Juſtinien, deux Architectes Grecs dont l'hiſtoire des Arts a dû conſerver les noms. Ce ſont Anthémius & Iſidore, qui bâtirent le magnifique Temple de Sainte-Sophie. Les connoiſſeurs admirent toujours l'idée grande & hardie d'un plan circulaire établi ſur des arcades réunies ou liées en-

semble par des pendentifs : construction qui a servi de modèle à tous les dômes faits depuis, & que les grands Architectes Italiens ont perfectionnée.

Cependant l'Architecture Grecque, comme l'observe l'Abbé Laugier, dans son *Essai sur l'Architecture* (1), n'est plus reconnoissable sous Justinien qui a fait bâtir Sainte-Sophie. Qu'auroit donc été ce superbe Temple, s'il avoit été construit dans le bel âge de l'Architecture Grecque & des autres Arts? Ce monument, que les Voyageurs ne se lassent point d'admirer, nous fait voir du moins de quoi le génie des Grecs étoit capable, puisque dans la décadence des Arts, ou au milieu de la barbarie qui régnoit dans le sixième siècle, il n'a fait que se réveiller un moment, & a produit un modèle que tous nos Grands-Maîtres ont fait gloire d'imiter dans quelques parties.

Parmi les Aqueducs à double & triple rang d'arcades, situés aux environs du village de Bourgas, à trois petites lieues de Constantinople, il y en a un que l'on présume avoir été bâti du temps des Empereurs Grecs, & dont

(1) Paris, 1755. in-8°.

la conſtruction, la belle ordonnance font l'admiration des Voyageurs. Soliman ſecond le fit réparer par des Architectes Grecs ; &, de l'aveu des connoiſſeurs les plus éclairés, ce monument, par ſa ſtructure auſſi hardie que ſolide, eſt ſupérieur à tout ce qu'on peut voir en ce genre en Italie & ailleurs. L'Aquéduc de Niſmes, qu'on prétend être le plus beau de ceux que le temps nous a conſervés, n'a ni la hauteur ni la régularité de celui dont je parle.

Au reſte il s'agit de le voir. Voici la deſcription qu'en a faite mon ami M. *Bourlat de Montredon*, d'après le deſſin tracé ſur les lieux par M. le Baron *de Tott*, ainſi que d'après les éclairciſſements & les judicieuſes remarques que M. le Chevalier *de Saint-Prieſt*, Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, a bien voulu communiquer. Le Plan qu'on y a joint achevera pleinement la démonſtration. Laiſſons d'abord parler mon ami.



DESCRIPTION

de l'ancien Aquéduc de BOURGAS, *à trois lieues de Conſtantinople.*

« L'AQUÉDUC de Bourgas, plus épais dans » le pied, qu'il ne l'eſt dans la partie ſupé- » rieure, traverſe, dans un eſpace d'environ » 420 pieds, un vallon embelli par une prairie » agréable où coule un ruiſſeau ; il ſert à join- » dre de droite & de gauche deux collines » égales en hauteur à l'Aquéduc même, qui a » 107 pieds dans ſa plus grande élévation. Cet » Aquéduc eſt à deux étages pércés chacun de » quatre grandes arcades faites en tiers-point, » & qui s'élévent en correſpondance les unes » au-deſſus des autres. Chaque Arcade eſt ſé- » parée par une pile contre laquelle ſont ap- » puyés en dehors des éperons ou piliers bu- » tans, qui partant du pied de la pile, s'élé- » vent en talus continu juſqu'à ſon ſommet, » & ſe coupent ſur leurs ſurfaces en différents » ſens, de maniere qu'en ſe reployant ſur eux- » mêmes ils viennent mourir à rien. Ils laiſſent » ainſi dans leur milieu une place où l'on a » pratiqué, à trois hauteurs différentes, de

Plan, Elévation et Profils d'un ancien Aqueduc situé

Fig. 3.

6 to 2 pi

6 to 4 pi 6 po

7 to 4 pi 6.

8 to 4 pieds

17 to 5 pi

6 to 4 pi 6 po

Moitié du Plan au niveau des 1.eres Arcades.

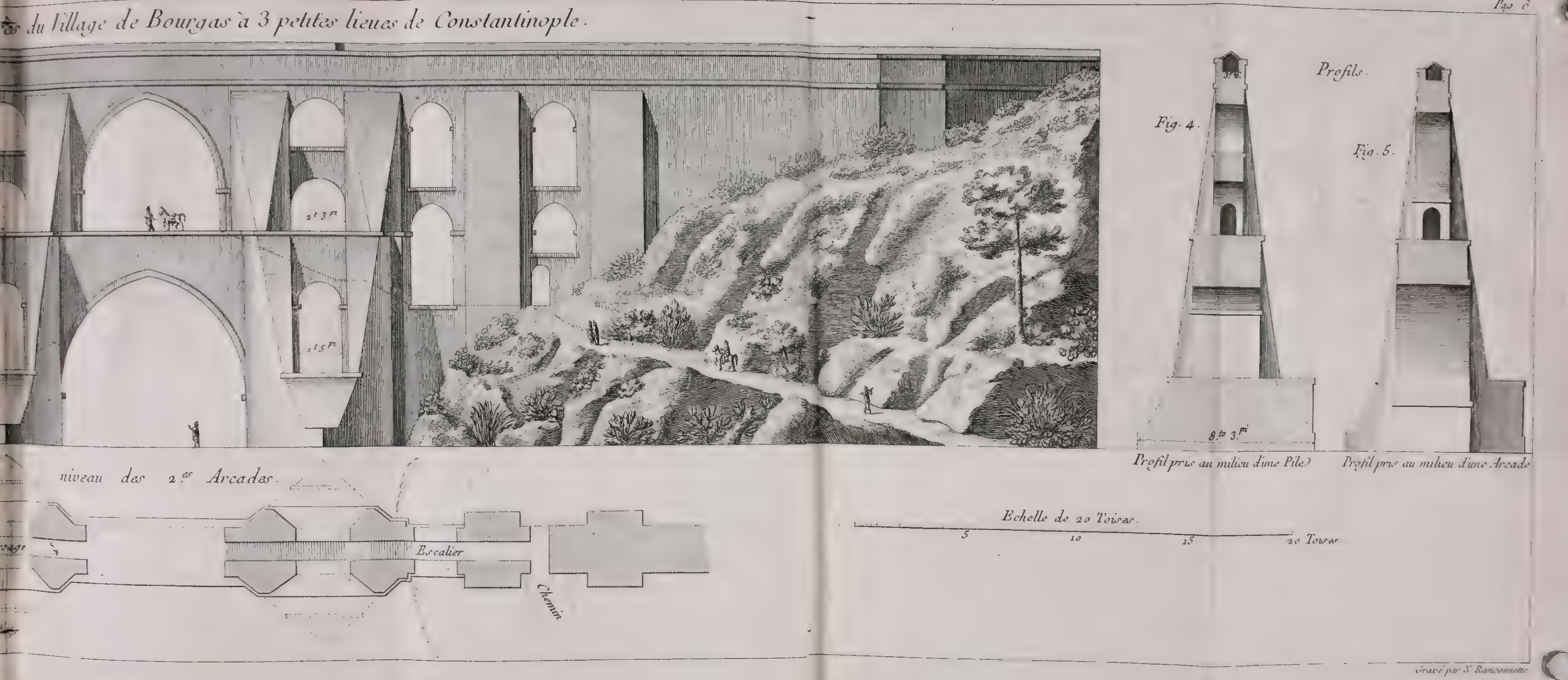
Moitié du Plan au

8 to 3 pi

Fig. 1.

2 to 3 pi

Fig. 2.


Pag. 8.
…es du Village de Bourgas à 3 petites lieues de Constantinople.
2 t 3 P.
1 t 5 P.
Profils.
Fig. 4.
Fig. 5.
3. 6.
8. t 3. P.
Profil pris au milieu d'une Pile
Profil pris au milieu d'une Arcade
niveau des 2.es Arcades.
…sage
Escalier
Chemin
Echelle de 20 Toises.
5
10
15
20 Toises
Gravé par N. Ransonnette

» moindres ouvertures, ou de plus petites Ar-
» cades dont l'idée ſeule annonce bien dans
» l'Architecte qui a imaginé cette conſtruction,
» une intelligence peu commune dans l'Art de
» bâtir. Car, outre qu'aucun édifice de cette
» nature, antique ou moderne, ne lui en avoit
» fourni l'exemple, par ce moyen ſimple il a
» ſu diminuer beaucoup la dépenſe, & procu-
» rer à ſon Aquéduc une légèreté qui, ſans
» nuire à la ſolidité de ſa ſtructure, en rend
» l'aſpect très-agréable.

» Une autre ſingularité remarquable & dont
» on ne connoît pas de modèle dans aucun
» ouvrage de ce genre, c'eſt qu'on peut par-
» courir même à cheval cet Aquéduc à la hau-
» teur de ſon premier étage, ou du ſecond
» rang d'arcades, attendu que les piles y ſont
» percées dans leur épaiſſeur de maniere qu'el-
» les laiſſent un libre paſſage pour traverſer
» l'Aquéduc d'un bout à l'autre ſans rencontrer
» le moindre obſtacle. Ce paſſage à travers
» les piles, eſt tracé dans la moitié du plan pris
» au niveau des ſecondes arcades. En jetant
» les yeux ſur la planche, figure 2, on verra
» que l'eſcalier qui conduit à l'endroit où le
» premier étage prend naiſſance, eſt pratiqué

» dans l'épaiſſeur de la premiere pile de l'Aqué-
» duc, & que le chemin qui aboutit au pied
» de cet eſcalier, eſt percé dans l'épaiſſeur du
» maſſif de maçonnerie dont il me reſte à
» parler.

» Le corps de l'Aquéduc, tel qu'on vient
» de le décrire, n'étant pas ſuffiſant pour join-
» dre dans la partie la plus élevée les ſom-
» mets des deux collines, il a fallu le prolon-
» ger juſqu'à cet endroit, & conſtruire de cha-
» que côté de l'Aquéduc, un maſſif de ma-
» çonnerie continu, qu'on a percé de quelques
» ouvertures pour en diminuer le volume, &
» l'accorder autant qu'on pouvoit avec le reſte
» de l'édifice. Au moyen de ce prolongement
» l'Aquéduc a 120 toiſes d'étendue dans ſa
» plus grande longueur.

» Du point où ce maſſif touche au ſommet
» de la colline, part le canal qui parcourt inté-
» rieurement l'Aquéduc à ſon ſommet, & qui
» conduit à couvert l'eau qu'il porte ſur la col-
» line oppoſée. Des dales de pierre jointes avec
» art & diſpoſées en talus en forment le toit, &
» terminent tout l'édifice. On ne peut aſſez faire
» l'éloge de cette conſtruction. L'appareil en
» eſt admirable; toutes les ouvertures, grandes

» ou petites, portent un revêtement en pierres » de taille qui en rend le trait pur : ce qui » donne à tout l'ouvrage une magnificence & » une propreté qui frappent tous les ſpecta-» teurs ».

Explication des figures numérotées dans la planche ci-jointe.

La I^e^. figure repréſente une moitié du plan de l'Aquéduc, pris au niveau du rez-de-chauſ-ſée, ou du premier rang d'arcades.

La IIe. exprime la moitié du plan au niveau du ſecond rang d'arcades. On peut y remarquer le paſſage pratiqué à travers les piles, pour parcourir la longueur de l'Aquéduc à cette hauteur.

La IIIe. fait voir l'élévation générale de l'Aquéduc, ſa liaiſon avec les deux collines, la décoration de ſes piles & la proportion de ſes arcades. On y apperçoit, vers le bas des deux collines, le chemin qui conduit à l'entrée du maſſif de maçonnerie, & qui, après avoir traverſé intérieurement une partie de ce maſſif, aboutit à l'eſcalier pratiqué dans l'épaiſſeur de

la premiere pile, comme l'indiquent les lignes ponctuées au-dehors de la pile. Cet escalier conduit au premier étage de l'Aquéduc.

La IVe. est un profil pris au milieu d'une pile, qui fait voir la liaison & la disposition de toute la structure.

La Ve. est un autre profil pris au milieu des arcades.

M. Bourlat s'est contenté, comme on voit, d'indiquer ici ce qu'il laisse aux Artistes à discuter avec plus de connoissance & plus de détail ; je m'en tiens aussi de ma part à ce peu de vues générales sur l'Architecture des Grecs. « *L'ANTIQUITÉ*, dit *Quintilien*, nous a » tellement pourvus de Maîtres & d'Exemples, » qu'aucun âge, dans l'ordre des choses, ne » paroît plus heureux que le nôtre, puisque » tous ceux qui l'ont précédé n'ont travaillé » que pour notre instruction (2) «.

Je suis, &c.

---

(1) *TOT nos præceptoribus, tot exemplis instruxit Antiquitas, ut possit videri nulla, sorte nascendi, ætas felicior quàm nostra, cui docendæ priores elaboraverunt.* Instit. Orat, lib. 12. c. 11.



LETTRE TRENTE-SIXIEME.

Inſcription découverte ſur une des portes de Conſtantinople.

Je vous ai promis, Monſieur, l'Inſcription que je découvris, il y a quelques années, ſur une des portes de Conſtantinople. Je la communiquai dans le temps à M. le Chevalier *Faukner*, Ambaſſadeur d'Angleterre, & à M. de *Peyſſonel.* Ce dernier, ayant fait la même promenade que moi, en ſortant par la porte d'Andrinople, juſqu'au Château des ſept Tours, en a fait une deſcription très-inſtructive pour un voyageur qui veut connoître exactement Conſtantinople. Il a bien voulu me communiquer ſon écrit, & j'en extrais l'explication qu'il a donnée de l'Inſcription dont je parle. Ainſi je n'aurai que le mérite de la découverte, & vous devrez l'intelligence du monument à M. de Peyſſonel que je vais laiſſer parler à ſon tour.

« En allant de la porte d'Andrinople » aux ſept Tours, le long des Remparts, & » après celle de *Top Capiſi* ou des Canons, ainſi

» nommée parce qu'il y a trois boulets de Ca-
» non enchâſſés ſur le ceintre (1), on trouve la
» quatrieme porte nommée en Grec Νέα πόρτα,
» & par les Turcs *Yegni Capi*, nouvelle porte.
» Elle eſt remarquable par une inſcription
» qu'aucun voyageur n'a encore obſervée, &
» qui mérite bien de l'être. Elle eſt gravée en
» relief ſur une pierre qui ſert de conſole à
» l'entablement, en ſorte qu'elle eſt viſiblement
» déplacée, & ne ſe trouve là que par ha-
» ſard. Je la tranſcris telle qu'elle eſt ».

THEODOSî JUSSIS-GEMINO-NEC-MENSE } peracto,
CONSTANTINUS-OVANS-HÆC-MOENIA-FIRMA } locavit.
TAM CITò, TAM STABILEM PALLAS VIX conderet } arcem.

C'EST-A-DIRE :

C'EST par les ordres de Théodoſe qu'en moins de deux mois Conſtantin triomphant éleva ces murs. Pallas auroit de la peine à bâtir en ſi peu de temps une fortereſſe auſſi ſolide.

» On eſt redevable de cette découverte à

(1) C'eſt contre cette porte que Mahomet ſecond fit dreſſer ſa principale batterie, dans l'attaque où l'infortuné Conſtantin Paléologue perdit l'Empire avec la vie.

» M. G. qui, faiſant le tour des murs avec » M. *Laugier*, Médecin de l'Empereur & de » la Reine de Hongrie, remarqua cette Inſcrip- » tion dont une partie n'eſt guères liſible, à » cauſe de la mouſſe dont l'eau qui découle » de la corniche a couvert en partie la pierre. » Cette corniche eſt auſſi chargée d'Inſcriptions » Grecques qu'il n'eſt pas poſſible, par la mê- » me raiſon, de déchiffrer.

» Le Théodoſe dont il eſt parlé dans cette » inſcription, vivoit ſous Théodoſe le jeune, » fils d'Arcade & d'Eudoxie, & le Conſtantin » à qui le marbre donne l'honneur d'avoir, » par l'ordre de cet Empereur, fait conſtruire » ces murs en moins de deux mois, étoit Gou- » verneur ou Préfet du Prétoire. Ce fait eſt » prouvé par les deux inſcriptions ſuivantes rap- » portées dans l'Anthologie, L. 4. Chap. 18. La » premiere avoit été gravée ſur la porte du » Xilocirque, & l'autre ſur la porte d'or. » Les voici :

Θεοδόσιος τόδε τεῖχος ἄναξ καὶ ὕπαρχος ἑώας
Κωνσταντῖνος ἔτευξαν ἐν ἤμασιν ἑξήκοντα.

C'eſt-à-dire : *EN 60 jours l'Empereur Théodoſe & Conſtantin, Préfet de l'Orient, ont conſtruit ce mur.*

Ἡμασιν ἑξήκοντα φιλοσκήπτρῳ βασιλῆϊ
Κωνσταντῖνος ὕπαρχος ἐδείματο τείχεϊ τεῖχος

C'eſt-à-dire : *EN* 60 *jours le Préfet Conſtantin a conſtruit pour l'Empereur, ſon Auguſte Maître, ce mur ſur un autre mur.*

« Ces deux inſcriptions ne ſubſiſtent plus ; » mais il eſt aiſé de voir qu'elles ont été faites » en même temps que la latine qui leur ſert » d'interprétation. L'eſpece de défi que le Pré- » fet, fier de ſon ouvrage, fait à Pallas porte- » roit à le ſoupçonner d'en être l'auteur (1). » Evagrius & Suïdas nous apprennent qu'il » étoit bon Poëte ; mais ces trois vers n'au- » roient pas ſuffi pour lui faire cette répu- » tation.

» M. Ducange croit que ce Conſtantin eſt » le même que Cyrus, grand perſonnage de » ce temps-là (2). Un jour qu'il aſſiſtoit aux » jeux publics dans le Cirque, les deux fac- » tions des *Verts* & des *Bleus* s'écrierent, que » Conſtantin avoit bâti Conſtantinople, mais » que Cyrus l'avoit renouvelée. Théodoſe fut

(1) *L. 1. C. 19.*
(2) *L. 1. C. XCC.*

» ſi mécontent & ſi jaloux de cette acclama-
» tion, qu'après l'avoir dépouillé de ſes char-
» ges, il le força d'entrer dans l'état Eccléſiaſtique.

» Conſtantin-le-Grand avoit donné avec
» ſon nom une plus grande étendue à Byzance,
» & l'avoit enceinte d'un nouveau mur; il
» l'avoit même dédiée à la Sainte Vierge,
» ſuivant les hiſtoriens Grecs. C'eſt à cette dé-
» dicace, & à la vénération que les Empe-
» reurs du bas Empire avoient pour la Sainte
» Vierge, qu'il faut rapporter la lettre M, qui
» ſe voit ſur leurs Médailles, & qu'on préſu-
» me avec fondement être la lettre initiale du
» nom de Marie.

» Ces murs de Conſtantin ne ſubſiſtent plus,
» parce que ſous les premieres années de Théo-
» doſe le jeune, l'an 413 de J. C. on fut
» obligé d'aggrandir la Ville. Anthémius, Pré-
» fet du Prétoire, & Regent de l'Empire ſous
» la minorité de Théodoſe, fit faire une nou-
» velle enceinte auſſi grande que celle qui
» ſubſiſte aujourd'hui, & elle fut achevée
» avec une diligence incroyable en deux mois.
» Ces nouveaux murs furent renverſés par un
» tremblement de terre l'an 39 du regne de

» Théodose le jeune, & le 447 de J. C. Ammien Marcellin nous apprend que Constantin, Préfet du Prétoire, fut chargé de le relever, & qu'il acheva cet ouvrage en trois mois. Voilà précisément le Constantin de notre inscription ; & le genre de construction qu'elle indique, en disant qu'il bâtit un mur sur un mur, prouve qu'il ne fit qu'en relever les murailles, sans rien changer à l'étendue qu'Anthémius leur avoit donnée. Peut-être jaloux de la diligence avec laquelle ce dernier les avoit fait construire, a-t-il affecté de mettre dans son inscription qu'il les avoit rebâtis en deux mois ; mais Marcellin n'en convient pas tout-à-fait.

» Quoi qu'il en soit, M. Ducange, après avoir rejeté l'opinion de Nicéphore, qui attribue la premiere construction des murs de Constantinople à Anthémius conjointement avec Cyrus ; & celle de Zonare, qui en fait honneur à Cyrus seul, prouve, par le rapport du temps auquel ils ont été rebâtis à l'époque où Cyrus étoit Préfet du Prétoire, qu'il est le même que Constantin. Cyrus ne releva pas seulement les murs de Constantinople : il répara encore & rebâtit plusieurs

édifices

» édifices publics qui avoient été renversés par le » même tremblement de terre. Or, pour le justifier de l'excès de vanité dont l'accuse Marcellin, » il faut supposer que cet Auteur a voulu parler de » ces ouvrages, ainsi que des murs. Le peuple » porta si loin la reconnoissance à l'égard de ce » Magistrat, qu'il voulut changer le nom de » Constantinople en celui de Cyropole ».

Vous voyez, Monsieur, par cet extrait, que je n'ai rien à ajoûter au travail de M. de Peyssonel, sur l'inscription que j'ai découverte. Je ne doute pas que son ouvrage ne soit imprimé tôt ou tard, avec les curieux Mémoires qu'il a envoyés à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, dont il est associé. Son Fils, mon ami & mon compagnon de voyage, marche courageusement sur les traces de son Pere, & nous donnera sur l'Antiquité, qu'il étudie avec beaucoup de soin, de très-bonnes recherches.

Ceux qui ont fait avant moi le tour des murs de Constantinople, n'ont vu sur la porte neuve, que les pierres & la mousse. Pour moi, j'ai voulu l'examiner de plus près; j'ai engagé un Janissaire à me laisser monter sur ses épaules, & j'ai lu l'inscription que M. de Peyssonel vient de vous expliquer. Je suis, &c.



LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

A M. DE PEYSSONEL, Consul de France à Smyrne.

Je me suis chargé, mon cher Maître, de vous communiquer ce que nous avons observé le Docteur Makensie & moi, à la premiere lecture de l'agréable rélation de votre voyage à Cyzique.

Le torrent qui traverse l'amphithéâtre a été, dites-vous, arrêté par des écluses, & il formoit un petit lac pour une Naumachie. Mais pourquoi former une Naumachie terrestre dans une Ville environnée de deux mers, qui sont à la portée du fusil ; Cyzique étant de plus située sur une montagne, d'où les habitans les plus éloignés de la mer pouvoient jouir commodément du spectacle. Une Naumachie à terre étoit, ce me semble, très-inutile à Constantinople, qui a le Chrysocéras d'un côté, & la Mer-Blanche de l'autre. Les Anciens ont fait certainement des choses plus bisarres & plus extraordinaires ; mais pour l'honneur de l'Antiquité, ne leur en

prêtons pas de nouvelles. Nous mettons aussi des restrictions à la prédiction que vous faites. » Dans trois ans, dites-vous, il n'y aura plus » à Cyzique, ni vestiges, ni débris, ni par con» séquent de Faunes, tels que celui que vous » avez trouvé ». Peut-on parler si positivement de ce qu'on ne voit pas, de ce qui est sous terre? Depuis le sac de Rome, & dans le cours des deux derniers siècles, soit par curiosité, soit par intérêt, les Chrétiens n'ont pas cessé de creuser & de faire des découvertes. On creuse encore, on continue de fouiller, & l'on découvre tous les jours quelques ossemens de la vieille Rome. Nous n'avons garde de comparer Cyzique à la Capitale de l'Empire; mais il n'y a pas long-tems qu'on remue la terre de l'ancienne ville d'Asie, & le nombre des Ouvriers n'est pas considérable. Il y a donc lieu d'espérer que ceux qui viendront après nous, *nati natorum*, y pourront glaner & trouver quelques restes d'antiquités.

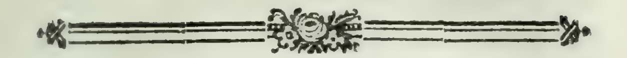
Vous aurez, après M. *Bon*, la gloire d'avoir donné la Carte la plus exacte du Pays que vous avez parcouru, & nous aurions bien voulu que vous eussiez pu voyager plus commodément.

Nous pensons aussi, qu'à moins que vous

n'ayez trouvé le nom gravé ſur le marbre ; votre Ajax eſt un peu douteux, puiſqu'il n'eſt caractériſé que par le maſque : ornement commun à tant d'autres perſonnages.

Nous vous envoyons ces légeres obſervations, pour vous marquer que nous ne liſons pas rapidement, ni indifféremment tout ce que vous faites. Le Docteur vous félicite, vous admire & vous aime toujours. J'en dirois autant & plus, s'il ſe pouvoit, mon cher Maître, de votre ſerviteur, &c.





LETTRE TRENTE-HUITIEME.

De la Musique chez les Grecs.

COMME l'amour est la passion naturelle de tous les temps & de tous les âges, je chercherai dans les Airs modernes, dans les Chansons tendres & plaintives, de désespoir ou de gaieté, ce qui peut rester dans ce genre de l'ancien goût de la Musique Grecque, & ce qui peut rendre raison, quoiqu'imparfaitement, de ce caractere.

J'observerai, en premier lieu, que les Orientaux ont tous naturellement l'oreille faite pour la Musique : ils l'aiment, dès qu'ils peuvent l'entendre. On ne voit point de Grecs, ni de Turcs, de quelque état qu'ils soient, qui ne s'arrêtent pour entendre une belle voix, pour écouter le chant du rossignol. La Musique n'est pourtant jamais, parmi eux, une passion à laquelle un homme se livre tout entier, comme on le voit si fréquemment parmi nous.

Je ne suis pas étonné que Miladi Montagut, avec autant de goût qu'elle en avoit, ait été

si vivement touchée des airs qu'elle entendoit en Turquie, & qu'après avoir connu cette Musique, elle l'ait préférée à toute autre. Les Airs tendres & touchans font sur l'ame une impression douce & profonde.

Je ne suis pas non plus surpris qu'un très-savant Voyageur (1) ait parlé de la Musique des Maures & des Turcs, en comparant leurs Instruments aux anciens, & particulierement le Tympanon & les Cymbales qu'ils ont encore (2).

Je puis du moins assurer que, dans la Musique Grecque & Turque, la division des tons étant plus étendue que la nôtre, leur donne des expressions que nous n'avons pas, & qui, dans le genre tendre, font un grand effet. Aussi leurs Airs de sentiment, leurs Chants de douleur, pénétrent-ils l'âme, & causent-t-ils l'émotion la plus douce & la plus agréable.

Le Prince Cantimir, qui avoit bien étudié cette partie, qui en a même fait un Traité, & nous a laissé des Airs de sa composition, n'a pas hésité de mettre la Musique Grecque &

(1) Voyage de Shaw. *Tom. I. Chap. III. pag. 3.*

(2) *Tympana tensa....palmis, & Cymbala circùm concava.* Lucret. Lib. II. v. 618.

Orientale au-dessus de la nôtre. Il faut lire ce qu'il a écrit à ce sujet dans son Histoire des Turcs (1). Pour le prouver, voici l'aventure qu'il rapporte d'un Grec moderne, habile Musicien, qui excelloit dans cet Art.

Emir-Gium-Khan, parmi les Perses, fut amené captif à Constantinople. Son talent pour la Musique lui concilia la faveur du Sultan Amurat IV : il devint le compagnon de ses plaisirs. Il avoit une belle maison sur le canal de la Mer-Noire, où l'Empereur alloit souvent le voir pour s'enfermer, & boire du vin en liberté avec lui. Un jour qu'Amurat y étoit, s'enivrant à son ordinaire, un Grec, homme distingué dans sa Nation, passa en bateau devant le Palais, sans savoir que le Sultan y étoit, & chanta un air Persan avec une grâce extraordinaire. Emir-Gium ouvrit la fenêtre avec empressement, & aussi-tôt le Grec se tût ; mais le favori lui fit tant d'instances pour l'engager à continuer, que le Grec ne put se dispenser de lui donner cette satisfaction. Il fit donc arrêter les rameurs, & quand il eut achevé, Emir-Gium vint à lui & lui demanda qui il étoit. Il répondit qu'il étoit

(1) *Tom. II. pag. 237.*

Grec, ſujet d'Amurat. Auſſi-tôt le favori lui baiſa les mains par trois fois, & le congédia avec un préſent honnête. Etant rentré pour rejoindre le Sultan : « Seigneur, lui dit-il, les » Grecs qui ſont ſoumis à votre puiſſance, ont » été autrefois les Maîtres de ce pays-ci; celui » que je viens de voir m'a convaincu qu'ils » en étoient dignes. L'Hiſtoire rend témoignage » à leurs vertus; mais je n'avois encore ren- » contré perſonne de cette Nation qui ſoutînt » la réputation qu'ils ont acquiſe autrefois. S'ils » reſſemblent tous à celui que le haſard m'a » préſenté, il faut avouer qu'ils méritoient de » commander à cet Empire. Je crois pouvoir le » diſputer, en fait de Muſique, au plus habile » de ce pays; cependant je m'eſtimerois heureux » d'être le diſciple de ce Grec (1) ».

Ajoutons encore un trait conſervé par le même Auteur, dans l'hiſtoire du même Sultan, Amurat. Ce Prince cruel, ayant aſſiégé & pris Bagdad, donna ordre d'égorger trente-mille Perſans qui avoient mis bas les armes (2). Dans le nombre de ces malheureux, il ſe trouva un Muſicien

(1) Hiſtoire Ottomane. *Tom. III. pag. 99.*

(2) *Idem. pag. 102.*

qui ſupplia l'Officier Turc de ſuſpendre pour un moment ſa mort, & de lui permettre de parler à l'Empereur. On le mena en préſence d'Amurat, & on lui demanda ce qu'il avoit à dire.

« Très-ſublime Empereur, dit-il, ne ſouffrez » pas qu'un Art auſſi excellent que l'eſt la » Muſique, périſſe aujourd'hui avec *Schahculi.* » Je n'ai nul regret à la vie pour la vie même, » mais ſeulement pour l'amour de la Muſique, » dont je n'ai pu atteindre encore toutes les » profondeurs. Laiſſez-moi travailler à me per» fectionner dans cet Art divin ; & ſi je ſuis » aſſez heureux pour arriver au point où j'aſ» pire, je me croirai mieux partagé que ſi » je poſſédois votre Empire ». On lui permit de donner un eſſai de ſes talens. Auſſi-tôt, ſemblable au chantre d'Homère, il prit un *Scheſchdar* (1), & accompagnant cet inſtrument de ſa voix, il joua, d'un ton ſi tendre, la priſe de Bagdad & le triomphe d'Amurat, que ce Prince fondit en larmes, & continua d'être attendri auſſi long-temps que le Muſicien ſe fit entendre.

(1) Sorte de Pſaltérion qui reſſemble à la Harpe, & qui a ſix cordes de chaque côté.

L'Empereur, à sa considération, ordonna non-seulement qu'on sauvât la vie à ceux qui n'étoient pas encore exécutés, mais de plus, qu'on leur rendît la liberté. Amurat voulut retenir le Musicien, auprès de lui, & en fit un très-grand cas.

Voilà une grande preuve en faveur des effets surprenans de l'ancienne Musique, qui calmoit les passions, ou les excitoit à son gré. Elle influe encore beaucoup sur la douceur & l'honnêteté des mœurs. Sans quitter Bagdad, ajoutons un dernier trait qui caractérise ce goût délicat pour la Musique, accompagné de l'honnêteté & de la simplicité des mœurs antiques. Ces tableaux nous ramenent toujours avec plaisir à la Nature, dont nous nous éloignons si souvent, quand nous voulons mettre de l'esprit à la place du sentiment, & préférer au beau naturel des images, le faux éclat du recherché.

Ibrahim Ben-Mahadi, parvenu au trône de Bagdad, en fut presque aussi-tôt chassé par Mamon, son neveu, qui étoit à la tête d'une armée nombreuse. Il eut le bonheur de se sauver : mais le nouveau Kalif le fit chercher avec tant de soin, qu'on le trouva enfin déguisé sous un habit de femme. Mamon cependant le reçut bien,

le traita fort humainement, & lui donna sa confiance. Un jour qu'ils converfoient ensemble, il le pria de lui raconter ce qu'il avoit remarqué de plus intéressant ou de plus singulier pendant le temps de sa retraite. Voici ce que lui dit Ibrahim. « Etant un jour sorti (1) de la maison » où j'étois caché, pour me réfugier dans une » autre, & ayant choisi l'heure de midi pour » rencontrer moins de monde, je me trouvai » devant une boutique fermée, sur la porte de » laquelle je vis un homme dont le visage étoit » fort basané & assez semblable au mien. Je lui » demandai s'il vouloit me permettre de me re- » poser chez lui : il me répondit que je ne » pouvois lui faire plus d'honneur ni plus de » plaisir. Il me conduisit en même temps dans » l'intérieur du logis ; mais il en sortit aussi-tôt, » & ferma la porte sur moi.

» Alors je me crus perdu, & j'eus lieu de » craindre que cet homme ne m'eût quitté & » enfermé que pour aller avertir ceux qui me » cherchoient. Dans cette agitation, je fus agréa- » blement surpris, lorsque je le vis revenir chargé

(1) Bibliotheque Orientale de d'Herb. *pag.* 482.

» de vivres, & ſuivi d'un autre homme qui » portoit un lit & un tapis.

» Je ſuis barbier de ma profeſſion, me dit-il » en rentrant, & ne doutant point que vous » n'euſſiez de la répugnance à vous ſervir des » choſes qui ont ſervi à d'autres, j'ai été au » marché acheter ces meubles, & on vous pré- » pare à manger.

» J'admirai une ſi grande honnêteté, & je » n'héſitai pas à me mettre à table avec mon » hôte. Il me demanda ſi je buvois du vin, & » lui ayant répondu que je ne le refuſerois point, » il en fit apporter du meilleur, avec lequel » nous achevâmes joyeuſement notre repas.

» Alors il me demanda la liberté de me faire » une priere ; je la lui accordai. Je deſirerois, » ajouta-t-il, que vous me fiſſiez l'honneur de » chanter devant moi ; je ſens que je ne mérite » pas cette faveur, mais je la recevrai comme » une grace ſignalée & particuliere. Auſſi-tôt, » me préſentant un luth, il récita ces vers d'un » Poëte Perſan :

Nous ſommes dégoûtés de toutes ſortes d'inſtrumens, ſi nous n'avons pas une voix comme la vôtre qui les accompagne.

» J'avoue que ce diſcours m'embarraſſa, &

» mon premier mouvement fut de demander à
» cet homme, comment il avoit appris que je
» ſavois la Muſique. Il répondit : Seigneur, vous
» êtes trop connu pour pouvoir eſpérer de vous
» cacher à ceux qui vous voient de près. Je ſais
» que vous êtes Ibrahim, oncle du Kalif ré-
» gnant, & que ce Prince a promis cent-mille
» dragmes d'argent à celui qui lui découvriroit
» le lieu où vous êtes.

» Cette déclaration me frappa ſi fort, que,
» ſans héſiter, je crus n'avoir rien de mieux à
» faire que de prendre le luth, pour contenter
» mon hôte. Je lui accordai même la ſeconde
» priere qu'il me fit, de lui permettre de chan-
» ter quelques airs, & je l'accompagnai avec
» le luth. Cet homme chanta de ſi belles chan-
» ſons, que j'en fus étonné, & lui demandai
» de qui il les avoit appriſes. Il me dit qu'il les
» tenoit d'Ishak-Moſul, excellent Muſicien, chez
» lequel il avoit reſté long-temps.

» La nuit étant venue, je quittai mon hôte.
» Je lui préſentai une bourſe remplie de pieces
» d'or, il les refuſa en me diſant : *Votre action*
» *eſt bien étrange. Après avoir fait tout ce qui*
» *m'étoit poſſible pour vous bien recevoir, vous*
» *voulez me faire perdre le mérite & l'honneur*

» *de l'hofpitalité que j'ai exercée. Dieu me pré-*
» *ferve de recevoir votre argent.* En me quittant,
» il ajouta ce vers Perfan :

» *Les penfées de l'homme qui s'eft donné à Dieu, font*
» *bien différentes de celles de l'homme attaché aux créatures.*

Il faut avouer que fi ces traits font beaucoup d'honneur à la Mufique, on doit être auffi touché de la fimplicité des mœurs qu'ils nous peignent. Voilà les premiers effets de l'Art ; tels font encore les plaifirs innocens attachés à la douceur des mœurs d'une Nation qui conferve fidèlement fes goûts & fes ufages.

Ajoutons à ces notions générales, & fans doute fuperficielles, fur la Mufique Turque, une Obfervation très-curieufe, que je dois à M. le Chevalier *de Saint-Prieft*, notre Ambaffadeur à la Porte. Je ne me permettrai pas d'y rien changer.

« ON ne fauroit, avec fondement, foutenir
» que les Turcs aient une Mufique théorique ;
» l'ufage en eft encore à s'introduire & prefque
» ignoré parmi eux. Ils apprennent uniquement
» de mémoire les airs qu'ils chantent ou jouent
» fur les inftrumens qu'ils connoiffent, & d'a-
» près des exercices longs & répetés avec ceux

» qui ſont parvenus à les compoſer & à les » retenir, pour les enſeigner à d'autres de la » même maniere. C'eſt-là tout ce que ſavent » les Maîtres & Compoſiteurs de Muſique Tur» que. S'il s'en trouve quelqu'un dans le nombre » qui ait atteint le talent d'écrire la Muſique, » il le doit à ſa propre invention : en ſorte que » la méthode particuliere qu'il s'eſt faite, ne » ſauroit être entendue que de lui ſeul, & ne » préſente aucunes regles ni principes de con» vention générale. Les Muſiciens du Grand» Seigneur, qui ſont réputés les Orphées de » l'Empire, jouent, comme les autres, tous » leurs airs par cœur, & les ont appris de » même. Jamais ils n'ont eu de Muſique notée » devant eux, encore moins au moment de » l'exécution. Toute leur étude ſe réduit a ré» peter de l'un à l'autre leurs pieces de Muſique » de nouvelle compoſition, juſqu'à ce que cha» cun l'ait appris. Bornés de cette ſorte, ils » jouent tous, à très-peu de choſe près, la » même partie : ce qui ne préſente d'autre har» monie que celle qui peut ſe rencontrer dans » la différence des inſtrumens ; & il faut con» venir que, ſi c'en eſt une, elle ne peut être » ſentie que par ceux qui n'en connoiſſent point » d'autre.

» On convient néanmoins que les Turcs ont » quelques Traités de Musique Orientale, qu'ils » tiennent des Persans, dans lesquels se trouvent » les regles de la composition & la maniere de » l'écrire ; mais le dédain qu'ils ont générale- » ment pour la culture des Sciences, a laissé » ces ouvrages dans un parfait oubli. Cantimir » dit, dans son Histoire, avoir fait un Traité » de Musique, qu'il dédia à Achmet II. Si, » comme il l'assûre, on se servoit alors par-tout » de sa méthode, il faut qu'elle n'ait pas fait » de grands progrès, puisqu'elle est aujourd'hui » totalement abandonnée, & aussi peu connue » que si elle n'eût jamais existé.

» Cela n'empêche pas que les Musiciens, en » Turquie, n'exécutent des pieces de Musique » & des especes de *Concerto* fort longs ; mais » il est facile de juger de la difficulté qu'ils ont » à les composer sans le secours de la note, » & du temps qu'il leur faut pour les appren- » dre au point de pouvoir les exécuter ensem- » ble. A peine compte-t-on à Constantinople » trois ou quatre de ces Musiciens qui aient ac- » quis le talent de transmettre au papier leurs » compositions, & toujours sous une méthode » différente les unes des autres. D'où l'on doit

conclure,

» conclure, avec assurance, que les Turcs n'ont » point de Musique théorique communicative, » & qu'ils ne possedent encore, tant pour la » voix que pour l'instrument, qu'une simple » routine adaptée à leur goût. S'il en étoit au- » trement, les Musiciens, en Turquie, s'instrui- » roient dans leur Art par le secours des mêmes » principes que ceux qui sont connus en Eu- » rope, & ne seroient point astreints à une » simple étude de mémoire ou d'imitation, qui » s'efface à mesure qu'elle se multiplie.

» En un mot, rien ne prouve tant la vérité » de ce qu'on vient de dire, que l'extrême » surprise, ou plutôt l'admiration que té- » moignent les gens les plus instruits en Tur- » quie, en voyant noter leurs airs par les Eu- » ropéens qui savent la Musique, & les rendre » aussi-tôt après, soit par le chant, soit sur les » instrumens. C'est pour eux une espece de » magie, ou tout au moins un Art au-dessus de » leur compréhension ».

Quoi qu'il en soit, pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, je crois devoir joindre quelques chansons Grecques & Turques (1), à

(1) Il les faisoit pour la Sultane qu'il avoit épousée, & dont

celles d'Ibrahim Bacha, que Milady Montagut nous a conſervées.

Je ne dirai pas comme un Auteur François, qui a voulu faire, ainſi que moi, la comparaiſon des Grecs Modernes avec les Anciens, que les *Tragoudis* ou *chanſonnettes, qui retentiſſent aujourd'hui dans les bourgades du Parnaſſe, & dans les grottes de l'Hélicon, peuvent, peut-être, être comparés aux meilleurs Poèmes des Anciens.* (1) Mais je ſais que les Poëtes Grecs de nos jours ſavent chanter la roſe & le printemps, comme Anacréon, & qu'on retrouve dans leurs chanſons des étincelles du feu poétique, qui n'eſt point du tout éteint chez eux. Vous en jugerez par celle-ci.

CHANSON GRECQUE.

« Je lutte contre l'infortune, plongé dans un » abîme de maux prêts à m'accabler (2). Je

---

il étoit amoureux. Il y a pluſieurs recueils de chanſons Orientales fort eſtimés, & cités dans la Bibliotheque de d'Herbelot, au mot *Agani*. Il ſeroit à ſouhaiter que nos jeunes Interpretes, qui s'exercent à Conſtantinople à des traductions, traduiſiſſent quelques-uns de ces recueils.

(1) Préf. de Lacéd. anc. & nouv. *p. 4*.

(2) J'obſerve, pour ſuivre ma comparaiſon, que les Grecs,

» vis ſur une mer orageuſe prête à m'englou-
» tir. Des vents impétueux, & qui m'annoncent
» le naufrage, ſoufflent de tous côtés, & ſou-

---

accoutumés à voïr la mer, ne parlent gueres de leurs maux ou de leurs chagrins, pour peu qu'ils ſoient violens, ſans les comparer aux tempêtes & aux orages. Ils diſent, par exemple, dans une de leurs chanſons :

Τα χειμαῖα ὁρῶ τα σαν ἄγρια θηριὰ διὰ ναμε καταπιὲνε, &c.

« Je vois, dans mon malheur, les flots ſoulevés de la mer,
» comme des dragons ou des ſerpens, qui s'élancent ſur moi
» pour me dévorer ».

Ainſi s'exprime, dans Eſchyle, un Chœur de Thébains :

« Tels que des flots écumans qui fondent l'un après l'autre
» ſur un vaiſſeau battu par la mer, nos maux & nos périls
» ſe ſuccedent ſans relâche ». *Les ſept Chefs*, *act. III. ſc. III.*

Etéocle, pour faire ceſſer les cris des femmes alarmées de l'apparition des ennemis, leur dit :

« Inſenſées que vous êtes, eſt-ce en fuyant de la poupe
» à la proüe que les matelots ſe dérobent à la fureur des
» mers » ? *Ibid. act. II, ſcen. I.*

« Des ſoldats, que la rage enflamme, dit encore le Chœur,
» fondent ſur nous comme des flots irrités ». *Ibid.*

« Tu deviens importun comme le bruit des flots ». *Eſchyl. Prometh. act. I. ſcen. I.*

« Toutes les tempêtes, tous les orages du malheur ». *Ib. act. IV.*

Les Anciens ſont pleins de ces expreſſions figurées & de ces comparaiſons, qu'on trouve encore chez les Grecs modernes.

» levent des ondes effrayantes. La mer eſt cou-
» verte de brouillards épais ; les tourbillons, qui
» ſe ſuccedent, la font blanchir d'écume. Je
» vois s'amonceler des nuages ſombres, qui
» cachent la lumiere du jour. Hé quoi ! ne ſe
» préſentera-t-il aucun eſpoir de ſalut ? Mes yeux
» ne pourront-ils découvrir le rivage ? Ne trou-
» verai-je aucune iſſue pour arriver au port,
» & jetter l'ancre dans des eaux plus tranquiles ?
» Déſeſpéré, je cours à mes voiles, pour me
» ſauver ou me perdre avec elles. Hélas ! leur
» ſeule réſiſtance à tant d'effets contraires, peut
» encore me ſauver ».

CHANSONS TURQUES.

I.

« 1. Si la roue de la fortune ne tourne pas
» à mon gré, que m'importe ? La Philoſophie
» me conſole & s'empare de tous mes deſirs.

» 2. S'il ne m'eſt pas permis d'approcher de
» ce corps d'albâtre, de ce tyran des cœurs,
» pourquoi m'en inquiéter & me repaître de
» vaines chimères ?

» 3. Que ceux qui trouvent leur plaiſir dans

» un verre, jouiſſent pleinement, & en buvant » à longs traits, de ce genre de félicité. Un pa» reil bonheur ne ſera jamais le mien.

» 4. Le nectar des buveurs ne me tente pas: » celui de l'amour fit toujours mes délices.

» 5. Mais ROUBI (1) ne ſait pas importu» ner : c'eſt la clef de la patience qui doit lui » ouvrir tôt ou tard la porte du triomphe ».

I I.

« 1. Si la Beauté que j'aime m'a abandonné, » je m'en conſole, dans l'eſpoir que je trou» verai bien à fixer quelques yeux de Gazelle.

» 2. Si l'infidelle, en me quittant, enlève » mon cœur, ne trouverai-je pas une autre Maî» treſſe au teint de roſes, aux dents de perles (2)?

» 3. Point de chagrin, & vive Conſtantinople, » où je ſaurai bien découvrir un beau cou d'al» bâtre, avec des ſignes de Mauritanie (3).

---

(1) Chaque Poëte Turc prend un ſurnom, qu'il gliſſe ordinairement dans le dernier diſtique de ſa Chanſon.

(2) *Invenies alium, ſi te hic faſtidit, Alexim.* Virg. Egl. 2.

(3) Les Orientaux ne connoiſſent pas les mouches des Européens; mais ils aiment beaucoup les ſignes ou les marques

» 4. Malgré ces réſolutions, je paſſe les nuits » ſans fermer les yeux, ni goûter le moindre » ſommeil. Ingrate ! pourquoi ne pas m'accor- » der un ſimple ſourire ?

» 5. Si je ſuis devenu ton eſclave, pourquoi » veux-tu me donner la mort ? Ne vois-tu pas » qu'il ne m'eſt plus poſſible de réſiſter à tes » rigueurs ?

» 6. ABDY (1) ſera forcé d'en porter ſes » plaintes au Monarque. Tu ſais le proverbe » qui dit : qu'il faut bien qu'il ſe trouve un ſage, » pour faire la paix entre deux foux, qui ne » peuvent s'accorder ».

Il eſt très-difficile de rendre, dans une autre langue, l'énergie des expreſſions de la Poëſie Orientale, qui en font le principal agrément.

Je joins ici les Textes de ces trois Chanſons, pour ceux qui peuvent les entendre, & par conſequent ſuppléer à la foibleſſe de ma Traduction.

---

naturelles, qui probablement ont fait inventer les mouches. C'eſt ce qu'on appelle en Turc *Bengu*. Cette remarque eſt de M. *Deval*, premier Interprète du Roi à Conſtantinople, qui m'a procuré ces Chanſons traduites littéralement.

(1) Surnom du Poëte.

CHANSON GRECQUE.

Μὲ δυσυχίαις πολεμῶ μὲ βάσανα ὡς τὸ κεμὸ
  Εἶμαι, καὶ κινδυνέυω, καὶ νὰ χαθω κοντέυω
Στὸ πέλαγος τῶν συμφορῶν με ἐπικίνδυνον καιρὸν;
  Μανέμȣς ὁ λάθρικȣς, σφόδρȣς καί ἐναντίȣς.
Μὲ κύματα ϖολλῶν, καῖ μῶν, τȣφανὶ ἀναξενασμῶν.
  Θάλασσα φȣοκομένη, πόλλα ἀγριομένη,
Ο῾πȣ̃ ἀφριζι καί φησὰ με σαγανάκια περισσὰ,
  Σύνεφα σκοτισμένα, καὶ κατασυγχισμένα,
Καὶ νὰ φανῆ μιὰ σωτηρία, νὰ ἰδȣ̃ν τὰ μάτιά μȣ ςεριά.
  Γλίχα νέρα νὰ ἔυρω, πάσχα καί δεν ἠξεύρω.
Ν᾽ἄραξω καί δεν ἡμϖορῶ γιατί λιμένα δεν θορῶ.
  Μ᾽ἀτελπισίαν θρέχω στα ἄρμενα πȣ̃ ἔχω.
Πȣ̃ μὲ ἀυτὰ κἂν νὰ πνυγῶ, ἢ σελαμὲτινὰ ἐυγῶ;
  Καὶ τȣ̃τα ἂν βαστάξȣν, ἔμπορȣ̃ν νὰ μὲ φυλάξȣν.

CHANSONS TURQUES.

I.

Les vers ſont de quatre pieds, chacun de quatre ſyllabes. Les Turcs lettrés ne doivent les lire qu'en les ſcandant.

Félek gher Kiamimuzdje dun meſſé, alamumuz ioktur.
Biz chli Terchiz, anden zéné degnlu kiamumuz ioktur.

Sarilmak mumtenidur ſinéï ſimini Dildaré,
Biz ol endichéden dour iz, kuïali khamumuz ioktur.

Saladur alémé, djami beladen zeok al an ghelſun;
Kimugn kim zeoki var, nouch Eïleſſun, ibramumuz ioktur.

Safamuz var Ezelden badeï achkilé ſermeſtiz.
O Kaïdi tchekmeziz, kim badeï Gulfamumuz ioktur.

Kilidi ſabrilé babi Viſſalugn fethi mumkindur.
Anugn itchun, ROUBIS, olbabté ik damumuz ioktur.

II.

Ces vers ſont de quatre pieds, dont les trois premiers de quatre ſyllabes, & le dernier de trois ſyllabes.

Hitch elem thekmé gheugnul iar ſeni etti iſſé,
Biſé dé ſerméghé bir gheuzleri ahou boulounour.

Gheugnlugn alub, ſeni Gheuz gheuré koïub, guitti iſſé,
Bir ianaghi tazé ghul, duhléri indjou boulounour.

Gam ïémérem chehri iſlamboldè ſerim ſagolſim;
Bize gherdani ſim bengleri hindou boulounour.

Taghidjéler ſoubh olundjé, oikou ghelmez gheuzimi;
Ia ne var ſendé benim bir gulé bakſagn inzumé?

Keuligniz oldi iſſak, ïa né var bizi uldurédjek?
Hak bilur ki kalmadi ſabré medjalim tché kedjek.

Alignizden, ABDY, hunkiaré chikiaïet idedjek
Bou meçel dur, iki deliïé bir ouſlou boulounour.

Je ſuis, &c.

ANDANTE.

Με δυς-τυ-χί-αις

πο-λε-μω με βα-σα-να-ως

το κε-μο

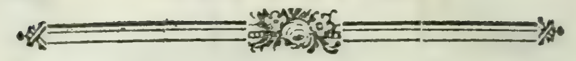
A la répétition de cette premiere partie, il faut laiſſer cette derniere meſure & jouer en ſa place la ſuivante.

τὸ κε-μό Εἶ-μαι, καὶ

κιν-δυ-νέυ-ω, καὶ νὰ χά-

θω κον-τε-ύ-ω.





LETTRE TRENTE-NEUVIEME.

LA PESTE.

Les Grecs Modernes la reçoivent & la regardent comme les Anciens. Ils font les mêmes prieres ; ils emploient les mêmes préfervatifs.

OBSERVATIONS SUR CE SUJET.

Quò propior quifque eft, fervitque fideliùs ægro,
In partem lethi citiùs venit.

Ovid. Met. 4. 7.

IL eft vrai, M. que je ne vous ai rien dit de la pefte, qui exerce toujours fes ravages en Grèce, & dans tout l'Orient. Je l'ai vue plus d'une fois de près ; je l'ai touchée, fans le favoir, & je ne la connois pas mieux pour cela. Quiconque entreprendroit de lire tout ce qui s'eft écrit fur cette matiere, pour l'étudier & l'approfondir, croiroit entrer dans un fouterrein obfcur, où le guide le plus fûr pourroit l'égarer. Il verroit le flambeau même de l'expérience s'éteindre, & ne donner, en fe rallumant, qu'une lueur foible, paffagere, qui nous replonge dans la nuit du doute & de l'incertitude.

Revenez cependant, M. avec moi à Conſtantinople. Ce n'eſt pas ſeulement chez le peuple que le mal, plus ou moins contagieux, ſuivant la ſaiſon ou la malignité du venin, ſe manifeſte & ſe répand : ce vaſte Palais, que vous voyez enveloppé d'un nuage de parfums, eſt infecté de la contagion. Des gémiſſemens & des cris perçans m'annoncent que le fléau deſtructeur y a pénétré, & qu'il n'épargne perſonne. Je ſens une horreur ſecrette qui m'en repouſſe avec force. A peine ai-je détourné mes pas, que je m'enfuis encore, pour éviter la rencontre des convois funebres qui viennent à la file, & des cadavres portés par des hommes pâles & défaits, qui ſement eux-mêmes, dans les rues étroites où la foule ſe preſſe pour les éviter, l'odeur & le venin de la mort. Je me ſauve à la campagne ; c'eſt-là que j'ai raſſemblé mes obſervations, & tout ce que j'ai pu recueillir ſur cette maladie.

Je comparerai, comme vous le déſirez, & ſuivant ma méthode, ce que les Anciens en ont écrit à ce que nous voyons : c'eſt-à-dire, les opinions, les pratiques anciennes & modernes, les ſymptômes du mal, les préſervatifs connus, les obſervations locales ſur les cauſes de la con-

tagion, les progrès & le déclin de la peste; enfin la maniere constante & uniforme dont les Anciens & les Modernes n'ont cessé de l'envisager comme un mal sans remede, comme un fléau terrible, qui a toujours rappellé à l'homme consterné qu'il étoit mortel & coupable (1).

Ce mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre :

LA PESTE, *puisqu'il faut l'appeller de son nom* (2), ne peut être confondue avec les autres maladies épidémiques qui ravagent la terre. Malgré les opinions singulieres de quelques Médecins (3); malgré la variété des symptômes qui les déconcertent, elle a un caractere distinctif auquel on ne peut la méconnoître. J'en excepte quelques cas particuliers, où les signes évidens ne se manifestent qu'après la mort du malade.

---

(1) *Longa conantem eum mors opprimit ; & hoc quod Senectus vocatur pauci sunt circuitus annorum.* Senec. Consul. ad Marciam. c. 11.

(2) *Les Animaux malades.* Fables de la Fontaines.

(3) Comme celle de M. *Deidier*, &c. Voyez le *Traité de la Peste*, imprimé par ordre du Roi en 1744, & la *Relation de la Peste de Marseille*, de M. Bertrand, Médecin.

L'hiſtoire annonce l'ancienneté de la peſte. Elle nous montre ſon foyer dans l'Orient, d'où le commerce l'a exportée, & répandue dans tout le monde avec la matiere de nos échanges, & les matieres qui en ſont ſuſceptibles, comme la laine, le coton, les ſoies. La peſte eſt ſouvent précédée par la famine, par les inondations, par les tremblemens de terre, & par des guerres ſanglantes. Elle s'eſt montrée à l'imagination échauffée des Grecs, comme un monſtre affreux ſuſcité par un Dieu irrité, ou même comme un Dieu exterminateur.

Les Grecs s'étoient accoutumés à appeller *maladies ſacrées* ou *divines*, celles dont ils ne connoiſſoient pas les cauſes, & qui s'annonçoient par des ſymptômes extraordinaires ou violens. Au défaut de l'art, ils avoient recours aux expiations, & aux ſacrifices preparés par des Prêtres hypocrites, & intéreſſés à entretenir la pieuſe crédulité, dont le pere de la Médecine ſe moquoit avec raiſon (1). Lorſqu'on a vu, dans ſa

(1) Les Expiateurs, les Charlatans & les Magiciens, qui ont appellé l'Epilepſie une *maladie ſacrée*, envoyée par les Dieux, & qui ne peut être guérie que par leur miniſtere, ſe moquent des Dieux & des hommes, dit Hippocrate. Etu-

plus grande force, une maladie pestilentielle emporter, comme un torrent, une multitude, & la précipiter dans les gouffres du trépas ; les hommes, abandonnés par les Médecins, qui les fuyoient épouvantés eux-mêmes, n'ont plus cherché de remedes. Ils n'ont vu qu'un glaive destructeur dans la main d'un Dieu irrité ; ils ont tâché de le fléchir par des prieres, par des sacrifices & des larmes ; mais il n'a été donné qu'à David, coupable & repentant, de voir l'Ange exterminateur qui frappoit son peuple (1).

Les Grecs, comme je vous l'ai déja dit (2), suivant l'opinion commune & l'ancienne tradition, se figurent encore & se représentent la Peste comme un spectre hideux qui vient pendant la

---

dions la Nature, pour trouver les préservatifs & les remedes à nos maux. Invoquons les Dieux ; mais méfions-nous de l'ignorance, de l'imposture & de la superstition. On ordonnoit à ces malades des pratiques de cette nature : on leur défendoit l'usage de certains poissons, de certaines viandes, de porter un habit noir, parce que cette couleur étoit mortelle, &c. *Hippoc. De morbo sacro, Tom. II. pag. 314.*

(1) *Immisit Dominus pestilentiam in Israel... Levansque David oculos, vidit Angelum Domini inter cælum & terram, & evaginatum gladium in manu ejus, & versum contrà Jerusalem.* Reg. XXI. 16.

(2) Lette 11. Superstitions, présages.

nuit, & qui marque d'un ſigne (1) ineffaçable les maiſons où il doit entrer (2). Ceux qui ſe vantent de connoître ce ſigne de mort, l'annoncent aux malheureux habitans, qu'ils exhortent en vain à la fuite, & qui, par leur obſtination, ſubiſſent le ſort dont ils ſont menacés.

Les Anciens n'ont pas autrement enviſagé la peſte. Héſiode (3), en la nommant, n'a pas manqué de la perſonnifier. La Nuit, dit-il, fille du Cahos, enfanta la Mort, la Parque noire, la Vieilleſſe, & la Diſcorde opiniâtre, de laquelle naquirent les chagrins, la peſte, les meurtres, les combats (4).

---

(1) Ainſi la peſte de 565 fut annoncée par des taches livides qui parurent ſur les portes des maiſons, ſur les murailles, ſur les vaſes, &c. *Hiſtoire du Bas-Empire, Tom. II. pag. 151.*

(2) La deuxieme année de la peſte qui ravagea Conſtantinople en 543, on croyoit voir, à ce que dit Procope, des Eſprits ſous des figures humaines. Les Grecs ſur-tout s'imaginoient que ces fantômes les frappoient dans quelque partie du corps, & la maladie les ſaiſiſſoit ſur le champ. *Hiſt. de la Médec. de Freind, Tom. I. p. 230.*

(3) Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions, *Tom. XVIII. p. 5*

(4) Le crime d'un ſeul, dit-il encore, attire la colere des Dieux ſur toute une ville, où Jupiter envoie la peſte & la famine à la fois.

Λιμὸν ὁμοῦ καὶ λοιμόν.

Héſiod. Op. v. 242.

« O DIEU miséricordieux, s'écrient les Grecs modernes dans leurs prieres, » éloignez de nous » cette affreuse & cruelle maladie qui n'épargne » personne. Secourez-nous, & reservez les traits » de votre vengeance pour vos ennemis. Ayez » pitié de ces innocentes victimes : car nos » jeunes enfans sont toujours les premiers frap- » pés (1). O Dieu ! secourez-nous ».

C'est ainsi qu'à Constantinople, lorsque la peste y fait des progrès rapides (comme les incendies si fréquens dans cette grande ville,) & qu'on voit sortir chaque jour plus de mille cadavres par la porte d'Andrinople, qui sont conduits au cimetiere des Turcs, on fait des prieres publiques. Ce sont des enfans & de jeunes gens qui vont en procession à la place appellée l'*Ocmeïdan* (2), & qui implorent la miséricorde du Ciel (3).

---

(1) Le peuple Turc, Chrétien & Juif, dit le Docteur Timoni, est également persuadé que la peste est un fléau qui vient du Ciel, & en conséquence ils ne font rien pour s'en garantir. *Transactions Philosophiques*, *n. 11.*

(2) *Champ des flèches.* C'est une plaine sur les hauteurs qui bordent le port de Constantinople du côté du Nord, où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc.

(3) *Dira lues, irâ populis Junonis iniquæ,*

Les Grecs, auſſi ſuperſtitieux qu'ignorans, avoient anciennement recours aux Oracles dans ces temps de calamité (1). On voit tous les Dieux qu'ils invoquoient à cette occaſion, dans l'éloquente Priere que Sophocle fait prononcer à celui qui parle pour le peuple affligé de Thèbes (2).

« Divin Oracle, que nous annoncez-vous ?
» Je tremble dans l'incertitude du deſtin que
» vous nous préparez. Puiſſant Dieu des ma-
» ladies, j'adore vos décrets : qu'ordonnez-vous
» de notre ſort préſent & à venir ? Daignez
» m'en inſtruire, Oracle, fils immortel de l'Eſ-
» pérance. O Minerve, fille de Jupiter ; Diane,
» Divinité tutélaire de Thèbes ; & vous, ô
» Apollon (3), Divinité ſecourable qui remé-

Incidit. . . . .
Dùm viſum mortale malum, tantæque latebat
Cauſa nocens cladis, pugnatum eſt arte medendi :
Exitium ſuperabat opem.

Métam. Lib. 7. v. 525.

(1) Voyages de Dubois, *p. 65.*

(2) Œdipe de Sophocle, traduit par le P. Brumoi, *Acte I.*

(3) Apollon, qui diſtribuoit à ſon gré la peſte, comme on le verra ci-après, étoit principalement invoqué dans cette maladie. Pline rapporte une pratique auſſi ſuperſtitieuſe, que ri-

» diez à tous les maux des humains, ſoyez ſen-» ſible à ceux dont nous ſommes accablés. Vous » voyez tout un peuple, victime de la mort, » deſcendre dans le tombeau. Plus d'eſpoir, » plus de reſſource ; la terre ferme ſon ſein, » & ſe refuſe à nos travaux. Pluton voit tom-» ber les morts ſur les rives du Styx plus promp-» tement que les éclairs, & comme une foule » d'oiſeaux qui ſe précipitent les uns ſur les » autres. Des monceaux de cadavres couvrent » la campagne. On voit de tous côtés de jeunes » épouſes, & des femmes reſpectables, em-» braſſer les autels ſur le rivage, & percer les » airs de leurs gémiſſemens (1). On n'entend

---

dicule & indécente : « *Verbaſcum cum ſuâ radice tuſum, vino » aſperſum folioque involutum, & in cinere calefactum, ut imponatur calidum. Experti affirmavêre plurimùm conferre, ſi Virgo » imponat nuda, jejuna jejuno, & manu ſupernâ tangens dicat :* » Negat Apollo peſtem poſſe creſcere, quam nuda Virgo reſ_» tinguat ; *atque ità retrorſâ manu ter dicat, totièſque deſpuant » ambo* ». Pline, *Liv. XXVI. Ch. IX.* Callim. *Hymn. in Apol. v. 45.*

(1) *Quis non altaribus illis*
Irrita thura tulit ? quotiès pro conjuge conjux,
Pro gnato genitor, dùm verba precantia dicit,
Non exoratis animam finivit in aris !
Ovid. Métam. Liv. VII. v. 590.

» que de lugubres accens. Minerve, venez à » notre secours : mettez en fuite cette Divinité » barbare, cet *autre Mars exterminateur* (1), » qui, plus redoutable que le Dieu des com- » bats, nous fait périr sans armes, sans égide, » sans appareil de guerre. Ecartez-le de nos » climats, précipitez-le dans le vaste sein d'Am- » phytrite, ou dans les abîmes profonds du Pont- » Euxin. Hélas ! ce qu'une nuit a épargné de- » vient la proie du jour suivant. Grand Jupi- » ter, qui faites gronder le tonnerre, écrasez ce » Génie de vos foudres. Apollon, préparez votre » arc & vos flèches, pour nous secourir. Diane, » lancez sur lui, comme des traits enflammés, » ces feux que vous dardez sur les montagnes » de Lycie. Puissant Bacchus (2), venez, avec » vos torches allumées, écarter loin de nous » cette horrible Divinité (3) ».

---

(1) Ἀρέα τε τὸν μαλερόν. Vinsemius traduit *Martem pestiferum*. Sophocle, *Œdip. Henr. Steph.*

(2) Au-lieu de *puissant*, le texte dit, οἴνωπα Βάκχον, *vinosum Bacchum* : épithete qu'il ne falloit pas changer, & qui n'est applicable ici qu'à la peste. *Œdip. Henr. Steph. p. 282.*

(3) Le P. Brumoy reproche à M. Dacier d'avoir cru que Bacchus étoit appellé ici avec ses flambeaux, parce que, selon lui, le vin & le feu étoient des préservatifs contre la peste.

On voit, dans cette touchante priere, la Peste personnifiée par les Anciens Grecs, comme elle l'est encore par les Modernes. On invoque les Dieux protecteurs, on a recours à l'Oracle. On croit, comme dit Hippocrate de la maladie sacrée, (qui est l'épilepsie) qu'un mal contagieux qui excite l'étonnement & l'allarme, qu'un mal regardé comme incurable, ne peut venir que des Dieux, & que sa guérison est réservée aux Dieux (1).

L'Oracle fut d'abord consulté comme le seul Médecin de la contagion (2). Il rèpondit, suivant Plutarque (3), aux Lacédémoniens & aux Phalériens, qu'ils devoient immoler tous les ans une jeune fille, pour être délivrés de la peste.

M. Dacier étoit fondé sur l'autorité des Anciens, que l'on verra ci-après, & sur l'usage des Grecs modernes. Le vin, le premier de tous les cordiaux que l'on a connus, étoit recommandé pour la peste. On arrosoit même, pour l'appaiser, les rues d'Athènes avec du vin. *Traité de l'Opinion*, *Tom. VI. pag. 31.* Acron fit allumer à Athènes de grands feux pour purifier l'air. *Histoire de la Médecine de Leclerc*, *Liv. II. Ch. VII.*

(1) *De Morbo sacro*, Tom. II. p. 324.

(2) *Conformité de la Médecine ancienne & nouvelle*, Préf. de l'Edit. p. 33.

(3) *Œuvres de Plutarque*, *traduction d'Amyot*, in-fol. Tom. II.

Les Carthaginois avoient adopté ce barbare uſage.

La crainte religieuſe qu'inſpire un fléau juſtement attribué à la colere céleſte, ne peut être que reſpectable & ſalutaire ; il faut donc bien la diſtinguer de cette terreur panique qui, ne ſervant qu'à entretenir l'ignorance & la ſuperſtition, empêcheroit les hommes de ſe préſerver de la contagion, & des maux qui affligent l'Humanité. Dans une peſte meurtriere, on ne peut quelquefois méconnoître la vengeance du Ciel irrité. Elle eſt du moins aſſez ſouvent annoncée dans l'Ecriture-Sainte. Homère ne manque auſſi jamais de l'attribuer au pouvoir des Dieux offenſés (1). Les Hiſtoriens eux-mêmes n'ont pas rendu d'autre raiſon des peſtes les plus mémo-

(1) *Percutiam te, & populum tuum peſte ; peribis de terrâ.* Exod. 14. La peſte fut la cinquieme plaie dont Dieu frappa l'Egypte. Homère, qui peint tous les objets intéreſſans, commence & finit ſon Iliade par un tableau de la peſte envoyée d'abord par les Dieux, pour punir l'armée des Grecs, & enſuite ponr détruire la malheureuſe famille de Niobé. *Liv. I.* *λοιμὸς καὶ μῆνις, peſtis & ira, Lib. XXIV.*

Procope reconnoît, dans la peſte de 543, qu'il décrit avec la plus grande exactitude, la vengeance de Dieu, qui punit les hommes. *Hiſtoire de la Médecine de Freind*, Tom. I. pag. 228.

rables, & des autres maux qui ont dépeuplé la terre. Cette tradition a toujours été fidellement ſuivie d'âge en âge.

« La peſte, dit un Poëte Perſan, en parlant d'Aſterabad (1), ville de Géorgie, dans l'ancienne Hyrcanie, » *ſemblable à un feu vengeur,* » ruina tout-à-coup cette belle ville, dont le ter- » roir exhale une odeur qui ſurpaſſe celle des » parfums les plus agréables. Il ne reſte de ſes » habitans ni jeune, ni vieillard. Ainſi le feu du » ciel, en tombant ſur une forêt, embrâſe tout, » & conſume le bois verd, comme le bois ſec ».

Les Peuples Anciens & modernes, les Princes qui les ont gouvernés (2), les ſages qui ont écrit l'Hiſtoire, ont toujours conſidéré ce fléau comme un ſigne évident de la colere du ciel, comme

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, pag. 550.

(2) L'Empereur Juſtinien, après la peſte de 557, ayant encore éprouvé la famine & les tremblemens de terre, déclare que ces trois fléaux ſont la punition des crimes de la terre. C'eſt ce qu'on peut voir dans une loi qu'il fit, à cette occaſion, contre les blaſphêmes & les abominations contraires à la Nature. *Hiſtoire du Bas-Empire*, Tom. II. pag. 72.

Pendant la peſte de 1630, les Conſuls de Marſeille firent vœu de fonder la Maiſon des Filles de la Magdelene ; & en 1720, dans la derniere peſte, ils firent auſſi le vœu ſolemnel qu'on renouvelle chaque année par une proceſſion générale.

un châtiment attiré ſur la terre par nos crimes (1). Tacite, en parlant, ſous l'année 816 de Rome, des malheurs de cette capitale enſanglantée par tant de victimes de la barbarie de Néron, ajoûte que cette année, déja funeſte par tant de cruautés, le devint encore par la colere des Dieux qui envoyerent la peſte, dont les effets furent terribles. Il décrit les ravages des campagnes, & la mortalité qu'il y eut à Rome. Il obſerve qu'après le furieux ouragan qui dévaſta la Campanie, & vint juſques aux portes de Rome, la peſte ſe manifeſta dans cette grande ville, ſans qu'on apperçût dans le ciel, ni dans les ſaiſons, aucun changement viſible, aucune intempérie. En effet, on eſt toujours frappé, toujours étonné de voir, dans la fertile Egypte, dans les plus beaux pays de la Grèce & de l'Aſie mineure, dans l'Italie même, ſous un ciel pur & ſerein, les

(1) *Tot facinoribus fædum annum etiam Dii tempeſtatibus & morbis inſignivêre. Vaſtata Campania turbine ventorum, qui villas, arbuſta, paſſim disjecit pertulitque vïolentiam ad vicina urbi, in quâ omne mortalium genus vis peſtilentiæ depopulabatur, nullâ cæli intemperie quæ occurreret oculis.* Tacite, *Liv. XVI.*

Pendant les huit ans que Phocas regna, la peſte, la famine & tous les fléaux qui affligent la terre, déſolerent l'Orient. *Hiſtoire du Bas-Empire*, Tom. XII. pag. 96.

hommes attaqués ſubitement, tomber les uns ſur les autres, dans les villes & à la campagne, comme s'ils reſpiroient cet air empeſté provenant des vapeurs qu'exhalent les marais bourbeux & putrides (1). Il ſemble que ce fléau devroit être annoncé par des brouillards épais, par des jours ſombres & nébuleux, par ce vent chaud & brûlant qu'Hippocrate nomme peſtilentiel (2), & auquel Empédocle (3) voulut fermer le paſſage entre les montagnes, par lequel il prétendoit que le vent du Sud ſouffloit ſur la Sicile la peſte & la ſtérilité (4).

Il n'eſt cependant pas douteux que ce poi-

---

(1) *Nec refert utrùm nos in loca deveniamus*
Nobis adverſa, & cœli mutemus amictum.
Lucret. Lib. VI.

(2) *De Epid. Lib. III.*

(3) Empédocle, dit M. *Leclerc*, ayant reconnu que la ſtérilité & la peſte, qui ravageoient ſouvent la Sicile, étoient cauſées par un vent du Sud, qui s'inſinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, s'aviſa de faire boucher ces ouvertures, & le pays fut exempt de ces deux fléaux. *Hiſt. de la Medec. Liv. I. Ch. V. p. 83.*

(4) *Cœlo ſupinas ſi tuleris manus....*
Nec peſtilentem ſentiet Africum
Fœcunda vitis.

Tel étoit le précepte d'Horace, *Lib. III. Od. XXIII.*

ſon mortel ne doive éclore du ſein de la corruption, de ces lieux impurs où croupiſſent des eaux bourbeuſes & fétides, d'où il s'éleve, attiré par la chaleur exceſſive du ſoleil. Les progrès de la communication qui le porte à la fois dans les lieux les plus voiſins, ainſi que dans les climats les plus éloignés de ſa ſource, ſont rapides & ſurprenans. Ils nous déconcertent, nous humilient, nous confondent. Mais, s'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de détruire la malignité de ce poiſon, nous pouvons du moins, comme Empédocle, boucher toutes les ouvertures par leſquelles il peut s'introduire; c'eſt-à-dire, purifier & parfumer tout ce qui vient d'un pays ſuſpect. C'eſt ainſi qu'un ſeul Lazaret, aſyle toujours ouvert à la contagion dans le ſeul port du Royaume (1) par lequel la peſte peut y entrer, répond au Miniſtre chargé du département de la Marine, de la ſanté de tout le Royaume.

Le premier mouvement des hommes frappés des approches de cette cruelle maladie, a été de purifier l'air qu'ils reſpiroient par les parfums

(1) A Marſeille. La peſte de 1720 eſt la vingtieme que cette ville a eſſuyée. *Relation de M. Bertrand*, pag. 8. *Hiſt. de Marſeille, par Ruffy*, Tom. I. pag. 279.

qu'ils trouvoient ſous leurs mains (1). C'eſt ce qu'on fait encore par-tout (2) ; & de-là vient ſans doute (3) l'uſage établi chez les Grecs & les Orientaux, de brûler des parfums agréables dans l'appartement où l'on reçoit, en tout temps, ſoit une perſonne diſtinguée, ſoit un ami qu'on veut acceuillir ; comme auſſi de purifier l'air des Temples, en y brûlant de l'encens & de l'aloès.

---

(1) *Hiſtoire de l'Elephantiaſis, par M. Rémond*, pag. 100. *Traité de la peſte*, pag. 59. *Diſſertation du Docteur Timoni.* Tranſ. Philoſoph. *Liv. LXIV.* Ariſtophane, dans le Plutus, *Act. IV. Scen. VIII.* fait mention d'un rameau ſec d'olivier qu'on mettoit à la porte de chaque maiſon. Les Athéniens croyoient, ſelon Mad. Dacier, qu'il garantiſſoit de la peſte.

(2) Le Médecin Acron, comme on l'a dit, fit allumer des feux dans tous les quartiers d'Athènes, pendant la fameuſe peſte du Péloponnèſe.

Eſt & ipſis ignibus, dit Pline, *medica vis. Peſtilentiæ quæ ſolis obſcuratione contrahitur, ignis ſuffitu multiformiter auxiliari certum eſt. Empedocles & Hippocrates id monſtravêre diverſis locis.* Plin. Lib. XXXVI.

(3) On employoit ſur-tout les parfums & l'encens de la Syrie, ſelon Athénee, *Lib. I.* On tiroit encore de l'Helleſpont les *Scombres*, (eſpece de maquereaux), & les poiſſons ſalés. Les Grecs ont conſervé cet uſage ; ils font encore ſécher au ſoleil les mêmes poiſſons ; & vous trouverez, près de la Tour d'Ovide, un petit village anciennement habité par ces Pêcheurs, & appellé *Scombrekeüi.*

Les Grecs emploient, par préférence, pour la contagion, le parfum du Genièvre, comme le plus ſalutaire.

Cependant, malgré les parfums, la contagion fait toujours beaucoup de progrès dans le Levant & à Conſtantinople, parce que la communication n'eſt jamais interrompue ; ce qui provient de ce que le mal n'eſt pas toujours également contagieux. Ceux-mêmes qui ont eu le bonheur d'en échapper, le redoutent moins que les autres. Les malades ne ſont jamais abandonnés par leurs proches. Ce délaiſſement, ce triſte abandon, n'eſt effrayant que pour un étranger qui n'a plus auprès de lui ni d'amis, ni de compatriotes. Les Grecs & les Orientaux accompagnent les morts pour les enſevelir, & la peſte ne les diſpenſe pas de ce devoir religieux. Ils ſavent que ce fléau augmente par dégrés, s'affoiblit enſuite, & s'éteint. Quoique le peuple, accoutumé à le voir ſouvent revenir, ne prenne pas les mêmes précautions que nous, pour s'en garantir ; quoique le commerce n'en ſouffre point ; quoique la peſte enfin la plus allumée n'empêche ni une aſſemblée d'uſage, ni une cérémonie, ni une audience publique, les Grecs & les Turcs ne parlent pas avec moins de frayeur que les

Anciens, de ce redoutable fléau, que les premiers appellent πανύκλα (1), *la maladie des maladies* (2).

---

(1) De Παν, tout, & d'ὄλος, désastre, mortalité.

(2) *Les Turcs*, dit M. de Montesquieu, d'après Ricaud, *voient les Chrétiens, dans la même ville, échapper au danger, & eux seuls périr.* Cette assertion est exagérée. Les précautions garantissent ceux qui en prennent; les autres sont tous également exposés. *Ils achetent*, continue-t-il, *les habits des pestiférés, s'en vétissent & vont leur train.* Ceci ne regarde que le bas peuple, qui est le même par-tout. *La doctrine d'un destin rigide qui regle tout, fait du Magistrat un spectateur tranquile. Il pense que Dieu a déja tout fait, & que lui n'a rien à faire.* Les Turcs véritablement sont très-résignés; mais le Magistrat n'est pas le spectateur oisif d'une grande mortalité. Il sait que, dès qu'on n'a pas prévenu le mal, la Police ne peut plus en arrêter les progrès dans un pays de révolutions, où des boutiques fermées annoncent la rébellion & le trouble; où le moindre beso n public & un marché dépourvu de vivres, sont des prétextes suffisans pour la sédition, toujours prête à s'allumer. Il faut donc nécessairement qu'à Constantinople *tout aille son train*, & que le peuple, aguerri contre un mal périodique, ne puisse pas en imputer la continuation & les progrès à la négligence du Gouvernement. Aussi le fameux Visir *Ibrahim Pacha*, qui vouloit rendre son Maître & le peuple heureux, avoit-il dessein d'établir, aux Isles des Princes, des Lazarets, pour se préserver de la peste. L'Auteur de l'*Esprit des Loix* eût vu tout cela du premier coup-d'œil, s'il eût étudié à Constantinople la doctrine des Turcs. Il ne faut donc pas dire, avec M. de Montesquieu, que les Turcs n'ont aucune

Je ne connois, dans le Levant, aucun endroit privilégié où l'on puiſſe ſe vanter d'en être à couvert. Pline a fait cette exception en faveur de deux villes qu'il cite ; mais Strabon, qui rapporte le même proverbe ſur la ſalubrité de l'air de Crotone, attribue l'exemption de la peſte, que Pline ne fait que confirmer, à l'origine fabuleuſe de cette ville, à l'avantage de ſa ſituation, à la force & au tempérament robuſte de ſes habitans, dont ſept à la fois furent vainqueurs aux combats des jeux Olympiques (1).

La peſte qu'on appréhende le plus à Conſtantinople, à Smyrne & dans tout le Levant, eſt celle qui vient d'Egypte ; & en Egypte, on redoute le plus celle qui vient de Syrie.

Thucydide & Lucrèce (2), qui ont fait une

---

police à cet égard. Ce qu'il dit dans le même Chapitre, ſur la lepre, n'eſt pas plus exact, ainſi que M. Rémond l'a démontré dans ſon *Hiſtoire de l'Elephantiaſis.* L'illuſtre Auteur n'a pas été à portée de tout voir, & n'a pas eu le temps de vérifier tout ce qu'il avance ſur la foi des Relations. *Liv. XIV. Ch. XI. de l'Eſprit des Loix.*

(1) *Strabon*, Liv. VI. pag. 479.

(2) *Nam penitùs veniens Ægypti à finibus ortus,*
Aera permenſus multum, campoſque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis : omnes
Indè catervatim morbo, mortique dabantur.
Lucret. Lib. VI.

effrayante defcription de la pefte d'Athènes, difent qu'elle avoit été apportée des bords du Nil, comme celle dont Procope a parlé depuis.

Après une fi longue & fi conftante expérience, on ne devroit pas méconnoître le vrai foyer de la pefte. Elle vient encore avec les tremblemens de terre, les inondations, la famine & la guerre. Mais tous les fléaux deftructeurs qui la précèdent, n'auront pas le même effet dans des pays peuplés & cultivés avec foin, comme font les nôtres, parce qu'on y répare affez promptement les ravages du temps, de la Nature & des hommes ; au-lieu que dans l'Orient tout refte au même état depuis bien des fiècles. On ne releve point les murs d'Ephèfe, de Balbec, de Palmyre ; tous les voyageurs y retrouvent les mêmes ruines que l'Hiftoire ou les Relations leur ont indiquées. Ces lieux, depuis leur deftruction, font toujours de vaftes déferts, d'affreufes folitudes, où la pefte couve & fe fomente fans ceffe, d'où s'élevent des vapeurs mortelles, comme le fable léger & brûlant que le vent chaffe devant lui.

La pefte, ainfi que tant d'autres maladies, doit être engendrée par la corruption. C'eft un venin fubtil & mortel dont la Nature ne peut

ſe débarraſſer, lorſqu'il a toute ſa force, & qu'elle repouſſe lentement, lorſqu'il s'émouſſe & s'affoiblit. Les mauvais alimens, la mal-propreté, l'infection, la peur exceſſive, qu'on peut appeler un commencement de peſte, la terreur & l'inaction ſubite qui arrêtent la tranſpiration, nous en rendent plus ſuſceptibles. Mais on ne peut attribuer à ces cauſes auxiliaires & ſecondes, ce qui vient originairement de la ſource du mal, & ce que les Anciens ont vu comme nous. Mon Confrere, M. Rémond (1), a développé ſavamment cette matiere dans l'Ouvrage que j'ai déja cité. Il ſuffit de le lire pour connoître l'erreur des autres ſyſtêmes, & ſur-tout de celui d'un Anglois, qui explique la peſte & les maladies contagieuſes, par une corruption intérieure provenant d'un défaut de tranſpiration ou d'inaction dans la claſſe des hommes qui travaillent le plus. Ce dernier définit la peſte (2), *une obſtruction de la matiere ſuperflue*; mais il faut lire tout ſon Ouvrage pour entendre cette définition. Ajoûtons ici quelques faits qui achè-

(1) Hiſtoire de la lepre, *pag. 100, &c.* Je lui dois quelques notes qu'il m'a données.

(2) Journal Economique, *Octobre, Novembre & Décembre, 1763.*

veront d'indiquer clairement le foyer de la peste, & les fléaux qui l'annoncent ou qui la suivent.

La fameuse peste de l'année 1349 se manifesta en Egypte (1). « Elle emporta au Caire, dit M. de Guines, » pendant quelque temps, » plus de 10 à 15 mille hommes par jour. On » portoit les morts sur des tables, sur des » échelles, sur des portes même, & on alloit » les jetter dans de grandes fosses qu'on avoit » creusées exprès. Cette peste parcourut tout le » monde (2). Elle avoit commencé, suivant » l'Auteur Arabe, dans les Etats du Grand Khan » de Tartarie. En effet, on trouve dans les Annales Chinoises, une perte faite précédemment de plus de treize millions d'hommes. » *Il y avoit eu des débordemens considérables qui* » *avoient ravagé tout le pays & entraîné beau-* » *coup de monde ; de violens tremblemens de*

---

(1) Histoire des Huns, *Tom. IV. Liv. XXI. pag. 223.* Histoire de la Médecine de Freind, *Tom. III. p. 170.*

(2) *Qualem & avi nostri narrant obtigisse anno Christi 1450. hæc in Asiâ exorta, per Illyricum Dalmatiamque serpsit, per Germaniam verò in Galliæ & Hispaniæ fines compluribus annis, miserè in omnes ferè populos debacchata, vix ut tertia pars viventium superstes evaserit.* Fernel, de Abdit. rerum caus. *Lib. XI. Cap. XII.*

terre

» *terre ; plusieurs montagnes avoient été renversées ; des lacs inconnus auparavant, s'étoient formés tout-à-coup, & le pays étoit rempli d'insectes qui le désoloient. L'odeur des cadavres se répandoit de toutes parts.* Cette peste ravagea Constantinople & tout le Levant, ainsi que la Sicile, l'Italie (1), l'Espagne, la France & le Nord ».

En l'année 1373, il y eut en Egypte une grande famine, qui fut suivie de la peste. « Le Nil, dit le même Auteur (2), » après avoir diminué, augmenta prodigieusement contre son ordinaire (3) ».

---

(1) J'ai trouvé à Rome, dans l'Eglise de la *Madona del Popolo*, à la derniere Chapelle de la nef à droite, cette Epitaphe équivoque :

MARCO, Antonii Equitis Romani
Filio, ex nobili Albertorum familiâ,
Corpore animo q. insigni,
Qui annum agens XXX
Peste inguinariâ *interiit*
An. salutis Christianæ
M CCCC LXXXV. die XXII. Julii.
Heredes B. M. P.

(2) Histoire des Huns, *Liv. XXI. pag. 239.*

(3) Du temps de Ménès, dit Hérodote, toute l'Egypte n'étoit qu'un marais. *Tom. II.*

S'il n'y avoit pas un commerce ſi réglé entre l'Egypte & Conſtantinople, où la peſte, malgré le levain qui ſemble y reſter en dépôt, ne ſe manifeſte le plus ſouvent qu'après l'arrivée des vaiſſeaux qui viennent d'Alexandrie, il ſeroit aſſez naturel de penſer, comme Lucrèce (1), que les vents ſeuls peuvent l'apporter de ſi loin ? Mais on peut regarder comme une aſſez forte preuve que la peſte vient d'Alexandrie à Conſtantinople, de ce qu'elle n'a fait aucun ravage dans cette Capitale en 1771, temps où la guerre avoit intercepté tout commerce avec l'Egypte ; tandis que Smyrne, où cette communication a été libre, en a été fort maltraitée ? Ajoutons, ſur la peſte d'Egypte, qu'on en attribue la ceſſation ſubite à la chûte périodique des roſées.

Les vents du moins ne ſont pas les courriers qui apportent & répandent ce poiſon contagieux. Sous l'Empereur Marc-Aurele, dont le regne auroit dû être exempt de la peſte affreuſe qui marqua l'Empire odieux de Néron, de Commode & de Valérien (2), l'armée victorieuſe

(1) *De Rer. Natur.* Lib. VI.

(2) Hiſtoire des Empires, *Tom. III. pag. 525. Tom. IV. pag. 504.*

des Parthes apporta à Rome cette maladie qui y fit les plus grands ravages (1).

On doit distinguer même dans le Levant (2), les pays où on l'apporte, & où la contagion la répand. Elle semble être comme indigene en Egypte. La chaleur du soleil, qui corrompt le limon du Nil débordé, & les eaux croupissantes des marais formés dans les champs qu'on ne laboure point (3), font sortir un poison mortel du sein de cette putréfaction, dont bientôt sont infectés l'air, les hommes & les animaux.

Telle est la premiere idée que les Grecs ont eue de la peste. Toute la famille de Niobé, punie par les Dieux que la mere avoit offensés, mourut de la peste, qui dans la Fable est désignée par les flèches d'Apollon, c'est-à-dire, par

(1) *Idem.* Tom. IV. Liv. XXII. pag. 387.

(2) *Inter locorum naturas quantùm intersit ! videmus alios esse salubres, alios pestilentes.* Cic. Lib. I. de Fato.

Ut hostiarum immolatarum inspiciuntur exta, quorum ex habitu atque colore, cùm salubritatis, tùm pestilentiæ signa percipi, nonnunquàm etiam quæ sit sterilitas agrorum vel fertilitas futura. Id. I. de Divin.

(3) *Nunc verò magnas solitudines (Nilus) pervagatus, & in paludes diffusus, gentibus sparsus circa Philas primùm ex vago & errante colligitur.* Senec. *Natur. Lib. IV. Cap. II.*

les rayons du ſoleil, qui fit exhaler de la terre le poiſon peſtilentiel (1). Auſſi les Grecs im-

---

(1) Ovide donne, aprés le déluge, la même origine au Serpent Python, que l'ardeur du ſoleil fit ſortir de la fange des eaux, & qu'Apollon tua de ſes flèches : ce qui caractériſe aſſez bien la peſte. Les Grecs, qui en furent délivrés, inſtituerent en reconnoiſſance les jeux Pythiens.

Ergò ubi diluvio tellus lutulenta recenti,
Solibus aëriis, almoque recanduit æſtu,
Edidit innumeras ſpecies. . . . .
. . . . Te, maxime Python,
Tùm genuit, populiſque novis incognita Serpens.

Ovid. Metam. Lib. I.

Te viridis Python, Thebanaque mater ovantem (Niobe)
Horruit in pharetris. . . . .
Delius inſurgit. . . . .
arcu crudelis iniquo
Peſtifera arma jacit. . . . .
Labuntur dulces animæ, &c.

Stat. Theb. Lib. I.

Le nom de Python ſignifie pourriture, corruption, du Grec πύθω, *putrefacio.* Apollon avoit vuidé ſon carquois pour le tuer : c'eſt-à-dire, que les rayons ou le feu du ſoleil, tombant du matin au ſoir ſur des marais putrides, les avoient enfin deſſéchés. La peſte avoit commencé & fini avec les longs jours de l'été.

Qui modò, peſtifero tot jugera ventre prementem,
Stravimus innumeris tumidum Pythona ſagittis.

Ovid. Metam. Lib. I. v. 479.

Voyez l'Hymne de Callimaque à Apollon, *v. 99. &c.* ſur

ploroient-ils ce même Apollon, comme le pere de la chaleur, qui calme & amortit la contagion en Egypte & en Grèce.

« Hippocrate, dit un Médecin François (1), » a eu raison d'appeller la Peste quelque chose » de divin, étant impossible de l'expliquer par » des causes naturelles ». Les Grecs, instruits comme ils l'étoient de toutes les recherches

---

le nombre de flèches dorées que ce Dieu fit pleuvoir sur Python.

M. l'Abbé Banier est persuadé que les Grecs, ainsi que les Egyptiens, n'ont vu que le soleil dans Apollon ; &, en parlant de la peste de Thèbes, qui fit périr tous les enfans de Niobé, il dit seulement qu'on a mêlé un peu de physique au fond de cette Fable, qui étoit historique. *Explication des Fables*, Tom. I. pag. 78, 173. Tom. II. pag. 339.

Pour représenter la victoire d'Apollon Pythien, on a imaginé le Serpent ou Dragon furieux, ensuite les modes Pythiens, sur lesquels le Dieu, en dansant, célébroit son triomphe, *ὁ θεὸς τὰ ἐπινίκια χορεύει. Poll. Lib. IV. Cap. XI. pag. 397.*

La défaite de Python par Horus, ou Apollon armé de flèches, dit M. Pluche, fut la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer & moissonner, malgré les traverses du débordement. *Histoire du Ciel, Tom. I. pag. 247.* Cet Auteur n'a vu que ce premier effet de l'abaissement du Nil débordé, & non celui des marais infects & desséchés par le soleil.

(1) Traité de la Peste, *pag. 49.*

inutiles & des vains efforts de l'art, étoient donc bien excuſables de n'avoir recours qu'aux Dieux.

Je reviens à Hippocrate. Ce grand homme, le premier & le modele des Obſervateurs, leur apprit les ſecrets & les voies de la Nature, en les étudiant ; il explique ces maladies qu'on appelloit ſacrées (1), parce que le peuple, ignorant & ſuperſtitieux, n'oppoſoit, comme je l'ai dit, que des offrandes & des ſacrifices ſouvent barbares, aux maux qu'il attribuoit à la colere des Dieux (2). S'il n'ôſa pas attaquer les Ora-

---

(1) Voyez ce qu'il dit des Scythes, *Lib. de Aër. aquis & locis.*

On doute que le Traité de la Maladie Sacrée ſoit de lui. *Leclerc, Hiſtoire de la Médecine.*

(2) Telle étoit la Lepre, ou l'*Elephantiaſis*, dont M. Rémond a fait l'Hiſtoire, qui pourtant ne diſpenſe pas de lire les *Queſtions de Michaelis ſur cette maladie*, adreſſées aux Voyageurs Danois. *Tom. I. pag. 72 & 117.* Un homme lépreux & dévoré par cette maladie honteuſe, eſt encore aux yeux des Grecs un coupable puni & odieux. Les ſcélérats, prompts à commettre le meurtre, ne manquent pas chez eux ; mais les *Vampyres* ou Βρυκόλακας, ſont les remords dévorans dont la doctrine ancienne s'eſt conſervée parmi eux.

Ici rappellons-nous Oreſte :

« L'OMBRE éplorée de mon pere, dit-il, » ſe vengera ſur » moi, ſi je ne ſuis pas ſon vengeur. Des douleurs aiguës ſe » répandront ſur tout mon corps » ; *une lepre horrible conſu-*

cles, il confondit la charlatanerie & l'avarice des Expiateurs, qui abusoient de la crédulité. Il ne fit la guerre qu'à la superstition & à l'erreur, & défendit la Religion, qu'il respectoit.

Hippocrate a moins parlé de la peste proprement dite, que d'une maladie pestilentielle qui régnoit dans la constitution qu'il décrit (1). Les ravages de ce fléau n'étoient pas apparemment alors dans la Grèce aussi fréquens, qu'ils le sont aujourd'hui. Le pere de la Médecine, qui a rapporté si exactement des observations faites à l'Isle de Thase, à Abdere, à Larisse, à Cyzique, &c. sur les maladies épidémiques (2),

---

mera mes chairs.... Les Ombres des Héros assassinés s'attachent comme un trait au mortel qu'elles poursuivent. Elles les éveillent pendant la nuit, les remplissent de fausses terreurs, & semblent les déchirer avec un aiguillon d'airain, &c. Choëph. Act. II. Scen. I.

Rien de plus sublime, de plus fort & de plus énergique que le langage des Euménides d'Eschyle. Ces Remords personnifiés devoient faire la plus vive impression. On entendoit les cris intérieurs de l'homme agité. *Furiis agitatus Orestes.*

Voyez Tournefort sur les Vampyres, que les Grecs modernes appellent *Urocoulacas.*

(1) Troisieme Section des *Epidémiques.*

(2) Comme toutes ces villes sont éloignées de Cos, patrie d'Hippocrate, & même les unes des autres, excepté Thase & Abdere, cette collection doit être le résultat du Journal des observations & des voyages d'Hippocrate.

auroit écrit plus en détail ſur celle-ci, & ne ſe ſeroit pas borné à la caractériſer, s'il avoit vu & traité la fameuſe peſte d'Athènes (1). Le peu qu'il en dit, eſt donc une forte prévention qu'il n'y étoit pas ; & , malgré l'ancien témoignage de Soranus, Auteur de ſa vie, & de ceux (2) qui le répetent d'après lui, le fait paroît démontré par le ſilence de Thucydide, qui n'eût pas oublié de parler d'Hippocrate. Ce grand Médecin, d'ailleurs, devoit bien connoître cette maladie, ſur laquelle Démocrite avoit fait un Ouvrage que nous n'avons plus (3). Mais tout

(1) Hippocrate, ſuivant Soranus, naquit dans la 80 Olympiade ; par conſéquent il n'auroit eu qu'environ 30 ans lors de la peſte d'Athènes, dont l'époque eſt fixée à la deuxieme année de la guerre du Péloponnèſe & de la 87 Olympiade. Voyez cette diſcuſſion dans l'Hiſtoire de la Médecine de *Leclerc, premiere Partie, Liv. III. Ch. XXXI.* Nos Hiſtoriens n'ont pas pris la peine de faire cet examen : il n'y a que M. Stanyan qui parle de cette peſte comme Thucydide, je veux dire, ſans faire mention d'Hippocrate. *Hiſt. de la Grèce, Tom. II. pag. 185.*

(2) Rollin, *Hiſtoire ancienne*, Tom. III. pag. 53. Tom. XIII. pag. 83. *Hiſtoire des Empires & des Républiques*, Tom. XII. pag. 20, *Traité de la Peſte*, pag. 117.

(3) *Qui inſcribitur περὶ λοιμῶν ἢ λοιμικῶν κακῶν. Aul. Gellii Noct. Att.* Lib. IV. Cap. XIII. pag. 183.

Περὶ λοιμῶν, *de Peſtibus regula*, Diog. Laert. in Democ.

ſemble avoir concouru à rendre ce fléau de plus en plus redoutable ; les hommes les plus éclairés n'en ayant preſque rien dit, ou n'ayant laiſſé que des préſervatiſs dictés ſeulement par la prudence, & des eſſais donnés par l'empyriſme (1). Thucydide ne nous dit pas comment il fut guéri de la peſte. Pline, qui a ramaſſé tant de recettes, & les Médecins Grecs, dont il nous reſte des écrits, ne nous preſcrivent aucun remède contre ce mal (2).

Hippocrate, ſuivant Pauſanias & la tradition de Delphes, qui avoit cours de ſon temps, y avoit conſacré à Apollon la ſtatue d'un homme exténué par la maladie. Il y auroit déſigné un homme attaqué de la peſte, s'il eût trouvé

---

(1) On ne pouvoit anciennement prononcer le nom de ce fléau ſans horreur ; il s'eſt pourtant trouvé des hommes qui, ne l'enviſageant que dans ſon déclin, ſe ſont accoutumés à le regarder comme une maladie ordinaire. Ainſi Milady Montagut en parle très-légerement, & avec une eſpece de ſécurité. « Cette prétendue peſte, dit-elle, n'eſt qu'une fievre ». Elle parloit d'un de ſes domeſtiques qui venoit d'en échapper, & qu'on venoit de lui annoncer malade d'un rhume, pour ne pas l'effrayer en effet. *Lettre XXXI. pag. 222.* Elle avoue cependant, dans ſes dernieres Lettres, qu'elle craint la peſte.

(2) *Nec ratio remedi communis certa dabatur.*

Lucrece.

un ſpécifique contre ce mal meurtrier (1).

Si Ménécrate, à qui les guériſons qu'il opéroit avoient fait tourner la tête, & qui ſe faiſoit ſuivre par ceux qu'il avoit guéris de la maladie ſacrée ou du haut-mal, avoit eu le même ſuccès pour la peſte, il auroit bien autrement extravagué ; mais on lui eût pardonné ſa folie, & le nom de Jupiter, qu'il prenoit avec un faſte inſupportable (2).

Les Grecs, ayant fidèlement conſervé beaucoup d'uſages, de coutumes & de recettes de la plus haute antiquité, ſe feroient tranſmis les uns aux autres un remede contre la peſte, comme un dépôt héréditaire & précieux, s'il en eût exiſté quelqu'un de bien éprouvé.

La peſte, décrite par Thucydide, par Procope, par le Médecin Bertrand (3), qui pou-

---

(1) Pauſanias, *Tom. II. Liv. X. pag. 312.* Traduction de l'Abbé Gédoyn.

(2) Hiſtoire de la Médecine de *Leclerc, Liv. IV. Ch. III. pag. 256, 257.*

(3) Obſervations de M. Bertrand, *Traité de la Peſte, Part. I.*

Principio caput incenſum fervore gerebant,
Et duplices oculos ſuffuſâ luce rubentes.

Lucretius.

Pervenit ad miſeros damno graviore colonos
Peſtis, & in magnæ dominatur mœnibus urbis.

voit en parler, ainſi que l'Hiſtorien Grec, comme témoin oculaire, & par le Docteur Timoni, eſt préciſément la même. Le vomiſſement, l'hémorrhagie, les ſyncopes, la frénéſie, les bubons (1), les charbons, encore plus dangereux, l'enrouement, le feu des yeux, &c. annoncent & caractériſent cette maladie.

Hippocrate, qui a exactement obſervé les variations du temps, les dérangemens des ſaiſons (2), & les ſignes diagnoſtiques des maladies épidémiques; qui le premier a remarqué combien l'air humide, épais, ſubtil ou ſec que nous reſpirons, combien le pays que nous habitons influent ſur la ſanté, le tempérament & le caractere national, déſigne bien, dans ſes Epidémiques (3), une maladie peſtilentielle, formée

---

Viſcera torrentur primò, flammæque latentis
Indicium robur eſt, & ductus anhelitus ægrè.
Ovid. Métam. Liv. VII. v. 552.

(1) Λοιμώδη ἕλκη. *Poll.* Lib. IV.

(2) Lorſque les ſaiſons ſont bien réglées, dit Galien, il n'y a ni peſtes, ni épidémies. *Conſid. ſur les Epid. d'Hipp. traduction de M.* Deſmars.

(3) Κατάστασις λοιμώδης, ἔτος νότιον, ἔπομβρον, &c. *Conſtitutio temporis peſtilens, annus auſtrinus, pluvius,* &c. Sect. III. Cependant le nouveau Traducteur des Epidémies retranche & le titre & les mots que nous venons de citer,

des pluies fréquentes & des vents du midi qui soufflent (1) constamment avant l'été, & qui sont suivis du calme & de la chaleur : mais il faut remarquer que ces mêmes vents, revenant au milieu de l'été, & rendant le chaud excessif, amortissent le feu de la contagion, qui s'éteint enfin peu-à-peu. On observe en effet, en Egypte & à Smyrne, que la peste finit ordinairement au solstice d'été (2), quoiqu'il n'y ait pas pour cela de jour marqué, comme on l'a prétendu.

On observe encore que Thucydide, qui n'a oublié aucune circonstance de la peste d'Athènes,

---

comme suspects à Galien, *M. Desmars, Trad. des Epid. pag. 70.*

(1) *Lethiferis calidi spirârunt flatibus Austri:*
Constat & in fontes vitium venisse lacusque.
Métam. Liv. VII. v. 532.

« La Médecine enseigne, dit Plutarque, qu'une multitude » d'araignées est le signe avant-coureur d'un été pestilentiel ». *Des Oracles*, Traduct. d'Amyot.

(2) Transactions Philosophiques, *n°. 64.*

Celse, dans son Traité de l'art de conserver la santé, a un Chapitre entier sur les moyens de se préserver de la peste. Il conseille de s'abstenir du bain chaud, de boire tantôt de l'eau, tantôt du vin, *&c.* & il ajoûte : *Cùm verò hæc in omni pestilentiâ facienda sint, tùm in eâ maximè quam Austri excitârint.*

rapporte que, quand cette maladie eſt dans ſa plus grande force, toutes les autres ceſſent (1). C'eſt ainſi que, ſi la petite vérole ſurvient, fait des progrès, & prend le deſſus en quelque ſorte, on annonce la ceſſation de la peſte.

L'ail (2), les liqueurs, le vin, le vinaigre & les parfums, ſont les préſervatifs que les Grecs emploient. J'ai lieu de croire que le vin eſt recommandé par tradition (3) : car vous avez

(1) *Enimverò annus ille, ut confeſſione ferè omnium conſtat, maximè immunis fuit aliorum morborum : ſi quis alio priùs laborabat, is morbus in hunc omninò convertebatur.* Belli Pelop. Lib. II.

(2) Les Grecs appellent la peſte ἡσκόρδυλα, mot qui vient de σκόρδα, en Grec vulgaire, & en Grec littétal σκόροδον : *l'ail*, dont le nom ſignifie *mauvaiſe odeur*, ou *odeur de fumier*, σκῶρ ὄζειν, *quod fœdè oleat.* Lexic.

(3) *In peſtilentiâ ac peregrinationibus vim magnam auxiliandi vinum habere dicitur.* Plin. *Lib. XXIII.*

J'ai logé à Conſtantinople chez un Grec nommé *Crutta*, qui avoit eu cette maladie. Lorſqu'elle faiſoit des progrès, il buvoit du vin pur plus qu'à l'ordinaire, & me conſeilloit d'en faire autant. Mon pere, qui avoit vu la peſte en Egypte, & qui étoit Commiſſaire à Marſeille lorſqu'elle y régnoit, buvoit du vin de Chypre avant d'aller faire ſa tournée. Il m'a ſouvent parlé d'un homme qui n'avoit d'autre occupation que celle d'enterrer les peſtiférés. Il étoit toujours ivre, & n'avoit jamais eu la moindre atteinte du mal. A Conſtantinople, les

vu qu'on invoquoit Bacchus autant qu'Apollon. Les ſoldats de Céſar, en Theſſalie, ne ſe garantirent de la peſte qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant à l'excès du vin, dont ils trouverent bonne proviſion (1). Un buveur d'eau ne doit donc pas voyager en Turquie.

Le Docteur Timoni aſſure que celui qui a eu la peſte, peut ſe promettre de ne l'avoir pas, dans la même année, une ſeconde fois. M. Bertrand étoit d'un ſentiment contraire, pour l'avoir malheureuſement éprouvé (2).

Les vieillards, dit Timoni, comme Pline (3), ſont moins ſuſceptibles de la contagion : cependant vous avez vu que le Poëte Perſan aſſûre que ce feu conſume le bois vieux & ſec,

femmes Grecques, qui vont ſoigner les malades lorſque la contagion entre dans nos maiſons, ne demandent que de l'eau de vie pour s'en préſerver, & elles en boivent ſouvent.

(1) *Plutarch. in Cæſar.* On ſait que les ſoldats Romains portoient leur proviſion de vinaigre, dont ils verſoient quelques gouttes dans de l'eau d'un puits qu'ils ne connoiſſoient point, avant de la boire. Par cette boiſſon antiputride, ils ſe garantiſſoient ſouvent des maladies épidémiques.

(2) Tranſactions Philoſophiques, *N°. 64.* Relation de la peſte de Marſeille, *pag. 509.*

(3) *Senes minimè ſentire peſtilentiam.* Plin. Liv. VII. Ch. L

comme le bois verd (1). J'ai vu périr, à Conſtantinople, Monſieur *Magy*, mon beau-pere, dans un âge aſſez avancé : ſes amis, ne connoiſſant pas ſon mal, entouroient ſon lit la veille de ſa mort (2).

On obſerve encore que la peſte la plus noire, la plus maligne, eſt celle qui, comme l'ancienne plaie d'Egypte, attaque les animaux (3).

---

(1) Timoni croit auſſi que les étrangers en ſont plus ſuſceptibles que les gens du pays.

Les Miſſionnaires, en parlant de la peſte de Conſtantinople de 1707, qui enleva le tiers des habitans, diſent qu'à celle de Smyrne, les Latins ne perdirent que leur Evêque, agé de plus de 80 ans, en 1714. *Lettres des Miſſionnaires*, Tom. I. Let. II. pag. 43.

(2) Il y a pluſieurs années qu'un de mes parens, (M. *J. Guys*) étant au Caire, prit la peſte de ſon domeſtique, qui en mourut, tandis que le Maître en échappa. Dans cette maladie, on eſt dérouté par les faits, comme par la variété des ſymptômes. M. le Beau rapporte qu'à Conſtantinople, en 542, il y eut trois femmes enceintes dont les enfans moururent, en naiſſant, de la peſte, ſans que les meres en fuſſent atteintes, & qu'une autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant ſain. *Hiſtoire du Bas-Empire*, Tom. X. page 221.

(3) *Cum primis fida canum vis*
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.
Lucret.

Strage canum primò, volucrumque, oviumque, boumque,
Inque feris ſubiti deprenſa potentia morbi.
Metam. Lib. VII. v. 536.

On a vu, dit Timoni, à Conſtantinople, des chiens, des chevaux. des chats, avoir des bubons peſtilentiels, qui les ont fait périr. C'eſt par cette mortalité que commença la peſte décrite par M. de Guignes, & par les Anciens que j'ai cités.

Lorſque le mal eſt à ſon période, ceux qui l'ont eu anciennement, reſſentent à la cicatrice des bubons, une douleur qui les avertit de ne pas s'expoſer (1).

Les Grecs croient que ceux qui ſont nés &

« Apollon, dit Homère, ne frappa d'abord que les mulets » & les chiens ; bientôt après les Grecs furent la proie de » ſes flèches mortelles ». *Iliade*, Liv. I.

MAIS écoutons Dieu même qui parle & s'en explique ainſi dans l'Ecriture-Sainte :

Ecce manus mea ſuper agros tuos, ſuper equos & aſinos, & camelos & boves ; Peſtis valdè gravis. Exod. 19.

(1) Feu M. le Comte Deſalleurs, Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, qui avoit vu la peſte de près & dans ſon Hôtel, ayant été obligé de ſe ſauver ſeul chez moi, au village de Belgrade, avoit pour cette maladie une eſpece de Thermometre qu'il conſultoit quelquefois. C'étoit un vieux domeſtique, appellé *Céſar*, qui l'avoit eue deux fois, au ſervice de M. le Marquis de Villeneuve. Lorſque le mal faiſoit des progrès, & que M. Deſalleurs lui diſoit : *Eh bien ? comment ſommes-« nous pour la peſte ? Monſeigneur*, répondoit Céſar, *mauvais » ſignes ! mes peſtes me font bien mal* ».

baptiſés

baptisés le Dimanche, ne prennent point la peste. J'en ai connu qui, n'ayant pas, à ce qu'ils disoient, cette crédulité, ne me donnoient cependant pas d'autre raison que celle-la de la témérité avec laquelle ils s'exposoient au mal, sans le prendre. Vous trouverez dans l'Histoire, que les Chrétiens de l'Orient marquoient leurs enfans d'une croix, pour les garantir de la contagion. Cosroès, Roi de Perse, rétabli sur le Trône par l'Empereur Maurice, après la bataille gagnée sur ses Sujets, lui envoya des Turcs qu'on trouva parmi les prisonniers. On remarqua qu'ils portoient sur le front l'empreinte d'une croix. Maurice leur en ayant demandé la raison, ils répondirent que, dans un temps de peste, quelques Chrétiens avoient conseillé aux femmes Turques de marquer ainsi leurs enfans, & qu'en effet ils avoient été préservés de la contagion (1).

Nos Missionnaires Jésuites faisoient remarquer aux Grecs Latins de Chio, que la peste les épargnoit, & ne faisoit des ravages que parmi les Turcs & les Grecs Schismatiques (2).

---

(1) Histoire du Bas-Empire, *Tom. XI. pag. 498.*

(2) Quelquefois, disent-ils, il n'y meurt personne parmi les

On ne donne aux pestiférés que des cordiaux & des panades ; on leur refuse le bouillon, comme très-pernicieux. Les Médecins du pays recommandent l'opium (1), comme préservatif, & souvent comme remède. Le savant Tournefort dit qu'il s'étoit muni contre la peste, de thériaque (2), d'orviétan, de gouttes d'Angleterre, & d'autres cordiaux ; mais il veut les faire précéder par le tartre émétique, lorsque la tête est menacée (3).

Les Arméniens, dont je vous ai parlé dans mes premieres Lettres, sont les moins susceptibles du mal contagieux auquel ils s'exposent. Ils boivent beaucoup de vin, quoique d'ailleurs sobres & actifs ; ils mangent des salaisons, de l'ail & des oignons (4). Timoni, qui a fait la

---

Latins, tandis que la peste enleve par centaines les Grecs & les Turcs. *Lettres des Missionnaires*, Tom. I. Lett. II. pag. 79.

(1) Transactions Philosophiques, *N°. 64.*

(2) M. le Comte de Bonneval, ayant ses gens attaqués de la peste, imagina de leur donner le remède qu'on donne aux chevaux pour le farcin, en le proportionnant à leurs forces, & plusieurs en échapperent en effet. Il envoya sa recette à l'Hôpital François des pestiférés, où elle n'eut pas le même succès.

(3) Voyage de Tourn. *Tom. II. pag. 181.*

(4) *Idem. N°. 64.*

même remarque, ajoûte que la viande de cochon eſt un poiſon en temps de peſte. En effet, elle arrête la tranſpiration, ſuivant les expériences ſtatiques de Santorius.

Les maiſons mal-propres, & notamment celles des Juifs, où des familles nombreuſes ſont raſſemblées & ſe multiplient, ſont les premieres infectées (1). La propreté, dans le temps de la contagion, eſt très-néceſſaire, & la gaieté encore plus. Une terreur vive & ſubite, les chagrins & les paſſions qui affectent l'eſprit, ſont, ſuivant le Docteur Grec, dont j'ai vérifié les obſervations, des diſpoſitions prochaines pour prendre la peſte. Je dois beaucoup, à cet égard, à mon ami M. Bourlat de Monredon; il m'avoit tellement aguerri, que nous avons été plus d'une fois le ſoir compter gaiement enſemble le nombre des foſſes qu'on avoit ouvertes dans nos cimetieres hors de la ville.

La Médecine actuelle & locale n'a donc que

(1) Il eſt rare que les Grands, à Conſtantinople, ſoient attaqués de la peſte; cependant ils ne ſont pas à l'abri de la contagion. Le Doge Moroſini en mourut l'an 1382. *Hiſtoire de Veniſe, Tom. V. pag. 59.* M. le Marquis de Bonnac, Ambaſſadeur de France à la Porte, y perdit un de ſes enfans, qui fut atteint de ce mal.

des préſervatifs & des conſeils à donner ſur cette maladie. Les Grecs, qui, depuis Eſculape & Hippocrate, ont introduit la charlatanerie & l'empyriſme, n'ont oſé donner aucune recette contre la peſte. Les Médecins, chez eux, pulluloient comme les malades; les Maîtres étoient des oracles, & ces oracles ne formoient que des échos. Aujourd'hui, au-lieu des éleves qu'avoit le pere de la Médecine, les valets qui ſuivent les Docteurs Grecs, deviennent Médecins comme leurs Maîtres (1); & l'on diroit que

---

(1) Cet abus eſt très-ancien; c'eſt au ſujet de ces Médecins Grecs, de leur multitude & de leur charlatanerie, que Pline, après avoir rapporté les paroles de Caton, qui les avoit proſcrits de Rome, dit fort ſenſément : *SOLAM hanc Artium nondùm exercet Romana gravitas; in tanto fructu pauciſſimi Quiritum attigère, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ. Imò verò auctoritas aliter quàm Græcè eàm tractantibus, etiàm apud imperitos expertesque linguæ, non eſt. Ac minùs credunt quæ ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt. Itaque herculè in hâc artium ſolà evenit, ut cuicumque Medicum ſe profeſſo ſtatim credatur, cùm ſit periculum in nullo mendacio majus. Non tamen illud intuemur, adeò blanda eſt ſperandi pro ſe cuique dulcedo. Nulla prætereà lex quæ puniat inſcitiam,* &c. *Diſcunt periculis noſtris,* &c. — *Illa perdidère imperii mores, illa quæ ſani patimur, luctatus, ceromata, ceu valetudinis causâ inſtituta, balineæ ardentes quibus perſuaſère in corporibus cibos coqui, ut nemo non minùs validus exiret, obedientiſſimi verò efferrentur. Potus deindè*

parmi eux la Médecine ſe communique auſſi facilement que la peſte.

Les Grecs ne connoiſſent pas plus que nous la nature du venin peſtilentiel ; ils n'expliqueront pas mieux pourquoi tel remède (1) utile à l'un, ne fait rien, ou nuit même à l'autre. Ils

jejunorum ac vomitiones, & rursùs perpotationes, ac pilorum eviratio inſtituta reſinis eorum, [ce qu'on pratique encore dans les bains] *itemque pectines in fœminis quidem publicati. Ità eſt profectò : lues morum, nec aliundè major quàm è Medicinâ, vatem prorsùs quotidiè facit Catonem & oraculum :* SATIS eſſe ingenia Græcorum inſpicere, non perdiſcere. *Plin. Hiſt. Nat. Lib. XXIX. Cap. I.* Une vie frugale, la propreté & la bonne humeur, ſont des préſervatifs aſſurés, & la Médecine préſervative eſt la meilleure. Pline ſe plaint, avec raiſon, de ce qu'on la négligeoit, pour ſe livrer à la charlatanerie des Grecs, ou à la mode qui s'étoit établie à Rome de ſe faire traiter à la Grecque, & d'adopter toutes les recettes des Empyriques de cette Nation. Il paroît que de ſon temps, comme aujourd'hui, un Médecin étranger faiſoit fortune par des nouveautés qu'on faiſiſſoit avidement ; qu'on mettoit certaines eaux en réputation ; qu'on faiſoit, comme on fait encore aujourd'hui dans la Grèce & dans tout le Levant, un uſage immodéré des bains chauds ; que celui qu'on y a conſervé d'épiler les hommes & les femmes avec les mêmes drogues, avoit été introduit à Rome par ces Médecins Grecs, que Caton & Pline vouloient proſcrire.

(1) *Nam quod alîs dederat vitales aëris auras*
Volvere. . . . .
Hoc aliis erat exitio. Lucret. Lib. VII.

ignorent comment un homme eſt pluſieurs fois atteint de la peſte, tandis qu'un autre, après l'avoir eue, s'expoſe hardiment & ne la prend plus ; comment un homme peut la porter ſur ſes habits, en infecter ſa famille, & n'en être pas atteint lui-même ; pourquoi, dans certaines années, ce ſont les enfans & les perſonnes les plus foibles, & dans d'autres, au contraire, les plus robuſtes, qui ſont les premiers frappés de la peſte ; enfin comment, dans une ville immenſe comme le Caire ou Conſtantinople, le mal ceſſe de lui-même, au point que la communication ſe rétablit ſans crainte, ſans danger, ſans accident, & ſans que la Police ait beſoin de rien ordonner à ce ſujet.

Quand, ſuivant l'opinion des peuples, nous dirons que cette maladie eſt un fléau que Dieu permet & fait ceſſer quand il lui plaît, nous n'en condamnerons pas moins, avec le pere de la Médecine, l'abus des pratiques religieuſes, une fauſſe confiance qui porteroit les hommes à s'expoſer témérairement, & l'ignorance indocile qui ne permettroit pas à l'Art de chercher des

---

Chaque maladie, dit Hérodote, avoit ſon Médecin en Egypte ; mais il n'en indique aucun pour la Peſte. *Liv. II.*

remèdes & des moyens pour ſoulager l'Humanité (1).

M. *Mackenſie*, Médecin Anglois, qui étoit le mien à Conſtantinople, où il a exercé la Médecine pendant 39 ans, (depuis 1730 juſqu'en 1769), s'exprime ainſi ſur la peſte de Conſtantinople, dans un Mémoire faiſant partie du Tome LIV. (année 1764), des *Mémoires de la Société Royale de Londres.*

« La peſte ne ſe manifeſte pas toujours de » la même maniere : ſes progrès varient, ſuivant les climats & les ſaiſons ; cependant » les ſymptômes pathognomoniques ou eſſentiels ſont conſtamment les mêmes. Il eſt faux » qu'on puiſſe périr de ce mal au moment où » l'on en eſt atteint. Si l'on a vu des perſonnes » mourir ſubitement dans les rues, il eſt ſûr » qu'elles étoient attaquées depuis quelque temps, » & qu'elles avoient ſoin de cacher leur ma-

(1) « Il faut ici, dit M. Bertrand, faire revivre les maximes des Anciens, dont toute l'application étoit d'obſerver & de ſuivre les mouvemens de la Nature. Telle doit » être notre attention dans une maladie qui n'eſt, à proprement parler, qu'un effort de la Nature, ou, pour mieux » dire, un mouvement du ſang, pour chaſſer un venin étranger ». *Obſervat. ſur la Peſte*, pag. 512.

» ladie, pour n'être pas abandonnées par leurs » parens & par leurs amis. Cette épidémie ne » vient dans le Levant que d'un vice de l'air. » Le commerce l'apporte d'Egypte : auſſi les » Grecs, les Arméniens & les Juifs, qui font » le commerce le plus actif, ſont-ils les pre- » miers infectés. Les Turcs reçoivent la conta- » gion plus tard ; mais elle fait chez eux plus » de ravages, parce qu'ils ne prennent aucune » précaution pour s'en garantir. Dans ces der- » niers temps, la peſte s'eſt plus étendue dans » le Levant, à la ſuite du commerce, qui y a » fait de plus grands progrès ».

M. Mackenſie n'héſitoit pas d'aller dans les maiſons des peſtiférés ; il évitoit ſeulement d'entrer dans l'appartement des malades, où l'atmoſphere, chargée des miaſmes qui s'élevent de leurs corps, peut communiquer l'infection.

Il obſerve qu'on peut avoir deux ou trois fois la peſte, & même plus ſouvent. Cette épidémie ne diminue & n'eſt aſſoupie que par le froid de l'hiver, dans les pays Septentrionaux. Les ſaignées ſont pernicieuſes. Pour le reſte de la curation, le Médecin Anglois ne fournit aucune pratique qui lui ſoit propre. Il croit ſeulement que l'émétique, donné au commence-

ment de la maladie, peut être utile, en ſecondant les vues de la Nature, qui paroît vouloir ſe dégager par le vomiſſement.

A ces obſervations du Docteur Anglois, il faut ajoûter la remarque de M. *Rémond*, Médecin François, de qui je tiens l'extrait du Mémoire de M. Mackenſie. « LA Peſte, dit-il, eſt » une ſorte de fièvre ardente & putride. Or, » puiſque le traitement de cette fièvre eſt con- » nu, n'auroit-on pas dû, par induction, & » même par une méthode empyrique, établir » une bonne pratique pour le traitement de la » peſte ? On ne l'a pas fait, parce que peu de » Médecins ont oſé s'expoſer aſſez pour ſuivre » le mal de près. La crainte de la contagion » ne leur a pas permis d'eſſayer, ni de déve- » lopper toutes les reſſources de l'Art ».

Voilà, M. tout ce que je puis vous offrir ſur cet intéreſſant & triſte ſujet. Je ne vous ai donné de même, ſur tous les autres, que des notes jetées ſur le papier à meſure que j'ai lu, obſervé, comparé. J'en ai formé un tout imparfait qui peut-être auroit beſoin d'un long travail, pour faire un ouvrage régulier. Je ſais qu'il y a peu de mérite à raſſembler des paſſages, & à ſe rendre compte à ſoi-même de ce qu'on a

pu recueillir (1). Mais je vous prie de vous ſouvenir que j'ai principalement écrit pour l'inſtruction de mes enfans, pour leur donner le goût des anciens Auteurs, & le deſir de ſe livrer à des recherches utiles autant qu'agréables, qui, en occupant leur jeuneſſe, l'éloignent de la diſſipation & des écueils qu'elle doit éviter.

---

(1) Un phénomène qui paroît aſſez conſtant, c'eſt que dans la plupart des Peſtes qui ont affligé la ville de Marſeille, Ciôtat, qui en eſt voiſine, en a été exempte. Quelle en peut être la raiſon?

Dans la Peſte de Marſeille de 1722, un Horloger nommé *Garnier*, aux premiers bruits de la contagion, ayant fait ſes proviſions pour le temps à-peu-près qu'elle pouvoit durer, fit murer ſa porte, & s'enferma avec ſa famille qui étoit nombreuſe. Tout ſon quartier devint déſert par les ravages de la mortalité. Il voyoit paſſer tous les jours ſous ſes fenêtres des milliers de cadavres dans des tombereaux. Cela ne l'empêcha point d'employer utilement le temps. De dix perſonnes qu'ils étoient lorſqu'il ſe renferma, ils ſe trouverent onze à la fin de la maladie. C'eſt une aventure unique dans l'hiſtoire des Peſtes. *Maladies Epizootiques de M. Paulet, note 11.*





LETTRE QUARANTIÉME.

Sur l'Amour de la Patrie chez les Grecs.

VOUS me demandez si les Grecs aiment toujours leur Patrie. Oui, M. &, malgré l'état actuel d'Athènes, de Sparte, de Mytilène & de Corinthe, les Citoyens de ces anciennes villes montrent encore le plus tendre amour pour leur pays. Ce sentiment, que la Nature a gravé dans tous les cœurs, la Grèce le conserve avec soin; il n'a pu s'éteindre sous les ruines des plus beaux monumens de sa gloire, éclipsée depuis tant de siècles.

Je ne parle point de cet attachement aveugle, de ce lien formé par l'habitude, fortifié par l'ignorance, & resserré par les nœuds de la propriété. Les Barbares & les Sauvages n'aiment, ne voient & ne connoissent que leurs cabanes ou leurs foyers. Chez les Nations les plus polies, le peuple est borné stupidement au seul sentiment dont il est capable; mais l'homme sensible, instruit, éclairé, qui discerne ses inclinations & ses devoirs, est attaché à sa patrie par d'autres liens.

Je n'ai jamais ſenti plus vivement l'énergie de l'éloquence naturelle, que quand j'ai entendu deux Grecs diſputer entr'eux ſur les prééminences de leur Patrie.

J'ai voyagé avec un Tiniote (1), qui, depuis plus de vingt ans, trafiquoit par mer. Il partoit de ſon Iſle pour ſe rendre à Smyrne. Il y employoit ſon argent en marchandiſes qu'il portoit à Marſeille. Il s'embarquoit encore dans cette derniere ville, pour aller à nos Iſles de l'Amérique, & revenoit, en continuant ſes échanges, juſqu'au point d'où il étoit parti, pour recommencer encore.

J'étois avec lui, & avec M. *de Peyſſonnel* (2), en 1748, pendant la guerre des François avec les Anglois, ſur un petit navire Suédois, qui échoua ſur l'Iſle d'Andros (3). Ce Grec nous faiſoit l'éloge de Marſeille & de nos Colonies; mais il prétendoit qu'aucun pays n'étoit comparable au ſien. Il ne déſiroit que d'aller finir

---

(1) Grégoire Neſti, de Tine, *Iſle de l'Archipel.*

(2) Aujourd'hui Conſul de France à Smyrne.

(3) Comme on y échouoit aſſez fréquemment autrefois.

Fuit olim quidam Senex,
Mercator : navem is fregit apud Andrum Inſulam.
Terent. And. Act. I. Sc. III.

ſes jours dans ſon Iſle, & d'y porter le fruit de ſes travaux & de ſes courſes. Tels ſont tous les Grecs que j'ai connus ; on ne peut s'empêcher de partager la joie & l'admiration avec laquelle ils parlent de leur pays natal. Le ſeul nom de Patrie les remue puiſſamment, les attendrit, les échauffe, les rend éloquens. J'ai fait quelques réflexions ſur ce Patriotiſme des Grecs modernes, en le comparant, ſuivant ma méthode, à celui de leurs Peres, & même à celui des Romains : je vais vous en faire part. L'amour de la Patrie eſt un ſujet rebattu, ſur lequel il ſemble qu'il ne peut être queſtion que des Anciens, mais qu'il n'eſt peut-être pas inutile de rappeler de temps en temps parmi nous. Nous ne ſommes véritablement attachés qu'à nos capitales, où la Société, les Arts, les Talens & les Plaiſirs, qui s'y trouvent réunis, nous attirent invinciblement, où nous oublions ſouvent notre berceau, & ce que nous devons aux lieux qui nous ont vu naître (1).

Le Patriotiſme des anciens Grecs étoit fondé ſur de puiſſans motifs.

---

(1) Ovide, exilé chez les Grecs, diſoit :

Et pœna eſt Patriâ ſola carere meâ.

Triſt. L. IV. Eleg. IX.

1°. L'inclination naturelle, premier germe de cette passion, devenue par des progrès successifs une vertu héréditaire, portée souvent jusqu'à l'excès.

2°. Les principes de l'éducation.

3°. La beauté du pays & du climat : car le physique local n'est pas le plus foible des nœuds qui nous attachent à la mere commune.

4°. Les leçons des Orateurs, toujours éloquens sur ce point.

5°. La préférence que les Grecs donnoient à leurs Loix & à leurs coutumes, sur toutes celles des autres peuples.

6°. Les exemples de ceux qui se signaloient par leur zele ou par leurs bienfaits.

7°. Enfin la Religion du pays, qui ramene toujours les hommes au culte local de leurs Peres. J'y comprends les fêtes & les danses, auxquelles vous avez vu que les Grecs modernes n'étoient pas moins attachés que les anciens.

Les Candiotes appeloient la Patrie (1), leur

---

(1) Le sublime Pindare s'attendrit en parlant à la belliqueuse Thèbes, sa Patrie : il l'appelle sa mere, expression qu'on n'oseroit rendre littéralement en notre langue.

Μάτερ ἐμὰ — χρυσάσπι Θήβα.

— *Aureo scuto Thebæ.* Isthm. I.

mere. « Quoique plus vieille, disoit *Plutarque* (1), » que ceux qui nous ont donné le » jour, elle a sur nous des droits encore plus » forts que les leurs (2) ».

La Nature & la Loi, selon Lucien (3), ne comptent le devoir envers les parens qu'après celui-ci. « On n'apprend, dit-il, les Sciences & » les Arts, que pour être utile à la Patrie; on » ne possede du bien que pour la servir. Nous » l'aimons telle qu'elle est, & nous craignons » d'en être bannis, même après notre mort ».

Le corps de Palinure, jeté par les flots sur un rivage étranger, désert, est ce que les Troyens trouvent de plus triste dans le sort malheureux de ce Pilote (4). Car indépendamment des soins religieux de la sépulture, les Anciens comptoient pour beaucoup de mourir dans sa famille, au milieu des siens. Oreste, avant d'être sacrifié en

---

(1) Œuvres de Plutarque. *Trad. d'Am. pag. 185.*

(2) Télémaque dit à Idomenée, qui le presse de rester auprès de lui : « Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma » Patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux » ? *Odyss. Liv. XXIII.*

(3) Louanges de la Patrie. *Trad. de d'Abl. Tom. II.*

(4) *Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ.*
Virg. Æn. VI.

Tauride, prend des précautions pour s'assurer de sa sépulture, & Iphigénie, qui ne le connoît pas encore, lui promet de lui tenir lieu de sœur (1).

Les Grecs n'étoient pas moins attachés à leurs Loix qu'à leur pays. Busiris & Spertis, Lacédémoniens, allerent s'offrir courageusement à Xerxès, se dévouant à la mort que leurs concitoyens avoient mèritée, pour avoir indignement massacré les Héraults du *grand Roi.* Ce Prince, frappé de leur générosité, accorda le pardon qu'ils demandoient, à condition qu'ils resteroient d'une maniere honorable à sa Cour. Les deux Spartiates refuserent une condition si avantageuse, en disant qu'ils ne pourroient vivre loin de leur Patrie (2), & sous des Loix étrangeres. La mort leur paroissoit préférable (3).

Ces zélés Patriotes n'estimoient que les hommes dans lesquels ils trouvoient les mêmes sentimens dont ils étoient animés. Aussi, suivant le même

---

(1) *Act. III. Sc. I.*

(2) *Plut. ibid.*

(3) « C'EST vivre dans la douleur, dit un Poëte Grec, » que de passer ses jours dans l'exil, & loin de sa Patrie ». *Opp. de Pisc. Lib. I. v. 276.*

Auteur,

Auteur, un étranger disoit un jour au Lacédémonien Théopompe, sans doute pour lui faire sa cour : « On m'appelle chez moi *Philolacon* », c'est-à-dire, *l'ami de Lacédémone*. *J'aimerois mieux*, lui répondit le Spartiate, *que vous eussiez pris votre surnom de votre amour pour votre Patrie. Ce titre vous feroit plus d'honneur que celui dont vous ôsez vous vanter* (1).

Il faut observer que les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, affectoient de prendre le nom de leur Patrie, non par amour-propre, comme Théocrite, qui voulut se distinguer d'un autre Poëte du même nom, auquel il étoit bien supérieur, mais pour se parer du titre qui leur étoit le plus cher. *Je suis le Tyrcis d'Etna* (2), dit avec complaisance un Berger du Poëte Bucolique ; comme un autre Grec auroit dit, je suis le Denys d'Halicarnasse, ou le Thalès de Milet, &c.

Ils aimoient à se prévaloir de leur Patrie, à lui faire honneur de leurs vertus & de leurs talens. « Nul homme, dit Ajax (3), » ne peut

(1) *Idem, Tom. II.*

(2) *Theocrit. Id. I.*

(3) *Hom. Iliad. Lib. VII.*

» me faire reculer ; ma naiſſance & l'éduca-
» tion que j'ai reçues à Salamine, m'ont aſſez
» formé à la valeur ».

On ne croyoit pas pouvoir ſurvivre à la ruine de ſa Patrie. Dans Homère, (qu'il faut néceſſairement conſulter, lorſqu'on veut parler des mœurs & des coutumes des Grecs) Priam peut ſupporter la douleur de la perte de ſon cher Hector ; mais il ne pourra ſurvivre à l'embrâſement de Troye. « Que les Dieux, dit-il, me
» faſſent deſcendre dans le ſéjour des Ombres,
» avant que je voye cette ville ſaccagée, & dé-
» truite par les Grecs (1) ».

Ariſtote mourut content d'avoir obtenu d'Alexandre (2) le rétabliſſement de Stagyre (3), ſa patrie, que ce Conquérant avoit livrée à la fureur de ſes ſoldats.

Ce tendre attachement pour le lieu de notre naiſſance (4), eſt le partage des cœurs ſenſi-

(1) *Iliad. Liv. XXIV.*

(2) *Val. Max. Liv. V.*

(3) Ville de Macédoine, près du Mont Athos.

(4) L'habile Académicien, dont la Traduction de l'Iliade en vers François, eſt l'eſſai le plus heureux de ce genre qui ait encore été fait en notre langue, fait cette remarque touchante « LORS qu'Ulyſſe, dans l'Iſle de Calipſo, déſire de

bles, de ces cœurs vertueux que la Nature a formés, pour y imprimer l'amour paternel, la piété filiale, la fidelle amitié; pour remplir les différens devoirs attachés à ces ſentimens; pour échauffer les hommes froids & pour confondre les ingrats.

Si nous conſidérons ce ſentiment dans les Conquérans de la Grèce, dans ce peuple qui a ſubjugué tous les autres: les Romains, zelés Républicains, avides de gloire, jaloux de l'indépendance & de la liberté, mais ambitieux de commander, d'obtenir chez eux les premiers emplois, accoutumés à regarder leurs Citoyens au-deſſus des Rois, qu'ils étoient parvenus à mépriſer en les attachant à leurs chars de triomphe, & Rome comme la Maitreſſe du monde; les Romains, dis-je, dans leur attachement pour leur orgueilleuſe Patrie, mettoient plus d'oſtentation & de vanité, que d'inclination naturelle.

» revoir ſa Patrie, aſſis ſur le rivage, il tourne ſes regards » ſur la plaine immenſe des mers; ſon cœur eſt oppreſſé, les » larmes coulent de ſes yeux. L'homme qui a verſé de pa- » reilles larmes, eſt le ſeul qui puiſſe les imaginer ». Le même obſerve auſſi qu'Homère n'avoit pas acquis ſes connoiſſances par la lecture, mais en voyageant, & en étudiant les hommes qu'il vouloit inſtruire. *Diſcours ſur Homère, à la tête de la Trad. en vers de l'Iliad. par* M. de Rochefort, *p. 39.*

Le patriotiſme étoit chez eux, comme chez les Lacédémoniens, une vertu ſublime & ſévère, une paſſion dominante, outrée, portée même juſqu'au délire du fanatiſme. Or ce n'eſt point là le ſentiment doux, l'attrait naturel que nous trouvons dans nos cœurs, & le penchant que nous éprouvons pour le pays qui nous a vu naître. (1). La fougue du patriotiſme étouffoit chez eux tous les autres ſentimens; elle les rendoit capables à la fois de ces prodiges de valeur qui étonnoient leurs ennemis, & de ces ſacrifices barbares qui révoltoient l'Humanité. Les anciens Romains s'étoient dévoués à la République, & s'immoloient à l'accroiſſement de ſa grandeur. Les Lacédémoniens avoient les mêmes principes; ils vivoient durement, & mouroient avec joie, pourvû que Sparte eût l'Empire de la Grèce (2). Cicéron prêchoit en-

(1) *Neſcio quâ natale ſolum dulcedine cunctos*
Ducit, & immemores non ſinit eſſe ſui. Ovid.

La Nature a donné le même attachement aux animaux. *Opp. de Venat. Liv. II. v. 313.*

(2) M. Duclos, qu'on doit citer en parlant de nos mœurs, dit, au ſujet de ce Patriotiſme: « TELS ſont nos Religieux, » que le zele de la maiſon de Dieu dévore; leurs familles » leur deviennent étrangeres; ils ne connoiſſent plus que celle

core cette doctrine à ses concitoyens (1), lorsqu'ils n'ètoient plus en état de la goûter, ni de l'entendre. On ne cessoit pas de répéter qu'il étoit beau, qu'il étoit même honorable de mourir pour la Patrie (2) ; telle fut même assez longtemps la devise de ce peuple soldat, qui se faisoit de Rome la plus grande idée. Mais la seule image du bonheur de la Patrie, de leur mere commune, produisoit chez les Grecs un sentiment plus tempéré, plus doux, & nécessairement plus durable.

J'ai parlé des leçons des Orateurs Grecs : ils ne le cédoient pas aux Romains sur l'article de la Patrie. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'Eloge d'Athènes par Isocrate (3).

» qu'ils ont adoptée. Les vertus Monastiques cedent à l'esprit » Monacal, &c. » *Conf. sur les Mœurs.*

(1) *Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares ; sed omnes omnium caritates Patria una complectitur, pro quâ quis bonus dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus.* Cic. de Off. Lib. I. Lisez encore dans les Offices le beau trait d'Aratus de Sicyone. Cicéron, après l'avoir rapporté, ajoûte que cet excellent Patriote Grec méritoit d'être Romain. *Lib. II, Chap. XXIII.*

(2) *Dulce & decorum est pro Patriâ mori.*

Horat. Od. II. Lib. III.

(3) « NOTRE origine, disoit-il aux Athéniens, » est si belle

Ils joignoient même les exemples aux leçons (1). Démosthène, injustement exilé, ne se venge de ses concitoyens, que par les nouveaux services qu'il est empressé de leur rendre. Assiégé dans le Temple d'Hercule, où il s'étoit réfugié, il aime mieux terminer ses jours par le poison, que de devoir la vie au Tyran d'Athènes.

Dion Chrysostome, qui avoit gouverné & embelli sa Patrie, malgré les contradictions, les dégoûts, les insultes même, qu'il avoit essuyés, & les dangers qu'il avoit courus (2); Dion, long-temps exilé, fugitif, errant de retraite en retraite, pour se soustraire à la haîne de Domitien, demande, pour toute faveur, à Nerva, son ami, devenu Empereur, de lui permettre de retourner à Pruse (3), sa Patrie, & d'y faire

---

» & si pure, que cette terre même nous a tous produits, que » depuis nous l'avons toujours possédée, que seuls d'entre les » Grecs nous pouvons lui donner les noms que nous donnons » à ce qui nous touche de plus près, & l'appeler à la fois » notre Nourrice, notre Patrie, notre Mere ». *Orat. Grecs*, *Tom. I. pag. 234.*

(1) Préf. Hist. de Toureil, *Tom. II.*

(2) Dans une émeute, à l'occasion de la cherté du bled, où le peuple vouloit brûler sa maison.

(3) En Bithynie.

plusieurs embellissemens à ses frais. Enfin de retour en cette ville, il prononce publiquement un discours (1), où sa tendresse pour son pays & ses concitoyens, lui dicte des expressions pleines d'énergie & de sentiment (2).

On ne peut voir, sans être touché, avec quel empressement & quelle joie les Grecs, après une courte absence, revoyoient leur Patrie (3). En entrant dans la terre natale, ils saluoient & invoquoient les Dieux du pays (4). Représentez-vous, M. les transports des braves soldats de Xénophon, (dans la Retraite des Dix-mille), à la vue de la mer qui leur ouvre le

(1) Vie des Orateurs Grecs, *Tom. II. pag. 31.*

(2) Th. des Grecs, *Tom. III. pag. 232.*

(3) La Patrie n'étoit pas toujours ingrate, comme feu mon Confrere, M. *Cary*, l'a prouvé dans sa Dissertation sur Lesbonax. Mytilène fit frapper une Médaille en l'honneur de ce Philosophe & de Potamon son fils, qui y étoit representé au revers, revenant de Rome, où l'Empereur Tibere le combloit de faveurs ; mais il préféra d'aller donner ses leçons, & de se fixer dans sa Patrie, aux avantages qu'il trouvoit dans la Capitale du Monde. Tibere disoit, dans le passeport qu'il lui fit donner : *Si quelqu'un ôse faire insulte à Potamon, fils de Lesbonax, qu'il considere auparavant s'il est en état de me résister.* Dissert. de M. Cary, pag. 140.

(4) Ulysse, échappé du naufrage, se prosterne pour baiser la terre des Phéaciens, où il est abordé. *Odyss. L. V.*

chemin de la Grèce. Ils élèvent des trophées en mémoire de leurs exploits & de leur retour; ils ſe félicitent, ils s'embraſſent tous les uns les autres, & dans les premiers mouvemens de cette allégreſſe, les Chefs ſont confondus avec les ſoldats (1). Cette retraite, ſi fameuſe dans l'Hiſtoire, eſt le plus glorieux monument du courage & de la fermeté des Grecs, ainſi que de leur amour pour la Patrie.

Ce ſentiment, chez eux, ſembloit abſorber tous les autres (2). Ainſi lorſque l'ingrate Athènes exiloit ou proſcrivoit Lycurgue, Ariſtide, Miltiade, Phocion, Thémiſtocle, ces vertueux Citoyens l'aimoient encore, comme on aime une maitreſſe infidelle (3). S'ils étoient diviſés entr'eux, ils ſe réconcilioient pour la défendre; & l'on prononçoit publiquement des imprécations contre celui qui attiroit dans ſa Patrie une

---

(1) *Xenoph. de Cyri exped. Hiſt. Lib. IV. Cap. VII.*

(2) « Le plus grand des maux, dit Pindare, (je me ſers de la belle Traduction de M. l'Abbé de Chabanon) » eſt de » ne pouvoir rentrer au ſein de ſa Patrie. Celui qui, en exil, » en eſt éloigné, privé de ſes biens, privé des lieux qui l'ont » vu naître, eſt un nouvel Atlas, que le poids du Ciel op» preſſe ». *Pyth. Ode IV. p. 259.*

(3) *Quàmvis perfida, cara tamen.* Tibul.

armée étrangere (1). Les mêmes, pendant la paix, s'occupoient du ſoin de l'orner & de l'embellir. La décoration des villes & des Temples annonçoit les progrès des Artiſtes, & le zele des Citoyens. Le genie des Arts a toujours fait gloire de travailler pour ſon pays, & de l'illuſtrer.

Les Romains eurent la même ambition aux dépens des Grecs, qu'ils dépouillerent pour enrichir leur Patrie, & pour y faire fleurir les Arts qu'ils vouloient ſoumettre aux Maîtres du Monde.

On ne peut conſidérer le patriotiſme commun aux Grecs & aux Romains, quoique d'un caractere fort différent chez ces peuples, ſans reconnoître, pami les Grecs d'aujourd'hui, celui de leurs peres. C'eſt cet amour naturel du

(1) Eſchyle, dans les *ſept Chefs devant Thèbes*, *Act. V.* fait faire à Ethéocle cette convocation au nom de la Patrie : « Que » ceux dont l'âge eſt encore tendre, & que les vieillards ra» niment leurs forces ; que tous, en un mot, occupés des » mêmes ſoins, ſoumis aux mêmes devoirs, s'empreſſent de » ſecourir nos remparts, les autels des Dieux, notre com» mune Patrie, qui vous a nourris au berceau, qui vous a » élevés avec tant de peines & tant de ſoucis, en attendant » que vous fuſſiez en état de combattre pour elle, & de la » ſervir fidellement ».

pays natal que Virgile exprime si bien dans la personne de Mélibée, qui semble réunir tous ses regrets dans l'abandon forcé de sa chere Patrie (1).

Le même Poëte veut-il peindre le tendre amour d'un Citoyen vertueux pour sa Patrie: il nous représente un jeune Grec, qui s'étoit attaché à la fortune d'Evandre, mourant dans une terre étrangere, &, au moment qu'il expire, occupé du souvenir de sa chere Argos (2).

Ce sentiment naturel est encore bien exprimé dans une Comédie de Térence (3), où un Interlocuteur, parlant d'un jeune homme, dit: » Ce qu'il dit? Il se trouve malheureux. — « Lui » malheureux? Et qui l'est moins que lui? Que » lui manque-t-il de tous les vrais biens que peut

---

(1) *Nos Patriæ fines & dulcia linquimus arva:*
Nos Patriam fugimus. Eclog. I.

(2) *Dulces moriens reminiscitur Argos.*
Æneïd. Liv. X.

(3) *Quid ille? Se miserum esse.*
Chremes. *Miserum? Quem minùs credere est?*
Quid reliqui est, quin habeat quæ quidem in homine dicuntur bona:
Parentes, Patriam incolumem, amicos, genus, cognatos, divitias? Heautontimor. Act. I. Sc. III.

» posséder un homme heureux ? N'a-t-il pas son » pere & sa mere, *une Patrie florissante*, des » amis, de la naissance, des parens, enfin des » richesses » ? C'est ainsi qu'après le bonheur de voir les auteurs de ses jours, on comptoit celui d'être né dans une Patrie florissante & heureuse.

Ajax, avant de mourir, dit, dans la Tragédie de Sophocle : « Soleil, je vous vois pour » la derniere fois. Salamine, palais de mes » peres ; Athènes, chers amis, fleuves, fontaines qui m'avez vu naître, recevez les derniers adieux d'Ajax » (1).

---

(1) Acte IV. Traduction du Pere Brumoy.

L'Abbé de Chaulieu a exprimé les mêmes sentimens dans ses tendres adieux à Fontenai :

Fontenai, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumiere ;
Bientôt, au bout de ma carriere,
J'irai rejoindre mes ayeux.
Muses, qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Peut-on lire, dans le *Voyage de l'Isle de France* de M. de S. Pierre, (*Tom. II. pag. 237, 238.*) sans être soi-même attendri, les tendres retours sur la Patrie, de ce Voyageur éclairé ? Ce même Officier François plaide si bien, en faveur

Dans *l'Agamemnon d'Echyle*, le Hérault de ce Prince Grec, arrivant du ſiége de Troye, s'écrie : « O MA PATRIE ! O rivage d'Argos ! » je vous revois enfin, après une abſence de » dix ans..... mes vœux ſont comblés : je » mourrai, quand les Dieux l'ordonneront.

CLYTEMNESTRE.

» L'amour de la Patrie a bien tourmenté » votre cœur !

LE HÉRAULT.

» Je ne puis la revoir ſans pleurer de joie.

CLYTEMNESTRE.

» Vous connoiſſez donc les tranſports que ce » ſentiment inſpire ?

LE HÉRAULT.

» Eh ! comment pourrois-je les exprimer ?

CLYTEMNESTRE.

» Hélas ! tous ceux qui en ont éprouvé de » pareils, vous l'apprendront ». (*Act. III. Sc. II.*)

---

des Negres, la cauſe de l'Humanité, qu'il pouvoit dire, comme Abner :

C'eſt moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

Lisez la Tragédie d'Euripide, la plus intéressante peut-être de toutes celles du Théâtre Grec, tant par les situations & les sentimens, que par l'air de vérité que le Poëte a su donner à la Fable, son Iphigénie en Tauride. Ecoutez ce chœur de femmes Grecques, qui regrettent si tendrement leur Patrie, dans le second & le quatrieme Actes : je n'en rapporterai que cette strophe, traduite par le Pere Brumoy.

« LOIN de ma chere Patrie, je soupire » après la campagne des Grecs. Qui me don» nera des aîles pour vôler vers Diane, Déesse » de Cynthie ? Quand pourrai-je voir les palmes » de Délos, ces lauriers toujours verds, ces » oliviers consacrés par les couches de Latone ? » O lac, dont les eaux sont couvertes de Cy» gnes ! O Cygnes, amis des Muses ! quand » pourrai-je vous revoir » ?

Lorsqu'Iphigénie veut lier Pilade par le serment le plus fort, elle lui dit :

« Si vous me trahissez, quel sera le prix de » votre infidélité » ? Pilade répond : « Puissé-je » ne retourner jamais dans ma Patrie ! Et vous, » Madame » (1) ?

---

1) *Act. IV. Sc. I.*

IPHIGÉNIE.

« Puissé-je ne revoir jamais Argos » !

La même, lorsqu'elle a reconnu Oreste, s'écrie :

« O Argos ! O Mycènes ! O chere Patrie !
» que ne vous dois-je pas pour un tel frere » (1) !

Racine, rempli des anciens Poëtes, dont il fait heureusement passer tant d'imitations dans ses Pièces, ne manque jamais de mettre dans la bouche de ses Grecs leur sentiment favori, & de rappeler ainsi l'opinion qu'ils avoient de leur pays, comme le séjour le plus agréable & le plus heureux.

Monime, prête à se donner la mort, pour obéir à Mithridate, dit à sa confidente :

Retiens tes pleurs. . . . .
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du *doux sein de la Grèce*,
Dans ce climat barbare on traîna ta maitresse.
Retourne maintenant chez *ces peuples heureux* ;
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire (2).

---

(1) *Idem*, *Sc. III.*
(2) *Mithr. Act. V. Sc. II.*

Andromaque n'eſt pas moins occupée de ſa Patrie, que d'Hector & de ſon fils, lorſqu'elle s'écrie (1):

O cendres d'un époux! O Troyens! O mon pere!

Auſſi Pyrrhus, pour vaincre ſa réſiſtance, attaque-t-il ſon cœur par cet endroit ſi ſenſible (2):

Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre.

A quoi elle répond:

Non, vous n'eſpérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conſerver mon Hector!

Elle dit, dans un autre endroit, à Pyrrhus (3):

Voyez l'état où vous me réduiſez;
J'ai vu mon pere mort, & nos murs embrâſés.

Enfin on voit, dans toute la Pièce, que l'image de ſa malheureuſe Patrie détruite & ſaccagée, lui eſt toujours préſente (4):

Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut, pour tout un peuple, une nuit éternelle, &c.

---

(1) *Androm. Act. III. Sc. VIII.*
(2) *Act. III. Sc. IV.*
(3) *Idem, Sc. VII.*
(4) *Idem, Sc. VIII.*

Eryphile, dans Iphigénie, dit à Achille (1):

J'entends, de toute part, menacer ma Patrie;
Je vois marcher contr'elle une Armée en furie.

Cet amour de la Patrie qu'inſpire la Nature, avoit donc toute ſon énergie dans l'ancienne Grèce; & s'il ne peut plus aujourd'hui ſe manifeſter avec le même éclat, le temps ni les révolutions ne l'ont point encore affoibli.

Les Grecs, toujours enchantés de leur pays, ne voyagent que pour s'inſtruire, ou pour commercer, & reviennent chez eux pour jouïr. Il ſemble que, ſous le joug des Turcs, leurs propres chaînes les attachent au pays de leurs ancêtres. La Grèce moderne, couverte du long voile des eſclaves, eſt une mere captive, affligée, que ſes enfans embraſſent avec tendreſſe, & promettent de ne pas abandonner (2).

---

(1) *Iphig. Act. III. Sc. IV.*

(2) *Per omnes tibi adjuro Deos,*
Numquàm eam me deſerturum.

Telle on voit, dans des Médailles de Veſpaſien & de Tite, frappées après la priſe de Jéruſalem par les Romains, une femme aſſiſe au pied d'un palmier, couverte d'un grand voile ou manteau, la tête penchée & appuyée ſur ſa main, avec cette inſcription: *La Judée captive.* Abr. de l'Hiſt. Eccléſiaſt. *Tom. I. Art. V.*

LETTRE



LETTRE XLI.

A M. le Chevalier de S. PRIEST, Ambaſſadeur du Roi à la Porte Ottomane;

SUR L'ADOPTION DES GRECS.

M. JE profite, avec reconnoiſſance, de vos obſervations, & des nouveaux détails que V. E. a bien voulu me fournir. Je conviens qu'un Grec, dans le pays qu'il habite, eſt moins intéreſſant par lui-même, & par ce qu'il eſt aujourd'hui, que par le ſouvenir qu'il rappelle, par l'idée qu'il nous retrace du peuple le plus ingénieux de l'Antiquité. On pourroit dire, avec l'Andromaque de Racine, au plus noble des Grecs modernes :

> Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte :
> Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte.

Or ce reſte, tout foible qu'il eſt, ſert enfin à rappeller, à nous faire même étudier les Anciens, qui ſeront toujours les ſources de toutes les connoiſſances agréables, & du bon goût dans les Arts.

Je ne fais qu'effleurer un ſujet qui mérite d'être traité & approfondi. C'eſt dans l'Orient, & parmi les Grecs, qu'il faut chercher l'Adoption, pour la retrouver avec toute la ſolemnité qui caractériſoit cet acte public, & qui répandoit ſur cet uſage, qu'on a tant d'occaſions de regretter, un intérêt ſi touchant.

On a comparé l'Adoption à la grèfe des arbres, qui fait naître le fruit ſur les branches d'un tronc ſtérile (1). La Nature nous a donc elle-même enſeigné le moyen de réparer nos pertes, ou de nous procurer ce qu'elle nous refuſoit.

L'Adoption a dû être pratiquée dans ces heureux temps où les hommes vivoient encore dans l'innocence & la ſimplicité des premiers âges, & où le luxe corrupteur étoit par conſéquent inconnu. Des enfans & des troupeaux nombreux étoient alors les véritables richeſſes. On vouloit donner des enfans & des Citoyens à la Patrie. Le pere qui en étoit ſurchargé, pouvoit céder un fils à celui qui n'en avoit point.

---

(1) *Venerit inſitio : fac ramum ramus adoptet,*
Stetque peregrinis arbor operta comis.
Ovid. de Remed. Am. v. 195, 196.
Ramoſque falce amputans, feliciores inſerit. Hor.

Mais dès que le luxe s'est introduit, il a tout dénaturé chez les hommes. Il a d'abord fait regarder une famille un peu nombreuse comme un poids accablant pour nous, & souvent même comme un malheur ; il a borné la volonté de l'homme riche à n'avoir qu'un seul héritier, pour ne pas divifer sa succession. L'homme, devenu étranger pour son semblable, n'a plus ambitionné d'être utile à l'homme ; & l'on a bâti dans les villes, des asyles toujours ouverts pour ceux qui ne pouvoient conserver que dans l'éloignement, dans la solitude, la sainteté de leur état, la pureté de la Religion & des mœurs, enfin la vénération des peuples, qu'ils édifioient par leur travail, par leur retraite & par leurs exemples.

L'Adoption a été une sage institution & un nouveau lien de la société dans ces villes libres, où le titre de Citoyen, où la satisfaction d'en augmenter le nombre, étoient les plus beaux titres & les premiers des devoirs.

On n'a dû retenir que le mot dans ces Nations policées, où l'amour de la patrie s'est éteint ; où, par les progrés de l'exemple & de l'imitation, les célibataires sont venus à bout d'effacer la honte de l'être ; où le mariage n'a plus été le vœu simple de la Nature, mais le

résultat des convenances & des calculs de l'intérêt.

Il faut avoir désiré d'être pere, pour sentir combien on s'attache à l'enfant qu'on a adopté, & qu'on éleve ; pour eprouver combien il est doux d'obtenir & de mériter, par les soins de l'éducation, le titre que la Nature nous a refusé.

Télémaque étoit le fils naturel d'Ulysse; mais le sage Mentor étoit le vrai pere de Télémaque ; Alcibiade étoit le fils de Clinias, mais Socrate étoit proprement le pere d'Alcibiade. Phœnix, dans Homere, appelle Achille son fils ; & le fils de Pélée convient qu'il est le fils de Phœnix (1).

Dans ces heureux temps, l'amour étoit la passion la plus nécessaire, & l'attrait commun

(1) Φοῖνι ἄττα γεραιὲ διοτρεφές.
Phœnix pater, senex nobilissime.
Iliad. Lib. IX. v. 603.

Qui præceptorem sancti voluêre parentis esse loco, dit Juvénal. Les précepteurs & les peres nourriciers étoient appelés anciennement du même nom. Bacchus appeloit Silene son pere. Alexandre & Auguste donnoient, par reconnoissance, le titre de peres à Aristote & à Athénodore. Voyez la savante Note de Spanheim, dans la Trad. des Césars de l'Empereur Julien, *pag. 49 & 222.*

des deux ſexes ; mais l'amitié, plus douce encore, étoit le beſoin & le vœu du cœur. l'Adoption rempliſſoit alors les vuides de la ſociété ; elle renouoit le lien de l'union conjugale, lorſque la Nature trop foible l'appeloit à ſon ſecours, & la mettoit elle-même à ſa place.

L'Adoption reparoit auſſi, pour l'homme riche & bienfaiſant, les torts que lui avoit fait la Nature ; elle vengeoit les talens nés dans l'indigence qui les auroit étouffés. Dans un pays où la ſtérilité des femmes étoit un opprobre & un ſujet de douleur, le déſir d'effacer cette tache dut fournir aux hommes un moyen de les dédommager ou de les conſoler. Ils adopterent donc l'enfant de leurs deſirs, & le ſubſtituerent à ceux que la Nature, auſſi avare pour eux que prodigue pour d'autres, leur avoit refuſés.

Chez ce peuple, les droits de fils légitime furent toujours ſacrés ; mais le fils né hors du mariage, & le fils même de l'eſclave, ne furent jamais rejettés au point d'avoir à déplorer un jour le malheur de leur naiſſance. Il faut pardonner à la vanité & à l'imagination exaltée des Grecs, d'avoir ſouvent fait intervenir ou ſuppoſé quelque Divinité, ſoit pour juſtifier ou légitimer leurs foibleſſes, ſoit pour ennoblir une

naiſſance que les loix & les mœurs devroient condamner (1). Mais jugeons entr'eux & nous : pardonnerons nous plutôt, à un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, l'excès oppoſé & la néceſſité d'avoir un aſyle toujours ouvert pour recevoir & nourrir les êtres abandonnés en naiſſant, ces fruits malheureux de la foibleſſe & du crime, ſouvent même de la ſeule occaſion, écueil dangéreux de l'innocence ?

L'Adoption, établie parmi les Grecs, fut bientôt pratiquée par les Romains, qui ſurent bien en abuſer, comme de tant d'autres inſtitutions. Elle n'étoit pas ſeulement réſervée pour ceux qui n'avoient point d'enfans. Le fils adoptif venoit ſouvent concourir avec les enfans légitimes, pour leur donner une émulation qu'ils n'auroient pas eue ſans ce puiſſant aiguillon (2).

---

(1) On faiſoit plus : Lactance reproche à l'Empereur Galerius Maximianus d'avoir déshonoré ſa mere, pour ſe donner un pere parmi les Dieux : « *Maluit Romulam matrem ſtu-* » *pri infamare, ut ipſe à Diis oriundus videretur* ». De morte Perſec.

(2) Térence, dans la Comédie *des Adelphes*, *Act. I. Sc. II.* comprend en un vers & demi, tous les devoirs de l'Adoption : « Vous m'avez donné votre fils ; je l'ai adopté, il eſt devenu » le mien. . . . . Apprenez à être pere, de ceux qui ſavent » l'être ».

Le vieux Micipsa, Roi des Numides, ayant adopté Jugurtha, près de mourir, disoit à ses enfans : « Soyez amis, & faites en sorte qu'on » ne puisse pas dire que j'ai été un pere plus heu» reux par l'Adoption que par la Nature » (1).

« L'ancienne Adoption, dans tout l'Orient, » ainsi que chez les Egyptiens & les Grecs, imi» toit la Nature, dit M. *Blanchard* ; mais elle » avoit sur elle de grands avantages. Celle-ci, » réduite à se contenter de son partage, tel qu'il » étoit, avoit souvent à supporter, dans un héri» tier nécessaire, les défauts du corps, les travers » de l'esprit, & la corruption du cœur. Il n'en » étoit pas de même de l'Adoption, ouvrage du

---

Tuum filium dedisti adoptandum mihi :
Is meus est factus. . . . . . .
Pater esse disce ab illis qui verè sciunt.

(1) *Enitemini ne ego meliores liberos sumpsisse videar quàm genuisse.* Sallust. de Bel. Jugurth.

Suivant les Loix Attiques, l'Adoption n'étoit permise qu'à celui qui n'avoit point d'enfans, & toujours en faveur d'un Citoyen, & non d'un étranger. Les Romains n'étoient pas aussi séveres sur ce point, sur lequel les Grecs ont pu se relâcher aussi, soit pour punir les enfans légitimes qui le méritoient, soit pour les contenir ou leur donner de l'émulation, comme le Roi des Numides. *In Leg. Att. Comm. Sam. Petit.* Tit. IV. p. 139.

» choix. Dirigée par la prudence, elle étoit maî-
» tresse de suivre son goût, & se déterminoit
» en connoissance de cause (1) ; elle n'avoit
» à craindre que ses préjugés, & ne pouvoit
» s'en prendre qu'au défaut de son discerne-
» ment. C'étoit une consolation que les Loix
» avoient voulu procurer à ceux qui, ne s'é-
» tant point mariés, n'avoient pu avoir des
» enfans habiles à succéder à leur fortune, ou
» qui, en ayant eu d'un légitime mariage,
» avoient eu la douleur de les perdre : car s'ils
» en avoient de l'un & l'autre sexe, ils n'é-
» toient pas (au moins chez les Grecs) en droit
» d'adopter, même par testament. Les mêmes
» loix soutenoient les intérêts des petits-enfans,
» & annuloient l'acte d'Adoption fait par leur
» ayeul à leur préjudice » (2).

L'Adoption étoit un frein pour les enfans. J'ai entendu des meres Grecques dire aux leurs : « Prenez garde à ce que vous ferez. Si vous » continuez de me déplaire, je prendrai l'en» fant que je trouverai dans la rue, je l'adopte-

(1) L'Empereur Hadrien, par cette raison, préféroit les enfans adoptifs aux enfans naturels.

(2) Mémoires de l'Acad. des Inscr. *Tom. XII. pag. 70.*

» rai ; il aura tous mes ſoins, & toute l'affec-
» tion que vous ne méritez pas ».

L'Adoption étoit encore un moyen trouvé par la reconnoiſſance, pout acquitter ſes obligations. Baſile le Macédonien, devenu Empereur, & de l'état le plus vil, élevé ſur le trône, au commencement de ſa fortune, trouva dans le Péloponnèſe, une jeune veuve, qui le prit en affection & le combla de biens. Pour toute reconnoiſſance, elle lui demanda de vouloir bien adopter pour ſon frere, un fils unique qu'elle avoit, & de l'avancer lorſqu'il ſeroit lui-même en état de le protéger (1).

Dans le Recueil des Loix Attiques, on voit toutes celles qui concernent l'uſage de l'Adoption chez les Grecs. Cet uſage introduit chez les Romains, ils le répandirent dans la ſuite, avec leurs propres Loix, dans tous les pays qu'ils ſoumirent à leur domination. Les Romains, au défaut d'enfans naturels, voulurent toujours avoir un héritier de leur nom. C'eſt ainſi qu'Auguſte, adopté par Jules Céſar, prit le nom de *Julius Cæſar Octavianus*. On reprochoit à l'Empereur Claude, qui avoit des enfans légitimes, d'avoir

(1) Hiſtoire du Bas-Empire, *Tom. XI. pag.* 37.

adopté Néron (1). Comme l'intérêt abuſe de tout, & pervertit les meilleures inſtitutions, il introduiſit chez les Romains l'uſage de profaner l'Adoption, au point qu'un richard avide adoptoit quelquefois un homme pour envahir ſon bien : « le pere adoptif ſongeant plutôt à ſe » préparer la ſucceſſion de ſon fils, qu'à lui aſ- » ſurer la ſienne, ſuivant l'expreſſion de *Denys le Brun* (2). On fut donc obligé de pourvoir à cet abus à l'égard des impuberes qui étoient adoptés dans ces vues d'intérêt ; on régla que le pere donneroit caution, & qu'en cas que le fils adoptif mourût impubere, il rendroit ſes biens à ſes héritiers naturels.

Il y avoit à Rome deux ſortes d'Adoptions (3) : l'une des fils, & l'autre des chefs de famille. La premiere s'appeloit proprement *Adoption*, & elle avoit lieu lorſqu'un pere donnoit ſon fils en adoption à un autre ; la ſeconde s'appeloit *Arrogation*, parce que le Magiſtrat public inter-

---

(1) Nous avons conſervé en France une légere image de l'Adoption. L'inſtitution que l'on fait d'un héritier, à la charge de porter le nom & les armes du teſtateur, eſt une ſorte d'Adoption honoraire.

(2) Traité des Succeſſions, *Tom. III. Ch. III.*

(3) Le Brun, *Ibid.* Aulu-Gelle, *Tom. VII. Ch. XIX.*

rogeoit également celui qui adoptoit & celui qui étoit adopté, pour avoir leur consentement.

Etat actuel de l'Adoption chez les Grecs, & les Cérémonies qu'on y observe, ainsi que chez les Turcs.

Voici maintenant ce que les Grecs modernes pratiquent à cet égard, & les Cérémonies qu'ils observent ; à quoi je joindrai celles des Turcs. Les deux manieres d'adopter sont toujours relatives à la Religion de ces peuples, parce que l'Adoption a dû être chez eux un acte de Religion.

Chez les Grecs, celui qu'on doit adopter est conduit à l'Eglise par ses parens, comme celui qui adopte est accompagné des siens : ils portent l'un & l'autre un cierge allumé ; l'adopté se tient debout près du sanctuaire, le pere adoptif est en dehors. Le Prêtre, revétu de ses ornemens, récite les prieres d'usage, & donne la bénédiction à tous les deux. Alors l'adopté, sortant du sanctuaire, le pere adoptif le reçoit dans ses bras & l'embrasse étroitement ; le fils se jette à ses pieds, &, dans cette posture, le pere pose son pied droit sur le derriere du col de l'enfant prosterné, & déclare qu'il l'adopte pour

ſon fils : il le releve enſuite, & l'embraſſe de nouveau ; l'adopté lui baiſe les mains & l'appelle ſon pere.

Après la Cérémonie, on dreſſe un acte, qui eſt ſigné par le pere adoptif, par les parens & les autres témoins qui y ont aſſiſté. Juſqu'à l'âge de quinze ans, le fils adoptif eſt obligé de prendre le nom du pere ; après cet âge, il lui eſt libre de conſerver le ſien, ou de prendre celui de la famille dans laquelle il vient d'entrer.

Si l'enfant eſt en bas âge, toute la cérémonie conſiſte à le faire paſſer ſous la chemiſe de la femme du pere adoptif, laquelle, dans ce moment, déclare qu'elle reconnoît & adopte cet enfant, comme ſi elle l'avoit fait. Cet uſage eſt généralement obſervé par le peuple & les habitans de la campagne, où l'on retrouve toujours les anciens uſages ; c'eſt même celui qui paroît le plus ancien dans tout l'Orient. Quelques-uns, après la cérémonie ſymbolique de la chemiſe, appellent le Prêtre, qui récite quelques prieres ; mais l'intervention du Prêtre n'y ajoûte rien, & l'on peut s'en diſpenſer.

Vous ſerez peut-être curieux, M. de voir les Prieres Grecques qui ſe récitent à la Cérémonie de l'Adoption, qui ſe fait ſolemnellement à l'Egliſe.

Lorſque les parties ſont devant le ſanctuaire, comme je l'ai dit ci-deſſus, le Prêtre commence : « GLOIRE, honneur & louange au Pere, » au Fils & au Saint-Eſprit, à préſent & toujours, dans tous les ſiecles des ſiecles. Ainſi » ſoit-il.

» Dieu eſt le Saint, le Saint très-fort, le » Saint immortel qui a pitié de nous.

» Trinité Sainte, ayez pitié de nous. Seigneur, effacez nos fautes ; ſouverain Maître, » pardonnez-nous. Dieu Très-Saint, guériſſez-» nous de nos infirmités : nous vous le deman-» dons par votre ſaint Nom, ayez pitié de » nous ». Le Prêtre continue, & dit l'Oraiſon Dominicale. Il ajoûte : « Car c'eſt à vous qu'ap-» partient le Regne, la Force & la Gloire, » maintenant & à toujours, dans les ſiecles des » ſiecles ».

Commémoration du Saint du jour, & du Saint protecteur de l'Egliſe. Le Prêtre continue, & dit :

« Recourons au Seigneur ». Rép. « Seigneur, » ayez pitié de nous ».

Le Prêtre : « Seigneur, notre Dieu, qui nous » avez invités, par votre Fils bien-aimé, Notre » Seigneur Jéſus-Chriſt, à devenir vos enfans,

» par l'Adoption & la grace de votre Eſprit
» ſaint & tout-puiſſant, qui a dit : *C'eſt-là mon*
» *Fils bien-aimé, l'objet de mes complaiſances* ;
» daignez jetter, du haut de votre demeure
» ſainte, ô Roi, ami des hommes ! un regard
» favorable ſur vos ſerviteurs ici préſens. Que
» votre Eſprit Saint uniſſe, comme pere &
» comme fils, ces deux perſonnes étrangeres l'une
» à l'autre. Confirmez-les dans votre amour ;
» liez-les enſemble par votre bénédiction ; bé-
» niſſez-les dans votre gloire ; affermiſſez-les
» dans votre foi ; conſervez-les à jamais, &
» ne les privez pas des ſecours qui leur ſont
» néceſſaires. Soyez le Médiateur de leurs en-
» gagemens, afin qu'ils ſoient durables pendant
» toute leur vie, ſuivant l'obligation qu'ils vien-
» nent en contracter devant vous ; rendez-les
» de fideles obſervateurs de leurs promeſſes,
» juſqu'à la fin de leurs jours, vous qui êtes
» le véritable Dieu vivant ; daignez enfin les
» rendre dignes d'hériter de votre Royaume.
» C'eſt à vous ſeul que nous devons rendre
» honneur & gloire ; & nous nous proſternons
» devant le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit.
» Que les mêmes hommages leur ſoient rendus
» maintenant & dans les ſiecles des ſiecles. Ainſi
» ſoit-il ».

Le Prêtre ajoûte : « Paix éternelle à tous.
» Humiliez vos têtes devant le Seigneur ».

« Seigneur, Seigneur, Créateur de tout ce » qui exiſte ; qui, après nous avoir fait naître » d'Adam, nous avez fait entrer dans votre ſainte » Alliance, par la grace & les mérites de votre » Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jéſus-Chriſt ; » vous qui avez connu & prévu toutes choſes, » vos ſerviteurs, ici préſens, inclinent profon- » dément leurs têtes devant vous, pour implo- » rer votre bénédiction. Qu'ils ſoient unis l'un » à l'autre, comme vous l'êtes avec votre Fils : » car c'eſt en mémoire de cette union auguſte » que la Cérémonie que nous obſervons ſe re- » nouvelle ; & c'eſt par elle que nous glori- » fions le ſaint Nom du Pere, du Fils & du » Saint-Eſprit, dans tous les ſiecles des ſiecles ».

Après cette Priere, le pere adoptif reçoit ſon fils au pied de l'Autel, comme je l'ai rapporté ; &, en mettant le pied ſur le col de l'enfant proſterné devant lui, il lui dit : « *Tu es aujour- » d'hui, & tu ſeras à l'avenir mon fils ; car » c'eſt d'aujourd'hui que je t'ai engendré* ». Il le releve, & ils s'embraſſent. Le Prêtre finit en glorifiant Dieu le Pere, Dieu le Fils, & le Saint-Eſprit. Il donne encore ſa bénédiction, & ter-

mine la Cérémonie par une exhortation pathétique qu'il adreſſe à ceux qui en ſont l'objet, pour les engager à bien vivre enſemble, & à remplir mutuellement les devoirs de pere & de fils.

Il faut convenir que cette Cérémonie eſt ſimple & touchante, & que les Prieres Grecques renferment tout ce que l'on peut dire en pareil cas.

J'ai dit plus haut que, lorſque l'adoption ſe fait ſolemnellement à l'Egliſe, elle eſt ſuivie d'un Contrat par écrit, qui donne à l'adopté le droit d'hériter des biens du pere adoptif; mais ce nouveau droit n'exclut point celui qu'il conſerve toujours ſur la ſucceſſion de ſes parens légitimes. Il n'en eſt pas de même ſuivant la Juriſprudence Turque : celle-ci ne donne aucun droit à l'adopté ſur la ſucceſſion du pere adoptif. Auſſi l'Adoption des Turcs eſt-elle fort différente de celle des Grecs : c'eſt un acte de pure volonté, qui n'eſt pas autoriſé par un contrat. La femme du pere adoptif couvre l'enfant d'une chemiſe, & déclare aux parens & amis qui ſont préſens, qu'elle adopte cet enfant & le reconnoît comme le ſien propre. Cependant il ne peut avoir légalement, par teſtament du pere adoptif,

adoptif, aucune part à sa succession ; mais celui-ci, de son vivant, fait à son fils adoptif des donations, en faisant passer sur sa tête des biens *vacoufs* (1), que ses héritiers naturels ne peuvent lui disputer.

Il faut observer que lorsqu'un enfant adopté chez les Turcs, est parvenu à l'âge de puberté, la Religion, & l'usage qui a chez eux force de loi, défendent à la mere de paroître à visage découvert devant lui, & on appelle en Turc cette défense *Namahrem* (2). En effet, en cas de veuvage, la mere peut épouser ce fils adoptif ; & une fille, en présence de son pere adoptif, est précisément dans le même cas, & doit s'observer avec la même rigueur.

Si toutefois la mere avoit allaité l'enfant lors de l'Adoption, quand même elle ne lui auroit donné que quelques gouttes de lait, en présence du mari ou d'autres témoins, alors il y a consanguinité ; la filiation devient sacrée & inviolable ; la mere nourrice n'est plus dans le cas du *Namahrem*.

(1) Biens immeubles rendus serviles d'une Mosquée qui en a la directe.

(2) Chose illicite.

Quand un homme, chez les Turcs, n'a point de parens, ou n'en connoît point, pour être né d'un commerce illicite, il peut inſtituer légalement ſon héritier, un fils adoptif qu'il croit préciſément dans le même cas que lui ; car ſi l'adopté avoit des parens reconnus, le teſtament ſeroit nul, & le Fiſc s'empareroit de l'héritage. Mais ce cas d'Adoption doit être aſſez rare à tous égards.

Le pere légitime, chez les Turcs, ainſi que chez les Grecs & les Arméniens, conſerve le droit de reprendre ſon fils adopté par un autre, depuis l'âge de deux à ſix ans ; mais la Loi qui l'autoriſe à le redemander, le condamne en même temps à payer le *Naſaca*, ou la nourriture, au pere adoptif.

On n'a pas manqué de prévenir cet inconvénient lors de l'Adoption ; & à cet effet, on donne au pere légitime une ſomme modique, moyennant laquelle il renonce à tous ſes droits ſur ſon enfant, & déclare, devant témoins, d'avoir reçu une ſomme beaucoup plus conſidérable, qu'il ſeroit, par ſes facultés, hors d'état de rembourſer, s'il redemandoit ſon enfant. Cette précaution met le pere adoptif à l'abri de toute recherche.

Il y a encore une Adoption en uſage en Grèce, principalement parmi les gens de mer, comme ceux de Pathmos, de Mycone, de Samos, de Métélin, de Cypre, &c. C'eſt proprement une confraternité, dans laquelle on s'adopte mutuellement pour freres, appelés *Freres de la ſainte Ceinture* (1). Le Prêtre donne à l'Egliſe, aux freres adoptifs, une ceinture venue de Jéruſalem, & les bénit ; ils jurent de s'aimer fidellement, de ſe ſecourir & de ne s'abandonner jamais. Les femmes ont voulu prendre pour elles le même uſage, & elles ſe donnent mutuellement le titre de *Sœurs*. Enfin, comme les abus s'introduiſent par-tout, on a voulu introduire cet uſage entre les deux ſexes, pour uſer de toutes les facilités & des priviléges que pouvoit donner le titre de frere & de ſœur. L'évidence & la multiplicité des inconvéniens, n'ont pas permis à l'Egliſe Grecque de tolérer ces dangereuſes alliances, qu'elle a été obligée de ſupprimer & de défendre ſéverement.

Pourquoi les Juifs n'adoptent point comme les autres peuples de l'Orient.

L'Adoption eſt donc ancienne chez les Grecs

(1) Α'δελφος τῆς αγίος ζόνας ; ou αδελφοπιτος.

& dans le pays qu'ils habitent, d'où elle a passé en Italie chez les Romains. Tous les peuples de l'Orient l'ont pratiquée & la conservent encore ; on ne distingue que les Juifs qui n'ont pas suivi cet usage. Mais on remarquera que, chez ce peuple, l'opinion a encore plus de force que la loi de la Nature ; que dans la fausse & opiniâtre attente où il est toujours du Sauveur annoncé par les Prophètes, & qui doit naître dans la Tribu choisie, la stérilité, comme le célibat, est un opprobre, & même une réprobation qu'aucun moyen ni aucune expiation ne peuvent effacer. Voilà pourquoi, chez ce peuple, l'Adoption, indiquée par la Nature même, ne peut venir au secours de ceux à qui elle refuse le titre de pere, que l'Adoption seule pourroit leur donner.

Comme les meilleures institutions dégénerent & s'affoiblissent, on a observé qu'au 15e siecle l'Adoption n'étoit plus, chez les Grecs, qu'un titre d'honneur (1).

Il est certain qu'on a eu recours à l'Adoption, pour réparer le défaut d'enfans mâles. On a ensuite

(1) *XXII. Dissertation de Ducange sur l'Histoire de S. Louis*, Villehardouin Hist. pag. 54.

étendu cet uſage, & il a été pratiqué par ceux qui avoient des enfans comme par ceux qui n'en avoient point. Les anciens Légiſlateurs même ont voulu que les enfans adoptifs fuſſent ſemblables en tout, quant aux effets civils, aux enfans naturels. Les Adoptions ont eu lieu fort long-temps chez les Romains ; mais lorſque les nations du Nord ſe ſont répandues dans l'Empire, l'Adoption a pris la forme militaire ; elle eſt devenue le nœud de l'alliance entre les Princes, comme celui des aſſociations particulieres. Voilà pourquoi Nicéphore Bryennius dit qu'elles ne ſe faiſoient que μεχρὶ λόγυ, c'eſt-à-dire, en apparence & non en effet (1), n'y ayant plus rien qui approchât de l'Adoption des Romains, que les noms de pere & de fils qu'on ſe donnoit de part & d'autre. C'eſt ce que Juſtin fit aſſez connoître, lorſque les Ambaſſadeurs de Cabadès, Roi de Perſe, lui offrirent la paix de la part de leur Maître, au cas qu'il voulut adopter Coſroès, fils de la ſœur de ce Prince. Cet Empereur leur ayant répondu qu'il le vouloit bien, pourvu que ce fût à la maniere des Barbares & des étrangers, ὡς βαρβάρω προσήχα.,

(1) L. IV. Ch. XXXIV.

mais non ſuivant l'Adoption pratiquée par les Romains, qui donnoit droit aux enfans ſur la ſucceſſion des peres adoptifs (1).

Caſſiodore nous a conſervé les Cérémonies que l'on obſervoit dans ces Adoptions honoraires, que les peuples du Nord appeloient *Adoption par les armes* (2). Celui qui adoptoit donnoit à l'adopté toutes ſortes d'armes : « C'EST » par le don de ces armes, lui diſoit-il, que » je viens de t'engendrer, que tu deviens mon » fils dans ce moment, & que tu ſeras reconnu » pour homme vaillant & belliqueux. Nous te » donnons chevaux, épées, boucliers, & tout » l'appareil militaire, &, ce qui eſt encore plus » fort, toutes les marques auxquelles on pourra » reconnoître que tu m'appartiens (3) ». Il eſt évident que l'ancienne Chevalerie eſt dérivée de cet uſage. Il y avoit encore une autre eſpece d'Adoption, qui ſe pratiquoit en ſe faiſant cou-

(1) Procop. L. I. *de Bello Punico*, *C. II.*

(2) Caſſiod. *L. IV. Ep. II.* & *L. VIII. Ep. I. & IX.*

(3) Jornandès, Ch. LIV. *Et ideò more gentium & conditione virili filium te præſenti munere procreamus, ut competenter per arma naſcaris filius, qui bellicoſus eſſe dignoſceris. Damus quidem tibi equos, enſes, clypeos, & reliqua inſtrumenta bellorum; ſed quæ ſunt omnibus fortiora, largimur tibi noſtra indicia.*

per la barbe. Clovis envoya des Ambassadeurs à Alaric, pour traiter de paix avec lui, & toucher sa barbe, c'est-à-dire, le prier de la couper, & d'être, par ce moyen, son pere adoptif (1).

L'Empereur Constantin IV envoya au Pape Benoît II quelques boucles de cheveux de ses deux fils, Justinien & Hercule, pour inviter le Pape à adopter ces Princes pour ses enfans. Les Rois Bulgares se coupoient les cheveux, qu'ils remettoient entre les mains des Légats, pour se déclarer serfs de S. Pierre & de ses successeurs (2).

On peut citer parmi les Adoptions honoraires, celle que fit la République de Venise, de Catherine Cornaro, Reine de Chypre, qui ayant pris le titre de fille de la République, lui donna son Royaume. On pratique encore en Italie une Adoption faite par le consentement de toute une famille, qui députe des Procureurs à ceux qu'elle désire d'incorporer, en leur communiquant son nom, ses armes & ses prérogatives. L'Adoption a été long-temps pratiquée en

(1) Aimoin, L. I. *de Gest. Franc.* Ch. XX. Coll. Hist. *apud Canis.* Tom. II. *Hist. de France* de l'Abbé *Velli*, Tom. V. p. 72.

(2) Histoire du Bas-Empire, *Tom. XIII. pag. 154.*

France, où elle eſt tombée en déſuétude (1). En 1390, un Seigneur & des Bourgeois de Normandie adoptent des enfans inconnus, qui héritent de leurs biens. On a des actes particuliers qui prouvent qu'elle étoit pratiquée à Arles en 1527, 1557 & 1581 (2).

Après avoir tracé rapidement l'hiſtoire de l'Adoption, je ne dois pas oublier de rappeler une obſervation qui n'avoit pas été faite avant M. de Boze (3). Les villes Grecques uſoient d'une ſorte d'adoption, en donnant le nom de fils de la ville, *ὕίος πόλεως*, &c. à de jeunes Citoyens qui promettoient beaucoup, qui ſe faiſoient généralement aimer & eſtimer, ainſi qu'à ceux qui avoient bien mérité de la Patrie. M. l'Abbé Fourmont avoit trouvé ce titre dans une ancienne Inſcription copiée dans la Laconie. Il eſt encore exprimé dans l'Epitaphe d'une grande Prêtreſſe d'Ancyre, que cette ville avoit adoptée. Cet uſage n'étoit pas borné ſeulement à la Grèce proprement dite : il étoit encore pratiqué

(1) Le Laboureur, *Hiſtoire de Charles VI.* Tom. I. p. 200.

(2) Le Brun, *Tom. III. Ch. III. pag.* 404.

(3) Réflexions ſur deux Médailles, *Mémoires de Littérature de l'Académie des Inſcr.* Tom. XV. pag. 474.

par les Phrygiens, & le fut enſuite par les Romains. Si je ne trouve pas cet uſage conſervé par les Grecs modernes, j'en ſuis bien dédommagé en le retrouvant, dans ma Patrie, chez les deſcendans des Grecs. Je ne ſuis pas moins flatté d'apprendre à mes concitoyens, qui portent le nom de Marſeille, lorſqu'ils naiſſent pendant l'exercice du Conſulat de leur pere, d'où leur vient le titre qui les honore, & les engagemens qu'ils prennent en le portant, pour le mériter. En effet, le nom de *Marſeille*, qui eſt donné par la ville aux enfans d'un homme en place qui ſert la Patrie, eſt, comme chez les Grecs, la récompenſe des ſervices du pere; & l'on trouvera dans la Diſſertation de M. de Boze, que j'ai citée, qu'anciennement on ne diſoit pas ſeulement ὕίος πόλεως, fils de la ville, mais qu'on y ajoûtoit le nom propre, en diſant αφροδιονεων ὕιος, *Aphrodiſienſium filius*; ὕιος Κοτιαεων, *filius Cotiaenſium.* Ainſi le nom de Marſeille, qu'on donne ici aux fils & aux filles de nos Magiſtrats, ſignifie, *Fils de la ville.* Cet uſage, que nous devons tenir ici des Phocéens, ayant été ſuivi par les Romains, a pu probablement être porté à Aix, ville fondé par Sextius, où les Conſuls & Procureurs du pays donnent le

nom de Sextius aux enfans qui leur naiſſent pendant leur exercice.

Puis-je parler ſi long-temps de l'Adoption ; ſans déplorer la perte de cet ancien uſage, dont j'ai fait voir les avantages, la néceſſité même à quelques égards ? Mais pour le retrouver parmi nous, où faut-il le chercher ? C'eſt dans la plus précieuſe & dans la derniere claſſe des hommes, dans les campagnes, où l'on reconnoît encore l'empreinte des mœurs anciennes. Je parle de ces campagnes éloignées des grandes villes : car le luxe s'étend dans leur territoire ; & les laboureurs, infectés de ce luxe contagieux, ſont comme ces peuples voiſins du ſoleil, que le ſoleil brûle & noircit, lorſqu'il éclaire & réchauffe ſeulement ceux qui ſont plus éloignés de lui. On retrouve exactement l'image de l'Adoption chez le nourricier de la campagne, chez cette nourrice tendre, qui s'approprie, qui ſerre étroitement contre ſon ſein l'enfant abandonné par ſa mere, qui n'en reconnoît plus d'autre qu'elle, comme elle-même le reconnoît pour ſon fils en l'allaitant & en l'élevant, en avouant tous les noms de tendreſſe que cet enfant lui donne en la careſſant. En quoi elle uſe de ſes droits, qui ſont ſi bien établis, que toute mere,

en nourriſſant elle-même, ne fait qu'adopter ou avouer l'enfant que la Nature lui a donné; puiſque nourrir, c'eſt adopter. Mais nous, qui adoptons un avis, un ſyſtême, des modes, des uſages étrangers, nous ne ſavons pas prononcer ce mot pour nous approprier notre ſemblable, le fils de notre parent ou de notre ami, lorſque cet enfant nous demande un protecteur ou un pere; lorſqu'il s'offre à nous, pour nous dédommager des douceurs de la paternité, pour tromper notre amour, & pour réparer le vuide que la Nature a fait dans notre cœur, en nous refuſant ce qui devoit le remplir. Le teſtament d'Eudamidas eſt à peine comme un vieux tableau, dont on n'eſt point curieux de voir de copies.

Je pourrois rapporter bien des traits touchans, pour prouver la force de l'Adoption dans les nourrices de la campagne; je pourrois peindre la violence qu'il faut leur faire quelquefois, pour leur arracher les enfans qu'on eſt dans le cas de réclamer parmi ces victimes de la honte ou du libertinage, que les villes adoptent en les faiſant nourrir & élever à leurs frais. Je me borne à un ſeul exemple.

Il y a quelques années qu'un homme, ſe trou-

vant à ſon aiſe & libre, alla chercher à la campagne un fils naturel, qu'il n'avoit jamais vu, qui devoit avoir environ vingt ans, & dont la mere étoit morte ; il vouloit le légitimer. Cet enfant fut amené par un payſan, dont la femme l'avoit nourri ; & voici preſque litteralement toute la ſcène de la reconnoiſſance entre le pere & le fils.

Le Pere, au moment où on lui préſente le Payſan & ſon Fils :

« C'EST donc là mon Fils que j'embraſſe.... » Que je ſuis fâché de n'avoir pas pu le rece- » voir, ni le reconnoître plutôt.... TU es éton- » né, mon enfant, & tu ne dis rien ? Tu vas » changer d'état & d'habit ; tu étois pauvre, » tu ſeras riche : cet homme n'étoit que ton » pere nourricier. Tu parois confondu ; em- » braſſe-moi, mon Fils : tu ne ſens pas ce qui » me parle en ta faveur ».

Le Fils, étonné, récule :

« Vous voulez me tromper ; tout ce que » vous me dites ne peut pas être vrai : vous, mon Pere » !

Le Pere.

« Oui, ton Pere ; oui, tu es mon fils, tu » porteras mon nom ; tu ne ſortiras plus d'ici ».

Le Fils regarde le payſan qui pleure.

« Vous me trompez ; ſi vous étiez mon Pere, » m'auriez-vous abandonné ? Voilà le ſeul pere » que je connois ».

Le Pere.

« Tu as raiſon ; mais tu es dans l'erreur : le » Pere qui te réclame s'eſt caché long-temps » malgré lui ».

Le Fils, après quelques momens de ſilence.

« Vous n'êtes pas mon Pere ; & ſi j'en ai » deux, je n'aime & ne connois que celui qui m'a nourri & élevé, qui m'a fait » ce que je ſuis, qui m'a donné ſon état, & » qui me donne encore ſa fille que j'aime. Voilà » mon pere, (en embraſſant le payſan) ; ſi » vous croyez avoir du bien à me faire, don» nez à celui à qui je dois tout ».

Le Pere.

« Mon enfant, ne t'obſtine pas ; celui qui » te parle pour la premiere fois, t'a donné la » vie : il veut te rendre riche & heureux ».

Le Fils.

« Celui qui m'a donné la vie, m'a aban» donné : celui-ci m'a nourri & élevé ; je ne » veux être que ce que je ſuis »,

Le Pere.

« Je ferai du bien à cet homme : tu l'aime-
» ras toujours, il t'aimera toujours auſſi ; mais
» tu feras avec moi, & tu feras ce que je ſuis ».

Le Fils.

« Gardez votre bien, ſi, pour en jouir, je
» dois abandonner mon pere & ſa fille ; ce
» véritable pere qui avoit pris votre place ».
Il n'y eut pas moyen de le gagner. Le Pere naturel, confondu, fut obligé d'acheter à ſon Fils une propriété conſidérable à la campagne, où ayant épouſé ſa chere ſœur, il vit heureux comme un Patriarche, aimant ſon pere adoptif comme ſon propre pere, & l'autre comme ſon bienfaiteur.

Quelle eſt la nourrice qui n'adopteroit pas avec empreſſement l'enfant qu'elle a ſoigné & nourri de ſon lait, à la place de celui qu'elle a perdu ; l'enfant qui ne connoît qu'elle, qui, en l'appelant du nom qu'elle mérite, ignore qu'elle eſt une ſeconde mere, & qu'elle a ſeulement acquis, par ſes bienfaits, tous les droits de la premiere ?

L'éducation ne donne-t-elle pas au pere adoptif les mêmes droits & les mêmes ſentimens ? Qu'ici le célibataire écoute ; qu'il apprenne à

mériter le doux nom de pere, ſans courir le riſque d'être chargé d'une famille nombreuſe, dont l'idée ſeule l'effraye. S'il eſt Citoyen, qu'il adopte un fils ; qu'il tire du néant de l'indigence un Etre malheureux, qui n'attend peut-être que ſon ſecours & ſon appui, pour développer de rares talens, & pour mériter à ſon tour le nom que doivent envier tous les hommes.

Je ſuis, &c.





LETTRE XLII.

A M. D.... ſur quelques uſages Grecs qui ſe retrouvent à Marſeille.

VOUS avez raiſon, M. d'obſerver que parmi les uſages des Grecs, que j'ai recueillis, il y en a qui leur ſont communs avec d'autres peuples, & que j'ai dû en remarquer d'autres, que les Colonies Grecques, comme Marſeille, ont ſçu conſerver.

Quant aux uſages du premier genre, on pourroit fort bien comparer une femme Grecque d'un certain ordre, à une Américaine aiſée, lorſque l'une & l'autre, aſſiſes nonchalamment ſur un ſopha ou ſur une chaiſe longue, elles appellent une eſclave pour ramaſſer une épingle ou une aiguille qui leur eſt échappée; mais on juge aiſément que la même indolence dérive des mêmes cauſes, c'eſt-à-dire, de l'aiſance domeſtique, de la chaleur du climat, & ſur-tout de l'habitude d'être ſervies & prévenues par un grand nombres d'eſclaves, attentives à leurs moindres ordres : car le ſervice des eſclaves fait néceſſairement entrevoir la pareſſe habituelle

Vous

des maîtres, & très-souvent leur dureté même.

Vous observerez encore que dans tous les pays conquis ou habités par les Romains, & dans ceux qui ont été des Colonies Grecques, c'est-à-dire, où les usages & les cérémonies du Paganisme n'ont fait que passer de l'ancienne Religion dans celle qui a dû détruire toutes les autres, il a fallu nécessairement conserver des pratiques & des usages adoptés par le peuple. Ainsi vous verrez au mois de Mai, dans nos provinces de France, comme en Italie & en Grèce, à la ville & à la campagne, les anciennes Processions en l'honneur de Cérès, sanctifiées par le Christianisme, & le peuple demander à Dieu de lui accorder une riche moisson & des récoltes abondantes.

. . . . . & Rustica pubes
Clamat : Io, messes & bona vina date.

Par-tout on célebre le retour du Printemps le premier jour de Mai. Les Grecs, comme je l'ai déja dit, ornent leurs portes de fleurs & de festons ; le peuple se répand à la campagne & dans les prairies. Le peuple Romain célebre la même Fête près de la fontaine Egérie, où il se rassemble. L'usage conservé à Marseille parmi le peuple, est de parer de fleurs un petite fille,

qui ſe tient aſſiſe à la porte de la maiſon, & pour laquelle des enfans de ſon âge demandent aux paſſans ce qu'il leur plaît de donner pour la *Belle de Mai* ; mais ce n'eſt-là, comme on voit, qu'un jeu d'enfans relatif à la Fête.

L'uſage conſervé à Marſeille de mener en pompe & en Proceſſion à la Cathédrale, un bœuf couronné de fleurs, eſt le type d'un ſacrifice qui ſe faiſoit anciennement au Temple de Diane ; & j'obſerve en paſſant que cette Déeſſe, dont le Temple étoit bâti près de la mer, ayant été appelée *Dictinne*, pour marquer qu'elle préſidoit à la pêche, auſſi-bien qu'à la chaſſe, elle a dû être invoquée par les Phocéens, fondateurs de Marſeille, comme la Déeſſe des Pêcheurs ; ce qui ſuffit pour rendre raiſon du culte que ſes anciens habitans lui rendoient.

Nous avons encore ici un uſage moins ancien, qui a été malheureuſement ſupprimé : je dis malheureuſement, parce qu'on doit toujours regretter un uſage qui nous rappelle un ſouvenir intéreſſant & précieux.

Celui dont je veux parler, tenoit aux mœurs d'un peuple belliqueux & jaloux de ſa gloire. Le peuple de Marſeille avoit une vénération ſinguliere, qu'il conſerve encore, pour S. Vic-

tor, Officier d'une Légion Romaine, qui reçut la couronne du Martyre. La veille de la Fête du Saint, un Gentilhomme, précédé par la musique militaire, montoit à cheval, armé & cuirassé, portant la banniere du Saint ; il faisoit au galop plusieurs courses dans les rues de la ville, préparées pour cela, aux acclamations d'un peuple nombreux, qui s'y trouvoit en foule. La Noblesse céda d'abord la place & le pénible exercice, dont elle seule avoit le droit, à un homme payé par la ville pour faire cette course, & depuis quelques années, cet usage est entièrement aboli.

Il faut chercher parmi le peuple ce qu'on a pu retenir de l'ancien temps, & même dans la langue Provençale, qui a conservé quantité de mots Grecs. Il n'y a pas long-temps qu'à la campagne on entendoit demander un peu d'*arton* (1), au-lieu d'un peu de pain. Ainsi du mot Grec καλέω, qui signifie rassembler, est venu le mot provençal de *Caléno*, qui est le repas du soir de la veille de Noël, où le chef de la famille la rassemble toute chez lui. Ce chef, pour annoncer que le repas se feroit chez lui,

(1) Du Grec ἄρτος, qui signifie *Pain*.

difoit : *Caléno*, c'eft moi qui invite. Ce nom eft refté à la veille de Noël, qu'il défigne encore; & l'ufage, fidellement confervé de pere en fils, eft auffi marqué par les anciennes cérémonies qui font toujours obfervées. On deftinoit pour cette foirée la buche la plus groffe qu'on avoit pu fe procurer & mettre à part. Lorfque tout le monde étoit affemblé, le vieillard qui préfidoit à la fête, la faifoit porter par les jeunes gens, la plaçoit lui-même, en faifant l'antique libation, & l'arrofoit de vin avant de l'allumer. On ornoit, avec des feftons de laurier & des couronnes, les images des Dieux domeftiques. Comme toute la famille étoit raffemblée autour d'un même feu pour fe chauffer, une feule lampe, que nous appelons encore *Calen*, & qui dérive du même mot, éclairoit l'affemblée. On appelle auffi *Calén* le papier dans lequel on fait cuire, fur le gril, des fardines ou des champignons. Ces anciens ufages fe retrouvent encore chez le peuple, & fur-tout chez les gens de la campagne, toujours plus fideles à conferver ce qui leur a été tranfmis avec l'antique fimplicité.

Point de fête folemnelle à la campagne, principalement dans les beaux jours, fans qu'il

y ait des danſes ; & c'eſt ce qu'on appelle, dans notre territoire, le *Trin* qui accompagne la fête d'un quartier.

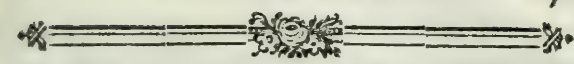
« L'Amour, dit un Interlocuteur du Banquet de » Platon, l'Amour qui réunit les hommes dans la » plus douce ſociété, eſt notre maître & notre » chef dans les danſes & les ſacrifices qui ſe » célebrent aux jours ſolemnels ».

Les enfans, la veille des morts, demandent l'*ame* à leurs parens, qui leur donnent des chataignes, &c. ces *ames* ſont les mânes des Anciens. Cet uſage, celui du repas & de l'aſſemblée qui ſe font la veille du jour des morts, ſe rapportent à l'ancienne coutume d'aller prier ſur les tombeaux, d'y faire des libations & un repas funebre, pour célébrer l'anniverſaire des morts.

Les enfans qui, d'abord après les vendanges, vont nétoyer les tonneaux où l'on doit tranſporter le vin des cuves, s'annoncent dans les rues par l'ancien cri bacchique : *Io*, *ïo*, *ïo*, *ïeo*, *ïero*. Or ſi le premier mot vient des Latins, qui d'ιη, cri de joie & de douleur, ont fait *io*, le reſte eſt purement Grec ; & tous ces mots en général viennent d'ἰαίνω, *perfundò*, ἴε, *vade*, ἰέω, *mitto*, ἱερὰς, *ſacer*, ἴακχος, *Bacchus*.

Voilà, M. les principales choſes qui m'ont frappé à Marſeille, en regardant autour de moi ſeulement. On trouveroit chez nos Prudhommes & nos Pêcheurs, bien d'autres rapports avec les Grecs, nos fondateurs ; mais c'eſt une étude qui demanderoit des recherches, & je n'ai pas le temps de m'y livrer aujourd'hui.





LETTRE XLIII.

A M. N.... ſur l'état actuel des Grecs.

VOUS exigez de moi, M. que je vous décrive la ſituation préſente des Grecs, depuis la malheureuſe guerre dans laquelle ils ſe ſont enveloppés ; vous déſirez que je continue de comparer les révolutions qu'ils éprouvent, à celles que leurs Peres ont éprouvées. Vous ſerez bien aiſe d'entendre les Grecs s'en expliquer eux-mêmes. Je vais vous traduire la Lettre qu'a reçue ici la femme d'un habitant de Syra, (autrefois Syros), Iſle de l'Archipel.

A Syra, le 20 Août 1770.

« MA chere Cali, avec la préſente Lettre, » je viens te ſaluer tendrement, ainſi que nos » enfans. Je te donnerai enſuite la triſte nou- » velle du ſoulevement général des Iſles de » l'Archipel, dont tous les bateaux ſont armés » contre leur Souverain. A préſent je ſuis per- » ſuadé que, dès que la paix ſera faite, les » Turcs ne nous épargneront pas, & qu'ils ſe » vengeront ſur nous. Dans cette cruelle at-

» tente, je ne ſais quel parti prendre : je vou-
» drois aller te rejoindre, mais il ne paſſe ici
» aucun navire deſtiné pour le Nord ou pour
» le Midi ; je n'en vois même venir aucun du
» détroit des Dardanelles, qui nous donne des
» nouvelles de Conſtantinople. Nous ſommes
» entourés de Pirates de Dulcigno, de Morée
» & de Romilie : Dieu veuille nous protéger.
» Ne ſonge pas à partir de Marſeille, car je
» n'ai plus aucun eſpoir pour notre patrie. Je
» t'aſſure cependant que l'Iſle de Syra n'a pas
» ſuivi le mauvais exemple ; mais ſouvent l'in-
» nocent eſt confondu avec le coupable. Puiſ-
» ſions-nous nous rejoindre ! je n'oſe m'en flat-
» ter. Ainſi pardonne-moi, ma chere Cali, &
» que Dieu te pardonne ».

Ecoutez encore un Grec du Péloponnèſe, plus inſtruit que le Grec agreſte de Syra.

« Les Ruſſes ſont venus, du fond du Nord,
» pour nous délivrer ; ils ont brûlé les vaiſſeaux
» Ottomans, & nous avons cru voir reluire les
» jours de notre ancienne liberté ; mais les mal-
» heureux Grecs ſeront les victimes de cette
» guerre funeſte. Les bords du Pénée & nos
» campagnes ſont ravagés par ceux même qui
» doivent nous protéger. En vain les Epirotes

» ſe ſont joints à Paros aux guerriers du Nord, » pour attaquer l'Eubée. On a brûlé nos moiſ- » ſons ; nos filles ſont la proie du ſoldat qui » défend notre patrie, & tout concourt à aug- » menter le poids des chaînes que nous por- » tons. O malheureuſe Grèce » !

Reliſez à préſent le chœur de la ſeconde Scène des ſept Chefs devant Thèbes, d'Eſchyle (1), dans l'excellente Traduction qu'on nous en a donnée.

« Nos terreurs ne peuvent s'aſſoupir ; tout » les réveille, tout les augmente. Un peuple » d'ennemis nous environne : quel ſpectacle » effrayant pour nous ! Ainſi la triſte colombe » craint, pour ſes petits, le dragon qui ſiffle » autour d'elle. Qu'allons-nous devenir ?..... » Quelle contrée irez-vous habiter, préférable » à celle-ci, quand vous aurez abandonné aux » Argiens nos ſillons fertiles, & les ſources de » Dircé ?.... Qu'il eſt affreux pour de jeunes » filles, deſtinées aux chaſtes plaiſirs de l'hymen, » d'être la proie d'un vainqueur inſolent ! Heu- » reux ceux que la mort a déja frappés !..... » La terre eſt jonchée de grains & de fruits de » toute eſpèce, diſperſés au haſard, ou entaſſés

(1) Trag. d'Eſchyle.

» confusément ; ils sont foulés aux pieds comme
» des tas mouvans de poussiere, &c ».

Il est évident que les Grecs devoient être les premieres victimes d'une guerre pour laquelle les Russes ont osé compter sur eux. Mais que peut-on attendre d'un peuple qui a vieilli sous le joug, & trop foiblement soutenu pour être excité à le secouer : d'autant plus malheureux, qu'il n'a pas moins à craindre de ceux qui voudroient lui donner des Loix plus douces, & s'emparer de son pays, que des troupes indisciplinées & avides, qui doivent le protéger & le défendre ? Les Turcs se vengent, par le pillage & le meurtre, sur cette Nation infortunée, d'un ennemi qui les insulte impunément, d'un ennemi devenu le maître de la mer, où le pavillon Ottoman n'ose plus se montrer, & où les Grecs insulaires exercent leurs anciennes pirateries. Comment la valeur guerriere auroit-elle pu se conserver chez un peuple depuis si long-temps esclave ? Dès que les Grecs furent subjugués par les Romains, il ne leur fut plus permis de porter les armes ; & lorsqu'ils paroissoient armés, on les appeloit *des soldats de contrebande ; vetitis armis* (1). On pourroit leur dire encore,

(1) Virgile, *Enéid. L. IV.*

lorſqu'ils ont voulu ſe joindre aux Ruſſes, ce que Numanus diſoit en s'adreſſant aux Phrygiens, qu'il appeloit des femmes par rapport à leur ajuſtement, en leur reprochant leur goût ou leur paſſion pour l'oiſiveté & pour les femmes. « Allez, diſoit-il aux Phrygiens, toujours vaincus par les Grecs, *bis capti*, allez plutôt aux » Fêtes du Mont Ida & de Cybèle, qu'à des » exploits belliqueux, qui ne ſont pas faits pour » vous ». Ainſi les Ruſſes auroient été mieux ſecondés par les Grecs, s'ils n'étoient venus dans le Péloponnèſe que pour y donner des fêtes, des jeux & des danſes.

Ils trouveroient encore des Grecs inſinuans, flatteurs, entreprenans, déliés, ſouples, propres à jouer tous les rôles ; tels enfin que le ſatyrique Juvénal les a peints de ſon temps (1).

J'ai obſervé qu'ils conſervent une éloquence naturelle qui leur eſt propre. Vous ſavez qu'en

---

(1) *Natio comœda eſt.* . . . . . .

Ingenium velox, audacia perdita, ſermo

Promptus, &c.

Græculus eſuriens in cœlum, juſſeris, ibit.

Ad ſummam, non Maurus erat, nec Sarmata, nec Thrax

Qui ſumſit pennas, mediis ſed natus Athenis.

Juvenal. Satyr. III. L. I.

ce genre la ſupériorité ſur les Romains leur étoit accordée par les Romains eux-mêmes. Salluſte avoue qu'ils avoient ſur eux cette ſupériorité de l'éloquence, comme les Gaulois avoient celle de la gloire militaire (1). Marius, dit le même Auteur, ne fit pas ſon étude de l'éloquence des Grecs, ni de la galanterie Romaine (2).

Je ne puis revenir ſur l'éloquence naturelle des Grecs, & ſur le reproche d'ignorance qu'on leur fait encore, mais que pluſieurs d'entre eux ne méritent certainement pas (3), ſans vous exhorter à lire, dans le Voyage à Athènes de la Guilletiere, un excellent Diſcours que fit à ce Voyageur & à ſes compagnons un *Didaſcalos* de cette ville, autant pour les inſtruire que pour les confondre, après avoir joué l'ignorant & même l'idiot pour les tromper. Cet Athénien

---

(1) *Facundiâ Græcos, gloriâ belli Gallos ante Romanos fuiſſe.* De Bello Catilin.

(2) *Non Græcâ facundiâ, neque urbanis munditiis ſeſe exercuit.* Id. Bell. Jugurt.

(3) Tous leurs Papas ne ſont pas ignorans ; on en peut juger encore par celui que l'Abbé Fourmont trouva au Monaſtere de Chio, ſuivant ſa Relation, plus véritable ſur ce point que ſur les détails Géographiques. *Mém. de l'Acad. des Inſcript.* Tom. VII.

ne se vangeoit pas autrement des Voyageurs étrangers, qui jugeoient un peu trop légerement ses compatriotes & lui (1). Mais il faut avouer que si le fond du Discours est Grec, l'Editeur François y a beaucoup ajoûté.

Les Grecs aiment encore les farces ou les représentations obscenes & bouffonnes adoptées par les Turcs. Ils font souvent des Phalliques, qui avoient été les préludes de la Comédie avant qu'elle fût perfectionnée chez les Grecs, & qui, suivant Aristote, se conservoient encore de son temps dans les petites villes de la Grèce, lorsque le Théâtre d'Athènes étoit dans son plus grand éclat (2).

Je dois me souvenir ici qu'on m'a reproché d'avoir plus fait connoître le Grec ancien que le Grec moderne ; de n'avoir dit qu'un mot de celui-ci, lorsque je citois beaucoup de l'autre, & peut-être a-t-on pu dire quelquefois :

Virgile est cité là comme un Auteur fameux (3).

Mais il faut convenir que dans la comparaison

(1) Athènes ancienne & nouvelle, *pag. 233 à 248.* Il s'appeloit *Hiero-Monachos Damas Chinas.*

(2) Poétique d'Aristote, *Chap. IV.*

(3) Moliere, *Dépit amoureux.*

que j'ai faite, les Anciens fourniſſent toujours des paſſages plus intéreſſans que les traits que je pouvois rapporter des Modernes. J'ajoûterai encore que mon deſſein a été d'exciter & de réveiller, dans les jeunes gens qui veulent voyager & s'inſtruire, le goût de la lecture des Anciens, & des Grecs principalement, qui ſont les ſources des richeſſes de la Littérature. Je conviens qu'il y a peu de mérite à faire un livre de tout ce qu'on a lu & recueilli. Je conſens auſſi qu'on me mette à la place de ce Cordonnier d'Athènes, auquel on devoit ſavoir gré d'avoir retenu & écrit les converſations intéreſſantes que Socrate avoit eues dans ſa boutique, où Socrate aimoit à aller s'aſſeoir, & mon partage ne ſeroit pas mauvais. Diogène mettoit ce Cordonnier dans la liſte des Philoſophes (1).

(1) Diſcours ſur Platon, de Dacier, *pag. 109.*





LETTRE XLIV.

Sur un Proverbe Grec, & ſur les malheurs qui ſe ſuccédent.

A MADAME LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

MADAME, M. le Prince de Beauvau a bien voulu m'annoncer, de votre part comme de la ſienne, cette belle ſtatue qui repréſente la *Mélancolie*, devant laquelle je viens d'achever ma derniere Lettre ſur les Grecs. J'oſe retracer à vos yeux quelques-uns des malheurs de la vie, à la ſuite d'un Proverbe Grec très-expreſſif, & d'un tableau touchant qui m'a vivement affecté.

Vous direz, Madame, que la Mélancolie m'a inſpiré. J'avoue que je dois à l'objet qui m'occupe actuellement, & que vous m'avez rendu ſi glorieux de poſſéder, tout ce que j'ai joint à mon ſujet.

Votre Statue m'a rappelé des ſouvenirs & des penſées triſtes, & il ne m'eſt pas plus poſſible d'y réſiſter en la regardant, qu'à la vanité de publier vos bienfaits.

Permettez-moi, Madame, encore de ſatiſfaire le deſir que j'avois de vous rendre un témoignage public de ma reconnoiſſance, en vous offrant le foible hommage de mon dernier eſſai ſur les Grecs.

En les comparant aux Anciens, je n'ai pas trouvé parmi eux la Minerve que j'y cherchois; mais je crois pouvoir aſſurer que les Athéniens modernes ſeroient tentés, en vous voyant, de rétablir ſon culte & ſes autels.

O malheur ! diſent les Grecs, *ſi tu es venu ſeul, ſois le bien venu* (1).

RIEN ne me paroît plus expreſſif ni plus énergique que ce Proverbe, dont les Grecs ſe ſervent pour dire ce qu'on a dit de tout temps & dans toutes les langues, ſur le malheur.

J'avois fait une Lettre à part de ce qui m'étoit arrivé à ce ſujet dans mon voyage de Thrace. Je l'ai retrouvée depuis peu de temps, & je crois devoir la joindre à toutes celles que j'ai raſſemblées ici.

Le lendemain de notre arrivée à Philippopoli, je

(1) Caloſirthès caco riſikia an vittùs monaki.

je prenois le matin du thé avec M. Calkoen (1), lorſqu'on vint m'avertir qu'une Dame Grecque me faiſoit prier de me rendre chez elle. Cette invitation extraordinaire me ſurprit, & j'héſitai d'abord ; mais, prenant avec moi un Janiſſaire pour m'eſcorter, je me déterminai à ſuivre le guide qui m'attendoit.

Après avoir marché aſſez long-temps, j'arrivai à la porte d'une maiſon, dont l'apparence étoit aſſez ſimple ; mais en avançant, je fus frappé de l'intérieur, qui étoit celui d'un Palais vaſte & inhabité. On y voyoit, avec l'éclat des ornemens & la décoration la mieux entendue, tout ce qui peut annoncer les approches d'un édifice délabré qu'on n'entretient plus, & qu'on ne répare point ; des appartemens vuides & démeublés ; & dans ce vuide, où mes yeux errans cherchoient en vain à ſe repoſer, le ſilence toujours effrayant de la plus triſte ſolitude. Mon guide, auſſi muet que le lieu, ſe hâtoit en me précédant, & je le ſuivois à pas lents, plus ſouvent arrêté par mes réflexions, que par la vue d'aucun objet qui pût fixer mes regards. Déja plus diſpoſé à m'attriſter qu'à rien admi-

(1) Ambaſſadeur de Hollande.

rer, je ne pouvois plus m'appliquer les beaux vers d'un Poëme moderne (1).

Un Sage me guidoit à travers ces décombres ;
De ce grand monument il éclairoit les ombres ;
Et, cherchant des objets le ſens myſtérieux,
Occupoit ma raiſon du plaiſir de mes yeux.

Nous arrivons à un grand jardin, où ſe trouvoient encore, avec des reſtes agréables & preſque effacés, des ouvrages de l'Art, des marbres diſperſés, des débris, des fontaines détruites, des baſſins à ſec, la vue délicieuſe d'une riviere, & d'une campagne bien cultivée ; enfin un Kioſque au bout du jardin, où mon guide me fait entrer. Je m'y trouve vis-à-vis d'une femme âgée, qui me fait aſſeoir ſur ſon ſopha, & me tient ce diſcours :

« PARDONNEZ, M. à une femme malade & » affligée, la liberté qu'elle prend de vous faire » venir chez elle, pour intéreſſer un inconnu » en ſa faveur. J'ai appris qu'il y avoit un Voya» geur François à la ſuite de l'Ambaſſadeur qui » eſt arrivé hier, & c'eſt à un François que je » dois expoſer ma ſituation & mes peines. Vous

(1) Prométh. *de M. Collardeau.*

» n'avez pas héſité de venir ici, vous ne refu-
» ſerez pas de m'entendre ; vous êtes honnête
» & humain, puiſſiez-vous être toujours heu-
» reux !

» J'étois moi-même riche & heureuſe ; je le
» ſerois encore ſi les richeſſes nous aſſuroient
» le bonheur. Jugez de mon ancienne opulence
» par les reſtes de ma fortune, par ce Palais
» déſert que j'habite, ne pouvant m'en défaire,
» & dont la vue eſt pour moi un poids qui
» aggrave celui de ma miſere.

» Mon fils, que vous voyez errant dans cette
» allée, & qui a perdu la raiſon & la parole,
» avoit ſuccédé à ſon pere, pour continuer la
» direction d'un commerce conſidérable & très-
» avantageux qui nous avoit enrichis. Il par-
» toit, il me diſoit adieu pour ſe rendre à Baſ-
» ſora avec la caravane, & de-là aux Indes,
» d'où il rapportoit les marchandiſes les plus
» précieuſes ; ces belles toiles qui meublent les
» ſophas du monſtre que vous ne connoiſſez
» pas, & chez lequel vous êtes logé. Mon
» fils, mon pauvre fils a eu le malheur de s'aſ-
» ſocier avec lui. Il étoit à la veille de quitter
» le commerce, pour jouir de ſa fortune dans
» le ſein de ſa patrie, & de conclure un ma-

» riage convenable. Il voulut auparavant entre» prendre un dernier voyage, pour lequel il » avoit raſſemblé tous ſes fonds, pour les » joindre à ceux que *Mauro Doulou*, le maître » de votre Konac (1), & ſon aſſocié, lui avoit » donnés : il avoit même emprunté pour aug» menter encore ſon capital.

» Peu de temps avant ſon départ, il apprit » avec douleur le naufrage & la perte d'un » navire qu'il attendoit. Mon fils, lui dis-je, » ne t'afflige point, & rends graces au malheur » qui t'éprouve, s'il eſt venu ſeul. O malheur! « tu viens pour nous; mais ſi tu es ſeul, ſois » le bien venu.

» Les ſuites de celui-ci tomberent ſur moi. » Pendant l'abſence de mon fils, la peſte cruel» le ſurvint; elle entra chez moi dans un » moment de négligence où elle put s'intro» duire. Elle m'enleva, en peu de jours, une » fille chérie, à la fleur de ſon âge, & une » jeune eſclave que j'avois élevée avec elle, » & qui lui étoit attachée : hélas! elle étoit » comme elle l'enfant de mon cœur. J'ai vécu » depuis dans la douleur & le regret de leur

(1) Logement des Voyageurs.

» survivre. O malheur, m'écriai-je, tu n'es pas » venu, & tu ne viendras jamais seul !

» Mon fils revint pour pleurer avec moi, & » dans le dessein de ne rien oublier pour tâ- » cher de me consoler ensuite. Il avoit adressé » à son associé les fruits & les retours du voyage » le plus heureux : il avoit retardé le sien, » pour ne rien laisser en arriere. Mais quel fut » son étonnement & sa douleur, lorsqu'il ap- » prit en arrivant que son associé, cet homme » méchant & avide, nanti des effets & des » papiers que mon fils avoit laissés chez lui en » dépôt, avoit acheté des témoins odieux, & » un jugement inique, pour le faire déclarer » son facteur ou agent. En conséquence il s'é- » toit emparé de tout en le dépouillant ; &, » par ce vol insigne, il le réduisoit à une com- » mission ou à un salaire modique, à peine suf- » fisant pour payer ce que mon malheureux fils » avoit emprunté.

» Un voyageur, frappé de la foudre lorsque » le tonnerre gronde tout-à-coup sur sa tête, & » que le ciel paroît le plus serein, n'est pas » plus surpris que mon fils désolé le fut par » cet évenement inattendu. Il en fut telle- » ment accablé, que, pour comble d'infor-

» tune, il perdit jusqu'au sentiment (1), & » à l'usage de sa raison.

» Je pleure ma fille que j'ai perdue, & mon » fils, qui est vivant & devant moi, comme » s'il n'étoit plus. Nos parens, nos voisins, nos » anciens amis nous ont successivement aban- » donnés avec la fortune, qui entraîne toujours » après elle la foule accoutumée à la suivre. » Je suis moi-même un exemple de cette chaîne » de malheurs que nous sommes destinés à por- » ter, lorsque les malheurs s'accumulent & s'ap- » pesantissent sur une même tête. O malheur ! » tu serois encore, tu serois toujours le bien » venu, si tu pouvois venir seul.

» J'ai dû, M. vous faire connoître le monstre » qui nous a dépouillés & dévorés ; j'ai dû me » procurer la foible consolation de demander » à un François, qui veut bien m'écouter, s'il » est possible que, *Mauro Doulou* étant votre » Barataire (2), le puissant & auguste Roi de » France protege un homme aussi méchant que

---

(1) *In tam gravi vulnere, carere omni sensu doloris, miserius est quam dolere.* Cic.

(2) Protégé, muni d'un *Barat*, ou Brevet d protection, qui fait jouir de nos priviléges les Sujets Grecs du Grand-Seignear.

» l'eſt notre aſſaſſin. Je ne puis croire que la
» protection de votre Roi ſoit comme ces Tem-
» ples ſacrés, où les meurtriers & les ſcélé-
» rats, encore dégouttans du ſang qu'ils ont ré-
» pandu, trouvent, pour commettre le crime
» impunément, un aſyle aſſuré & inviolable.
» Non, votre Roi n'accorde pas ſa protection
» à des hommes indignes de la réclamer. Lorſ-
» que feu M. le Marquis de Villeneuve, Am-
» baſſadeur de France, vint à Philipopoli, (en
» 1739) pour aller négocier le Traité de Paix
» de Belgrade, j'allois me jetter à ſes pieds;
» mais le dragon qui me pourſuit encore, veil-
» loit à ſa porte. Vous le dirai-je ? il avoit
» ſemé, ſur toutes les avenues, cet or fatal qui
» corrompt les ames viles, qui empoiſonne les
» ſources les plus pures. Je fus repouſſée par
» les Janiſſaires de la garde, &, malgré mes
» inſtances & mes prieres, tous les paſſages me
» furent fermés »....

Un torrent de larmes mit fin à ce triſte récit; il me donna le temps d'exprimer l'effet qu'il avoit fait ſur moi, & de dire à cette femme infortunée tout ce que je pus pour la conſoler dans ce moment, & lui donner quelque eſpérance pour l'avenir. Je fus à portée de vérifier

ce qu'elle m'avoit exposé, & je n'eus rien de plus pressé, à mon retour à Constantinople, que de faire connoître ce méchant homme à M. le Comte de Castellane (1), qui commença par retirer son *Barat* de protection.

Je sortis de cette maison de douleur, de ce Palais lugubre & désert, le cœur oppressé, les yeux humides, & plongé dans mes tristes réflexions. En traversant les appartemens, je m'arrêtai encore, & je disois en moi-même : Quelle solitude ! quel abandon ! quel silence ! O Silence, compagnon de la Nuit & de l'Infortune, puissance solitaire que Thompson, occupé de ses méditations (2), invoquoit pour éloigner de lui les importuns, tu veilles jour & nuit à la porte du malheureux ; tu veilles seul auprès de lui pour entendre ses gémissemens & ses soupirs ; & tu nous annonces que la fortune, les plaisirs & les hommes l'ont abandonné pour te le livrer. Mais si le sommeil pénetre jusqu'à lui, & lui apporte l'oubli de ses maux, ô Silence ! veille encore, & sois du moins sa sauvegarde.

---

(1) Ambassadeur de France.

(2) Poëme sur les Saisons, *Chant IV.*

Je ne troublerai point le repos de l'infortuné; aſſis à ſa porte, j'écrirai, pour me ſoulager, me précautionner & m'inſtruire, les réflexions qu'il vient de m'inſpirer.

Cette chaîne de malheurs qui eſt ſuſpendue ſur nos têtes, nous menace tous; nous ne voyons pas celle qui, trop ſouvent inviſible, lie les évenemens, qui établit l'ordre & la ſuite des choſes. Nous l'admirons dans le mouvement général, ſans la connoître (1); & lorſque les malheurs ſe ſuivent, nous appelons communément cette chaîne une fatalité qui nous déconcerte & nous pourſuit.

Les vertus, les bienfaits & les graces (2) ſe tiennent par la main; les richeſſes & les plaiſirs ſe réuniſſent. Dans nos revers, comme dans nos erreurs, *une chûte toujours attire une autre chûte*; & lorſque les maux viennent enſemble, ils paroiſſent ſur nos têtes comme ces oiſeaux qui volent par troupes, qui ſillonnent l'air en le traverſant, & rempliſſent toujours un grand eſpace ſur le terrein où ils vont ſe repoſer.

---

(1) *Eſt enim admirabilis quædam continuatio ſerieſque rerum, ut aliæ annexæ, & omnes inter ſe aptæ colligatæque videantur.* Cic. de Nat. Deor.

(2) *Segneſque nodum ſolvere Gratiæ.* Hor.

Mais d'où vient qu'on dit par-tout, comme les Grecs, que les malheurs se suivent ? comme si tous les hommes étoient convenus de ne pas voir le malheur seul, ou si le malheur ne venoit seul quelquefois, que comme l'avant-coureur de ceux qui viennent & qu'il appelle même à sa suite.

Il est certain que, dans l'ordre physique, les fléaux & les calamités se succedent. Tous les tableaux de l'Histoire sont uniformes sur ce point. Ils nous représentent la guerre, suivie des horreurs de la famine & de la contagion, qui dépeuplent un pays déja dévasté. La famine, dit un Auteur moderne (1), ayant à sa suite les maladies, le brigandage & les séditions, acheve l'horrible tableau de ce malheureux temps.

Mais les malheurs particuliers doivent-ils former le même tissu ? Ah ! quoique de nature différente, ils se rapprochent & se ressemblent; ils nous étonnent en se succédant de la même maniere.

Pour essayer de nous rendre raison des causes de nos maux accumulés, considérons les hommes

---

(1) Précis Philosophique de l'Hist. d'Angl. *Tom. I. pag.* 44. *Terris incubuit cohors.* Hor.

qui les endurent, & ceux qui contribuent à les augmenter. « Des maux ! Dieu bienfaiteur, disoit Young (1), » ils ne sont pas de toi, tu » n'en as point faits ; ils sont l'ouvrage de » l'homme, il en a créé une foule ».

Les hommes accablent trop souvent le malheureux : ils finissent bientôt par haïr celui qu'ils ont offensé, & le malheureux ajoûte lui-même à ses peines ; c'est ainsi qu'elles s'accroissent & se multiplient sous nos propres mains.

Abandonné dans la disgrace, le malheureux n'est que trop souvent confondu même avec le coupable, & rarement lui pardonne-t-on les moindres torts qu'il peut avoir. On le fuit comme un homme infecté de la lepre, & qui ne doit plus vivre qu'avec des lépreux. Il fuit lui-même (2) ces hommes opulens & fortunés, dont les regards l'attristent & l'humilient. Tel fut le sort de Philoctète, livré à sa douleur, & abandonné dans l'Isle de Lemnos (3).

Le malheureux fuit, & des ennemis cruels le cherchent, pour le persécuter encore ; &

---

(1) XIII. Nuit, *pag. 339.*

(2) *Vellet & infelix Palamedes esse relictus.* Ovide.

(3) Art. I. Sect. III. Soph.

quand la mesure est remplie, les ames tendres, compatissantes, sensibles, n'ont plus la force de l'approcher, ni de soutenir un spectacle trop affligeant. Elles ne supporteroient pas la vue d'un être souffrant, qui, dans l'excès & le frémissement de la plus vive douleur, s'emporte même contre le Ciel qu'il accuse (1).

Dicit in æternos aspera verba Deos.

Nous abandonnons ainsi nos semblables, & l'on n'en est pas étonné; nous ne craignons pas même la honte & le reproche de l'abandon. Mais c'est avec étonnement que l'Histoire parle d'un de ces animaux domestiques, caractérisés principalement par leur reconnoissance & leur fidélité, qui tout-à-coup, oubliant l'une & l'autre, abandonna son Maître, Prince disgracié, pour s'attacher, à l'exemple des hommes, au nouveau Roi, qui avoit fait déposer son Souverain (2).

Que deviendra donc l'infortuné livré à lui-

(1) Tibulle.

(2) Ce chien, dont le nom s'est conservé, s'appeloit *Math* : il abandonna Richard II, dépossédé par le Comte de Lançastre. *Revolut. d'Angleterre*, Tom. II. pag. 336.

même, & délaissé, sans secours, sans appui, sans espoir ? Acheverons-nous de l'accabler ? Laisserons-nous croûler ce mur entr'ouvert & ébranlé par une violente secousse, lorsqu'on pourroit l'étayer & le soutenir ?

Le mortel heureux, opulent, toujours courageux & plein de confiance, risque tout & réussit ; car, comme le malheur, un succès en amene ordinairement un autre. Le malheureux tâtone, hésite, délibere, & perd le moment précieux (1) : souvent même à la vue du danger, sa propre frayeur le précipite. Tel qu'un homme qui, sortant du grand jour, entre tout-à-coup dans un lieu obscur : il ne voit, il ne distingue plus les objets comme auparavant ; il ne chancelle plus, sans tomber ; pour lui les écueils & les peines semblent se multiplier sans cesse.

Nous nous plaignons de ceux qui nous abandonnent dans la disgrace ; & depuis notre existence n'en sommes-nous pas avertis ou prévenus ? Ne nous a-t-on pas dit de tout temps, & dans toutes les langues : « Heureux mortel, si

---

(1) *Res timida est omnis miser.*
Ovid. ex Ponto, Ep. VII. L. II.

» la fortune te tourne le dos, tôt ou tard, tu » n'auras plus d'amis »? *Solus eris :* vous n'aurez plus autour de vous *tous ceux que la fortune faisoit vos serviteurs* (1).

Ne voyons-nous pas chaque jour que les hommes ne regardent avec plaisir que ces feuillages verds qui les ombragent, & qui s'élevent au-dessus de leurs têtes? Ils foulent aux pieds la feuille dessechée qui tombe; elle devient le jouet des vents, jusqu'à ce que la pluie & le torrent achevent de l'entraîner ou de la détruire.

N'ajoûtons-nous pas nous-mêmes à nos maux? Nous ne découvrons pas nos plaies sans les faire saigner encore; &, pour exciter la pitié de ceux que nous croyons peu sensibles, nous exagérons volontiers ce que nous souffrons; enfin, parvenus à un certain dégré d'infortune, nous comptons nos maux, comme le vieillard compte ses années, en y ajoûtant toujours quelques années de surérogation.

Tout ce qui nous touche, même légerement, réveille le sentiment d'une douleur que le temps n'a point oblittérée. On n'est guères blessé extérieurement, sans heurter, malgré ses précau-

---

(1) Malherbe.

tions, par l'endroit ſenſible, contre tout ce qu'on voudroit éviter. Tout ce qu'on diſſimuleroit, & ce qu'on ſentiroit avec peine dans un autre temps, eſt reſſenti vivement, & devient une ſenſation douloureuſe, ou un malheur de plus, lorſqu'on eſt déja affecté : de-là ces plaintes qui raſſemblent & multiplient tout ce qu'on peut avoir éprouvé ſucceſſivement.

Notre luxe exceſſif, qui fait conſpirer à notre ruine les progrès & la perfection des Arts, n'aggrave-t-il pas encore le poids de nos miſeres ? Les privations qui nous affligent, auroient-elles coûté des regrets aux hommes qu'on nous repréſente dans ces temps que leur ſimplicité nous fait regretter malgré nous, où un Sage diſoit à ſon ami :

« QUELS momens heureux nous avons paſſés » dans la maiſon de Phocion ! Au retour de » notre promenade ſur les bords du Céphiſe, » nous prîmes un repas frugal. Non, mon cher » Cléophane, les repas du grand Roi ne valent » pas les légumes aprêtés ſans art par la femme » de Phocion (1).

Si vous êtes dans l'obſcure néceſſité, les anciens Grecs vous ont dit :

---

(1) V. Entretien, *pag.* 155.

« Les Dieux donnent toujours peu à ceux
» qui ont besoin de tout (1).

» Les Dieux versent sur les mortels des maux
» qui n'ont point de terme » (2).

De-là ce découragement qui met si souvent le comble à l'infortune.

J'ai dit, oui, j'ai osé dire au malheureux qu'il est sans espoir (3). Mais l'espérance *qui, sans bonheur, rend l'homme heureux*, revient tôt ou tard ; elle ne l'abandonne point.

Il miser suole
Dar facile credenza a quel che vuole (4).

Elle ne meurt que dans le vieillard, & même avant lui.

Un homme de mérite, avec qui j'ai voyagé, ayant perdu, par des malheurs successifs, tout ce qu'il avoit amassé, portoit avec lui le reste

---

(1) Ἀιεὶ γὰρ σμικροῖς σμικρὰ διδοῦσι θεοί. *Callim. Hymn.* Littéralement : « Les Dieux donnent toujours peu à » ceux qui ont peu ». Ce que M. *du Theil* a bien mieux rendu par ce vers heureux :

LES Dieux, à qui n'a rien, ne donnent jamais rien.

(2) Πήματα γάρ τ' ἄϊδηλα θεοὶ θνητοῖσι νέμουσιν.

Apollon. L. I. Arg. v. 298.

(3) Young.

(4) Orlando Fur. Canto 1°.

de

de sa fortune : il le perdit encore, par l'infidélité d'un dépositaire. Je courus chez lui, pour lui faire des offres & le consoler. *Félicitez-moi*, me dit-il ; *je n'ai plus rien à perdre ; je n'ai donc plus que du bonheur à espérer.*

O malheur ! toi seul éleves & fortifies l'homme ; c'est toi qui le rends compatissant (1) & géné-

---

(1) Que la nature & la douleur ont de force & d'expression lorsqu'elles défendent la vertu contre celui qui veut abuser de l'infortune ! Un Capitaine du Martigues, (petite ville de Provence,) commandant un vaisseau marchand sur lequel j'étois embarqué, me racontoit qu'un matelot de son pays avoit épousé une femme jeune, belle & vertueuse. Cette femme, ayant dépensé peu-à-peu l'argent que son mari lui avoit laissé en s'embarquant, eut recours à un Bourgeois du Martigues qui la protégeoit. Cet homme, épris tout-à-coup de la beauté de l'emprunteuse, osa mettre au service qu'elle lui demandoit, un prix que l'honnête femme indignée lui refusa sans hésiter, dans l'espérance que son mari reviendroit bientôt. Le matelot n'arrivoit point, & en peu de jours toutes les ressources de cette femme étant épuisées ; la cruelle nécessité se fit sentir. Elle étoit mere ; ainsi craignant de voir périr de besoin & l'enfant qu'elle nourrissoit, & un autre un peu plus âgé qui lui demandoit du pain ; elle alla retrouver son tyran, dans l'espérance de le fléchir. Les prieres & les larmes n'ayant pu rien obtenir du barbare, elle fut obligée de capituler ; & vaincue par le besoin ; elle lui permit de venir souper pour passer ensuite la nuit avec elle. Après le souper, qui fut triste, l'amoureux Bourgeois, la pressant de

reux. Dans l'ivresse de la prospérité, l'homme oublie son Dieu, il s'oublie lui-même ; & l'Etre suprême n'abaisse & n'arrête ses regards que sur le mortel malheureux qui souffre sans murmurer. Le *temps de l'adversité est la saison de la vertu* (1). Qu'est-ce qu'un homme caressé par la fortune, enivré par les plaisirs, élevé par la prospérité ? Il n'est grand, il n'est vraiment estimable que lorsqu'il éprouve ses forces en luttant contre la douleur & l'adversité, lorsqu'il se montre supérieur à ses ennemis. Ce n'est pas dans le calme, ou dans la saison des vents favorables, qu'on reconnoît l'habileté du Nocher; il faut qu'il sache gouverner son vaisseau parmi les flots mutinés & dans la tempête (2).

---

remplir leurs conventions, se coucha le premier pour l'enhardir. La pauvre femme prend alors au berceau son enfant qui étoit endormi, & le pressant contre son sein, les yeux remplis de larmes, elle lui dit : *Tete, mon enfant, & tete bien ; tu reçois encore le lait d'une honnête femme que la nécessité poignarde Demain.... que ne puis-je, hélas ! te sévrer ? demain tu n'auras plus que le lait d'une malheureuse.....* Ses larmes acheverent. Le Bourgeois ému du spectacle, & déconcerté, s'enfuit en jettant sa bourse & en s'écriant : *Il n'est pas possible de résister à tant de vertu.*

(1) Young, *XIII. Nuit, pag. 331.*

(2) Ce n'est pas sur les bords d'un fleuve

N'accuſons pourtant pas les hommes ; la Nature leur a donné (peut-être à différente meſure) la ſenſibilité, la pitié. Ils ne ſont pas nés du moins ce qu'ils ſont devenus en ſe dépravant : c'eſt la corruption des mœurs qui les a rendus inſenſibles ou malfaiſans ; mais le plus malfaiſant ſera toujours le plus malheureux des hommes. Car le malheureux aura toujours, parmi ſes ſemblables, des protecteurs & des amis. Les Grecs doivent ſe ſouvenir que les Athéniens, leurs ancêtres, avoient érigé des Autels, & conſtruit un Temple à la Pitié.

« L'ame du malheureux, dit un Sage moderne (1), » eſt une eſpèce de centre où ſe » réuniſſent en quelque ſorte toutes les ames » des autres hommes, pour ſouffrir (avec lui) » tant qu'il ſouffre. Ses cris, ſes gémiſſemens, » ſes prieres, ſont des ordres auxquels tout » obéit. Aucun ne peut ceſſer de ſouffrir, que » lorſque le malheureux qui l'implore, eſt ſans » douleur ; ainſi, par le moyen de la ſenſibi-

---

Où dorment les vents & les eaux,
Qu'il fait ſa véritable preuve, &c.
Malherbe ; Ode I.

(1) De la Sociabilité, *Tom. I. pag. 110.*

» lité, il a un empire naturel ſur les autres » hommes » (1).

Ils ne fuient ces hommes ſenſibles, & ne s'éloignent, que parce qu'ils ne pourroient réſiſter au ſpectacle le plus capable de les émouvoir. Que ne doit-on pas au courageux bienfaiteur, qui va chercher l'infortune pour la ſoulager ? Heureux, heureux encore celui qui, n'ayant rien à ſe reprocher, n'a rien à reprocher aux autres ! qui, dans la détreſſe, peut dire & même éprouver,

« Qu'un ami véritable eſt une douce choſe ;
» Qu'il cherche nos beſoins au fond de notre cœur ;
» Qu'il nous épargne, &c. » (2).

Goûtons les douceurs de la vie, mais occupons-nous quelquefois de ſes amertumes & de ſes malheurs ; ne fût-ce que pour nous préparer à ceux auxquels nous ſommes tous expoſés (3).

---

(1) Les Gètes, cruels & farouches, pleuroient avec Ovide exilé & malheureux.

Nulla Getis toto gens eſt truculentior orbe :
Sed tamen hi noſtris ingemuêre malis.
De Ponto, Ep. VII. L. II.

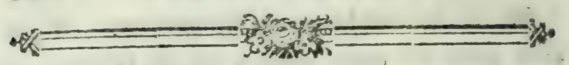
(2) La Fontaine.

(3) . . . . *& quæ tibi læta videntur,*
Dum loqueris, fieri triſtia poſſe, puta.
Ovid. de Ponto, Ep. III. L. IV.

J'ai vu des malheureux, & mon cœur eſt encore plein de cette image ; j'ai eu la force de ne pas détourner mes yeux. J'ai dit : Je ſuis homme, & je dois m'affliger avec des hommes livrés à la douleur. Je n'ai aujourd'hui que des plaintes & du fiel amer dans ma bouche. Je ſuis comme ce Voyageur altéré de Virgile, qui crache la pouſſiere en ſortant du tourbillon épais qui l'enveloppoit, au milieu du jour, dans un chemin aride & couvert d'un ſable brûlant, ſur lequel il n'a pas ceſſé de marcher.

Ceu pulvere ab alto
Cum venit, & terram ſicco ſpuit ore viator
Aridus. Georg. Lib. IV. v. 96.





LETTRE XLV.

Aux Enfans de l'Auteur.

C'EST principalement pour vous, mes enfans ; c'eſt pour votre inſtruction que j'ai raſſemblé les différentes Lettres que j'ai écrites de Conſtantinople, d'Andrinople & de Smyrne, ſur les Mœurs & Coutumes des Grecs. Je dois vous laiſſer tout ce que j'ai pu faire d'acquiſitions en ce genre, & je déſire de vous rendre celles que j'ai faites, dans mes lectures ou dans mes obſervations, auſſi utiles que les autres.

Deſtinés à voyager, comme moi, dans le Levant, ou dans le Nord, vous trouverez le Journal de mes Voyages ; vous profiterez de mes remarques, & vous y joindrez les vôtres. Si nous corrigeons quelquefois ceux qui nous ont précédés, nous jouiſſons plus ſouvent de leur travail, & de ce qu'ils ont fait avant nous.

Dans vos lectures & dans vos voyages, attachez-vous à étudier les hommes ; vous ſerez toujours avec eux les plus forts, lorſque vous les connoîtrez bien. C'eſt alors qu'en vous examinant vous-mêmes, & en vous comparant aux

autres, vous ferez plus portés à acquérir ce que vous trouverez vous manquer; à supporter dans les autres les défauts qu'on supportera dans vous-mêmes, & à pardonner les imperfections d'autrui, pour mériter l'indulgence dont vous aurez besoin pour les vôtres.

J'ai principalement pour objet de vous inspirer le goût & l'amour des Lettres & des Arts, passions honnêtes, qui sont les plus doux préservatifs des passions dangereuses. Les occasions ne sont des écueils que pour les jeunes gens désœuvrés, qui vont au-devant d'elles. Je vous dirai, mes chers enfans, de Marseille, ce que Socrate disoit d'Athènes à son Disciple.

« Je crains beaucoup pour vous, disoit ce Philosophe au jeune Alcibiade. » Ce n'est pas » de vos dispositions ou de votre naturel que » je me défie ; mais je crains la force des » exemples dangereux que cette ville vous pré- » sente ; je tremble qu'ils ne soient plus forts » que vous & moi » (1).

J'ai ramassé mes Notes sur les Grecs, en lisant les anciens Auteurs, en considérant attentivement les hommes avec lesquels j'étois obligé

(1) Phil. Alcib. Dial. *Tom. III. p. 403.*

de vivre. Je n'aurois pas entrepris de faire le parallele des Grecs anciens & modernes, si je n'avois trouvé parmi ceux-ci que des usages communs à d'autres Nations. Ce ne sont pas quelques parties de détail, quelques traits peu intéressans, qui établissent une connoissance exacte; c'est l'ensemble qui décide & qu'on doit consulter.

Lorsque vous lirez, dans Virgile, le tableau naïf de l'Ane (1) qui vient chargé des fruits de la campagne, & y retourne avec les provisions de la ville, vous direz d'abord : *C'est ce qu'on voit tous les jours dans notre pays.* Mais ce foible trait, joint à quelques autres de même espèce, ne prouveroit pas que nous avons retenu ces usages des anciens Romains, nos alliés.

Je l'ai déja dit, on a trop méprisé les Grecs d'aujourd'hui, parce qu'on ne les a pas assez étudiés. La vieillesse qu'on respecte dans les villes & les anciens monumens, seroit-elle moins respectable dans une nation entiere, dans des

---

(1) *Sæpè oleo tardi costas agitator aselli,*
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.
Virg. Georg. L. V. v. 291.

hommes enfin, que les rides mêmes de la caducité ne défigurent jamais au point de les rendre méconnoiſſables ?

Reverere gloriam veterum, diſoit Pline le jeune à ſon ami, qui alloit en Grèce, *& hanc ipſam ſenectutem, quæ in homine venerabilis, in urbibus ſacra eſt* (1). Méfiez-vous de certains voyageurs ; tous n'ont pas vu les Grecs du même œil. Madame de Montagut, dont on a publié les Lettres (2), & à qui nous devons les premiers & les heureux eſſais de l'inoculation (que vous connoiſſez par votre propre expérience), pour avoir lu Homère & les anciens Poëtes, n'a pu s'empêcher, en voyant les fêtes & les danſes des Grecs, de les comparer, comme moi, aux anciennes ; mais elle a paru exagérer ce qu'elle voyoit, ſous un gouvernement qui permettoit la plus grande liberté, & même juſqu'à la licence. Tournefort, occupé de ſon objet principal, a jeté un coup-d'œil ſur le gros de la Nation, & s'eſt borné à ramaſſer des détails qu'on lui a dictés (3). Les Miſſionnaires n'ont conſidéré les

---

(1) *Lib. VIII. Ep. XXIV.*

(2) Lettres ſur le Levant, de Milady Montagut.

(3) Relation d'un Voyage du Levant, fait, par ordre du Roi, par M. Tournefort.

Grecs que par rapport à la Religion, ſur laquelle ils vouloient les inſtruire (1). M. Porter, Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, les a connus, jugés & définis (2).

J'ai parlé de l'amour des Grecs pour leur Patrie, & je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi, chez les Grecs Inſulaires, cet amour eſt toujours plus fort, plus décidé que chez les autres. Seroit-ce parce que l'Inſulaire, accoutumé à ſe regarder comme iſolé, & dans un petit monde à part, dont il a ſeul la plus grande idée, y eſt plus libre, plus indépendant, & conſerve plus fidellement ſes mœurs, & les uſages qui le diſtinguent ? Les Maltois éprouvent toute la force de cet attachement, & quelques avantages qu'ils trouvent dans un pays étranger, ils ne ſouhaitent que de vivre & de mourir dans leur pays natal.

Etudions les hommes, pour les comparer & à ce qu'ils ont été, & à ce qu'on nous en a dit. Je n'ai pas cherché Carthage ſur les ruines où Marius s'étoit aſſis fierement, pour comparer ſa diſgrace à la deſtruction de la rivale de

---

(1) Nouveaux Mémoires des Miſſions du Levant.

(2) Obſervations ſur les Mœurs, les Loix, la Religion & le Gouvernement des Turcs, par M. P.

Rome ; mais voyant, dans mon ſéjour à Tunis, les barbares ſucceſſeurs des Carthaginois, j'ai été frappé du caractere qui les diſtingue de tous les autres Barbareſques. On voit qu'ils occupent la place de ce peuple commerçant & navigateur, qui ne devint riche & puiſſant qu'en couvrant la mer de ſes vaiſſeaux.

Les Tuniciens ſont les ſeuls peuples de Barbarie qui ſoient en effet commerçans ; ils ont chez eux des Manufactures, dont nos meilleurs ouvriers en ce genre s'efforcent d'imiter le travail. Ils vont vendre eux-mêmes leurs marchandiſes en Turquie ; leurs caravanes vont au fond de l'Afrique, tandis que leur navigation porte leur commerce en Egypte & dans le Levant. Enfin, plus négocians que corſaires, ils ont retenu, comme par ſucceſſion, cet eſprit de commerce, qui a ſurvécu au génie guerrier de l'ancienne Carthage.

Pour écrire, & pour avoir le droit d'inſtruire les autres, ce n'eſt pas aſſez d'avoir vu les hommes : il faut encore avoir lu ce qui a été écrit par ceux qui nous ont précédés ; il faut ajoûter de nouvelles obſervations aux obſervations déja faites, & ſavoir diſtinguer ce que l'on ajoûte de ce qu'on ne fait que répéter : on ne

s'instruit pas autrement. Excepté même les sciences spéculatives, qui n'exigent que de l'étude & de la méditation, les autres connoissances sont imparfaites, lorsqu'elles n'ont été acquises que dans le cabinet.

Térence disoit :

Nullum est jam dictum, quod non dictum sit priùs.
Eunuch. in Prolog.

Que n'a-t-on pas dit de nouveau depuis Térence ? L'homme, borné, n'épuise jamais le sujet qu'il traite ; il ne voit jamais tout dans l'objet qu'il étudie avec la plus grande attention, & ce que l'un n'a pas vu, n'échappe pas à un autre. Il en est de même des remarques, des citations, des rapports. Ainsi mes Lettres ne vous dispenseront pas d'étudier encore les Grecs anciens & modernes, & vous ajoûterez de nouvelles Notes à celles que j'avois faites pour mon amusement & mon instruction.

Vous avez, par exemple, été frappés de la danse Grecque de Thésée. En la considérant avec attention, vous observerez que l'air, qui va d'abord lentement, lorqu'Ariadne parcourt, comme en tâtonnant, les premieres routes du labyrinthe, devient ensuite fort vif ; & qu'à la fin

ſon mouvement égale le *Preſto* le plus animé : c'eſt-à-dire que, quand Ariadne ſort du labyrinthe, en montrant ſon cordon d'un air triomphant, elle double & précipite ſes pas, à quoi répond la vivacité de l'air, pour exprimer la fuite d'Ariadne & de Théſée ; ce qui fait tableau.

Vous vous rappelerez auſſi ce que j'ai dit ſur l'ancienne coutume Grecque & Romaine, de porter ſon argent dans ſa ceinture, en liſant ce précepte de l'Evangile : *Nolite poſſidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis veſtris* (1).

Vous obſerverez que je n'ai pas parlé du goût que les Grecs ont toujours pour l'Epigramme & la Satyre : c'étoit leur ancien défaut. Vous lirez dans Tacite, & dans le beau Diſcours au Sénat, de Cremutius Cordus, Ann. 4. *Non attingo Græcos, quorum non modò libertas, etiam libido impunita ; aut ſi quis advertit, dictis dicta ultus eſt.*

Vous ne lirez pas Oppien, ſans déſirer que j'euſſe ajoûté à la deſcription que fait Claudien de la fille de Cérès, qui ſe pare & ſe couronne de fleurs, celle du Poëte Grec.

(1) S. Matth. *Chap. X. v. 9.*

« C'eſt ainſi qu'une jeune Bergere, dans un » beau jour de Printems, parcourt les vallons » & les montagnes, pour chercher les fleurs » nouvelles. Elle s'éloigne de ſa demeure, ſans y » prendre garde ; elle s'éloigne encore plus, » attirée par la douce odeur de la violette ; » elle ſourit avec joie à toutes les fleurs » qu'elle cueille ; elle n'en a jamais aſſez : elle » s'égare même pour en avoir encore, *erratque* » *inexplebilis*. Elle en couronne ſa tête, & re- » vient enfin, en chantant, à la cabane cham- » pêtre, où ſa mere impatiente l'attend » (1).

Lorſque vous lirez, ſur les bords de la mer Noire, le Poëme de la Pêche, du même Auteur, vous vous arrêterez à cette autre comparaiſon ſi vraie, ſi naïve & ſi touchante, qui vous rappelera les loix que la Nature a dictées, & qu'on ne retrouve que dans les cœurs excellens : vous l'écrirez de votre main, à côté de ce que j'ai rapporté d'Homère ſur la piété filiale.

« Un enfant, dit Oppien, rend à ſon pere » les ſoins qu'il en a reçus dans ſes jeunes an- » nées, en le ſoignant à ſon tour, en le dé- » fendant, en lui donnant la main, lorſque l'âge

---

(1) Opp. de Ven. *L. IV. v.* 366, &c.

» affoiblit la vue & les forces de ce vieillard :
» heureux ſans doute & bien ſatisfait de trou-
» ver dans ſon vertueux fils, la joie, le ſou-
» tien & l'appui de ſa vieilleſſe » (1) !

Vous remarquerez encore, au ſujet des danſes Grecques, & de l'opinion que les Anciens avoient de cet exercice, un trait que j'aurois dû citer à cette occaſion, & que vous lirez dans la Vie de Platon, par M. Dacier.

Ariſtide & Platon étant invités à un grand repas chez Denys le Tyran, il voulut les faire danſer, & leur fit donner pour cela des robes de pourpre. Platon refuſa la ſienne, en diſant qu'il auroit honte de danſer comme une femme; mais Ariſtide en prit une & danſa, parce que jamais femme, dit-il, n'avoit été déshonorée pour avoir danſé.

Si vous avez le bonheur d'entrer, comme moi, dans les jardins du grand Serrail, où je fus introduit avec les ouvriers François qui devoient accompagner les magnifiques préſens que l'Ambaſſadeur Turc, *Saïd Pacha*, rapportoit de France au Grand-Seigneur, vous verrez au loin, dans de vaſtes jardins, un Obéliſque que

(1) Opp. de Piſc. *L. V. v. 85*, &c.

je n'eus pas le temps de deſſiner, au bas duquel on lit cette Inſcription :

THEODOSIO MAGNO.

OB

GOTHOS DEVICTOS.

Ce monument fut ſans doute érigé en l'honneur de l'Empereur Théodoſe, en l'année 382, lorſque les chefs des Goths, ſoumis par ce Prince, vinrent à Conſtantinople ſe proſterner aux pieds du vainqueur, lui demander grace, & lui prêter ſerment de fidélité ; l'Empereur leur ayant permis de s'établir dans la Thrace & dans la Myſie (1).

Je reviens ſur ce que j'ai dit des uſages ſinguliers de l'Iſle de Métélin. J'avois prié M. de Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne, de les vérifier, & voici ce qu'il m'apprend ſur l'article des ſucceſſions.

« LES anciennes loix de l'Iſle attribuent en » entier l'héritage du pere & de la mere à la » fille aînée, ſans que les garçons puiſſent y » avoir la moindre part. Les habitans de l'Iſle

(1) Hiſtoire du Bas-Empire, *Tom. V. L. XI.*

» ſuivent

» ſuivent fidelement cette loi, quand les Offi-
» ciers Turcs qui commandent, ne les con-
» traignent pas d'adopter l'ordre de ſucceſſion
» établi par l'Alcoran ».

Lorſqu'il s'agit de faits ſinguliers, & ſur-tout déſavantageux pour ceux qu'ils regardent, on ne ſauroit trop vérifier les témoignages qu'on rapporte, ſi l'on eſt à portée de le faire, pour effacer, des Relations de certains Voyageurs, ce que ſouvent leur ſeule imagination leur a fait ajoûter aux objets qui les ont frappés, ſoit pour les défigurer, ſoit pour les embellir.

Je vous le répete, mes enfans : je n'ai pas tout vu, ni tout approfondi ; mes occupations ne m'en ont pas donné le temps. Mais les plus foibles recherches ne feront ſûrement pas inutiles à ceux qui viendront après moi, & qui voudront étudier ou même traiter une matiere que je n'ai pu qu'effleurer.

Vous-mêmes, en revenant ſur mes pas, vous trouverez bien des rapports, & beaucoup d'Uſages anciens qui me ſont échappés, ou dont je n'ai rien dit.

Ainſi vous remarquerez les occaſions où les Matelots Grecs couronnent de fleurs, ſuivant

l'ancien uſage, les pouppes élevées de leurs bâtimens (1).

Vous remarquerez auſſi parmi les Grecs, plus que dans aucun autre pays, l'affinité, les liaiſons qui ſe forment entre voiſins. Ce nom eſt ſacré chez les Grecs ; ils le prononcent affectueuſement (2), & toujours par préférence au nom propre. Une femme Grecque, en voyant ſa voiſine, ne manquera pas de lui dire : *Je vous ſalue, ma chere voiſine* (3). Le voiſin eſt regardé comme le parent le plus proche, & comme le meilleur ami ; il eſt le premier invité, & il eſt conſulté dans les occaſions. Voyez comment Térence, le Peintre fidele des mœurs Grecques, nous en repréſente la douceur & l'heureuſe ſimplicité (4) !

---

(1) *Jam portum tetigêre carinæ,*
Puppibus & læti nautæ impoſuêre coronas.
Virg. Georg. L. I. v. 304.

(2) On lit dans Plutarque, qu'un Athénien, voulant vendre une maiſon, fit publier qu'elle avoit de bons voiſins.

(3) Γειτονισάμου, guitoniſamou.

(4). *Tamen vel virtus tua me, vel* vicinitas, *quod ego in propinquâ parte amicitiæ puto, fecit, ut te audacter moneam & familiariter.* Ter. Heautont. Act. I. Sc. I. v. 4.

Monere oportet me hunc vicinum Phaniam, ad cœnam ut veniat. Id. Sc. II. v. 3.

Lorsque vous entendrez ce Dialogue vif & animé, dont j'ai parlé dans ma huitieme Lettre, vous croirez que M. l'Abbé Arnaud, en assurant que les Grecs font danser leurs mots cadencés (1), a entendu, comme moi, converser les Grecs. En effet, lorsqu'ils racontent, c'est dans l'action même qu'on les voit, & notre récitatif de Musique leur paroîtroit à la glace.

Vous boirez du vin doux de Samos, de Santorin & de Smyrne ; vous y retrouverez la douceur du miel, & vous vous souviendrez que les Anciens, & même les Romains, aimoient beaucoup ce mélange (2).

En examinant la grande statue Grecque de la Prêtresse, que j'ai placée au milieu de mes pins à la campagne, vous verrez que le voile ancien étoit bordé d'une frange, comme celui qu'on porte aujourd'hui l'est d'un tissu d'or.

Vous observerez, au détroit des Dardanelles,

---

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, *Tom. XXXII. pag. 432.*

(2) *Dulcia vina premes, nec tantùm dulcia quantùm*
Et liquida, & durum Bacchi domitura vaporem.
Georg. L. IV. v. 101.
Aufidius forti miscebat mella Falerno.
Horat. L. II. Sat. IV. v. 24.

que Virgile l'appelle, *Ostriferi fauces Abydi* (1). Il est vrai qu'il y a beaucoup d'huîtres sur cette côte ; mais les meilleures que je connoisse, se trouvent à Oxia, écueil voisin de l'Isle des Princes, qui n'est pas éloignée de Constantinople.

Voulez-vous bien connoître les hommes, avec lesquels vous serez obligés de vivre en pays étrangers ? Voulez-vous leur plaire & en être recherchés ? Apprenez leur Langue. Celle des Grecs ne vous sera pas inutile, & vous ne la parlerez bien qu'avec eux. Les Romains voyageoient en Grèce, pour se perfectionner & s'instruire ; la bonne éducation, chez eux, exigeoit la connoissance de la langue Grecque.

Aussi le fameux Marius, qui ne connoissoit que la guerre, disoit-il : « Je n'ai pas appris la » langue Grecque ; mais j'ai appris à com» battre & à vaincre les ennemis de la Répu» blique, & à ne rien craindre, que la honte » d'une mauvaise réputation : *Nihil metuere, nisi* » *turpem famam* » (2).

(1) Georg. *Lib. I. v. 208.*

Ostrea Circæis, Miseno oriuntur echini. Hor. ib.

Ostrea Tarentina & Lucrina optima.

Gell. L. VII. Cap. XVI. Senec. Ep. LXXIX.

(2) Sall. *Bell. Jugurth.*

Apprenez le Grec à Paris, mais apprenez des Grecs eux-mêmes à le prononcer. Je ne conçois pas comment leur prononciation, infiniment plus douce que la nôtre, & qui leur a été tranſmiſe par une tradition non interrompue, avec tant d'autres uſages, ne nous a pas ſervi de regle, & n'a pas terminé les diſputes élevées à ce ſujet entre les Helléniſtes.

Je n'entends certainement pas que vous appreniez du peuple & des Grecs des Iſles, à prononcer comme eux ; ce ſeroit vous dire que le Grec vulgaire eſt la langue Grecque qu'il faut étudier. Mais conſultez les hommes éclairés de cette Nation ; ceux qui ont reçu de l'éducation, & qui ſe diſtinguent par leur langage, comme par leur naiſſance. Allez ſur-tout dans leurs Egliſes ; écoutez comment les jeunes gens récitent & prononcent les verſets Grecs des Livres ſacrés. Vous avouerez que dans ces Livres, comme dans leurs Temples, la pureté de l'ancienne Langue & l'ancienne prononciation, ſe ſont également conſervées.

Entrez dans une de ces Egliſes, vous n'y verrez qu'un ſeul Autel, &, dans le Sanctuaire, un ſeul Prêtre ; les Chantres ſont des deux côtés. Après eux, viennent les hommes ; les

femmes ſont à part, & ſéparées des filles ; les enfans ſont ſous les yeux de leurs parens ; tous prient debout, & ne ſe mettent à genoux qu'aux fêtes de la Pentecôte. Un profond ſilence regne dans le Temple ; deux jeunes enfans récitent alternativement, à haute voix, les verſets, que les Choriſtes répetent en chantant : point d'orgues ni d'inſtrumens qui détournent l'attention ; on prononce nettement, ſans enflûre, ſans couper ni diminuer les ſyllabes ; & c'eſt-là véritablement que cette prononciation, exacte & vraie, qui fait en Italie le principal mérite du récitatif de l'Opera, (que nos oreilles Françoiſes ne ſauroient goûter,) ſe conſerve & s'imprime dans la mémoire de ceux qui l'entendent. C'eſt-là auſſi que le Grec ignorant, qui ne ſait pas lire, à force d'entendre, vient à bout de répéter fidellement, & de bien prononcer tout ce qu'il peut retenir de l'Ecriture-Sainte (1).

Le plus fort argument en faveur de la prononciation des Grecs modernes, c'eſt que toutes les Egliſes répandues en Aſie, en Europe, & dans la Grèce, ne varient pas plus à cet égard, que ſur les rites & les cérémonies qu'elles ont

(1) *Staniſl. Velaſti. Diſſ.* pag. 27.

également conſervés. Les Perſes, les Romains & les Turcs ont bien pu ſubjuguer les Grecs, leur enlever leur pays, leur faire perdre leur liberté & leur Gouvernement, détruire leurs monumens, & s'emparer de leurs principaux Temples ; mais ils n'ont pu les contraindre à changer de langage, ni de Religion. C'eſt dans l'aſyle de cette Religion & de l'ancien culte, que la langue Grecque, avec ſon ancienne prononciation, eſt gardée comme un dépôt ſacré.

Les Grecs ſont tellement attachés à leur langue, qu'un Evêque Grec, étant venu à Chio, excommunioit les Prêtres Latins, non pas tant parce qu'ils ne reconnoiſſoient que le Pape pour Chef de l'Egliſe, que parce qu'ils ne ſe ſervoient pas de la langue Grecque pour le Service divin (1).

Nous n'apprenons nous-mêmes cette Langue que dans les ouvrages des Anciens, qui ſont parvenus juſqu'à nous. Ainſi nous avons pu vicier & changer leur prononciation ; au-lieu que les Grecs ont reçu ſucceſſivement, de pere en fils, la Langue de Démoſthène & de Platon, avec la maniere de la prononcer.

---

(1) *Vel. Diff.* pag. 26.

Il n'eſt donc pas douteux que les Grecs prononcent l'ητὰ & l'ιοτα, υ, οῖ, η, comme l'*ita*, ou l'*i* Latin ; que, puiſque ζυ, *vivat*, ſe prononce ζι, comme ζεῖ, *vivit*, la différence des mots confondus par le même ſon n'étant exprimée que par la maniere différente de les écrire & par les accens, nous devons prononcer comme eux. Pour juſtifier la conformité de l'ancienne prononciation avec celle des Grecs modernes, on ne manque pas d'exemples. Car d'abord à l'égard du B, que les Grec modernes prononcent toujours comme V conſonne, les Médailles anciennes des villes où on lit ΝΕΡΒΑ pour *Nerva*, ΒΗΡΟΣ pour *Verus*, ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ pour *Valerianus*, &c, dépoſent en faveur de leur prononciation.

Mais, pour ſavoir abſolument à quoi vous en tenir ſur l'ancienne & la nouvelle prononciation du Grec, liſez la Diſſertation du P. *Valaſti* de Chio, & ce qu'il rapporte de Démoſthène au Chapitre II de la quatrieme partie de ſon Ouvrage. Cet Auteur a traité ce ſujet à fond, & il ne laiſſe rien à déſirer ſur un point qui a ſi long-temps partagé les Savans, lorſqu'il n'étoit donné de l'être qu'à ceux qui ſavoient le Grec & le Latin. Vous lirez, avec plus de fruit, cet Ouvrage en Grèce.

Pour continuer, ſur ce ſujet, tout ce qui vient à l'appui de mon opinion, je ne dirai pas que les ſavans Académiciens de Paris, qui ſont de l'opinion contraire, ſont ici mes Parties adverſes, puiſque je les regarde comme mes Juges. Je dois principalement ſubordonner ma façon de penſer ſur cette queſtion, à un Avis qui eſt pour moi de la plus grande autorité : c'eſt celui de M. *de Villoiſon*, qui, dans une Diſſertation poſtérieure à la premiere Edition de mon Ouvrage, s'eſt déclaré contre mon ſentiment, avec toute l'honnêteté dont il eſt capable, comme avec une ſupériorité de lumieres & de connoiſſances à laquelle je ſuis auſſi flatté qu'empreſſé de rendre hommage.

J'ai trouvé, au Cabinet du Roi, une Médaille, qui prouve que la diphthongue EI ſe prononçoit, comme aujourd'hui, par le ſon de la derniere voyelle. C'eſt une Médaille de Néron, ayant au revers LEIBERTAS, pour *Libertas. Caput Libertatis.*

Dans les Médailles Grecques de Vaillant, on lit conſtamment ΝΕΡΟΥΑΣ, pour *Nerva ;* ΟΥΗΡΟΣ, pour *Verus* ; ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, pour *Valerianus :* par où l'on voit que les anciens Grecs ſubſtitoient la dipthongue OY à l'V conſonne des Ro-

mains ; mais l'emploi qu'ils faifoient de la même diphthongue, pour rendre l'U voyelle des Romains, prouveroit ou que l'V confonne de ces derniers ne fe prononçoit pas comme nous le prononçons, ou qu'il entroit beaucoup d'arbitraire dans la maniere de rendre les lettres d'un Alphabet par celles de l'autre. Les anciens Grecs écrivoient *Julia*, ΙΟΥΛΙΑ ; *Livia*, ΛΙΟΥΙΑ.

S'il falloit chercher des autorités, pour les oppofer à celles que rapporte M. de Villoifon, je dirois qu'Ulpien, qui vivoit fous Alexandre Sévere, vers la fin du IIe fiecle & au commencement du IIIe, dans la Loi premiere *de Cenfibus*, en parlant des colonies Romaines de la Paleftine, écrit : *Divus quoque Severus in Sevaftenam civitatem coloniam ducit.* C'eft de *Samarie* dont il eft queftion dans ce paffage, dont le nom, fur les Médailles, eft écrit CEBACTH. Dans la Carte de *Peutinger*, dreffée vers la fin du IVe fiecle, fous le regne de Théodofe, le nom d'une ville du Pont, que les Grecs écrivoient ΣΕΒΑΣΤΙΑ, eft écrit en Latin *Sevaftia*, & les habitans modernes de Sébafte, dans la Cappadoce, appellent cette ville *Sivas*. Or comme ces peuples, & les Turcs qui les gouvernent, ont dans leur Langue la lettre B, ils

prononceroient *Sibas*, s'ils avoienr entendu prononcer le nom de cette ville *Sébaste* par les Grecs qu'ils y ont remplacés. Mais une réflexion de Cellarius, à l'occasion du nom de *Sebastia*, écrit *Sevastia* dans la Table de *Peutinger*, porteroit à croire que la prononciation du B Grec peut avoir changé vers le IIIe siecle de notre Ere, & avoir commencé dès-lors à être prononcé comme notre V consonne.

Vous allez voir maintenant l'Avis que j'ai pris, à Rome & à Venise, des Professeurs Grecs, qui ne sont pas pour la prononciation adoptée à Paris. Voici d'abord comme étoit conçu la demande :

SI DOMANDA l'opinione delli Professori, e persone erudite sopra la Questione seguente.

I Greci moderni pronunziano la lettera B *come il* V *consonante, onde si crede che li Antichi avevano l'istessa pronunziazione, mentre nelle medaglie scrivono* ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, *per* Valerianus, ΝΕΡΒΑ, *per* Nerva, *&c.*

E ben vero che non avendo il v *dovevano supponere il* b, *osservasi che li Hebrei pronuntiavano il* beta *come il* v.

Anche i Greci moderni pronunziano l'ultima lettera sola delle diphtongue, cioè, dicono è *pro* αι, *i pro* ει.

L'una e l'altra pronunziazione moderna, e certamente la più dolce, e mi pare essersi conservata nella Grecia d'alli antichi, benche i defensori dell' opinione contraria, oppongono molti validi argomenti; e sopra questa lite esistente da molto tempo, conviene di raccogliere le opinioni delli giudici di Roma.

La Réponse des Professeurs de Rome, datée du 30 Juin 1772, est exprimée littéralement en ces termes :

« IL B GRECO si pronuncia promiscuamente » per *Bita*, e per *Vita* a piacimento di chi » legge. Il vedersi scritto ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, e ΝΕΡΒΑ » nelle Medaglie Greche, non è indizio della » pronuncia di *Vita*, o di *u* per mancanza della » lettera *u* istessa in quella Lingua, giacchè il più » delle volte si trova ad operato il diftongo ΟΥ, » onde si scrive ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, e ΝΕΡΟΥΑ; ma tal » maniera di scrivere è indizio piuttosto dello » scambiamento dell' ΟΥ, e Β appresso de' Gre- » ci, come pure un simile scambiamento è co- » mune ai Latini tanto antichi, quanto di mezza » età. Si vedano tutti i raccoglitori di antiche » Lapidi, e Medaglie tanto Greche, quanto » Latine; e si vedano tutti i Diplomatici, e Pa- » leografi, oltre molt' altri scrittori innumera-

» bili, che trattano di questo. Promiscua pure,
» ed arbitraria è presso gli Ebrei la pronuncia
» della lettera *Beth*, quale chi fa equivalere
» al suono di *Bh*, che di V consonante. Circa
» poi alla pronunciazione de' dittonghi o sciolti,
» o legati, la questione è cosi nota, e lunga,
» che non fa mestieri interloquirvi. In Roma
» (per tacere di altre stampe estere, e molte)
» si sono stampati Libri in difesa dell' una, e
» dell' altra pronunciazione; il Préson Grego-
» rio Piacentini, Monaco Basiliano, ed il P. Sta-
» nislao Velasti difesero con due differenti Libri
» la lezione antica de' dittonghi legati, e l'altre
» cose unite a questi; siccome un altro Gesuita
» sotto il nome Arcadico di Martisbo Sarpedo-
» nio difese l'opinione contraria. Per altro la ma-
» niera di leggere, che serbano i Monaci della
» magna Grecia, i Popoli dell' Arcipelago, ed
» i Greci, che offiziano in Roma la Chiesa di
» S. Atanasio, non che gli stessi Monaci Basi-
» liani, che sono e in Roma, e in Grotta fer-
» rata, sembra la più certa, e la più vera: giac-
» chè, se qualchè vestigio è pur rimasto, come
» sembra verisimile dell' antica pronuncia Greca,
» sembra insieme cosa probabile molto, che
» presso i succennati Popoli, e Monaci siasi con-

» ſervata. Eſſi dunque leggono , e pronuncia-
» no , come il P. Piacentini, ed il P. Velaſti
» pretendono. Di ciò, che è conſegrato da un
» uſo coſi eſteſo, e coſtante, non ſempre ſi può
» render ragione, mentre la ragione ſteſſa cede
» all' uſo univerſale. Perciò anche nell Uni-
» verſità della Sapienza di Roma ſi tiene queſto
» antico, e ricevuto modo di pronuncia ».

Je vous laiſſe , mes Enfans, à vous décider ſur cette diſcuſſion, quand vous ſerez parmi les Grecs. Peut-être aurez-vous autant de plaiſir à la reprendre ſur les lieux mêmes, qu'à y lire les Auteurs anciens & les Voyageurs. En liſant les premiers ſur-tout, vous aurez la ſatisfaction de vous rappeler les hommes célebres dans le pays où ils ont vécu, & de dire au Cap Janiſſaire :

Hic eſt Sigeïa tellus.

Mais quand vous ſerez ſur les bords du canal qui ſépare l'Europe & l'Aſie, ou dans la forêt de Belgrade ; ou lorſqu'en ſortant de Péra, vous vous aſſeoirez ſur les marches du Cimetiere des Arméniens & des Grecs, j'aime à me flatter, mes Enfans, que vous direz avec le même plaiſir, & avec le ſentiment que j'éprouve

en parlant de vous : *C'est ici que mon Pere seul avec un livre, ou accompagné d'un ami, a passé les plus doux momens de sa jeunesse.*

Pour moi, en vous voyant partir, je vous adresserai les adieux que Tibulle fait à son cher Messala :

Ibitis Ægeas, sine me, Messala, per undas, &c.
Epargnez les adieux à mon ame affligée,
Chers enfans : vous verrez sans moi la mer Egée.



RÉPONSE

D'ALPHONSE GUYS,

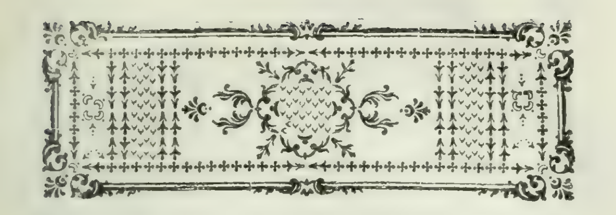
A la Lettre précédente.

« JE prends la plume pour mes freres & pour » moi. Je voudrois avoir celle de mon pere, » pour lui répondre. Ce que nous lui devons, » & ce qu'il nous inspire, est trop vivement » senti pour pouvoir être exprimé, même par » ses enfans. Mais notre silence ne seroit-il » pas interprété à notre désavantage ? Ren- » dons un témoignage public à celui qui s'est » occupé de notre instruction & de notre bon- » heur. Avouons, avec toute la reconnoissance » dont nous sommes pénétrés, que notre bon- » heur est son ouvrage.

» OUI, mon Pere, sans vous, nous au- » rions aimé les Grecs anciens & les Grecs » modernes ; mais vous les rendez si intéres- » sans pour nous, qu'ils ont sur notre cœur » des droits de préférence. Les Romains en- » voyoient leurs enfans en Grèce ; vous rou- » vrez pour nous la même école ; vous nous faites

» faites moiſſonner des fleurs & des fruits dans
» des champs devenus ſtériles, où l'on ne croit
» voir que des ronces & des arbuſtes ſauvages.
» Que dis-je ? Nous irons glaner après vous ;
» nous ferons le voyage de Télémaque ; nous
» nous repoſerons délicieuſement ſur ces tom-
» beaux que vous avez décrits ; & là nous
» joindrons votre ſouvenir à celui de nos Maî-
» tres, qui ont illuſtré la Grèce & leur Patrie.
» Pour moi, qui n'aurai que mes crayons, je
» deſſinerai, ſur mes feuilles, les mêmes ta-
» bleaux, pour ajouter mes deſſins à ce que
» vous avez écrit. Les fêtes Grecques, les or-
» gies, les danſes même les plus agréables,
» au-lieu de m'égayer & de me diſtraire, m'at-
» tendriront, en me rappelant votre ſouvenir.
» Je graverai votre nom ſur les monumens les
» plus anciens que le temps a reſpectés. Puiſ-
» ſions-nous graver ce foible hommage de notre
» reconnoiſſance ſur le monument le plus du-
» rable, en le mettant à la ſuite de vos leçons
» & de vos bienfaits » !

Da, pater, Augurium.



JOURNAL
D'UN VOYAGE
DE CONSTANTINOPLE
A SOPHIE.

Et hæc olim meminisse juvabit.
Virg. Æneïd.

A M. BOURLAT DE MONTREDON.

A Marseille, ce 10 Septembre 1766.

J'AI retrouvé, mon cher & ancien Ami, le Journal que vous me demandez de mon Voyage de Constantinople à Sophie,

& je vous l'envoie. Vous vous rappelez que je vous l'avois adressé, ainsi qu'à notre ami M. de Peyssonel ; je vous prie de vous souvenir encore que j'étois jeune quand je le fis, *& que je serai toute ma vie, &c.*





JOURNAL.

A Messieurs B. D. M. & D. P.

LETTRE PREMIERE.

A Ponte-Picolo, le 28 Avril 1744.

JE ferai exact, mes chers Amis, autant qu'un Voyageur peut l'être. Je vous ai promis le Journal de notre route ; je le commence aujourd'hui : notre premiere journée en vaut la peine. J'écris avant de me coucher ; je ne dormirai vraisemblablement pas beaucoup : mon lit est si dur, les Puces Turques sont si mauvaises, mes voisins font tant de bruit ; enfin je suis si réveillé, que voilà bien des raisons pour ne pas dormir.

Peu de temps après vous avoir quittés à *Joup*, nous sommes montés à cheval avec M. le Baron Zaï (1). Le jour étoit beau ; mais j'ai été encore plus enchanté de la beauté de la cam-

(1) Gentilhomme Hongrois, qui avoit suivi en Turquie le Prince Ragotsky.

pagne. Tous les arbres ſont verds, & les prairies émaillées de fleurs. Ce qu'on voit de Conſtantinople en s'éloignant, eſt ſi agréable, & offre un aſpect ſi riant, qu'on ne peut le quitter qu'avec regret.

Nous avons vu, à *Daout-Pacha*, toute la nation Hollandoiſe qui venoit à petits pas; nous avons devancé cette foule. L'humeur taciturne m'avoit ſaiſi; je n'étois pas à mon aiſe en compagnie. Rigo me faiſoit des contes du bon vieux temps, très-ſatisfait de l'attention avec laquelle je paroiſſois l'écouter. Il m'a fait malheureuſement des queſtions, auxquelles j'ai répondu ſi mal, ſi peu conſéquemment, qu'il a vu que j'étois occupé d'autre choſe. Si ceci dure, je ſerai un mauvais compagnon de voyage. Je ſuis tout à Conſtantinople; gardez donc mon cœur, tout flétri qu'il eſt, & laiſſez-moi le reſte, je veux dire, la bonne humeur que j'ai perdue.

Nous ſommes arrivés ici à midi. On ne voit *Ponte-Picolo* que quand on y eſt; le village, qui eſt aſſez grand, eſt au pied d'un coteau, & tout-à-fait ſur le bord de la mer. Le Pont n'a rien de remarquable, il eſt même fort délabré; les Turcs l'appellent *Kuchiuk tchekmégé*, c'eſt-à-dire, le petit tiroir: on n'a pu me dire

pourquoi on lui a donné ce nom ſingulier.

On nous a conduit à un *Kam* ſur le bord de la mer, où on a logé M. l'Ambaſſadeur (1). Il étoit arrivé depuis deux heures avec ſon bateau. Il a eſquivé le cérémonial & l'embarras des adieux ; & tandis que la foule l'attendoit au Palais, il s'eſt échappé par la petite porte. Quand on ſe quitte pour long-temps, peut-être même pour toujours, & qu'une longue & douce habitude rend cette ſéparation difficile & dure à ſoutenir, les adieux ſont accablans ; il vaut mieux les éviter. J'aimerois bien pourtant ceux d'un Berger que vous connoiſſez :

Phyllida amo ante alias ; nam me diſcedere flevit ;
Et longum, formoſe, vale, vale, inquit, Iola (2).

On aime ſouvent de pareils adieux, pour le plaiſir de s'en vanter ; mais tout le monde n'eſt pas le bel Iolas.

J'ai trouvé nombreuſe aſſemblée dans le Kam,

---

(1) M. Calkoen, Ambaſſadeur de Hollande.

(2) A la ſeule Philis je veux être fidele :
J'ai vu, quand je quittai ces lieux ;
Ses pleurs couler de ſes beaux yeux.
Adieu, bel Iolas, adieu, me diſoit-elle ;
Elle a redit vingt fois de ſi tendres adieux.

qu'on appelle par honneur *le Palais de son Excellence.* C'est une vaste & puante écurie étayée par de grosses poutres, ouverte de tous côtés, & qui ne ressemble pas mal à une place démantelée. Elle sert pour les chevaux, & au milieu on fait la cuisine ; à côté de la porte, est une longue & vieille échelle, qui sert d'escalier pour monter aux appartemens de M. l'Ambassadeur. M. Calkoen, malgré son chagrin, n'a pu s'empêcher de rire, en me voyant, de l'admiration avec laquelle je regardois son nouveau Palais, & il a eu la bonté de me prévenir que nous serions souvent plus mal logés. Ce n'est qu'au dîner que je ne me suis pas apperçu du changement : il y a eu deux grandes tables très-bien servies ; & si cette chere peut durer, cela dédommage beaucoup. J'ai assez bien dîné pour un homme occupé de tant de regrets ; & j'ai remarqué que, quoique toute la troupe des adieux & des voyageurs eût l'air triste, on n'en tomboit pas moins vigoureusement sur les bons morceaux.

On m'avoit parlé d'un grotte fort curieuse à voir, & j'avois grande envie d'y aller ; mais il y a loin, & le temps pressoit. Son Excellence, à qui je fis part de ma curiosité, me fit

donner ſon grand bateau, des flambeaux, & tout ce dont je pouvois avoir beſoin. Tous les curieux m'ont ſuivi ; &, quoique tard, nous ſommes partis avec bonne proviſion de biere. Les eaux douces forment une baye aſſez large, qu'il faut traverſer ; mais quel a été notre embarras, quand nous nous ſommes trouvés au bout ! Il a fallu pouſſer le bateau à travers des roſeaux ; &, quoique nous euſſions pris un Pilote, nous n'en ſavions pas plus où aborder. Après avoir fait un pont le mieux que nous avons pu, nous ſommes deſcendus ; mais nouvel embarras, nous enfoncions dans la boue : enfin, à force de barbotter, nous avons trouvé la terre ferme, & nous marchions avec une ardeur qui nous promettoit des merveilles.

Après avoir paſſé le Phlégéton & le Cocyte, nous avons trouvé un vallon très-agréable : c'étoit l'Eliſée. On voit à l'entrée un petit village, & ce vallon m'a beaucoup plu. Des fleurs tant & plus : notre herboriſte a trouvé beaucoup de cette plante appelée *Satyrion*, dont la racine eſt fort ſinguliere. Après avoir marché une bonne demi-heure, comme gens que la curioſité talonne, nous ſommes arrivés, bien eſſoufflés, au pied de la montagne, & nous avons grimpé juſqu'à l'ouverture de la grotte.

Nous y ſommes entrés en tâtonnant ; mais en avançant, à la lueur de nos flambeaux, la grotte s'eſt élargie, & nous avons trouvé la forme d'un autel taillé dans le roc. Au-deſſous eſt une autre grotte, que nous aurions voulu viſiter, mais la nuit approchoit ; le Maître-d'hôtel crioit à pleine tête qu'il falloit partir ou coucher là. Un de nos bateliers Turcs m'aſſuroit que ce ſouterrain alloit juſques à Sainte Sophie. C'eſt véritablement une tradition du pays ; mais ſi le vallon eſt charmant, la grotte n'eſt bonne que pour les Bergers qui s'y retirent.

Cependant nous avons penſé payer cher notre curioſité. Après avoir regagné, avec beaucoup de peine, notre bateau, nous avons mis à la voile pour arriver plutôt. Il s'eſt élevé un vent affreux, & dans l'obſcurité nous craignions d'aller nous briſer contre le pont, parce qu'il faut paſſer ſous les arches. La frayeur avoit ſaiſi nos compagnons ; pour moi, enveloppé dans mon manteau, je ne diſois mot, mais je n'étois pas plus à mon aiſe. Enfin nous ſommes heureuſement arrivés ; on nous attendoit avec un peu d'inquiétude. Me voici à préſent couché dans un vilain trou, avec Muſtapha, mon Janiſſaire, qui ronfle à mes côtés, ſans dire *garre* ; je lui

envie bien ce ſommeil, & je l'attends avec autant d'impatience que le jour.

LETTRE II.

A Ponte-Grande, à 9 heures du ſoir: le 29 Avril.

ME voilà en train d'écrire; je viens de faire une expédition, & je continue. Dieu veuille que le Journaliſte ne ſe laſſe point. J'ai fait aujourd'hui tout le chemin à cheval; il n'eſt pas long, à dire vrai, mais un carroſſe tente bien un Voyageur comme moi. Beau jour, belle campagne. Nous avons déjeûné à mi-chemin, dans un petit bois qu'on trouve à gauche: il y avoit anciennement un Serrail du Grand-Seigneur; mais ce Serrail, que le temps a fait tomber en ruine & abandonner, eſt devenu la retraite des voleurs, qui y attendent les paſſans. M. *Carajac*, notre premier Drogman, nous a raconté preſque tous les aſſaſſinats qui s'y ſont faits. Pour moi, j'ai parcouru ce bois, dont j'ai été très-content: j'y ai trouvé de ces grands arbres touffus,

Qui umbram hoſpitalem conſociare amant.

Après le déjeûner, je me ſuis écarté; j'ai dé-

couvert un tapis de gazon au bord d'un ruiſſeau, endroit ſolitaire & charmant ; j'ai eu le temps d'y lire & d'y rêver : jugez, mes chers Amis, avec quel plaiſir, avec combien de regrets !

Nous n'avons fait que trois lieues pour arriver ici. La vue de *Ponte-Grande*, de deux villages, dont l'un eſt à chaque bout de ce grand Pont, du baſſin des eaux douces, de la mer & des coteaux voiſins ; tout ce ſpectacle eſt délicieux.

Ce ſont pluſieurs petits ponts, joints les uns aux autres, & aſſez bien conſtruits, qui font ce long & grand Pont, qu'on appelle *Buyuk chekmégé*, ou le grand tiroir. Il y a dans ce village, un Kam Royal, couvert de plomb & fort vaſte : on y donne à manger *gratis* aux voyageurs ; les ragoûts ne ſont pas fort appétiſſans, mais la faim les aſſaiſonne. C'eſt un bâtiment fort grand, fait comme une véritable écurie, autour duquel regne une banquette aſſez haute, ſur laquelle on étend des nattes pour ſe coucher ; les chevaux ſont placés aux pieds des voyageurs. Je me figure déja que je ne ſerai pas fort à mon aiſe dans un pareil logement à mon retour ; mais il faut ſe faire à tout.

Je commence à me reconnoître avec nos compagnons de voyage ; ils ſont tous très-honnêtes, & on me careſſe comme l'enfant gâté de la troupe. Notre Excellent Ambaſſadeur s'eſt déridé aujourd'hui. Nous avons bu à table aux ſantés intéreſſantes de *Péra*, un peu triſtement à la vérité ; mais je crois qu'à force de boire, nous parviendrons à rire à la fin. Après les profuſions de vin, il y a eu des effuſions de cœur ; tout cela me regardoit auſſi : on n'eſt jamais ſi à ſon aiſe, que quand on n'eſt pas obligé de ſe contraindre.

Nous avons dit, répété, commenté & médité ces vers de Zaïre :

Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuſe Contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Mais mon cœur auſſi-tôt, prêt à me démentir,
Fait en ſecret des vœux pour n'en jamais ſortir.

L'application n'eſt-elle pas bien juſte ? M. Calkoen, qui, par trente ans de réſidence, avoit acquis droit de Bourgeoiſie à Conſtantinople, le regrette, à ce que je crois, plus qu'il n'a regretté ſa patrie. Si vous recevez tous les ſoupirs que nous vous envoyons, vous devez nous regretter auſſi & nous plaindre à chaque inſtant.

Voilà des pages d'écriture, j'ai l'ardeur des commençans ; car c'eſt, ce me ſemble, un peu trop écrire pour quelqu'un qui a beſoin de dormir, & à qui le genou ſert de pupitre. Pour le coup, ma foi, le Journaliſte *ſoupire*, *étend les bras*, *ferme l'œil & s'endort.*

LETTRE III.

A Ponte-Grande, le 30, Jeudi matin.

IL pleuvoit à verſe hier au ſoir, mais le jour eſt beau, & je ſuis content. Je trouve bien incommode de ſe lever à quatre heures pour ne partir qu'à ſept : comment faire ? En attendant, j'établis mon cabinet dans mon carroſſe, & j'acheve ici ma journée d'hier. Je n'ai preſque point fermé l'œil. On m'avoit logé avec le Baron Zaï, dans la meilleure maiſon du village, & dans la même chambre. Le Baron eſt un furieux dormeur. Son grand nez, toujours chargé à mitrailles, fait un bruit épouvantable ; on ne peut pas tenir à côté de lui.

Je me ſuis amuſé à cauſer en Grec avec notre Hoteſſe, qui eſt fort jolie. C'eſt une Dame du lieu ; & voici ſon hiſtoire. Un vieux Grec, fort

riche ; l'avoit épouſée par belle paſſion, & le bon vieillard, au bout de trois mois, a terminé ſa courſe dans le lit nuptial ; mais pour la conſoler de ſa perte, il lui a laiſſé tout ſon bien. Elle s'en ſeroit ſûrement conſolée à moins, puiſque, le deuil fini, la riche veuve a donné ſa ſurvivance à un jeune & joli garçon qu'elle a tiré de la charrue. On ne fait pas mieux dans notre pays.

LETTRE IV.

A Sélivrée, le 30 Avril, Jeudi au ſoir.

NOTRE route aujourd'hui n'a pas été déſagréable. Je ne ſais ſi c'eſt que j'obſerve mal, mais je n'ai rien vu de remarquable. Au reſte, mettez-vous à ma place : j'étois un peu fatigué d'hier, & je me ſuis mis à côté de ſon Excellence dans le carroſſe, que j'ai trouvé très-commode : on y eſt du moins mieux que ſur la ſelle. Nous y avons beaucoup cauſé, beaucoup diſputé ſur la Morale, ſur les Anciens, ſur les Modernes, &c. Je voudrois pouvoir vous redire tout ce que j'ai entendu ; cet Ambaſſadeur m'apprend une foule de belles choſes. C'eſt un ré-

pertoire d'érudition, & ſa Philoſophie eſt admirable. Je crois déja qu'elle me menera loin, & au-delà d'Andrinople ; ajoûtez-y une légere impulſion de curioſité, & je paſſe le mont *Hæmus*.

Nous avons déjeûné auprès d'une belle fontaine, & à un village ſitué ſur le bord de la mer, qu'on nomme *Combourgas*. Je l'ai viſité ; j'y ai vu les ruines d'une vieille Egliſe Grecque, & des femmes tant & plus ; elles ſortoient de tous côtés, par pelotons, pour nous voir. La faim fait, dit-on, ſortir le loup hors du bois ; la curioſité fait ſortir les femmes. Celles-ci ne ſont pas jolies ; mais elles nous ont donné des fleurs & du *Caïmac* : ce ſont les préſens de la ſaiſon.

Nous avons ſuivi le bord de la mer, toujours ſur le ſable, juſqu'à Pivados. C'eſt un autre village un peu eſcarpé, où l'on conſtruit beaucoup de bateaux & de ſaïques. Là nous avons dit adieu à Neptune, & nous ſommes arrivés ici avec la pluie.

Sélivrée, appelée autrefois *Selimbria*, eſt une petite ville fort peuplée, bâtie ſur le bord de la mer, & ſur une hauteur où il y avoit autrefois une citadelle, dont il reſte peu de choſe. J'y ai vu l'Egliſe Grecque, qui eſt ancienne &

aſſez

assez bien bâtie. Il y a quelques belles maisons ; cependant nous sommes fort mal logés dans des Kams qui par-tout ailleurs seroient inhabitables.

Voici une aventure de ce matin, qui vous divertira plus que moi. J'ai voulu, par fantaisie, me servir d'un Barbier Turc ; je me suis fait conduire par mon Janissaire à une boutique. On m'a bien regardé de la tête aux pieds, après quoi le maître m'a fait asseoir sur une pierre. Après avoir été lavé & frotté pendant un quart-d'heure, j'ai senti, non le rasoir, mais un couteau qui m'écorchoit. Ce maudit Turc me tordoit le cou ; il mettoit ma tête sur son genou, & il n'y avoit pas à reculer. Au reste, j'ai eu beau dire, mon Barbier Turc, par scrupule, n'a jamais voulu me raser la moustache. Enfin, pour comble de guignon, en me tordant la tête, il a fait tomber ma perruque dans la boue qui remplissoit sa boutique. Jamais étonnement ne fut pareil à celui de ce Musulman à la chûte de ma chevelure. Il restoit immobile, le rasoir à la main, & tous les assistans de se récrier, en riant, sur ma disgrace. J'ai ramassé tristement ma sale perruque, que je n'osois remettre, & je suis sorti aussi confus

qu'on peut l'être de mon aventure, dont j'ai pourtant été obligé de rire avec les autres : il ne falloit pas moins pour faire diverſion à la mélancolie de M. l'Ambaſſadeur, qu'elle a beaucoup amuſé. Riez-en auſſi pour votre compte, mais profitez de l'avis.

LETTRE V.

Vendredi, premier de Mai.

Le chemin a été court, & pourtant ennuyeux. J'avois grande envie de quitter Sélivrée ; j'y étois fort mal couché dans un vilain trou, où les rats, pendant la nuit, mangeoient ma chandelle. Ils ont heureuſement reſpecté mon Horace, qui étoit à côté de moi. Je commence, quoique mal à mon aiſe, à bien dormir.

Les plaines ont commencé : elles ſont à perte de vue, & j'en ſuis déja fort ennuyé. Nous voici à *Kéniclé* : c'eſt un très-méchant village, & notre *Konak* ne vaut pas mieux que celui de Sélivrée. On appelle *Konak* l'endroit où l'on doit coucher. Chacun, en arrivant, s'empreſſe de demander ſi le Konak eſt bon ; & quand il eſt mauvais, on s'en prend au Chiaoux & à

l'Aga. J'ai fait aujourd'hui connoiſſance avec notre Viſir Aga, chargé de la conduite de M. l'Ambaſſadeur. Il paroît aſſez délié, & n'eſt pas novice : ces ſortes de commiſſions ſont fort bonnes. Ces Agas font bien valoir les ordres du Sultan ; ils mettent tout à contribution, & gagnent beaucoup. Les villes & villages par où nous paſſons, ſont obligés de fournir le logement & toutes les proviſions néceſſaires. L'Aga, qui nous devance, ſe ſaiſit des maiſons qu'il trouve à ſon gré, & déloge le maître. Ceux qui ne veulent pas quitter leur maiſon, compoſent avec lui pour une certaine ſomme ; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes ſouvent mal logés, au profit du Viſir Aga. Adieu, je vais dîner, & demain, à *Tchiorlou* ; vous ſaurez le reſte.

LETTRE VI.

A Tchiorlou, Samedi matin, 2 Mai.

Si les jours étoient beaux, on pourroit ſe conſoler des mauvaiſes nuits ; ou ſi on paſſoit une bonne nuit, un mauvais jour ſeroit plus ſupportable. Devinez où j'ai couché hier au ſoir ;

je vous le donne en dix. Dans un Kiosk ? Non. Dans le Kam ? Non. Dans une écurie ? Dix fois non. Dans un misérable grenier, sur un grand tas de foin. On m'avoit donné une chambre ayant vingt fenêtres tout ouvertes. Le vent étoit fort & très-froid. J'ai cherché un autre gîte, & je n'ai pu trouver que ce mauvais grenier tout à jour, où après avoir beaucoup travaillé, avec mon compagnon, à boucher un grand trou avec la porte qui étoit par terre, nous nous sommes mis à l'abri tant bien que mal. Notre pauvre Révérend, qui cherchoit aussi où coucher, est venu, sans lumiere, dans notre grenier, & il est tombé dans une trape qui étoit à l'entrée. Nous l'en avons tiré avec beaucoup de peine, non sans rire de l'attitude tout-à-fait plaisante dans laquelle nous l'avons trouvé.

J'ai quitté, avec grand plaisir, cet affreux village. J'y ai pourtant fumé avec les Turcs, pour hûrler, comme on dit, avec les loups. J'étois un peu accablé : mais après m'être promené pour me dissiper, je me suis assis à l'entrée du Kam ; on m'a donné une natte, & me voilà au milieu de nos Janissaires. Ils m'ont invité à fumer avec eux. Je crois qu'en effet la pipe amuse, & fait penser : on laisse aller mélanco-

liquement ſes réflexions avec cette fumée que je n'ai pas le don de ſavourer auſſi-bien que ces gens-ci.

Ah ! mon cher, ma joie eſt extrême ;
On m'apporte maints gros paquets.
J'ouvre d'abord le tien : oui, c'eſt toi, c'eſt toi-même :
Tes détails ſont trop courts ; mais quels charmans portraits !
Ils me rendent préſens tous les objets que j'aime.

Il faut te le redire en proſe : j'ai lu & relu la Lettre de l'un & le joli Compliment de l'autre. Que l'exemple du Journaliſte vous engage à continuer ; je continue auſſi. Ne parlons plus de pipes. Nous voici à Tchiorlou : nous ſommes arrivés avec la pluie, & en vérité il fait bien froid ; auſſi avons-nous des cheminées & grand feu. Pour le coup nous ſommes dans une grande & belle maiſon, dans un *Palazzo.* Le maître eſt un Renégat Italien, qui gagne beaucoup à acheter & à vendre des moutons. Il a un certain air apoſtat qui ne me plaît point du tout. Je voudrois à préſent qu'on vînt me voir ; j'ai une chambre qui a trente-deux fenêtres, un grand & magnifique ſopha, de belles nattes, &, qui plus eſt, de jolies petites eſclaves, qui ſe montrent & fuient, comme Galatée, de la meilleure grace du monde.

Je n'ai plus envie de déloger. J'étois hier ſur le fumier de Job ; je ſuis aujourd'hui ſur le ſopha de la Volupté. Ainſi va le monde, & vont les voyageurs. Avec cette moralité, je vous laiſſe.

LETTRE VII.

A Careſteran, Dimanche au ſoir, 3 Mai.

NOUS avons pris congé de Tchiorlou ; c'eſt un gros bourg preſque tout peuplé de Janiſſaires. Nous en ſommes partis ce matin avec la pluie, & j'avois froid dans le carroſſe. J'aime bien ſon Excellence Hollandoiſe ; ſa morale eſt charmante. Nous avons beaucoup raiſonné ſur le Gouvernement Turc, ſur le Monarchique & le Républicain. Il m'a parlé des devoirs d'un Ambaſſadeur, & Vicquefort ou Pecquet n'a rien dit de mieux. On ſera content à Paris de cet Ambaſſadeur ; il voudroit bien m'y mener, & j'irois avec lui au bout du monde.

Nous avons déjeûné à mi-chemin, près d'un pont, & avec un vent toujours froid. On ne trouve pas un arbre dans tout ce pays. On m'avoit menacé d'une éternité de plaines, & nous y voici ; tout ennuie, dès qu'on n'en voit pas la fin.

Le vilain endroit que *Carefleran*, & l'affreux villàge ! Nous avons pourtant, dans notre cabanne, fait une partie de quadrille ; & j'ai trouvé ce matin un arbre, ſous lequel je me ſuis entretenu quelques momens avec Horace. Que je l'aime d'avoir dit :

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æſtivâ recreatur aurâ ;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem (1) !

Je vous charge du commentaire de cette ſtrophe : adieu. Mon domeſtique prend la liberté de me repréſenter qu'on n'écrit pas tant en voyage, & qu'il veut ſe coucher. Bon ſoir.

---

(1) Mettez-moi dans ces triſtes plaines,
Séjour des brouillards, des frimats,
Séjour où l'on ne connoît pas
Des Zéphirs les douces haleines ;
Ou bien dans ces déſerts affreux
Que Phébus brûle de ſes feux,
Mon cœur ſera toujours le même.
Par-tout un ſouvenir flatteur
Des plus charmans propos, d'un ſourire enchanteur,
M'offrira Lalagé que j'aime.

LETTRE VIII.

A Bourgas, Lundi au ſoir, 3 Mai.

NOUS voici à Bourgas, où nous avons fait une entrée en forme, tous à cheval, l'*Elchy* (1) à la tête, & nous, marchant deux à deux. Enfin nous avons vu des bleds, & une charrue trainée par douze bœufs. La terre, aux approches de ce bourg, a perdu cette inſipide nudité dont nous étions déja bien las : voici des coteaux, des vignes, des prés. L'aſpect de ce bourg eſt très-agréable : j'y ai déja parcouru une belle Moſquée fort bien bâtie, avec beaucoup de colonnes de marbre, un bain, & un Kam aſſez beau. Un bon vieux Turc, chez lequel eſt notre Konak, nous a fait un très-bon accueil. Il a reconnu ſon Excellence, qu'il héberge pour la troiſieme fois. La premiere fois, les gens de M. l'Ambaſſadeur mirent le feu à ſa maiſon ; ce que le bon homme voyoit tranquilement, en priant ſeulement M. l'Ambaſſadeur de ſonger à ſes équipages. Ce bon Muſulman

(1) L'Ambaſſadeur, mot Turc.

m'a embraſſé, parce que j'ai lu, ſur une muraille de ſa maiſon, une Sentence de l'Alcoran, que les Turcs répetent ſouvent. Il a été ſi content de moi, qu'il a prié de tout ſon cœur Mahomet de me convertir.

Enfin notre Baron va nous quitter, & en ſa faveur, nous paſſons ici toute la journée de demain. M. Carajat lui perſuada hier de prendre une pilulle d'Opium, dont il fut étourdi. Ce Médecin y eſt tellement accoutumé, qu'il en prend une pilulle chaque jour par plaiſir ; il en fait un éloge admirable. « L'opium, dit-il, eſt le » véritable or potable. C'eſt un remede excellent » pour les maux de l'eſprit, qu'il diſſipe tous. » Il guérit de l'amour, en nous donnant du dé» goût pour les objets qui l'inſpirent ; il nous » jette dans une douce rêverie ; ſes vapeurs ſe » diſſipent peu-à-peu, & à cette langueur ſuc» cede une gaieté qui nous met dans la ſitua» tion du monde la plus agréable. On rit, on » chante, on eſt tranſporté, on ſe ſent tout » autre, on babille, on a de l'eſprit, des ſail» lies ; enfin en doublant la doſe, le délire vient, » & l'on extravague ». Voilà l'Opium. M. Carajat éprouve tout cela ; effectivement je l'obſerve, & je trouve qu'il dit vrai. C'eſt un homme ſin-

gulier & charmant, d'une humeur douce, ordinairement ſérieux, mais enjoué quand il veut l'être, ou quand l'Opium travaille : il a beaucoup voyagé, il eſt ſavant, & bon Médecin. Sa femme & lui firent un jour un vœu de chaſteté pour ſept ans, & ils l'obſerverent ; autre effet de l'Opium. Il me conſeille d'en prendre, quand je voudrai faire des vers. Je ſuis preſque tenté de l'eſſayer, pour voir ſi les *Vers à l'Opium* valent mieux que les autres. Ce que je trouve d'admirable en lui, c'eſt qu'il obſerve tout, & qu'il raiſonne aſſez pertinemment ſur tout. Il eſt un peu minutieux pour les détails. Il a ſon fils avec lui, & il l'envoye en Hollande, avec M. l'Ambaſſadeur. C'eſt un jeune homme qui n'a encore rien vu, qui ſort des mains des eſclaves, un véritable enfant gâté, & auſſi neuf qu'on peut l'être.

LETTRE IX.

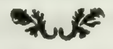
A Bourgas, Mardi matin, 6 Mai.

QU'ON dort bien dans une armoire, après avoir couché ſur la paille & ſur la terre ! J'avois fait mettre mon matelas dans un de ces

grands *doulaps* que vous connoiſſez : j'y ai dormi cette nuit comme une marmotte. Juſqu'à préſent je ſuis preſque le plus fort de nos compagnons de voyage : notre Excellence eſt malade d'une indigeſtion ; M. Scaki a la colique ; notre Révérend a la gravelle ; notre Viſir Aga eſt attaqué, de la tête aux pieds, du mal Turc, Napolitain, François, Américain, &c. appelez-le comme vous voudrez.

Il fait froid, & le mois de Mai n'eſt pas reconnoiſſable. Nous faiſons la carte de notre route. Nous avons bouſſole, compas, demi-cercle, tout l'appareil Mathématique ; & pour délaſſement, dans le carroſſe, Télémaque & la Bruyere. Voilà comme nous voyageons ; chacun met quelque choſe du ſien. Pour moi, je m'en tiens à mon Journal.

Nous trouvons par-tout des Cicognes, & j'aime à les voir. Les Turcs ont une eſpèce de dévotion pour ces oiſeaux, parce qu'ils ſont, dit-on, bienfaiſans : malheur à celui qui en tueroit une. Son Excellence les appelle *des animaux républicains*.



LETTRE X.

A Baba, Mercredi, 7 Mai.

VOICI enfin un des plus beaux jours qu'on puiſſe voir. Nous avons dit adieu à notre Baron, & nous voilà bien attriſtés par ſon abſence. Il ne falloit pas moins que la vue de *Baba* pour nous égayer : elle eſt charmante, &, pour le coup, les plaines ont ceſſé. Nous avons déjeûné dans le vallon de Tempé. La Moſquée du lieu eſt aſſez jolie ; elle a une belle fontaine, & la vue en eſt agréable. Elle eſt ſituée préciſément au milieu du bourg, dont toutes les maiſons ont des jardins. On entre par un pont aſſez bien bâti ; à côté, à main droite, on voit une vieille Chapelle de Chrétiens, où eſt enterré un Saint Turc. J'y ai fait, en arrivant, une ſtation. Ce bon Saint, qui donne ſon nom à l'endroit, eſt fameux ; on vient de fort loin pour lui brûler des chandelles & lui faire des offrandes. Il ne ſe donne pourtant pas la peine de faire des miracles, car le Derviche qui le garde m'a avoué très-naturellement qu'il n'en avoit vu aucun. Ce bon Derviche m'a frappé ;

c'eſt un beau vieillard habillé de blanc, avec une barbe reſpectable, qui eſt fort poli. On nous a montré, pour toutes reliques, la lance, le carquois, les flèches & le *tamhoura* (1) du Saint, dépôt qu'on garde très-ſoigneuſement. Voilà tout ce qu'il y a de plus curieux.

Nous avons rencontré aujourd'hui un Seigneur de Boſnie, qui voyageoit avec une grande ſuite; c'étoit bien la troupe la plus leſte qu'il ſoit poſſible de voir.

Je vais diner; demain nous *journaliſerons* encore à Hapſa, & puis nous verrons la terre promiſe d'Andrinople. *Ichalla.*

LETTRE XI.

A Hapſa, Jeudi, 8 Mai.

JE n'ai pas eu moins de plaiſir à découvrir Hapſa que Baba; la ſituation eſt la même. Au milieu du bourg, eſt une jolie Moſquée: il y a de plus un Kam magnifique & fort vaſte, avec une grande & belle cour. Nous ſommes aſſez bien logés chez le *Moutevely*, qui eſt un

(1) Inſtrument de muſique à cordes.

bon homme, & qui m'a déja régalé d'un excellent *iougourt* (1). J'ai trouvé encore ici un ruiſſeau, & ſur le bord de ce ruiſſeau, les filles du pays qui lavoient leur linge, non pas, comme les autres, avec les mains; mais, ce qui eſt plus rare & plus joli, avec les pieds, en cadence, en danſant & chantant des chanſons Grecques, qui ſe répetent en chœur. Ainſi toujours lavant qui danſoit, la leſcive alloit ſon train. M. Carajat, qui étoit avec moi, m'a dit qu'il a vu ſouvent de ces Lavandieres en allant en Valachie.

LETTRE XII.

A Andrinople, Vendredi, 9 Mai.

NOUS y voici donc; & quoique M. l'Ambaſſadeur ſoit preſſé de continuer ſa route, nous reſterons ici plus d'un jour. Il y a tant de choſes à voir! & ſi le détail ſatisfait autant que l'enſemble, tout mérite d'être vu. Nous ſommes partis ce matin fort gaiement; je n'aurois pas ceſſé de galoper, ſi on avoit voulu me ſuivre. Après

(1) Lait aigre & caillé.

avoir fait trois lieues, nous avons trouvé un ruisseau & un tapis de verdure; la table mise, & le vin au frais, nous avons déjeûné fort vîte; ensuite j'ai couru jusqu'à ce qu'on m'ait montré Andrinople, qu'on voit de fort loin. Comme je devançois tous les autres, j'ai apperçu le premier une grosse troupe qui nous attendoit à *Solachesmé* : c'est un Kiosk avec une fontaine à une demi-lieue de la ville. Tous les protégés de Hollande étoient là; le Consul d'Angleterre étoit à la tête de sa Nation, représentée par son fils; il n'y avoit qu'un seul François, venu pour me recevoir & pour m'offrir la maison de M. *Roux*. Notre Visir Aga avoit un gros cortége. Après un peu de repos, nous nous sommes mis en marche. J'étois à côté de notre Aga, qui me faisoit remarquer toutes les beautés du pays, sur-tout les Minarets de la fameuse Mosquée. Quoiqu'il y en ait quatre, on n'en voit jamais que deux. J'étois enchanté des dehors, sur-tout des jardins & de la campagne, qui est extrêmement agréable. Nous avons fait, je crois, le tour de la ville, & nous sommes enfin arrivés fort tard à un grand Palais qui nous est destiné. C'est le même où logent tous les Ambassadeurs, & où logea M. de Villeneuve. Ce

grand édifice eſt fort délabré, mais la ſituation en eſt admirable. Il y a des Kiosks tant & plus; on découvre toute la campagne, & les trois rivieres nommées *la Tounja*, *l'Arda* & *la Maritza*; le vieux Serrail eſt bâti ſur le confluent. Nous voyons tout cela de nos appartemens, & nous avons même un vaſte & beau jardin. On m'a donné auſſi une belle & grande chambre; mais j'ai préféré d'être chez M. Roux, qui eſt le meilleur hôte du monde, & fort amuſant par ſes naïvetés.

LETTRE XIII.

Samedi au ſoir, 10 Mai.

Pour le coup je ſuis bien fatigué de mes courſes. Nous avons été voir la belle Moſquée du Sultan Sélim : c'eſt, ſans contredit, ce qu'on peut voir de plus beau dans ce genre. J'en ai été très-content; & quoi qu'on m'eût dit, je ne me figurois rien d'approchant, ni de ſi bon goût. Je n'ai pas aujourd'hui le temps d'entrer dans aucun détail; ce ſera peut-être à mon retour. Je ſuis monté dans la premiere galerie d'un Minaret, & je ne voudrois pas y remonter par

cet

cet escalier tournant ; les degrés sont fort hauts, & j'en ai compté 150 : aussi mes genoux & mes jambes s'en ressentent un peu. Cependant la vue en vaut la peine ; elle est admirable, & je ne voulois plus descendre. On voit toute la ville, quantité de villages répandus autour, la plus belle campagne, avec les trois rivieres qui serpentent, & la vue s'étend fort loin. J'ai vu aussi le *Bazar* (1) : c'est un grand bâtiment fort long, bien bâti & bien percé. Me voilà décidé pour Andrinople. Cette ville a l'air d'une capitale ; les rues sont larges ; point de montées ni de descentes comme à Constantinople. Andrinople est une ville ancienne. « Oreste, qui étoit con-» temporain d'Abraham, la fonda du temps de » la guerre des Titans, après Jésus-Christ ». Voilà ce que m'en a dit M. Roux ; admirez cette érudition. Je vous en rapporterai bien d'autres traits aussi curieux & de cette force. Je ne vous dis pas encore tout ce que j'ai fait aujourd'hui ; le sommeil m'accable. A demain.

(1) Marché.

LETTRE XIV.

Dimanche, 11 Mai.

NOUS devions partir aujourd'hui ; mais toutes les puiſſances du pays s'y ſont oppoſées. Elles veulent jouir plus long-temps de ſon Excellence, qui ne les voit point ; elles y trouvent leur compte. C'eſt un compliment Turc auquel il faut pourtant ſe rendre, en le prenant pour ce qu'il vaut. J'ai été à l'Egliſe ; j'y ai vu le prie-Dieu de M. le Conſul de France, qui vend actuellement ſes marchandiſes à la Foire de *Sélimna.* Mettez bien enſemble & décemment, ſi vous pouvez, le prie-Dieu, la Foire, la Marchandiſe & le Conſulat.

LETTRE XV.

Lundi au ſoir, 12 Mai.

NOUS ne pouvons plus quitter Andrinople. Si j'étois ſeul, je ne l'attribuerois pas aux enchantemens de quelque vieille Thracienne (1),

(1) Ou *Theſſalienne.*

mais aux charmes de ma jeune Hoteſſe, qui eſt aimable & fort naïve. Je me trouve un ignorant auprès d'elle ; car elle m'apprend le jeu du *Mangala* (1), que je ne ſais pas encore. M. Roux eſt toujours inimitable : c'eſt le meilleur cœur du monde ; il vaut la peine d'être connu. Nous étions prêts ce matin, & tout le bagage étoit parti. On m'a fait voir l'aurore pour me faire monter à cheval ; mais les chevaux nous ont manqué. M. l'Ambaſſadeur a beau ſe fâcher, il ne partira que demain. J'ai vu aujourd'hui les jardins d'Andrinople, c'eſt le pays des roſes : j'ai cru voir d'un coup-d'œil toutes celles du Printems. Hier toute la nation Françoiſe, qui n'eſt pas nombreuſe, dîna chez M. l'Ambaſſadeur. Les Demoiſelles de M. Roux étoient de la partie ; & dans un pays tel que celui-ci, c'étoit du fruit nouveau pour nous. Nous avions encore M. Amirat, Conſul Anglois, qui me paroît de fort bonne ſociété. Je ne vous parle pas des Moines : il n'y en a que deux ici, qui en valent quatre, & je ſuis très-content de n'en avoir vu qu'un. Je vous laiſſe auſſi, pour dormir.

(1) Il ſe joue avec des coquillages.

LETTRE XVI.

A Mustapha Pacha Keupri, Mardi au soir, 13 Mai.

NOUS sommes partis ce matin tout de bon d'Andrinople. Comme je m'étois accoutumé à ces délais de chaque jour, j'ai été pareſſeux de me lever ; & puis le déjeûner, l'adieu & les embraſſades de mon Hôte ne finiſſoient plus. Auſſi j'ai bien trotté par la ville, pour courir après nos gens, que j'ai rattrapés dans la plaine. J'avois pour guide le fils de M. Roux, que M. l'Ambaſſadeur m'a permis d'emmener avec moi, pour me ſervir de compagnon au retour. Je n'en ſerai pas fâché, car je ſerai bien ſeul en revenant ; & quel ennui de revenir ſur ſes pas !

Nous avons fait aujourd'hui ſix lieues dans la plaine, ayant la riviere à gauche. A mi-chemin on s'eſt arrêté ſur les ruines d'un village que les Turcs ont détruit. C'eſt leur coutume quand ils vont à la guerre : ils font le dégât dans leur propre pays. La vue de ces ruines m'a tellement touché, que j'en ai crayonné ſur les lieux une légere eſquiſſe.

Après notre déjeûner, j'ai repris ma place dans le carosse de M. l'Ambassadeur. Il m'a raconté l'histoire du fameux Pacha de Bagdad qui tint tête à Schah Thamas, &, qui plus est, au Grand-Seigneur. Jamais sa Hautesse absolue ne put lui ôter son Gouvernement, où il s'étoit établi en Souverain.

Nous sommes ici fort mal logés. Je regrette le lit & la chambre de M. Roux. Une nuit est bientôt passée; mais les mêmes nuits reviennent un peu trop souvent. Le village est très-désagréable: il prend son nom d'un assez beau pont que Mustapha Pacha fit bâtir. On raconte même que le Sultan Bajazet voulut acheter ce pont, pour avoir le mérite de cette bonne œuvre. Vous savez que parmi les Turcs faire du bien au public, c'est travailler pour la vie éternelle: ils en esperent la récompense après leur mort. Ce n'est pas-là ce que je blâmerois dans la Religion de Mahomet. Mustapha Pacha ne voulut pas vendre un ouvrage fait pour son salut, dont le Sultan vouloit profiter. Aussi Bajazet, piqué de son refus, poussa-t-il son cheval dans la riviere, & la passa à la nage. Il n'y eut que son Ecuyer qui osa le suivre.

Nous nous sommes promenés jusqu'à la nuit

ſur ce pont avec M. l'Ambaſſadeur. Que notre converſation a été intéreſſante ! Elle rouloit ſur la vraie félicité. Varron a, dit-on, recueilli juſqu'à 288 opinions des Philoſophes ſur le bonheur. M. Calkoen ne les connoît point ſans doute ; mais je m'en tiendrois à la ſienne. Elle ſatisfait l'eſprit & le cœur, & je me ſuis trouvé tout autre après l'avoir entendu. Point d'ambition, beaucoup de goût, faire le bien, remplir ſes devoirs, ne goûter que les plaiſirs honnêtes, en évitant toujours l'excès, n'aimer que pour être aimé, &c. Je ne vous dirai pas tout, de peur de mal répéter ce que j'ai appris ; mais j'ai été ſi bien perſuadé, que je m'eſtimois très-heureux d'entendre Socrate. Cela m'a fait quitter le pont à regret, & à peine ai-je fait attention à la vue de la riviere & de ſes bords, qui ſont charmans.

LETTRE XVII.

A Hermanly, Mercredi au ſoir, 14 Mai.

J'AI vu aujourd'hui de près cet Hebre ſi fameux dans les Poëtes.

> Entre des bords toujours fleuris
> Coule ce fleuve ſi célebre.

Ah ! Muſes, ſi vos favoris
Venoient rêver ſur les rives de l'Hebre ;
Si, comme moi, Voltaire arrivoit ſur ces bords,
Il n'iroit plus au ſommet du Parnaſſe ;
Sa lyre ici feroit entendre les accords
De ce luth ſi vanté du Chantre de la Thrace (1).
Quel plaiſir, ſous ces ſaules verds,
De ſe livrer aux douces rêveries,
Et d'appeler, ſur ces rives fleuries,
Le Dieu de l'amour ou des vers !

Voilà des vers que la beauté du lieu m'a inſpirés, & vous diriez tout comme moi, ſi vous y étiez : *Le beau pays ! la belle campagne !* tout cela vu dans le plus beau jour du Printems. Nous nous ſommes arrêtés auprès d'un pont, & dans un endroit charmant. Le repas ſur le gazon me plaît toujours beaucoup. J'ai été très-content aujourd'hui de notre route & de l'endroit où nous nous ſommes arrêtés. C'eſt un de ces petits coins de la terre qu'Horace auroit préférés à tous les autres. Je me ſuis écarté dans un petit boſquet ; & c'eſt-là que j'ai crayonné les vers que vous venez de lire. J'ai cueilli des fleurs ; je me ſuis enivré de l'eau

(1) Orphée.

d'une fontaine qu'on vante beaucoup. Elle eſt véritablement très-bonne, ſur-tout pour moi qui la préfere au meilleur jûs de la treille. M. le Comte d'Uhlefeldt (1) a voulu, dit-on, en porter à Vienne ; il en fit remplir toutes ſes bouteilles vuides. Nous nous ſommes contentés d'en boire tout notre ſaoul.

Nous avons paſſé à *Sibitché.* C'eſt un petit village qui n'a rien de remarquable. Il y a ici un fort beau Kam, le plus grand qu'il y ait ſur la route ; & c'eſt un fort bel édifice. Je vous ai déja parlé de l'intérieur de ces bâtimens. Ce qui m'a fait ici le plus de plaiſir, ç'a été de voir une Fête champêtre, célébrée par les Bulgares. La table étoit miſe ſur le gazon. Les vieillards & les femmes mangeoient ; les filles & les garçons danſoient en branle. Le repas étoit vraiment ruſtique. Du lait, du fromage, des gâteaux, des outres d'où couloit le vin dans des taſſes de bois : voilà les mets qui le compoſoient. On m'a fait boire, & je ſuis entré dans le branle. Jamais Fête ne m'a plus ſatisfait que celle-là. La nouveauté plaît; mais cette ſimpli-

(1) Ambaſſadeur extraordinaire de l'Empereur, après la Paix de Belgrade en 1739.

cité me touche. Nos peres vivoient ſans doute ainſi. Il n'y a que la muſique Bulgare à laquelle je ne m'accoutumerois pas aiſément.

Au ſon d'un air très-ruſtique ;
La troupe ſe démenoit ;
A l'ombre d'un chêne antique ;
Le branle alloit & venoit ;
Et celui qui le menoit,
Qui par la main me tenoit ;
Avec une voix bachique
A mes côtés entonnoit,
Et, malgré moi, m'apprenoit
Sa monotone muſique.

Je puis dire avoir aujourd'hui hûrlé avec les loups ; car toutes les filles hûrloient en répétant le refrein de la chanſon Bulgare.

LETTRE XVIII.

A Duzoundgiora, Jeudi, 15 Mai.

Il a plu aujourd'hui, & je n'ai preſque rien vu ; je n'ai fait que regretter la journée & la belle route d'hier. Ce village-ci me déplaît, & je ſerai fort aiſe d'en ſortir. C'eſt le lieu de la Foire qui s'y tient toutes les années ; on y vend beaucoup de marchandiſes, & même des draps

de France. Il y a ici un Kam, qui ne vaut pas celui d'Hermanli. Je ne ſuis pas en humeur d'écrire, & tant mieux pour vous; car à force de m'ennuyer, je vous ennuierois auſſi.

LETTRE XIX.

A Caiuly, Vendredi, 16 Mai.

NOTRE route aujourd'hui a été aſſez amuſante. Nous avons vu trois villages, *Pachakiu*, *Sémiché* & *Couroucheſmé* : ce ſont des cabanes répandues çà & là. Nous avons dit adieu aux maiſons, & nous voici logés ſous le chaume :

ET ſous ce chaume, hélas! que l'on ſeroit heureux,
Si toujours aimé de Silvie,
On pouvoit, toujours amoureux;
Avec elle paſſer la vie (1) !

Je vous rappelle les vers d'un aimable Voyageur que vous aimez beaucoup, & je ſens tout ce qu'il exprimoit.

J'ai vu, dans un de ces villages, un Janiſſaire qui étoit autrefois de la garde de M. de Villeneuve. Il m'a reconnu d'abord; & il étoit

(1) Voyage de Chapelle & de Bachaumont.

ſi aiſe, qu'il n'a pas ceſſé de me le témoigner. Nous voyons, en paſſant dans tous ces endroits, les femmes ſur leur porte, avec du lait & des gâteaux qu'elles offrent aux Voyageurs. Les filles nous jetoient du bled & de l'orge, pour nous ſouhaiter l'abondance, objet de nos vœux. Les leurs ſe bornent au néceſſaire, & ces bonnes gens le trouvent à peu de frais. Si pourtant nous devons meſurer notre bonheur à nos beſoins, qu'on juge entre ces Bulgares & nous. Voilà de ces réflexions de Voyageurs qu'on fait en paſſant.

On m'a donné, en arrivant ici, une cabane pour logement; & j'ai bu, avec plaiſir, tout le lait que ma jeune Hoteſſe m'a offert. Cela vous ſurprend; je vais bien plus vous étonner. Cette jeune Hoteſſe, qui eſt aſſez jolie, la voilà endormie à mes côtés, auprès d'un Bulgare qui ronfle comme le Baron Zaï. La jeune fille dort auſſi, & ce n'eſt pas l'amour qui veille; car je ne ſuis occupé que de mon Journal. Je ris pourtant de ma ſituation; c'eſt la premiere fois que je vois mari & femme couchés enſemble. Les femmes Bulgares ſont d'une ſageſſe qu'on croiroit à peine, ſi on ne les avoit éprouvées; & cependant elles ne ſont point ſauvages. On pour-

roit parvenir à les gagner avec des liqueurs ; car elles les aiment beaucoup. Les filles ne portent ni coëffes ni chaussures : on les distingue aisément par-là. Elles portent sur le sein toute sorte de pieces de monnoie attachées l'une sur l'autre ; c'est leur principal ornement. Une robe de couleur obscure & d'étoffe fort grossiere, une chemise avec une petite broderie de laine, voilà tout leur habillement. Les cabanes sont de bois, & les murs, en dedans, sont revétus de plâtre. Il y a une espece de foyer au milieu, avec une chaîne suspendue, à laquelle on attache la marmitte à telle hauteur que l'on veut. La plupart de ces cabanes sont d'ailleurs très-propres, & ont deux chambres. La mienne n'en a qu'une ; aussi suis-je couché avec toute la famille. Demain mon Hotesse, en s'éveillant, ira traire du lait que je boirai. Je n'ai jamais tant vu de troupeaux que ce matin ; les plaines en sont couvertes. Mais voici une aventure qui n'est pas commune : vous ne la devineriez pas, il faut vous la dire.

Devant moi, ce matin, un gros Buffle s'arrête,
Pour mieux me contempler leve sa lourde tête ;
L'animal pesant & tardif
S'arrête fort souvent ; mais ce Buffle Bulgare

Ne me voyoit, je crois, d'un œil très-attentif,
Que comme un objet aſſez rare.

Ç'a été ma penſée au moins, & n'allez pas me déſabuſer : qu'y gagneriez-vous ?

LETTRE XX.

A Papaſly, le 17 Mai.

NOUS ne quittons plus les Bulgares : je ſuis accoutumé à les voir & à vivre avec eux. Nous avons déjeûné à *Jéni Mahullé* ; de-là juſqu'ici j'ai vu le plus beau pays du monde. Devinez à préſent où je ſuis. Sur le bord d'un ruiſſeau avec mes bons compagnons de voyage, Ovide & Horace. J'ai lu, j'ai rêvé, &, dans ce moment, je crayonne je ne ſais quoi. Cet endroit eſt charmant : il reſſemble parfaitement au Boulingrin de Belgrade. M. l'Ambaſſadeur a été frappé de la reſſemblance, & il a ſoupiré au ſouvenir de *Boſcobello.* Pour moi, je ſuis venu ſoupirer ici. Je me ſuis un peu écarté du village, mais je ne crains rien. Je me ſouviens de ce que me diſoit notre aimable Médecin Anglois, qu'en liſant l'Ode d'Horace,

Integer vitæ ſceleriſque purus, &c.

il s'enfonçoit dans la forêt de Belgrade, ſans

rien craindre. Je vous avouerai pourtant que je n'ai pas autant de foi que lui.

Me voici dans un lieu bien ſolitaire, mais ce n'eſt plus un Buffle maſſif qui me regarde : c'eſt une jeune femme qui eſt venue tout vis-à-vis de moi laver ſa chemiſe. Jugez de ſon étonnement, quand elle a vu de l'autre côté du ruiſſeau, qui eſt fort large, une figure comme la mienne, avec un bonnet de velours noir, & un livre à la main. Je l'ai ſaluée le plus poliment que j'ai pu ; & après m'avoir bien examiné, elle a commencé ſa leſſive. Je la détourne pourtant toujours un peu. C'eſt ainſi qu'autrefois Ulyſſe trouva, dans l'Iſle des Phéaciens, la belle Nauſicaé, fille du Roi Antinoüs, occupée à laver ſon linge avec ſes femmes. Me voilà comme Ulyſſe avec la Princeſſe de Papaſly. Cette comparaiſon eſt bien flatteuſe pour un Moderne qui aime autant les Anciens que moi.

A deux heures après midi.

JE ne me fie plus à l'Ode d'Horace : je n'ai jamais eu autant de peur qu'aujourd'hui. Je revenois tranquilement de ma promenade, quand je me trouve tout-à-coup aſſailli par dix ou douze gros chiens qui vouloient me manger. A peine

ai-je eu le temps de me ſauver à toutes jambes près d'une cabane, dont malheureuſement j'ai trouvé la porte fermée. Il m'a fallu reſter à l'entrée, n'ayant pour rempart de chaque côté qu'une haie. Je me défendois de mon mieux avec un petit bâton que j'avois ; mais j'étois inveſti, & les aſſiégeans furieux eſcaladoient déja le rempart. Figurez-vous Charles XII aſſiégé dans ſa maiſon de Bender par les Janiſſaires.

Tel rencoigné dans ma cabane,
Et n'ayant pas, comme Samſon,
Contre ces Philiſtins une machoire d'âne,
Mais un court & mince bâton,
Je me défendois comme quatre.
La troupe, en aboyant, me reſſerroit toujours :
J'étois déja las de combattre,
Lorſqu'une femme arrive à mon ſecours.

Le Ciel me l'a envoyée. La bonne femme, armée d'une branche de ſaule, a écarté d'abord les chiens, & m'a fait ſigne de la ſuivre. Elle m'a mené juſqu'à notre *Conac*, où je ſuis arrivé avec cette troupe de chiens, qui n'a ceſſé d'aboyer après moi. J'ai récompenſé ma libératrice, qui eſt venue fort à propos pour me délivrer ; car j'étois bien embarraſſé. J'ai conté mon aventure à M. l'Ambaſſadeur, qui m'a conſeillé ſagement

de ne pas m'écarter ſeul une autre fois, malgré l'Ode d'Horace & le précepte du Docteur Anglois. Il a raiſon, & je ne crains plus ici que les chiens Bulgares.

Aujourd'hui notre Aga dîne avec nous. J'allai le voir hier à ſon *Conac* ; il me régala d'un excellent pilau. Il vient toujours à moi, dès qu'il me voit ; il ne veut plus me quitter ; il me dit de pouſſer mon voyage un peu plus loin pour l'amour de lui ; enfin il a pour moi une amitié tendre, ou quelque choſe qui lui reſſemble. Il a pour cuiſinier un Arabe noir, dont je m'amuſe beaucoup. Je vais avec lui quand je monte à cheval ; je lui fais une penſion journaliere de trois à quatre priſes de tabac d'Eſpagne, que je lui fourre moi-même dans le nez ; il éternue un quart-d'heure, & pour le dédommager de cette épreuve, je lui donne du tabac rapé. Nous mettons dans ſa pipe de la poudre au-lieu de tabac ; nous lui faiſons mille niches. Il eſt auſſi bouffon qu'on peut l'être. La cloche ſonne, adieu : je vais dîner avec autant d'appétit que j'ai eu de peur ce matin. Demain j'écrirai de Philippopoli.

LETTRE

LETTRE XXI.

A Philippopoli, ce Dimanche, 18 Mai.

Nous ſommes arrivés ici ce matin, & nous ne partirons qu'après-demain. Notre route a été des plus agréables : toujours nous avons rencontré

Locos lætos, & amœna vireta.

Je ne ſais par quelle route Orphée deſcendit aux enfers ; mais je crois retrouver ici les champs Elyſiens ſi vantés. Quel plaiſir pour moi de voir ce mont Hœmus que Virgile a chanté ; ce mont ſur lequel Ariſtée, ſelon Diodore, devint inviſible, & fut regardé comme un Dieu par les Barbares de ce canton ! Je crois, en effet, que, s'il monta ſur le ſommet de la montagne, on ne le vit plus ; car on n'y voit que des brouillards. Vous ſavez qu'Ariſtée, pere du malheureux Actéon, après avoir parcouru la Sicile, vint rejoindre Bacchus en Thrace (1). Cela m'a engagé ce matin à lire tout ce que Virgile dit de lui dans le beau récit de la mort d'Eury-

(1) Diod. Liv. IV.

dice. Il eſt naturel que ceux qui aiment les Muſes, aiment auſſi les lieux que les premiers Poëtes ont chantés. Que j'aime auſſi La Fontaine d'avoir dit,

ILION, ton nom ſeul a des charmes pour moi :
Lieu fécond en ſujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la Thrace,
Ni ces murs élevés & bâtis par les Dieux ;
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace ;
Ni des temps anciens enfin la moindre trace,
Qui pût me retracer l'image de ces lieux ?

J'ai vu l'endroit où l'on prétend que Troye fut bâtie. Je vois à préſent des lieux auſſi fameux ; &, ſans être inſpiré comme notre Fabuliſte, je goûte tout le plaiſir qu'il ſouhaitoit. Quelquefois mon imagination m'égare dans ces belles plaines. J'ai cru voir & entendre ce matin l'Ombre d'Orphée. Elle me diſoit, après Virgile :

Là, toujours occupé d'un malheureux amour,
Je chantois Eurydice au lever de l'aurore ;
Et quand la ſombre nuit chaſſoit l'aſtre du jour,
Je chantois Eurydice encore.
Je contois mes malheurs aux échos d'alentour,
De l'Hebre, en ſoupirant, je parcourois les rives :
De l'Hebre les ondes plaintives
A mes triſtes accens répondoient à leur tour.

Voilà ce que m'a dit Orphée. Au reste les Voyageurs sont sujets à rêver, & dans la Thrace plus qu'ailleurs.

LETTRE XXII.

A Philippopoli, Lundi, 19 Mai.

Je n'ai pas achevé hier de vous rendre compte de ma journée, j'étois tout plein d'Eurydice & d'Orphée : vous me pardonnerez mes écarts.

Nous fîmes hier notre petite entrée tout comme à Andrinople. J'étois dans le carrosse de M. l'Ambassadeur. Toutes les Dames étoient aux fenêtres, & je me tuois à les saluer : elles en valoient bien la peine. Je n'ai jamais vu tant de Beautés réunies ensemble : j'étois enchanté. Ce n'étoient toutes que des Grecques ; car les femmes Turques sont ici très-resserrées, & les maris fort jaloux. Nous sommes logés dans une grande & belle maison, & me voici dans un Kiosque, d'où je découvre la plus belle campagne du monde. Nous avons trouvé un Médecin Ragusien, qui est établi & marié ici depuis long-temps. On l'appelle le *Signor Matheo*. C'est une connoissance pour mon retour ; car

nous sommes déja bons amis. Le Signor Matheo me paroît assez ignorant. Il se plaint du peu de cas que l'on fait de la Médecine ; & je crois que ses malades se plaignent encore plus de lui. M. l'Ambassadeur lui a donné plusieurs remedes qu'il n'avoit pas, & il lui en manque encore beaucoup.

La situation de cette ville me plairoit infiniment ; on la découvre toute d'une hauteur qui n'est pas loin de notre maison, & cette vue est admirable. Philippopoli est bâti sur trois petites collines, au milieu d'une vaste & belle plaine. En venant du côté du Nord, on la voit de trois lieues loin ; & c'est apparemment à cause de sa situation qu'on la nommoit anciennement *Trimontienne.* La riviere passe dans la ville, & la promenade sur le pont, qui est fort long, est très-agréable par rapport à la vue.

Nous avons tous été ce matin à cheval voir une horloge publique, qui fait une curiosité du pays. Il est rare en Turquie d'entendre sonner. On nous a menés à une tour, placée sur une petite colline de la ville, d'où on la découvre toute entiere, & le coup-d'œil est fort beau. Nous sommes montés au haut de la tour. L'horloge, qui est fort détraquée, sert d'amusement

aux femmes Turques, qui viennent chaque jour pour la faire ſonner. Il y a ſur la cloche une Inſcription Hongroiſe en caractères Allemands, qu'aucun de nous n'a pu lire. J'ai cueilli, ſur cette colline, toutes ſortes de fleurs; & ſi je ſavois herboriſer, je crois que j'aurois fait des découvertes.

Voilà le Signor Matheo qui vient prier M. Carajat d'intercéder auprès du Papas Grec, pour qu'il le marie avec ſa femme, dont il a des enfans depuis dix ans. Les Papas n'ont jamais voulu lui donner la Bénédiction nuptiale. M. Carajat met, en riant, néant à la requête, & tâche de lui perſuader que, pour un mari de dix ans, il demande une choſe bien extraordinaire: je crois qu'à la fin il lui conſeillera de prendre une bonne doſe d'Opium. Après avoir vu l'horloge & entendu le Docteur, il n'y a plus rien de curieux à voir ni à entendre à Philippopoli; auſſi nous en partirons demain.



LETTRE XXIII.

A Tartar pazazgik, Mardi, 20 Mai.

J'AI laiſſé mon joli cheval en penſion chez le Doſteur de Philippopoli, qui m'a promis d'en avoir ſoin : ſa maiſon eſt une aſſez bonne écurie. Au reſte, nous n'avons pas pu le marier avec ſa femme.

Nous ſommes partis ce matin avec tout notre cortége, & je n'avois pas encore vu tant de monde ſur notre chemin pour nous voir paſſer.

Nous avions la riviere à notre gauche : les bords en ſont toujours agréables, mais nous les avons bientôt perdus de vue. Une grande & vaſte plaine, un déjeûner en raſe campagne auprès d'un puits, tout cela m'a ennuyé.

On nomme ce bourg *Tartar pazazgik*, parce qu'anciennement les Tartares y venoient vendre les eſclaves & les priſes qu'ils avoient faites ; mais les Ruſſes y ont mis bon ordre. L'air ici n'eſt pas ſain, à cauſe des marais qui ſont dans le voiſinage, & l'eau eſt mauvaiſe. Nous avons eu ce ſoir des joueurs de gobelets qui nous ont amuſés ; mais nous ſommes dans un grand &

vilain logement, où les punaises & les rats nous assiégent. Je promets bien de ne pas coucher ici à mon retour.

LETTRE XXIV.

A Iénikui, Mercredi, 21 Mai.

QUEL plaisir quand on voyage
Sous un ciel toujours serein !
Mais quand la pluie & l'orage
Nous attrapent en chemin,
Le plus charmant paysage,
Toutes les fleurs du matin
Ecloses sur le passage ;
L'odeur du myrthe & du Thim ;
Des oiseaux le doux ramage ;
Toutes les beautés enfin
Que ces lieux ont en partage ;
Rien, hélàs ! ne dédommage
L'infortuné Pélerin
Qui, dans un triste équipage ;
Las, transi de froid, en vain
Regrette son hermitage.

Nous avons eu ce matin la pluie & le froid, qui nous ont fort incommodés. Nous avons déjeûné à *Bohula*, village à mi-chemin, où l'on nous a amené en cérémonie une jeune Bulgare

nouvellement mariée, & ayant encore ses habits de noces. Elle a baisé la main de chacun de nous, & chacun a payé cet hommage. Nous y avons tous été pour notre écot, & nous avons eu encore, pour notre argent, un branle Bulgare.

J'ai ici une magnifique cabane assez propre, & toute la chambre est à moi. Voilà mon Hotesse qui file à mes côtés, & trois ou quatre petits cochons qui entrent dans mon appartement : ce village en est rempli. Il est aussi fort peuplé, & les Danseuses sont assez jolies.

A 9 heures du soir.

J'AI encore beaucoup de choses à vous dire avant de me coucher. Le Pacha de Sophie a dépêché un Courrier à M. l'Ambassadeur, pour le prier de lui envoyer M. Carajat; outre qu'il le connoît, il a apparemment besoin d'un Médecin. Le nôtre a donc été obligé de partir dès ce soir; & comme il est fort attaché à son Excellence & à son fils, cette premiere séparation, qui lui annonce l'autre fort prochaine, l'a fort affligé. Pour s'étourdir sur ses regrets, il n'a pas pris de l'Opium, mais il a bu plantureusement. Ainsi voilà tout-à-coup M. Carajat, qui étoit si touché avant le dîner, métamorphosé à table. Il

prit un visage riant, il nous dit mille jolies choses; enfin il étoit charmant. J'avois le plaisir de lui donner de l'esprit; car je lui versois à boire. Il en a eu bonne dose, & nous l'avons laissé dans ce commencement d'ivresse qui assoupit pour quelque temps la raison, pour laisser à l'esprit & à l'imagination échauffée une entiere liberté. Vous seriez enchanté & agréablement surpris de voir cet aimable Compagnon le verre à la main, avec sa barbe grise, faisant rubis sur l'ongle. Il ne cessoit de parler, tantôt morale, tantôt Physique, & puis des riens, des historiettes, & toujours il disoit quelque chose d'agréable & d'intéressant. Enfin, à l'entrée de la nuit, après avoir fait à son fils les adieux d'Hector, il nous a tous embrassés ; & pour moi l'embrassade a été si tendre, que nous sommes tombés tous les deux dans la boue. Tout cela étoit charmant. Ce départ avoit pourtant un peu affligé son fils & les autres ; mais, pour les égayer, j'ai fait venir la plupart de nos Danseuses, & j'ai donné le Bal jusqu'à neuf heures. Nous avons dansé au son de la flûte la plus aigre que j'aie entendue de ma vie. Les Bulgares se piquoient à qui danseroit le mieux : nous avons donné le prix à la plus jeune. Je suis aussi un peu fatigué ; &

j'attends avec impatience le jour, pour aller voir la Porte Trajane.

Car, ſans cette Porte Trajane,
Je regretterois aujourd'hui
Et les Danſeuſes d'Iénikui,
Et ma magnifique cabane.

LETTRE XXV.

A Iſtimau, Jeudi, 22 Mai.

J'ÉTOIS preſſé ce matin ; je ſuis monté à cheval, & je n'ai pas voulu me mettre dans le carroſſe, que ſix chevaux tiroient avec beaucoup de peine, malgré les ſecours de trente Bulgares qui le ſoutenoient. Un temps ſombre, une boue épaiſſe, un chemin affreux, un vallon étroit, deux hautes montagnes couvertes de bois, des précipices, des torrens,

Et caligantem nigrâ formidine lucum:

Voilà par où je ſuis arrivé le premier à cette Porte Trajane. On voit une arcade, qui n'eſt qu'un reſte des débris de quelque édifice qui étoit près de la Porte ; le tout conſtruit de briques. Il y a au bas une groſſe pierre qui avance,

ſur laquelle on apperçoit quelques traces d'anciens caracteres, & où l'on a cru lire TRAJANI; mais à peine peut-on en déchiffrer trois lettres. En ſortant du bois, on trouve une petite plaine découverte ; c'eſt une élévation, d'où l'on voit toutes ces montagnes couvertes de bois ſe confondre les unes dans les autres, & le coup-d'œil en eſt beau. Il n'y a pas d'apparence que Trajan ait paſſé par-là, quand il eſt venu attaquer Décébale, Roi des Daces; d'ailleurs, s'il avoit voulu laiſſer dans ce lieu un monument, il l'auroit plus ſolidement bâti. On peut juger par ce qui en reſte, que celui-ci ne répond pas à la magnificence du Prince qui a fait élever à Rome la fameuſe Colonne qui porte ſon nom. Je croirois plutôt qu'il y avoit près de cette Porte un bâtiment fait pour loger une garde très-néceſſaire dans un endroit ſi dangereux, & une maiſon de poſte, comme celles qui étoient établies, pour le ſervice du Prince, ſur les chemins de l'Empire. Quelqu'un a fait peut-être là-deſſus des conjectures plus vraiſemblables, que j'ignore. Au reſte, ce que j'ai vu n'en vaut pas la peine ; & il me ſiéroit mal de vouloir me donner un air ſavant avec des citations. Ce que j'ai vu de plus joli à la Porte Trajane, & ce

qui m'a ſurpris agréablement à mon arrivée ; c'eſt un branle de trente filles Bulgares, toutes tête nue, & parées avec des coquillages & des fleurs. Elles m'ont donné des bouquets, & je n'ai pu y tenir, j'ai danſé avec elles.

Telle Diane autrefois
Danſoit avec les Oréades ;
Tous les Sylvains & les Dryades
Accouroient au ſon de ſa voix :
Telle dans ces belles campagnes,
Où coule encor le Simoïs,
A la tête de ſes compagnes,
Brilloit l'Amante de Pâris.

Voilà ce qui rappelle la belle antiquité, & non cette vieille mâſure qui m'a bien trompé ; car je m'attendois à quelque choſe de plus conſidérable. Nous avons déjeûné à cette Porte Trajane : nos Danſeuſes nous ont apporté du lait & du *Caïmac*, & elles ont été fort contentes des libéralités de M. l'Ambaſſadeur. En continuant notre route, nous avons découvert le plus beau pays du monde, & nous ſommes entrés dans une plaine où j'étois enchanté de me promener. On entend de temps en temps dans le bois un petit tambour : ce ſont des gardes de *Seymen*. Ils eſcortent les paſſans, quand on en

a besoin, & on leur donne toujours quelque chose.

Nous voici maintenant dans un gros bourg, & M. l'Ambassadeur achete tous les chevaux qu'on lui amene. J'en ai vu de fort beaux. J'ai même cru voir ce Cheval Thracien que montoit le rival d'Enée;

Maculis quem Thracius albis
Portat equus cristâque tegit galea aurea rubrâ (1).

LETTRE XXVI.

A Iénikui, Vendredi, 26 Mai.

NOUS sommes partis ce matin de bonne heure d'*Ictimau*, & nous avons déjeûné à mi-chemin à un village de Bulgares, qui n'a rien de remarquable qu'une vieille Eglise Grecque entiérement ruinée : on y voit encore les images des Saints peintes sur la muraille. Nous avons suivi un vallon très-agréable, & la campagne est toujours belle. Mais après ce village, je suis entré dans le carrosse, où nous avons été bien cahotés, & j'ai eu bien peur, en voyant des

(1) Enéid. Liv. IX.

précipices affreux. Nous ſommes enfin deſcendus dans la plaine, & nous voici à un autre Iénikui, qui eſt un grand village. Il pleut actuellement à verſe, & je ne ſais parler que du beau temps. Demain nous arriverons à Sophie.

LETTRE XXVII.

A Sophie, Samedi, 24 Mai.

Nous avons enfin retrouvé M. Carajat, & me voici au terme de ma courſe. Nous avons eu aujourd'hui une boue affreuſe, & nous avons déjeûné à un village appelé *Bakarel*, près d'un grand ruiſſeau qu'on nomme *Sophiaſou*. L'eau entraîne une terre ferrugineuſe, dont j'ai pris un paquet, & nous avons vu une fonderie où l'on jette cette terre pour en tirer le métal. Nous ſommes venus enſuite à Sophie par une belle plaine toute couverte de fraiſiers, & nous avons vu le mont *Vilos* (1), dont la cîme eſt couronnée par des neiges qui fondent très-tard. On ſent ici qu'on avance vers le Nord. Le Pacha a envoyé un beau cheval à ſon Excellence, &

---

(1) Argentaro.

beaucoup de monde au-devant de nous ; ce qui, avec le cortége de notre Aga, a ouvert la marche pour notre entrée. On a fait ensuite & reçu les présens accoutumés à la façon Turque, suivant laquelle on ne donne rien pour rien.

Sophie est une petite ville très-boueuse ; elle n'est point pavée, & on n'y peut marcher qu'en bottes. Elle est située dans une plaine fertile & agréable. On croit communément que c'est l'ancienne *Sardique*, capitale de la Mœsie. Elle fut rebâtie par l'Empereur Justinien. Selon les Historiens Orientaux, les Bulgares habitoient un grand pays à l'Orient du Volga. Bulgar étoit petit-fils de Japhet, & la ville qui portoit son nom étoit à vingt journées de Saraï, capitale de la Crimée. Les peuples de ce pays-là passerent dans la Dacie & dans la Mœsie, où ils ont laissé leur nom, environ l'an 500 de Jésus-Christ. Ils se firent connoître sous le nom de Bulgares, du temps d'Anastase & de ses successeurs. Ils furent enfin défaits & subjugués par l'Empereur Basile l'an 408 de l'Egire, qui est l'an 1017 de Jésus-Christ. Les Bulgares ayant été domptés par les Grecs, se firent Chrétiens;

& il y en a parmi eux qui ſont Catholiques. Sophie eſt devenue la capitale de la Bulgarie, & le Siége d'un Archevêché, qui a été long-temps diſputé entre les Papes & les Patriarches de Conſtantinople ; mais les Turcs ont décidé la querelle. Ils appellent tout ce pays *Sophia vilaïeti* ou *Bulgar ili* ; & le Pacha de Romélie fait ici ſa réſidence. C'eſt dans la Bibliotheque Orientale que j'ai appris preſque tout ce que je viens de vous dire de Sophie ; ainſi je n'ajoûterai rien d'avantage. C'eſt bien aſſez que je faſſe de mauvais vers, ſans vous donner encore des Diſſertations.

J'ai déja vu ici beaucoup de Juifs ; ils ne ſont pas habillés comme à Conſtantinople. Ils portent un bonnet, & leurs cheveux longs ; mais on les reconnoît aiſément à leur air & au métier qu'ils font.

D'une Loi réprouvée obſervateurs jaloux,
Les Juifs, portant toujours, dans ces vaſtes contrées,
L'ineffaçable trait du céleſte courroux,
Repréſentent encor leurs Tribus égarées.
Par-tout objets d'horreur, de haine & de mépris,
Réuniſſant en vain leurs malheureux débris ;
Coupables en naiſſant des forfaits de leurs peres,
Errans dans leur patrie, en tous lieux répandus,

En

En tous lieux tranſplantés, & jamais confondus,
Par leur ſeule induſtrie ils nous ſont néceſſaires (1).

Le Maître de la maiſon où nous ſommes logés, eſt venu faire compliment à M. l'Ambaſſadeur ; & , pour le flatter ſans doute, il lui a dit que le Sultan Achmet y avoit logé avant lui.

Il faut abſolument que je m'en retourne. Je n'ai qu'un habit qui eſt tout déchiré. Son Excellence m'en a prêté un des ſiens, qui me va juſqu'aux talons : vous ririez de me voir dans cet équipage.

Dimanche, jour de la Pentecôte.

J'AI vu ce matin les bains d'eaux minérales qui ſont dans la ville : c'eſt une étuve avec un grand baſſin, un petit appartement & une cuve de marbre. Dans la premiere ſalle, il y a une fontaine d'eau froide. Tout cela eſt à la façon des Romains ; car nous avons conſulté Vitruve, &, ne vous en déplaiſe, nous voyageons avec lui. Il manque ici véritablement les ornemens dont les Romains embelliſſoient leurs bains, comme des galeries, des colonnes, &c ; car

(1) Vie de Julien, par M. l'Abbé de la Bleterie.

les Turcs n'ont rien laiſſé de tout cela. Mais j'ai vu quelques morceaux de colonnes, des entablemens & des chapiteaux épars dans la ville.

Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Nous avons été à l'audience du Pacha. Il a reçu M. l'Ambaſſadeur comme un ancien ami : ils ſe connoiſſent depuis long-temps. Sa maiſon domeſtique eſt belle & nombreuſe ; elle figuroit aſſez bien avec ſes beaux chevaux de main dans une vaſte cour, où nous ſommes entrés d'abord : mais le Palais eſt affreux, & je ne voudrois pas y reſter. J'ai eu un mouchoir brodé, digne d'une Sultane. Ce Pacha a beaucoup cauſé avec ſon Excellence. Il paroît aſſez jovial ; ils ont laiſſé les complimens, la politique & la gravité Turque. Il faut venir à Sophie pour voir de pareilles conférences, & je ne ſuis pas faché d'avoir vu celle-là.

On me preſſe beaucoup de pouſſer ma route jusqu'à Belgrade : mais je ne ſaurois. Il faut revenir à Conſtantinople, & il me ſemble que j'en ſuis déja bien loin. On dit encore qu'il y a beaucoup de voleurs d'ici à Nyſſa. Je ſuis pourtant fâché d'être ſi près du Danube, & de ne le pas voir. Cette ſéparation me coutera beau-

coup ; mais je ne ſais ce que je ferai. Quand le penchant m'entraîne, je ne réponds plus de moi.

Lundi, 26 Mai.

JE viens de faire, avec M. Carajat, la plus jolie promenade du monde. Nous avons été à deux lieues d'ici, voir les fameux Bains de Sophie : ils ſont au pied des montagnes, & l'endroit eſt charmant. Ce ſont des ruiſſeaux, des caſcades, des hameaux, des boſquets, des prairies ; enfin deux Bains, l'un d'eau tiede, & l'autre d'eau chaude. Quel plaiſir de s'y baigner ! Que la vue eſt belle de cet endroit-là ! Heureux ceux qui l'habitent, ſi toutes ces beautés les touchent autant que moi ! Notre village de Belgrade n'eſt rien en comparaiſon de ceci : nous y avons encore danſé le branle Bulgare.

J'AI parcouru ces belles plaines :
Ces bois, ces ruiſſeaux, ces fontaines
M'ont arraché les plus tendres ſoupirs.
L'Amour, toujours contraire à mes deſirs,
M'a rappelé toutes mes peines.
Heureux qui peut ici goûter ſes doux plaiſirs !
Adieu, bois, prés, ruiſſeaux, caſcades :
Que vous m'aller couter de regrets ſuperflus !
Adieu, Bergeres & Naïades :
Ah ! je ne vous reverrai plus.

Il faudroit un meilleur Poëte que moi pour chanter les beautés de cet aimable séjour. Nous l'avons quitté à regret, M. Carajat & moi; &, en revenant, nous avons beaucoup philosophé sur les vapeurs & les brouillards.

LETTRE XXVIII.

A Iénikui, Mercredi, 28 Mai.

Je reviens tristement sur mes pas : on me prendroit pour un homme égaré de sa route. Je ne me reconnois plus ; j'ai perdu la parole, & heureusement mon Compagnon dort toujours. J'ai quitté mes *Ioldack* (1) avec beaucoup de regret, mais j'ai pleuré en prenant congé de M. l'Ambassadeur : il m'a paru aussi bien touché. Je n'ose vous dire toutes ses bontés pour moi. La veille de mon départ, il a voulu rester avec moi plus long-temps à table : nous avons bu toutes les santés qui nous intéressoient, & puis encore un coup, aux plaisirs, à l'amitié, &c. Le moyen de ne pas s'enivrer! On m'emporte dans mon lit, & dans un état où je n'ai jamais

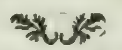
(1) Compagnons de voyage.

été. Le lendemain, avant de monter à cheval, nous avons encore causé : c'étoient des avis, des leçons, des marques de bonté dont je me souviendrai toute ma vie. Il m'a procuré un ordre du Pacha, avec lequel on doit me donner par-tout une escorte, & tout ce dont j'aurai besoin. Il a payé mes chevaux, mon Janissaire ; il m'a comblé encore de présens, & surchargé de provisions.

Je suis parti avant-hier de Sophie ; & après avoir fait cinq lieues sans dire mot avec mon Compagnon, nous nous sommes arrêtés près d'une fontaine, pour entamer nos provisions. J'étois encore tout malade de mon ivresse & de cette séparation dont la plaie est si fraîche. Nous avons trouvé une caravane de 50 Juifs qui alloient à Sophie, & qui se sont arrêtés auprès de nous. Mon Janissaire, pour me divertir, les a fait danser avec des instrumens qu'ils avoient. Cette danse m'a paru pitoyable, & ne m'a pas beaucoup diverti. Nous avons couché dans une cabane Bulgare, dont l'Hotesse étoit la plus hargneuse guenon que j'aye encore vue. J'ai été obligé de lui promettre trente parats, à condition qu'elle ne gronderoit point de toute la nuit. Elle a eu de la peine à s'y résoudre,

& je ne ſais comment elle a tenu parole : elle murmuroit toujours.

L'Archevêque de Sophie, qui m'a chargé d'un gros ſac de ſequins pour remettre à Conſtantinople, m'a donné encore pour Compagnon un Papas qui va à Philippopoli. Le Révérend n'avoit pour toute proviſion qu'une cruche pleine de vin, qu'il a vuidée avec M. Roux au premier déjeûner. J'étois ſpectateur & juge des coups ; mes gens ſe ſont griſés, & le Papas a extravagué tout le jour. Il a voulu aujourd'hui me régaler d'un *pilau*. Il a fait venir toutes ces filles Bulgares ; l'une apportoit du beure, l'autre de l'eau, une autre du bois, & il ſe faiſoit ſervir en homme qui peut ordonner. Il a préparé en deux heures de temps un *pilau*, fait, je crois, pour m'empoiſonner. Je ne vous en dirai pas davantage ; j'ai beſoin de dormir. Mon Hoteſſe eſt fort pacifique ; je me ſuis diverti de ſa ſurpriſe, quand elle a vu un énorme pâté dont j'étois muni, & auquel le Papas a fait une grande brêche : elle en a mangé avec plaiſir.



LETTRE XXIX.

A Caragach, le 4 Juin.

JE suis arrivé à Andrinople le sixieme jour de mon départ de Sophie, & le lendemain, M. Roux, qui nous attendoit avec impatience, m'a mené à sa Maison de campagne, où me voici. Je suis venu dans un de ces petits charriots d'Andrinople avec Mademoiselle C.... que je voudrois avoir toujours pour Compagne de voyage. On est fort bien ici, & l'endroit me plaît beaucoup; je m'y reposerai quelques jours.

J'ai laissé à Philippopoli le Papas, qui, pour la bierre qu'il avoit bue, & mon pâté qu'il avoit mangé, m'a offert des prieres, dont je l'ai tenu quitte. Je n'ai pas beaucoup regretté sa compagnie; & cependant, quel Compagnon!

Un Papas au teint vermeil,
Qui, dans la vigueur de l'âge;
Trouveroit peu son pareil;
Donnant, malgré le voyage,
Le tiers du jour au sommeil.
Dévotement le bon Pere
Prenoit, au-lieu de Bréviaire;
Un flacon à son réveil.

Modeste en son équipage,
Il n'avoit, dans son bissac,
Que du pain & du fromage;
Provision de tabac;
Du vin, non pas du Pontac;
Mais le meilleur du village;
Car au village il avoit
Ce qu'il vouloit à souhait;
Tout étoit à son usage.
Bien plus, dis-je, on l'attendoit;
On annonçoit sa venue:
Femmes alloient au-devant,
Et les filles, tête nue,
Alloient encor plus avant.

Après avoir dit adieu au Papas, j'allai descendre chez le Docteur Ragusien, où je trouvai mon cheval. La servante en avoit eu soin, & le pauvre animal n'avoit pas fait grand'chere. Le Signor Mathéo me montra sa femme comme une image: c'est une figure Grecque, à laquelle il ne manque que la beauté & la parole. Je lui fis un compliment; elle ne me répondit rien, me tourna le dos, & je ne la vis plus. Le Docteur nous régala fort mal, d'assez bonne grace, & je dormis dans la chambre des remedes, dont j'avois bien envie de sortir à la pointe du jour. Il pleuvoit à verse, & je fus

obligé de prendre un carrosse du pays, qui m'a amené jusqu'ici. Cette pluie éternelle n'a cessé ni nuit ni jour. Nos matelas, nos provisions, tout étoit mouillé; & j'ai passé deux mauvaises nuits. Pour comble de disgrace, ce vilain Docteur, (car je suis encore piqué contre lui,) m'a escamoté un gros pain de sucre dont il avoit envie. Je le lui pardonne d'autant moins, qu'il m'a fait payer bien cher la pension de mon cheval, qu'il purgeoit, au-lieu de le nourrir. La perte de mon sucre m'a fait grand tort; je ne pouvois plus manger du *yogourt*, & il falloit boire mon caffé amer, ce que je n'aime point du tout.

Nous avons eu bien peur d'une bande de ces voleurs à cheval qui courent la campagne. Je me suis servi de l'ordre du Pacha pour renforcer notre escorte; & précisément le dernier jour que nous n'en avions aucune, nous trouvâmes, dans l'endroit le plus dangereux, un homme fraîchement assassiné. La pluie nous délivra peut-être des fâcheuses rencontres: nous en avons été quittes pour la peur.

A Caragach, le 7 Juin.

JE commence à me refaire, & je ferai bientôt en état de me remettre en route. Ce village-ci me plaît beaucoup; les maisons sont assez jolies : j'aime bien celle que M. *Auvelly* a fait bâtir. On dîne chez lui le mieux du monde; & on peut causer avec M. Germain, son associé. On m'a fait des visites, que j'ai rendues; mais toutes les Dames que j'ai vues n'auroient pas excité ma curiosité. J'ai eu plus de plaisir à me promener le long de la riviere. J'ai été à cheval dans tous les villages d'alentour, & à *Domotika*, où Charles XII a resté quelque temps. Tous ces endroits sont beaux, sur-tout dans le Printemps : nous ne marchons que sur les fleurs. Nous ne sommes, au reste, qu'à une demi-lieue d'Andrinople.

J'ai été voir ce matin un commencement d'inondation; la riviere a fort approché d'ici, mais elle n'est pas aussi méchante que bien d'autres.

Nous faisons chaque jour une nouvelle dissertation avec M. Roux : il ne veut pas entendre parler des Modernes, il est tout pour les Anciens, & cette antiquité nous fait faire des ana-

chronismes admirables. Nous avons mis les Alpes en Asie, & l'Euphrate en Europe : nous mettons la Fable après l'Histoire, & cela lui paroît juste & dans l'ordre. Ainsi Jupiter & Bacchus ne vinrent au monde qu'après Alexandre le Grand : jugez du reste. J'aime cet homme à la folie.

Le lait & le *yogourt* sont ici délicieux ; nous ne sommes pas éloignés de la Bergerie, où nous allons tous les matins voir traire le lait. Nous y trouvons la Bergere *Fanou*, qui est toute aimable & naïve. Mademoiselle C.... prodigue toutes ses faveurs à un petit chevreuil, que je caresse aussi. Je voudrois bien lui faire dire comme la Bergere de Fontenelle :

> Nous le baisions tous deux, il me baisa moi-même;
> Je feignis de n'en sentir rien.

Voilà, M. tous nos plaisirs champêtres : vous voudriez peut-être en goûter de semblables, & je vous assure que je voudrois bien les partager avec vous.

Je partirai le 11 de ce mois dans un bon & beau carrosse, où je puis étendre mon matelas pour dormir pendant tout le chemin. Après avoir quitté Caragach, je voudrois ne plus

ouvrir les yeux que pour vous revoir & vous embraſſer.

LETTRE XXX.

A Hapſa, le 11 Juin.

JE ſuis parti ce matin de Caragach, & M. Roux m'a accompagné juſqu'à Solacheſmé. J'y ai trouvé un Ecuyer du Grand-Seigneur, avec une nombreuſe ſuite ; il m'a reconnu pour m'avoir vu chez le Pacha de Sophie, & m'a dit que nous ferions la route enſemble. C'eſt un homme très-poli, qui, ce ſoir même, m'a envoyé trois plats de ſa cuiſine. Je lui ai donné en revanche des oranges, & du tabac d'Eſpagne qu'il aime beaucoup. Nous ſommes les meilleurs amis du monde. Je n'eſpérois pas trouver ſi bonne compagnie.

Me voici à préſent ſur mon matelas, au milieu d'un Kam tout rempli de chevaux. C'eſt un tapage horrible, je ne puis pas dormir ; j'ai allumé ma bougie, & je paſſe la nuit à vous écrire.

Quel déſordre ! un bruit affreux,
Gens, chevaux de toute eſpéce,
Vingt charriots tout poudreux,

Fracas qui jamais ne cesse ;
Turcs, Arabes & Chrétiens ;
Chacun devant sa marmite,
Avec bœufs, chameaux & chiens ;
Pêle-mêle en même gîte.
Etendu sur mon grabat,
On me pousse : autre recrue
Vient augmenter le sabbat.
Un cheval se dresse & rue,
Vingt autres sont en fureur :
Les plus harassés bondissent,
Les autres au loin hennissent.
On se tait : autre clameur ;
Deux cochers, prêts à se battre ;
Se querellent dans un coin,
Des mains s'arrachent le foin,
Et se font tenir à quatre.
Voilà du Kam où je suis,
Où je dois passer les nuits,
La fidele & triste image.
Vous direz : Comment peut-on
Rimer parmi ce tapage ?
On y fait plus, on y dort ; & j'enrage
De l'importun voisinage
D'un ronfleur en faux bourdon ;
Qui, fait à ce tintamarre,
S'étend, &, sans dire garre ;
S'endort en donnant le ton
A vingt narines fatales,
Dont les bruyantes pédales

Me font jurer tout de bon.
L'effroyable ſymphonie!
Mon dépit & l'inſomnie
Me tiennent lieu d'Apollon.
Vains regrets ! A préſent l'homme
Le plus fortuné, je croi,
Eſt celui qui, d'un bon ſomme,
Dort dans ſon lit mieux que moi.

LETTRE XXXI.

A Tchiorlou, le 13 Juin.

VOICI une apoſtille. Je croyois avoir tout dit, mais j'écris encore : c'eſt auſſi pour la derniere fois. J'ai deux heures à m'ennuyer ici avant que nous puiſſions partir, & je me ſuis engagé à attendre mon Compagnon, dont je vous ai déja parlé. C'eſt le plus aimable Turc qu'on puiſſe voir ; il a toute la politeſſe du Serrail, des manieres honnêtes, beaucoup de douceur, ce bon ſens que donne la Logique naturelle ; enfin je ne m'en ſéparerai qu'avec un véritable regret.

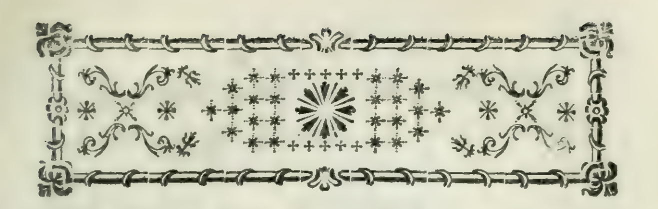
J'ai fait ici une autre connoiſſance plus ſinguliere. J'ai été bien étonné, en arrivant, de trouver un vieux Turc, qui m'a demandé en

bon François, si j'étois Allemand. *Et vous*, lui ai-je répondu, *êtes-vous Turc ?* « Oui, Monsieur, » & j'ai servi vingt ans le Roi de France sur ses » Galeres ». Il m'a parlé ensuite de Marseille, & peu s'en falloit qu'il ne connût toute ma famille. Il m'a demandé des nouvelles de la guerre, & de M. de Peyssonel, qu'il a vu quand M. de Villeneuve est venu ici allant à Belgrade. Notre conversation a fini par deux bouteilles de vin qu'il a vuidées en tapinois devant moi, & je l'ai laissé endormi dans le fond du Kam.

Je me suis acquitté, mes chers Amis, de ma promesse ; je vous ai tout conté. Je crois même qu'avec mon Journal vous seriez en état de faire la même route que moi ; vous en connoîtrez du moins les agrémens & les incommodités. Si mes détails vous ennuient, gardez-les pour vous endormir, lorsque vous serez obligés de coucher dans un Kam.

JOURNAL

JOURNAL
D'UN VOYAGE
D'ITALIE.



JOURNAL D'UN VOYAGE D'ITALIE,

Fait, en 1772, par l'Auteur, accompagné d'un de ses Fils.

Italiam, Italiam..... Æn. Lib. 3.

LETTRE PREMIERE.

A Aix, le 9 Mai 1772.

NOUS arrivons à huit heures, avec d'inutiles regrets sur tout ce qu'on a oublié chez nous de nous donner : tant il est vrai qu'il faut tout voir par soi-même. Premiere leçon pour les voyages, & pour le plus jeune des Voyageurs. On devoit nous donner des bougies, des couverts, des couvertures & des biscuits ; nous n'avons rien de tout cela.

Notre premier ſoin a été de rendre le ſac d'argent à M. ***, Conſeiller du nouveau Parlement. Nous l'avons trouvé dans ſon Cabinet, feuilletant ſes Livres, & nous l'avons laiſſé comptant ſes écus. Enſuite nous avons vu l'Avocat ***, que nous avons trouvé étendu & à demi-mort de faim, parce qu'il croit être à l'agonie. Nous l'avons fait boire & manger ; il s'eſt même échauffé au point, qu'il nous a prouvé, piece en main, que M. le Baron de Glandevès ne pouvoit pas perdre ſon Procès. Il demandoit qu'on réalisât, aux dépens des créanciers du Marquis de Roux, le million que celui-ci avoit donné pour dot à ſa fille, conſiſtant en effets énoncés dans le contrat & portés à une valeur au-deſſus de leur valeur réelle : il a perdu ſon Procès. Il n'eſt queſtion ici que de cette grande affaire, & tous ceux qui en parlent pour & contre, y mettent autant de chaleur que s'ils y avoient le plus grand intérêt.



LETTRE II.

A Vaudiban, le 10 Mai.

ON veut partir à quatre heures, & on part à cinq ; les chevaux ſont ſi rares & ſi haraſſés, qu'il faut les attendre & les ſaiſir. On eſt heureux de trouver la Meſſe à Porcieux, ſur ſon chemin ; mais cette Meſſe eſt celle du Seigneur, M. de Torame, qui nous reçoit on ne peut mieux, enſorte que le pere conduit Madame dans le Château, & le fils joue une ſcène de reconnoiſſance avec ſon ancien condiſciple, M. de Torame. Survient Madame Ferry, & il eſt queſtion du Mariage de ſa fille avec un jeune homme qui eſt à Cayenne. Tout cela fait perdre le temps ; ſans compter la pluie que nous avions hier à gauche, aujourd'hui à droite, & que nous avons eue enfin ſur le corps pendant pluſieurs heures. Le chapitre des accidens finit par notre ſoupente pourrie, qui s'eſt caſſée, & qu'on avoit manqué de faire viſiter. Enfin, étant obligé de mettre deux heures à chaque Poſte, dans des chemins inondés, on ne peut venir coucher qu'à Vidauban, ni même écrire da-

vantage, quand on n'a pas encore dîné à huit heures du ſoir.

LETTRE III.

A la Napoule, le 11 Mai.

En ſortant du triſte déſert, où pourtant la beauté du chemin étonne le Voyageur, on eſt agréablement ſurpris de voir la mer, que nous avions déja vue de Fréjus, & le délicieux Château de la Napoule. On eſt ſi bien accueilli dans ce Château, & en ſi bonne compagnie, avec le Patriarche M. de Mongrand & ſa famille, la mieux compoſée du monde, qu'on feroit vœu d'y paſſer la vie, ſi on n'avoit pas fait celui d'aller à Rome, en promettant de réſiſter à toutes les tentations qu'on peut avoir en chemin.

Il pleut à Fréjus comme à Narbonne. Nous n'y avons vu qu'en paſſant les ruines des Monumens antiques, & le tout à travers la pluie ou les brouillards qui nous ont ſuivis juſqu'à la Napoule.

LETTRE IV.

A Antibes, le 12 Mai.

NOUS arrivons à Antibes à neuf heures, avec le beau temps. Le chemin eſt beau juſqu'à Cannes ſur la chauſſée. Nous avons admiré l'olivier & le figuier, dans une terre forte qui reſſemble à celle de Flandres. La vue de la mer & des Iſles Sainte Marguerite, forme un aſpect très-agréable. La ſituation de Cannes me plairoit beaucoup. On ne fait que monter & deſcendre pour venir à Antibes, ville aſſez grande & non peuplée: avant de la quitter, nous verrons ſes fortifications. Nous n'entendons plus chanter le roſſignol depuis que nous avons vu les Alpes, & les neiges qui annoncent le ſiége de l'hyver ſur leur ſommet. On loge ici à la Poſte. Nous y avons retrouvé le Chanoine, notre Précurſeur, avec le fidele Joſeph. Le temps eſt beau: *Cras ingens iterabimus æquor.*



LETTRE V.

Le 13 Mai.

Sur le vent à venir, bien fou qui se fiera.

Le vent d'aujourd'hui, n'est pas celui d'hier : il est si fort & si contraire, qu'il n'y a pas moyen d'aller, ni à la rame ni à la voile. Nous en sommes tous affligés. Si nous étions partis hier en arrivant, nous aurions passé jusqu'à San-Rémo ; car, en fait d'embarquement, on ne doit pas compter sur le lendemain.

Nous avons profité hier du beau jour, pour voir les fortifications de la place, ordonnées par M. le Maréchal de Vauban. Elles ne sont pas achevées, & il est fâcheux que la ville soit dominée par les hauteurs voisines. On voit ici des restes d'un Cirque, moins considérables que ceux de Fréjus ; mais ce sont des échantillons de la bâtisse des Romains, faite pour la durée des siecles & toujours digne d'être admirée.

Il y a quelques orangers dans les jardins particuliers de la ville, & des figuiers de toute espece à la campagne ; ceux-ci sont d'une grosseur à mettre à couvert une nombreuse compagnie.

Le vin rouge du crû eſt excellent ; le bled pèſe 330 liv. la charge, qui eſt plus forte que la nôtre de 5 liv. Comme il n'y a point de commerce ici, on n'y eſt qu'Agriculteur ; & cependant l'agriculture languit par la rareté des hommes pour le travail & le prix exceſſif des journées, qui eſt de 28 à 30 ſols. La plupart des Payſans, qui ont de petites propriétés, ont tellement gagné par l'augmentation du prix de l'huile, qu'ils peuvent ſe paſſer de travailler ; les autres paſſent dans le Comté de Nice, où ils trouvent plus d'aiſance & de moyens. On s'apperçoit de la dépopulation.

Nous avons joui de la promenade des dehors, qui eſt délicieuſe. La vue d'un côteau verd & bien cultivé, qui mene, en ſuivant le glacis, juſqu'au bord de la mer, eſt très-agréable.

Nous avons ſoupé chez M. *Giraud*, le plus honnête des hommes, & un homme prédeſtiné : car, après le danger qu'il a couru, ſa famille eſt non-ſeulement du petit nombre des élus, mais peut être citée comme celle de Loth. Pour l'intelligence du fait, il faut ſe rappeler qu'en 1746, tandis que les Allemans paſſoient le Var, l'Amiral Mathews, depuis le commencement de Novembre juſqu'en Janvier, bom-

barda Antibes. Il y eut bien des maiſons détruites ; & dans celle de M. Giraud, que nous avons appelé *la maiſon de la Bombe*, une bombe Angloiſe perça le plancher, creva dans le veſtibule, au milieu de trente perſonnes qui s'y étoient réfugiées, & renverſa les cloiſons latérales, ſans qu'aucun de ceux qui étoient étourdis du coup fût bleſſé.

On trouve, en allant à l'Egliſe qui ſervoit autrefois de Cathédrale, une pierre ſépulchrale attachée au mur, ſur laquelle on lit cette Inſcription :

D. M.
Pueri Septentrionis XII annorum,
Qui Antipoli biduo in Theatro
Saltavit & placuit.

L'Inſcription eſt ſurmontée de pluſieurs Cyprès, & au bas on voit une eſpèce de vaſe, d'où ſortent deux tiges de lierre. Cette Inſcription, qui a été expliquée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, eſt la ſeule choſe qui faſſe ici ſouvenir de l'origine Grecque d'Antibes : Colonie, ainſi que Nice, des Phocéens nos Fondateurs. Il paroît au moins que, ſuivant le goût des Grecs, leurs deſcendans aimoient

comme eux la danse, les danseurs & les spectacles.

Nous avons vu avec plaisir un chantier, sur lequel on construit un bâtiment marchand, & un sénault lancé à l'eau depuis peu, prêt à partir pour Smyrne : c'est le second qu'on expédie d'Antibes pour le Levant. Ces bâtimens, qui n'ont rien à exporter d'ici, partent vuides pour la caravane. Le bois de chêne qu'on y emploie, est de la meilleure qualité : les mâts sont de pin, qu'on ne trouve plus, comme auparavant, dans le bois de l'Esterel, depuis qu'il a été incendié par les Bergers.

On observe ici que la mer, qui venoit anciennement jusqu'au rempart, a beaucoup reculé ; mais ce qu'il y a de pis, c'est que le port, qui subsiste toujours, se remplit journellement & se comblera si l'on n'y met ordre, comme on l'a représenté à M. de Monthyon, Intendant de la Province, qui a passé avant nous.

Si le vent continue de nous retenir, nous irons attendre le beau temps à Nice, & y comparer les ruines de son Amphithéâtre à celles que nous avons vues.

LETTRE VI.

A Noli, le 14 Mai.

NOUS ſommes partis ce matin à cinq heures, avec la proviſion de l'auberge, comptant prudemment ſur deux jours. Le vent s'eſt mis à l'Oueſt, c'eſt-à-dire, tel que nous le déſirions. Il étoit ſi frais l'après-midi, que les mauvais marins en étoient incommodés. Nous avons une bonne felouque, montée de bonnes gens, tous Génois & au ſervice de France pour le paſſage des Couriers, avec dix rames & des rameurs infatigables. On n'a rien à craindre des Barbareſques en ſuivant la côte, comme nous faiſons. Cette côte eſt agréable, variée, délicieuſe à ſuivre. On découvre ſucceſſivement les villes, les villages, les Forts qui la bordent, entr'autres Montalban, lieu mémorable par nos derniers exploits. Enfin, après avoir fait trente lieues, on arrive à ſept heures à Noli, & on s'y arrête, parce qu'on ne peut atteindre Savone, dont on ferme les portes, & où nous ſerions beaucoup mieux.

L'auberge eſt aſſez bien ſituée. Il y a une petite

terraſſe d'où l'on découvre la mer, & d'où la vue eſt admirable : le reſte eſt infâme. L'Hôte reſſemble au Pierrot des Italiens, & derriere cet imbécille, il ſe cache un fourbe, qui demande effrontément un louis d'or pour deux mauvais plats que la Faim en perſonne ne mangeroit pas. Jugez, par ce début, de l'opinion qu'on doit avoir des Hôtes du plus beau pays du monde ; mais communément les hommes reſſemblent peu au pays qu'ils habitent, & plus la Nature y eſt belle, plus elle ſemble être en oppoſition avec eux. Nous avons eu le temps de parcourir la ville, d'entendre chanter les Litanies à la Cathédrale, & de voir en paſſant cet énorme S. Chriſtophe, peint ſur la muraille en face de la rue, qui porte l'Enfant Jéſus à califourchon ſur l'épaule droite. De là nous ſommes montés, par un chemin aſſez rude, au Palais Epiſcopal, qui eſt bâti ſur la montagne. On y arrive en montant d'une terraſſe à l'autre. Il y a ici un Evêque, qui eſt très bien logé. Cet Evêque, qui eſt Cordelier, eſt toujours chez lui ; il ne voit & ne reçoit que des Prêtres. Au reſte, il vit très-frugalement, & donne aux pauvres de ſon Diocèſe preſque tout ſon revenu. Il a 82 ans, & tout ſon troupeau voudroit qu'il en vécût

encore autant. Il s'appelle *Harduini* ; car ce ſaint Evêque mérite d'être nommé, puiſqu'il ſera dans les Litanies des Saints que nos petits-neveux chanteront après nous. Nous tenons tout ce détail d'un honnête homme & d'un Prêtre que nous avons rencontrés en revenant de l'Évêché. Le beſoin de marcher & la curioſité nous ont conduits, par un beau clair de Lune, à un Couvent de Franciſcains, agréablement ſitué ſur le bord de la mer : on y arrive par une avenue d'arbres qui va plus loin. Nous avons prudemment rebrouſſé chemin, en voyant ſortir du Couvent un Moine avec un fuſil à la main ; mais nous avons été bientôt raſſurés, parce que nous l'avons entendu rire avec un de ſes camarades. Cependant on n'aime, ni la nuit ni le jour, rencontrer des Moines avec des fuſils

---

LETTRE VII.

A Génes, le 15 Mai.

RIEN n'éveille ſi matin qu'un mauvais lit & une mauvaiſe auberge. A trois heures nous étions ſur pied. Nous avons fait appeler notre Patron,

qui, affligé de voir le temps couvert & le vent contraire, ne ſongeoit pas à partir. Il s'eſt rendu à nos inſtances, en nous promettant de nous conduire tout au plus à Savone; mais nous avons pris la bordée au large, le ciel s'eſt éclairci, le vent très-froid étoit revenu à l'Oueſt, & à midi nous ſommes entrés dans le port de Gènes. A peine arrivés à l'auberge Françoiſe, à côté de la Paroiſſe de S. Cyr, M. le Conſul nous a prévenus & nous a comblés de ſes offres. Cet excellent homme rappelle le Livre de M. de Mirabeau, qu'il ne faut plus lire, après l'avoir vû, pour connoître l'*Ami des hommes.* Il nous a fait voir les promenades & le port, & qui plus eſt, la derniere choſe que l'on doit voir à Gènes, le plus riche & le plus beau des Palais de cette ville, *le Palais Durazzo.* C'eſt-là qu'après avoir admiré la diſtribution, la décoration & la richeſſe des appartemens, & les jardins, les terraſſes, le théâtre, il faut ſe mettre à genoux devant le magnifique buſte de Vitellius & le grand tableau de Paul Véroneſe, repréſentant la Magdelene aux pieds de Jéſus-Chriſt. Cette Magdelene ſort du tableau pour ſe faire voir; elle eſt de la plus grande fraîcheur. Il ne faut pas être connoiſſeur pour admirer la compoſition & les têtes,

qui ont toutes autant de caractere que de vérité. On s'arrête encore devant le Séneque mourant ; devant Clorinde , qui délivre les deux Chrétiens, & devant Phinée, renversé par la tête de Méduse. Ces trois tableaux sont de *Luc Giordano*. La galerie est belle & bien décorée. On y voit des statues antiques, des cartouches imitant si bien le relief, que les yeux s'y trompent. Il n'est pas possible de décrire tout ce qu'on voit dans ce superbe Palais : d'ailleurs ce détail est imprimé.

LETTRE VIII.

Le 16 Mai

NOUS avons fait aujourd'hui des stations dans les principales Eglises. Les tableaux qui nous ont le plus frappés, sont le grand tableau de la Cène au-devant de la porte de l'Annunciata, de J. C. *Procaccini* ; les quatre tableaux de *Sarzano* dans la Sacristie, & deux autres plus petits de demi-figure, dont on ignore l'Auteur. Nous avons admiré, après M. Cochin, qui par fois admire assez peu, celui d'Esaii. Nous ne pouvions pas sortir de l'Eglise de S. Philippe de Néri, ni de

de l'Oratoire, qui eſt du plus grand goût, & où on nous a fait voir une ſtatue de la Vierge du *Puget*. On exécute ici des *Oratorio* dans la ſaiſon où il n'y a point de Spectacles. Nous avons vu aux Jéſuites, qui avoient ici un magnifique College, le beau tableau de l'Aſſomption de *Guido Rèni*, celui de la Circonciſion par *Rubens*, la belle Égliſe Cathédrale de S. Laurent, le beau tableau de l'adoration des Rois de *Cambiagio*, & quatre belles Statues de porphyre. Cette ville mérite, à tous égards, que les Curieux s'y arrêtent. On eſt fâché d'apprendre ici que la Relation de la mémorable Révolution de 1746, qu'on y publia dans le temps, ſoit fauſſe ou bien imparfaite. La plus foible partie du peuple, armé pour recouvrer ſa liberté, en impoſa à des troupes plus nombreuſes & bien diſciplinées, commandées par le Général Botta ; elle le força d'abandonner Gènes avec cette précipitation qui ſuit la terreur. Conçoit-on qu'un petit Commis, qui, dans cette occaſion, harangua le peuple, & lui ſeul échauffa les eſprits avec cette énergie & cette éloquence qui, dans la République Romaine, lui auroient fait un nom immortel, en l'élevant au Tribunat, ſoit aujourd'hui un homme obſcur, preſque ignoré même, & qui

n'eſt pas ſeulement nommé dans la Relation faite par un Génois, parce qu'on eſt forcé d'avouer hautement qu'on n'a ſu ni pu le récompenſer comme il le méritoit ? Il doit être du moins honorablement placé parmi ceux qui ont bien mérité de leur ingrate Patrie.

M. de Boyer de Fon-Colombe, Envoyé du Roi, nous a accueillis avec cette honnêteté qui le caractériſe. Si nous avions moins à voir ici, nous deviendrions importuns par la ſatisfaction que nous trouverions à lui faire notre cour.

LETTRE IX.

Le 17 Mai.

NOUS avons vu hier à l'Egliſe de Carignan, admirablement ſituée pour la vue, les deux belles ſtatues du Puget, qu'on ne ſe laſſe pas d'admirer : le S. Sébaſtien eſt de la plus grande beauté, & les draperies de la ſtatue de l'Evêque ſont le chef-d'œuvre de l'art.

Le tableau qui nous a le plus frappés, eſt celui de S. François, à côté de la porte : il eſt du *Guercino*.

Nous avons fait, dans tout ce quartier, une

promenade très-agréable avec M. l'Envoyé. On eſt ſur la hauteur, & on découvre la mer & la campagne de Gènes.

LETTRE X.

Le 18 Mai.

HIER nous avons vu les beaux tableaux des Palais Balbi & Carégha, &, dans ce dernier, une Chapelle excellemment décorée, avec une belle Vierge en marbre, du Puget. Le Maître lui-même nous en a fait les honneurs, & cette politeſſe eſt rare parmi les Sénateurs Génois, qui ſont très-hauts & peu accueillans chez eux: c'eſt le reproche qu'on leur fait, & nous n'avons point été dans ce cas.

Nous avons vu le Palais du Doge; & s'il n'eſt pas grandement logé, ſes appartemens du moins ſont meublés avec autant de goût que de richeſſe: il a même réparé & décoré ce Palais à ſes frais. On s'arrête, dans ſa chambre, devant la plus belle des Vierges de Raphaël, la même qu'on voit au Palais Royal.

Il y a dans la Salle d'armes quelques morceaux curieux, comme la proue d'un vaiſſeau

Romain trouvée dans le Port, &, dans la Grand'-Salle du Confeil, les ftatues des Sénateurs illuftres. M. le Maréchal de Richelieu en a une, & M. de Boufflers n'en a point ; mais il fuffit de lire, *Hîc jacet :* la Chapelle de S. Louis & l'Hiftoire en diront tout autant qu'il en faut.

Nous avons vu la fortie du Doge, allant *in fiochi* à fainte Catherine entendre la Meffe. Son cortége eft beau ; il n'y a que fes vieux Pages, en longues perruques & en robes longues chargées de galons, qui nous ont paru ridicules. Il entre le premier dans le Chœur, & s'y place. Les Sénateurs viennent enfuite deux à deux. Ils faluent l'Autel & puis le Doge, qui rend le falut : ce qui reffemble à la fcène des Médecins de Moliere. L'Eglife eft décorée on ne peut mieux, & la Mufique eft divine. On a prêché, mais nous n'étions pas à portée d'entendre.

Le Doge Cambiafo eft grand & bien fait ; fa nobleffe, ainfi que fon opulence, provient tant de fon commerce que des bienfaits qu'il a répandus. Il eft d'une richeffe immenfe ; vous en jugerez par ce feul trait. Il donne chaque jour 1000 liv. aux pauvres, & il a bien plus donné pour être ce qu'il eft, malgré les oppofitions ; car l'ambition vient tôt ou tard après les richeffes.

Nous avons dîné le même jour chez notre Conſul, où nous avons vu deux des plus beaux tableaux de Vernet.

On a obſervé ici que les Inſcriptions ſont courtes, ſouvent inſtructives, & dans le ſtyle laconique. Ainſi on lit, ſur la porte d'un des plus riches Palais : *Nulli certa Domus*, & au-deſſous de la ſtatue d'un Grimaldi, dans la Salle du Grand Conſeil : *Anſaldo Grimaldi*, *non libenter ſoli*.

Le ſoir nous nous ſommes promenés dans les jardins du Palais du Prince Doria. Ces jardins n'ont d'agréable que de très-beaux orangers, & leur ſituation ſur le bord de la mer, d'où on découvre tout le port. Le fameux Doria, qui avoit bâti ce Palais, avoit un pont & une porte par laquelle il communiquoit avec le port, & recevoit tout ce qu'il vouloit par ſes propres galeres : cette porte a été détruite. Le Prince Doria vivant, qui a épouſé une Princeſſe de la Maiſon de Savoie, ſœur de Madame la Princeſſe de Lamballe, & qui a réuni, par ſucceſſion, tous les biens de la Maiſon Pamphili, jouit d'une fortune immenſe : il conſerve le privilége d'être le premier après le Doge, & Sénateur à perpétuité. La Princeſſe ſa femme ne vient point

ici, parce que les femmes des autres Sénateurs ne voudroient pas lui rendre les honneurs qui sont dus à une Princesse du Sang Royal. Telle a été, dans l'ancienne Rome, la fierté des ames Républicaines.

Nous avons vu hier, jour de Fête, à l'occasion d'un danseur de corde qui donnoit son spectacle sur le port, un grand concours de peuple. Nous nous sommes mêlés dans la foule, & ce peuple ne nous a paru ni aussi gai, ni aussi vif que le nôtre. On dit qu'il est pauvre, parce que le travail lui manque, parce que les denrées de premiere nécessité sont cheres, & que les manufactures, comme celles de la soie & du papier, languissent. Les Génois ne sont donc pas plus heureux que nous dans ce moment. Les femmes du peuple, qui ne sont coëffées qu'en cheveux tressés, comme les Espagnoles & les Bulgares, ont adopté l'usage du voile, dont elles se servent dans l'état au-dessus du médiocre, pour le négligé, & avec autant d'art que les femmes Grecques en mettent pour cacher ou faire paroître ce qu'elles ont intérêt de montrer ou de dérober aux yeux. On est étonné, dans une ville commerçante, de trouver à chaque pas ces distinctions marquées, qui annoncent la dif-

tance qu'il y a entre les Patriciens & les Plébéïens. La Nobleſſe a tous les honneurs, & elle les exige avec une prétention humiliante pour tout ce qui eſt roturier. Le titre de Noble eſt ici le plus flatteur, & les affiches en placard s'adreſſent à *Nobiliſſimi Signori*.

Nous venons de voir l'*Albergo dei Poveri*, ou l'Hôpital de la charité : c'eſt une belle maiſon, bâtie ſur la plus grande hauteur. On y voit les ſtatues des Bienfaiteurs, excellent motif pour mettre la vanité dans le cas d'exciter la bienfaiſance. Ce deſir de l'immortalité a toujours été, dans les Républiques, le mobile des grandes choſes.

L'Egliſe eſt belle, & remarquable par la ſtatue de l'Aſſomption du Puget. Cette ſtatue ſvelte & légere, comme M. Cochin la décrit, s'élance en effet. La tête, les mains & la draperie en ſont admirables ; nous ne pouvions nous laſſer de la regarder. On s'arrête, en ſortant, devant la ſtatue d'un Brignolet, Bienfaiteur de cet Hôpital, qui ſe fit Jéſuite. On raconte que, vivement touché de la queſtion que l'on donnoit aux criminels, il coupa un jour les jambes de ſes chevaux, en l'abſence de ſon cocher ; que l'ayant enſuite accuſé, il lui fit donner la

queſtion, & que ce malheureux confeſſa ce qu'il n'avoit point fait. Alors ſon maître déclara aux Juges le moyen dont il s'étoit ſervi pour ſe convaincre des inconvéniens de la queſtion, & il ſe fit Jéſuite, pour ne plus la faire donner à perſonne. Il auroit dû compoſer l'excellent *Traité des délits & des peines*, qu'un Italien a fait après lui.

Nous venons de viſiter le Palais de Brignolet. La collection des tableaux y eſt très-riche. Nous y avons admiré entr'autres le beau tableau de *Rubens*, où il s'eſt peint avec ſa femme, ſuivant ſa coutume; l'homme qui joue de la flûte, du *Capucino*; la réſurrection du Lazare & les vendeurs chaſſés du Temple, du *Guercino*; une belle tête de vieillard, de *l'Eſpagnoletto;* la Judith qui tient la tête d'Holopherne, dont le tronc fait horreur, de *Paul Véroneſe*; le Pere éternel, du *Guercino;* une ſainte Famille, du *Proccacino;* une autre, d'*André del Sarto*, très-belle; une adoration des Rois, du *Titien*; la Vierge ſur un trône, du *Guercino*; un S. Sébaſtien, du *Guide;* & un S. Thomas incrédule, du *Capucino*, qui eſt d'une fraîcheur admirable.

Les entreſols, richement meublés, décorés en glaces, ſculptures & peintures, avec autant de goût que de richeſſe, ſont dignes du Palais

de la Volupté, ainſi que la riche Galerie que nous avons vue hier dans le Palais Carégha. Nous y avons admiré, entr'autres, la belle Judith & la robe de Joſeph apportée à Jacob, du *Guercino ;* un Chriſt mort & deux Anges ; S. Barthelémi, du *Caravaggio*, & une femme, de *Simon de Pizarro*, dans le goût du *Guide* ; mais ſur toutes choſes, un portrait de *Rubens*, peint par lui-même. Nous ne devons pas oublier de faire mention d'un petit tableau mis récemment dans le Palais Brignolet : c'eſt une Vierge du *Corrége*, avec des Anges qui l'entourent. Il faudroit paſſer un mois à Gènes, pour voir, revoir & étudier tout ce qui mérite d'y être vu.

LETTRE XI.

A Livourne, le 22 Mai.

NOUS avons paſſé le 19 à Gènes notre journée à la campagne, chez M. & Madame Giéra, à S. Pierre d'Aréna. Avant de nous y rendre, nous avons été à *Poggi*, à une lieue de là, à l'ancien Palais du Prince André Doria. Celui-ci n'eſt pas dans le goût moderne ; mais la ſituation en eſt admirable, & les jardins délicieux.

Nous y avons cueilli des oranges ſous des treilles d'orangers, qui forment auſſi des eſpaliers. Sur la montagne, on trouve un grand baſſin avec un bateau, & on fait jouer les eaux comme à Marly. Les arbres de haute futaie, & les roſſignols dont le chant s'y fait entendre, font de ce lieu ſolitaire, un endroit charmant. On trouve, en deſcendant, au milieu de la montagne, un grand bas-relief de marbre très-ancien, chargé de figures. Nous laiſſons à Alphonſe, mon fils, le ſoin de le deſſiner lorſqu'il paſſera ici après nous. Nous avons encore vu, ſur notre route, le Palais *Durazzo*, qui eſt élégamment meublé, & quelques autres qu'il n'eſt pas poſſible de décrire, parce qu'ils ne ſont pas habités, & qu'on les loue pour le prix le plus modique.

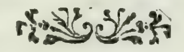
Nous avons donné à ſouper à l'Abbé de Richebourg, qui devoit être notre compagnon de voyage, & qui eſt plus preſſé que nous de ſe rendre auprès de M. le Cardinal de Bernis.

Le lendemain, rembarqués à cinq heures, vû l'état des jeunes gens tourmentés par le mal de la mer, on n'a mangé que vers le ſoir, entre chien & loup, ſur une roche à Montéroſſo. On s'eſt enſuite rembarqué, pour voguer toute la nuit, & bien nous en a pris : car le vent contraire nous

auroit retardés le lendemain. Nous n'avons vu à Lérici, où nous avons débarqué, qu'un Prêtre & le beau port de la Spécie, au clair de la lune.

Nous ſommes entrés, à huit heures du matin, dans le canal de *Via-Reggio.* On y trouve de bons chevaux ; & après avoir été ſecoué de la mer, on eſt enchanté de ſe trouver dans les champs Elyſées de la délicieuſe campagne de la Toſcane. C'eſt une belle route entre des ſaules, & entre ces ſaules, des vignes qu'on fait monter, & qui joignent d'un arbre à l'autre par des feſtons qui bordent le chemin.

Nous avons vu Piſe & ſa tour inclinée tout en paſſant. De Piſe à Livourne, on ne trouve que des ſables & des bruyeres qui ennuient. Nous ſommes arrivés ici après quatre heures de marche. Nous avons paſſé la ſoirée chez M. Dupuis, avec notre Conſul. Cette ville, très-commerçante, mérite autant d'être vue, que les bons Négocians qui y ſont & dont nous ſommes accueillis.



LETTRE XII.

A Livourne, le 23 Mai.

HIER nous avons vu la Procession générale, à l'occasion de la Fête de la Patrone de la ville; le port, qui mérite l'attention des Voyageurs, avec les vaisseaux Russes qui y sont; la Synagogue Juive, aussi puante qu'une Synagogue peut l'être; des magasins; & nous passerons encore ici demain, ne pouvant pas résister aux invitations ni aux bons conseils de nos amis, qui nous font aller droit à Venise, pour voir la grande cérémonie du Mariage de la mer Adriatique.

LETTRE XIII.

Le 24 Mai.

NOUS avons encore hier parcouru le port, ensuite les magasins à bled, & des fosses souterraines dans lesquelles on le conserve parfaitement, & on le garde, à peu de frais, pour ceux qui sont dans le cas de faire usage de ce dépôt public. Il y a un pareil magasin pour les

huiles. On finit par aller, à travers les bois & les débris qui embarraffent la place & fouvent le paffage, chercher la ftatue coloffale du fameux Duc de Médicis, qui n'a de beau que le nom du grand-homme qu'elle repréfente, & les quatre efclaves Barbarefques de bronze qui font aux quatre coins. Nous avons admiré, dans ces quatre têtes, l'expreffion de la douleur : comme M. le Préfident d'Orbeffan l'avoit bonnement admirée, auffi-bien que nous, quoique M. Cochin, avec des yeux plus favans, n'en ait été nullement fatisfait. On ne peut s'empêcher de trouver dans cette ville l'empreinte des grands deffeins de celui qui l'a fondée, & de reconnoître, à fes canaux, à fes magafins, & à tout ce qu'on vouloit faire encore pour le port, qu'elle a été faite pour le commerce, c'eft-à-dire, pour l'attirer & le faciliter.

Nous allons partir, après avoir dîné, avec des Négocians très-recommandables, chez M. Dupuis & M. de Berthelet, qui nous comblent d'honnêtetés, & munis d'une bonne provifion d'oranges de Malte, très-rares ici.

LETTRE XIV.

A Florence, le 25 Mai.

On nous a arrêtés long-temps à la porte de Livourne, pour nous fouiller : avis aux Voyageurs. Pour éviter cet inconvénient, on fait plomber les malles avant de partir. Cet inconvénient n'eſt pas petit, parce que c'eſt un retard, & un retard en amene un autre, ſur lequel on ne comptoit pas. Suivant nos moniteurs, nous devions, par un chemin de traverſe, aller au Fornacelle gagner une porte, & arriver avant le jour à Florence. Point du tout : il a fallu ſuivre le grand chemin, & être mené par des poſtillons qui ne nous ont fait arriver que vers minuit à Piſe, où il a fallu attendre à la porte Florentine, & par une nuit très-humide, notre courrier & nos chevaux. Quand le jour a paru, la beauté de la route & des riches campagnes de la Toſcane nous a un peu conſolés. Je regardois, avec plaiſir, cette vigne qui borde les chemins, & qui ſe marie à l'ormeau qu'elle entrelace, telle encore aujourd'hui que Virgile la dépeignoit; car on fait tou-

jours à la campagne ce qu'on y a fait au bon vieux temps, & c'eſt-là qu'il faut chercher cette race qui eſt & ſera toujours,

Ut priſca gens mortalium (1).

C'eſt donc en Toſcane qu'il faut relire les Géorgiques, & admirer les vignes.

Indè ubi jam validis amplexæ ſtirpibus ulmos
Exierint. . . . .
. . . *Quarum & contemnere ventos*
Aſſueſcant, ſummaſque ſequi tabulata per ulmos (2).

Nous ne ſommes arrivés à Florence qu'à dix heures, &, pour comble de guignon, nous avons perdu la fatigue d'une nuit paſſée en route, où nous avons été forcés de nous arrêter, parce qu'il n'y avoit plus de chevaux pour nous. Madame l'Electrice de Saxe les a tous pris, étant partie ce matin pour Bologne, après la plus belle Fête du monde qu'on lui a donnée ici. Il a fallu ſe conſoler de cette diſgrace, en commençant de voir les beautés extérieures de Florence, Hercule terraſſant le Centaure, le magnifique Pont de Michel-Ange, les Fontaines, les autres Statues

(1) Horace.

(2) Virgile, Géorg. Liv. II.

répandues dans la ville, la Cathédrale, le Baptiſtaire, ancien Temple, dont les portes ſont un chef-d'œuvre de travail ; enfin l'Egliſe & le Cloître de l'Annonciata, où nous nous ſommes arrêtés devant la belle Vierge d'*André del Sarto*, qu'on appelle *la Vierge du ſac*, parce que le Peintre s'y eſt peint lui-même, ſous la figure de S. Joſeph appuyé ſur un ſac.

LETTRE XV.

Le 26 Mai.

IL étoit arrêté que nous partirions hier au ſoir, en nous expoſant à une mauvaiſe nuit, pour ſuivre notre projet ; mais arrivés à onze heures à la Bonne-Fontaine, premiere poſte à un village ainſi nommé d'une excellente fontaine qu'on y trouve au pied des monts qui touchent l'Apennin, il a fallu s'arrêter encore, faute de chevaux, & gémir de venir après une Electrice. Nous avons paſſé triſtement le reſte de la nuit ſur des chaiſes de bois, ou ſur un mauvais matelas jeté par terre & rempli de puces. La chambre étoit priſe par des Voyageurs arrêtés comme nous, qui nous avoient devancés ; mais l'Hôte

l'Hôte & l'Hoteſſe, qui ſont les meilleures gens du monde, étoient ſi fâchés de nous loger ſi mal, qu'il n'y avoit plus moyen de s'en plaindre. A ſix heures du matin, on nous a donné des chevaux haraſſés. Nous avons tenu conſeil de voyage, & le conſeil a décidé qu'il falloit revenir à notre ancien projet, & que, malgré les moniteurs, Veniſe ſe mettant en concurrence avec Rome, l'ancienne maitreſſe du monde devoit l'emporter. Nous avons obſervé que nous courrions riſque de n'arriver qu'après l'Aſcenſion, ou le jour même, & dans un temps où nous ſerions fort embarraſſés pour nous loger.

Nous avons reconnu ſagement que la folie de faire fouëtter la mer, & celle de l'épouſer, ne valoient pas la peine d'aller voir un jeu d'enfant, & que nous ferions mieux de voir un peu plus tard Veniſe & ſes entours, tout à notre aiſe. En conſéquence, nous avons repris le même chemin que nous avions fait, beaucoup plus contens de voir le jour, que la nuit, un beau vallon & l'Apennin, ainſi que le bel Arc de triomphe qui eſt au devant de la porte par laquelle nous ſommes rentrés. Nous nous ſommes couchés à neuf heures, pour nous refaire de la fatigue. Nous avons fait nos premieres viſites,

& nous n'avons pas trouvé M. le Marquis de Barbantane, qui nous a déja rendu la ſienne ſans nous trouver non plus. Nous avons fini notre journée au Caffé, prenant des inſtructions d'un Chevalier de Malte, ci-devant au ſervice de l'Empereur, qui étoit allé à Conſtantinople, avec les vaiſſeaux Toſcans, en 1750. Demain nous commencerons à voir la Gallerie, & enſuite le Palais Pitti. Nous ſommes dans une grande & belle ville, où l'on pourroit s'arrêter quelques mois, ſans craindre d'y perdre ſon temps.

LETTRE XVI.

A Florence, le 28 Mai.

HIER matin nous avons paſſé plus de trois heures dans la Gallerie, où nous avons vu tout ce qui eſt dans le Catalogue de M. Cochin, notre guide, avec cette admiration qui fatigue à la fin. Nous nous ſommes arrêtés long-temps dans le Sallon octogone, où ſont raſſemblés la belle Vénus de Médicis, une autre Vénus ſortant du bain, le Faune jouant des cymbales, & le *Rotator* qui aiguiſe ſon couteau. Toutes ces ſtatues ſont des chef-d'œuvres de l'Art. Nous avons

encore admiré, parmi les Antiques, Hercule terraſſant le Centaure, le buſte de Cicéron, celui de Sapho, qui n'eſt point laide, quoiqu'elle en eût la réputation ; ceux d'Agrippa, de Sophocle, de Caligula, d'Agrippine ; le buſte de Séneque, la figure d'une Veſtale, le buſte de Veſpaſien; une troiſieme Vénus, dont la tête & les bras ſont reſtaurés; un beau buſte d'Antinoüs, celui d'une Veſtale, un Antonin bien repréſenté, &c. &c. car il n'eſt pas poſſible de tout dire. Nous nous ſommes encore arrêtés dans la Salle des portraits des Peintres, pour reconnoître ceux de notre connoiſſance (comme notre ami Liotard, qui ſaute aux yeux avec ſa longue barbe), & faire connoiſſance avec tous les grands hommes qui y ſont raſſemblés. Nous avons admiré les belles Vierges de Raphaël, du Titien, du Parmeggiano, du Guide, d'André del Sarto, & ſur-tout la Vierge *della Sedia*, dont nous emportons une copie, celle d'Annibal Carrache; enfin des chef-d'œuvres en tout genre, que nous reverrons pour tâcher de les mieux voir encore.

Nous avons vu auſſi les beaux tableaux du Palais Pitti, où loge le Grand Duc, & nous nous ſommes promenés dans les jardins avant d'aller dîner chez M. le Marquis de Barban-

tane, qui nous avoit invités le matin. Nous avons vu le ſoir, dans ſa Loge, l'Opéra bouffon, qui n'eſt pas mauvais. La Salle étoit bien remplie, & nous avons été ſurpris d'apprendre que le Théâtre étoit la reſſource des honnêtes gens qui trouvent à Florence peu de ſociété.

M. de Barbantane & M. le Duc de Salviati nous ont fait remarquer dans l'orcheſtre, un noble Sénateur, Grand-Maître des cuiſines du Grand-Duc, dont la femme eſt de la famille des Médicis, jouant de la Baſſe auprès du Clavecin, ſous l'habit & la figure du Muſicien à gages le plus gueux que vous connoiſſiez. Cet homme ainſi ravalé, non par ſon talent pour la Muſique, qui eſt ſa paſſion, mais par la place qu'il occupe volontairement à cet orcheſtre, eſt un homme à voir pour des étrangers.

On doit encore admirer ici la beauté des tables & des tableaux qu'on fait en pierres dures ou moſaïques, ſi bien aſſorties & liées enſemble. M. Syries, François, eſt le Directeur de cette Manufacture.

Nous avons été ce matin à l'Egliſe de la Crocé rendre hommage aux tombeaux du fameux Michel-Ange & de Galilée. Delà nous avons été entendre la Meſſe à l'Egliſe de Saint

Laurent, où l'on admire, dans l'ancienne Sacristie, les quatre grandes figures de Michel Ange, qui servent d'ornement à deux tombeaux, & principalement la Chapelle encore imparfaite, commencée depuis plus de 170 ans, où sont les tombeaux des Médicis. Rien au monde de plus riche en marbre & en pierres précieuses, dont sont revêtus les murs. C'est un octogone d'une belle architecture. Rien de plus parfait, de plus beau, ni de plus grand que les six tombeaux qu'on y voit de granite d'Egypte & de granite Oriental, faits sur les dessins de Michel Ange. Les statues colossales des Grands-Ducs sont au-dessus. Les superbes Pyramides d'Egypte sont dans ce genre peut-être des monumens moins imposans que ceux-ci, ou moins dignes de la curiosité des connoisseurs.

LETTRE XVII.

Du Jeudi au soir.

NOUS rentrons de bonne heure, après avoir vu, dans notre carrosse de louage, la promenade de la porte de Bologne, où tous les carrosses de la ville se réunissent devant l'Arc de

triomphe, pour voir paſſer le monde & jouir à peu près du même ſpectacle, qu'aux Boulevards de Paris, excepté qu'il n'y a pas le même ordre pour la file & la promenade, ni des parades pour amuſer le peuple, ni de jolies guinguettes, ni un peuple auſſi nombreux & auſſi gai que le nôtre. Cette gaité & les jeux variés qui l'animent, décorent bien les dehors d'une grande ville, qui en a d'auſſi beaux que celle-ci.

En ſortant de chez nous & de la ville, une très-belle avenue de cyprès & de chênes verds nous a conduits au *Poggio* Impérial, que nous voulions voir. C'eſt un des Châteaux de plaiſance du Grand-Duc, qui eſt actuellement dans un autre, non moins agréablement ſitué & à dix milles d'ici.

Le Poggio, qui eſt ſur la hauteur, jouit de la vue de la plus belle campagne du monde, & de montagnes toutes vertes parſemées de maiſons juſqu'à l'Apennin. Ce Palais eſt vaſte, & il eſt encore meublé des tableaux des meilleurs Maîtres, de buſtes & de ſtatues Grecques, & d'une quantité d'Idoles en bronze qui ſont dans un cabinet. On y admire la Vénus du Titien, dont le tableau eſt couvert par décence, & un Adonis couché, de grandeur naturelle, en marbre,

qui eſt de Michel Ange ; les anciens portraits de Laure & de Pétrarque ; deux grands tableaux, repréſentant Lucrece mourante, & Artémiſe : (ce dernier nous a paru ſupérieur à l'autre) ; une très-belle tête du Titien ; une fuite en Egypte, de *Luc Giordano*, de la plus grande beauté : (M. Cochin a obſervé que la couleur tire un peu ſur le rouge) ; une ſainte Catherine de Paul Véroneſe, &c. &c. car je ne finirois point, & l'on eſt véritablement raſſaſié des beautés que l'on voit en ce genre. On deſcend, avec plaiſir, dans un très-beau jardin rempli d'orangers, pour ſe repoſer. Avant cela, on n'eſt pas fâché de voir les nouveaux appartemens à la moderne que ſon Alteſſe Royale a fait faire dans une aîle ajoûtée au vieux bâtiment. Ces appartemens qui forment une aſſez longue enfilade, ſont très-beaux ; on les meuble actuellement.

En ſortant du *Poggio Impériale*, nous ſommes venus rendre hommage au Couvent des Feuillans, qui ſont tous François, & nous y avons trouvé un Prieur Provençal. Ce Couvent n'a de bien remarquable, qu'un tableau de la Vierge de Luc Giordano. C'eſt d'ailleurs une retraite agréable, ſituée au bout d'une promenade à portée de la ville & très-fréquentée.

Ce Couvent eſt la fondation d'une Reine de la Maiſon de Médicis, qui a doté chaque Religieux, (ils n'y ſont pas en grand nombre,) d'un revenu de 300 liv. par tête, qu'ils augmentent du produit de leurs Meſſes, & de quelques autres rétributions.

Nous avons obſervé, dans la tapiſſerie d'une chambre du Château, ſur laquelle on a brodé les portraits des anciennes Grandes Ducheſſes, avec les mêmes habits qu'elles portoient alors, que ces habits ſont preſque tous dans le goût des Orientaux, ou de ceux des femmes Grecques. Il eſt aiſé de rendre raiſon de cette reſſemblance, puiſque la Cour des Médicis avoit été l'aſyle des Grecs ſavans & illuſtres, & de tous les Arts, lorſqu'ils furent obligés de quitter la Grèce dévaſtée. Florence montre encore les dépouilles de la Grèce, dont les Médicis l'ont enrichie.

Nous ferons demain nos adieux à la Galerie, & après-demain, ſans nous preſſer, nous irons coucher à Sienne.

LETTRE XVIII.

A Florence, le 29 Mai.

NOUS revenons encore de la Galerie, où nous avons paſſé la matinée. J'ai fait plus ample connoiſſance avec M. l'Abbé Querci, qui en eſt le Directeur ; & pour l'exemplaire de mes Grecs que je lui ai prêté, il m'a envoyé poliment ſa Diſſertation imprimée ſur les odeurs & les parfums dont les anciens Romains ſe ſervoient.

J'ai vérifié avec lui quelques jugemens de M. Cochin ſur les Antiques. Je dois obſerver d'abord que la Femme drapée de linge mouillé, dont parle M. Cochin, eſt une Muſe Grecque antique dont la tête eſt ornée de plumes, que la coëffure moderne des Grecques a conſervées. Elle a auſſi des ſandales très-épaiſſes, qui ſont proprement de l'épaiſſeur des galoches dont j'ai parlé dans mes Lettres ſur la Grece.

Une autre figure de femme, tenant un oiſeau, a les mêmes ſandales. M. Cochin trouve la Figure mauvaiſe : nous ne l'avons pas jugée avec tant de rigueur.

La petite figure du jeune homme tenant un oiſeau & à côté duquel eſt un aigle, a cette ſingularité. La tête & les pieds ont été reſtaurés par *Cellini*, qui, étant accoutumé à travailler en bronze, l'imitoit toujours.

Le groupe de Zéphire & de Flore, que M. Cochin trouve aſſez bon, nous a paru à tous excellent.

La petite femme aſſiſe, ſe tenant le pied, également délicieuſe.

Le Brutus, buſte ébauché par Michel Ange, quoiqu'à peine dégroſſi, comme dit M. Cochin, eſt plein de vie. Un Anglois l'a fait graver ſur une cornaline pour ſon cachet, & a mis autour *ſic audent Britanni.*

La tête plus grande que nature, que M. Cochin appelle l'*Alexandre mourant*, eſt un chef-d'œuvre pour la force de l'expreſſion de la douleur & la grandeur du caractere. L'expreſſion de cette douleur eſt trop vive pour être celle d'un mourant. Il regarde le ciel, & je crois l'entendre :

Dicit in æternos aſpera verba deos.

La ſtatue du Satyre Marſyas, attaché par les mains qu'il a au-deſſus de la tête, eſt bien vue

& bien jugée par M. Cochin ; mais il auroit dû ajoûter que la tête & les bras ſont modernes. Cet habile Artiſte n'a ſouvent fait que des notes, comme il l'avoue lui-même.

Lucius Verus, & Annius Verus enfant. Il faut les admirer comme lui.

Antinoüs, buſte très-beau. M. Cochin dit que les épaules & les mamelles ſont antiques. Ce n'eſt pas dire aſſez : car le nez ſeul eſt moderne, & il eſt rare que les buſtes trouvés à Rome, n'aient pas plus ſouffert que celui-ci. C'eſt à ce buſte que tous les autres de la Galerie commencent à avoir des prunelles.

La Veſtale & l'Ælius Céſar, buſtes très-beaux.

L'homme qui tient un flambeau, eſt auſſi une belle figure. M. Cochin dit qu'il n'y a que le corps qui ſoit antique ; cependant la tête l'eſt auſſi.

L'Antonin, tête admirable.

Séneque & Galba, excellents.

Le jeune homme tenant une pomme, & celui qui tient un vaſe : deux figures de la plus grande beauté. Il faut s'arrêter devant Cicéron, Sapho & Sophocle, & étudier le groupe d'Hercule terraſſant le Centaure Neſſus.

Nous ſommes retournés avec empreſſement

dans le Sallon où ſont la Vénus de Médicis, les plus belles ſtatues & les plus beaux tableaux. Nous avons ſuivi avec plaiſir les détails d'un Juge connoiſſeur, dans le jugement que M. Cochin porte des deux Vénus du *Titiano.* Celle qui eſt couchée ſur un lit, dont on a fait & l'on fera tant de copies, eſt la beauté même & la vérité de la Nature. On dit que le Duc d'Urbin découvrit à Titien ſa Maitreſſe qui étoit couchée, & le Peintre rendit fidellement ce qu'il avoit vu, la Beauté nue, la chambre, le lit, deux femmes qui enferment des robes dans le fond du tableau, & un petit chien couché ſur le devant.

Nous avons été étonnés de voir, chez M. Veſtris, Peintre, & frere du fameux Danſeur, le même tableau, qu'on prendroit pour l'original, & qui doit être une copie, comme celle du beau S. Jean de Raphaël, qui eſt au Palais Royal. Il y a bien de l'apparence que celui de la Galerie eſt le véritable, parce qu'on ſait que l'original a été peint ſur toile, & que les autres ſont ſur bois. Ce ſecond tableau du Titien, appartient à M. le Marquis Cambiaſo, de Livourne, qui, pour ne pas garder un objet auſſi indécent que dangereux, a pris le parti de le mettre en vente.

La derniere offre qu'il a refusée, est de deux cents sequins, à 11 liv. piece.

Il nous reste à voir le vieux Palais, & M. l'Abbé Rossi, qui est à la campagne.

Même jour, à 9 heures du soir.

NOUS rentrons après avoir vu le vieux Palais, les richesses qui y sont en dépôt, le magnifique Autel d'or & incrusté de pierres précieuses, que le Grand-Duc Ferdinand destinoit pour l'Eglise de Milan, s'il eût échappé de la maladie dont il mourut; les statues d'Adam & Eve, de Bandinelli ; & celle de la Vertu terrassant le Vice, par Michel Ange.

Nous avons trouvé l'Abbé Rossi, vivant en Philosophe dans une jolie maison de campagne, avec une Dame plus jolie encore, & un Moine qui touchoit le clavecin, & qui nous a fait entendre quelques sonates. Après la limonade, faite avec les limons frais du jardin, nous avons été à la promenade ensemble ; & alors, la connoissance étant faite, nous avons tous été fachés de nous séparer. Mais le dessein en est pris, & nous allons chercher ou attendre à Rome des nouvelles de Marseille.

LETTRE XIX.

A Sienne, le 30 Mai.

Nous sommes partis ce matin à six heures ; &, parcourant toujours un pays très-beau à voir, nous sommes arrivés ici assez de bonne heure pour avoir le temps de visiter la Cathédrale, & de vérifier le jugement qu'en a porté M. Cochin. Nous avons vu aussi l'Eglise neuve des Augustins, dont il avoit trouvé la pensée belle, & qu'il n'a pas vu achevée : cette Eglise nous a fait le plus grand plaisir. On ne peut s'empêcher d'admirer, dans la Cathédrale, quelques bons tableaux & des statues ; mais principalement le pavé du Chœur, avec les tableaux de l'Ancien Testament qui y sont tracés ; ensuite le beau groupe antique & Grec des trois Graces, quoique mutilé dans la figure du milieu, qui est placé au milieu de l'ancienne Sacristie.

Nous avons encore vu la Salle des Spectacles ; qui est d'un bon goût, & celle du Consistoire, où il y a quelques tableaux à voir.

Il y a dans la ville, qui est jolie & qui a les dehors les plus agréables, beaucoup de No-

blesse, & l'on y rencontre à chaque pas les plus jolies personnes, qui arrêtent les yeux des passans. Il faudroit s'arrêter aussi à la campagne, pour y peindre de très-jolies Bergeres avec un chapeau de paille sur l'oreille, bien placé, & un ajustement propre & agréable, qui semble fait pour les embellir.

LETTRE XX.

A Viterbe, le 31 Mai.

Le Dimanche, on peut entendre à Sienne, la Messe à quatre heures, non loin de l'Auberge *des trois Rois*. Notre Aumonier étoit un Gentilhomme, qui a expédié la Messe des Voyageurs. On part avant cinq heures, & cependant, en courant sans débrider, on n'arrive à Viterbe qu'à plus de minuit, après avoir été égaré par un postillon qui, pendant l'obscurité de la nuit, s'étoit endormi sur son cheval. Nous avons trouvé dans ce chemin les plus belles situation possibles, & des vues délicieuses. On nous avoit avertis de ne pas coucher à Bolsena ni à Montefiascone, à cause de la *rogna*; nous n'avons pas mieux été à Viterbe.

LETTRE XXI.

A Rome, le 1 Juin.

NOUS ſommes partis ce matin à ſept heures, avec la pluie. Nous ſommes deſcendus à pied de la poſte qu'on appelle la Montagne. On deſcend effectiment d'une montagne couverte de bois & de genêts en fleurs. Cette promenade eſt très-agréable ; & on eſt eſcorté par quatre ſoldats du Pape, dont heureuſement la préſence ne faiſoit pas peur aux oiſeaux qui chantoient ſur nos têtes. On déjeûne à Ronciglione à la poſte, où l'on eſt aſſez bien ; & l'on y voit paſſer la Milice en revue, quand on y arrive le premier Juin.

Nous arrivons enfin à Rome, la tête pleine & aggrandie de tout ce que Rome annonce, promet ou rappelle. Déja nous avons vû le Tibre,

Vidimus flavum Tiberim (1),

& Mademoiſelle Smuraglia, qui a eu la bonté de venir au-devant de nous dans un carroſſe.

(1) Horace.

Le 3 Juin.

IL n'eſt pas poſſible de voyager ſeul en Italie ; car on a beſoin de quelqu'un qui, avec les mêmes yeux & le même goût, partage le poids de l'admiration que les objets trop fréquens ou trop multipliés font ſentir. La majeſté des ruines même en impoſe. Tout eſt ici grand & auguſte dans les monumens anciens & modernes.

On eſt frappé d'étonnement à l'aſpect de la magnifique Place qui annonce la Baſilique du Vatican. En entrant dans cette Egliſe, on doit dire, en ſe mettant à genoux :

Oui, je viens dans ſon Temple adorer l'Eternel.

Car ſi les hommes ont pu élever ſur la terre un Temple digne de l'Eternel, c'eſt bien celui-ci.

Nous ne répéterons pas tout ce qui a été dit ſur l'Egliſe de S. Pierre, bâtie d'abord par Conſtantin le Grand, rebâtie enſuite & embellie ſucceſſivement par les Papes. Nous nous bornerons à donner ici une idée très-ſuccincte de l'état où elle étoit à la mort de Michel Ange, & ſous les Pontificats de Sixte V & de Paul V.

Michel Ange, après avoir dirigé pendant 17 ans, d'après ſes deſſins, la conſtruction de la

Basilique de S. Pierre, dont le plan présentoit la forme d'une croix Grecque, acheva de consтuire le corps de cet édifice, tel qu'il l'avoit si heureusement imaginé. Il avoit en même temps élevé le tambour destiné à porter la coupole; mais il ne pût la faire exécuter à cause de son grand âge, & cet Artiste immortel, *vaincu du temps*, comme disoit Malherbe, mourut d'une fievre lente à Rome en 1569, âgé de 90 ans. Ce fut d'après le modele qu'il avoit laissé, que le Pape Sixte V, étant monté sur la Chaire de Saint Pierre en 1585, fit construire la mémorable coupole projettée par Michel-Ange. Il nomma pour Architectes Jacques de la Porte & Dominique Fontana, qui commencerent cette grande entreprise le 15 Juillet 1588. L'ouvrage alla si vite, que la derniere pierre, bénie par le Pontife, y fut placée le 15 Août 1590, au grand étonnement de tous les gens de l'Art, qui pensoient qu'une si énorme masse demandoi au moins dix ans de travail. Le premier plan de cette Eglise étoit exactement la croix Grecque; on l'a allongée ensuite, & on convient aujourd'hui que le premier plan étoit le meilleur. On s'est apperçu aussi de quelques fentes ou crevasses dans la coupole, & on y

a remédié par des bandes de fer qu'on a mises autour. Toutes les richesses de l'Art, & les chef-d'œuvres des plus grands Maîtres sont réunis dans cet auguste Edifice ; & à mesure qu'on y avance, on en découvre la magnificence & la grandeur. Pour vous en donner une idée : en se plaçant auprès d'un des bénitiers, on voit de gros anges qui soutiennent la coupole ; je dis *gros*, parce qu'on les voit de près. Car en jetant les yeux sur ceux du bénitier vis-à-vis, on les trouve très-petits par comparaison. C'est ainsi que la colombe portant au bec la branche d'olivier, qui est au bas de chaque pilastre, quand on est à la porte, paroît à la hauteur de la main ; & que, lorsqu'on s'en approche, en tendant le bras, on ne peut y atteindre.

On admire d'abord en entrant, au premier Autel à droite, un chef-d'œuvre de Michel-Ange, qui n'avoit que 25 ans, lorsqu'il le fit. C'est la statue d'une Vierge assise, portant sur ses genoux le corps de Jésus-Christ mort. Cette statue, placée trop haut & très-mal pour les Spectateurs, mérite d'être observée de près & long-temps. Les Anciens n'ont certainement rien fait de plus beau.

Il faut revenir plusieurs fois à S. Pierre, pour

ſuivre les Chapelles & conſidérer les marbres ; les ornemens, les tombeaux des Papes ; ceux de la Reine Chriſtine & de la Reine d'Angleterre ; les tableaux des plus grands Maîtres mis en moſaïque ; les ſtatues du Bernin & des plus habiles Sculpteurs ; les colonnes qui ſoutiennent le baldaquin du grand Autel, de métal de Corinthe, dont on dépouilla le Panthéon ; la grande & belle urne de porphyre des Fonts baptiſmaux, qui avoit ſervi pour le tombeau de l'Empereur Adrien, dans une Chapelle ornée encore de beaux tableaux de Carle Marate, en entrant à main gauche.

Nous ſommes deſcendus dans l'ancienne Egliſe, où l'on trouve auſſi pluſieurs tombeaux des Papes, avec des bas-reliefs qui méritent d'être vus ; on vous y fait obſerver la principale Chapelle, & divers autres monumens, tous curieux à voir.

J'ai oublié de dire que, dans la place de ſaint Pierre, on compte 286 colonnes qui en forment le tour ; on ſe promene à couvert des deux côtés. La place eſt ornée de deux magnifiques fontaines ; on voit au milieu le bel obéliſque que Sixte V fit élever, & qui étoit anciennement dédié à Auguſte & à Tibere, comme on le voit par l'Inſcription. C'eſt une ſeule pierre de granite qui a 72 pieds de hauteur.

On ne connoît pas bien l'Eglise de S. Pierre, si l'on ne monte au-dessus. On est toujours étonné de se promener sur une vaste terrasse, d'où l'on découvre la plus belle vue ; & la grande place vous paroît dessinée comme un parterre qu'on a voulu former. Il faut delà monter ensuite à la coupole, dont on fait le tour en dehors, & ensuite par l'escalier en dedans ; & par 270 dégrés, on parvient jusqu'à la lanterne, autour de laquelle trois personnes se promenent de front. Enfin on peut monter encore, par pure curiosité, ou pour se vanter d'avoir monté par une échelle assez difficile & dangereuse, pour arriver à la grande boule qui est sous la croix de fer. Cette boule, qui de loin paroît très-petite, peut contenir douze personnes à leur aise, mais qui n'y restent pas long-temps lorsqu'elles y vont comme nous à dix heures du matin en été ; car la boule, échauffée par le soleil, est une fournaise ardente.

Après plusieurs séances employées à bien voir saint Pierre, on va à l'endroit où l'on travaille à mettre en mosaïque les plus beaux tableaux qui ornent cette Eglise, & à leur assurer la durée qu'ils méritent. Nous y avons vu travailler au portrait de l'Empereur & du Grand Duc, sur

l'original fait par *Battoni*, le premier Peintre de Rome pour les portraits après M. *Mens*, que la plupart des Connoiſſeurs lui préferent. Nous avons admiré, en arrivant, le beau tableau de la Nativité, qu'il a fait pour le Roi d'Eſpagne. Ce tableau a été expoſé, admiré généralement & enſuite critiqué ici. Je puis aſſurer qu'il eſt des plus attrayans, ſoit par la beauté de la compoſition & par la couleur la plus brillante, ſoit principalement par le bel effet de la lumiere céleſte, qui, partant des cieux ouverts, d'où les Anges en ſe preſſant forment les plus beaux groupes, ſe réunit toute ſur l'Enfant, qu'elle éclaire de façon que cet Enfant divin eſt de la plus grande beauté, & attire ſur lui toute l'attention, tous les hommages du Spectateur. On a critiqué la tête de la Vierge, qu'on a trouvée d'un caractere peu noble & très-commun. Je reviens à la moſaïque. Le ſecret de la compoſition n'en eſt pas connu. La ſeule dégradation des couleurs, dans le vert par exemple, du plus clair au plus foncé, eſt de I à II. Les pierres ſont taillées avec une face ſeulement & une pointe allongée en forme de coin. On les enfonce dans une pâte qui eſt étendue ſur le cuivre; & cette pâte, qui les lie fortement en ſe

deſſéchant, eſt préparée avec de la poudre de la pierre Tiburtine, de la chaux & beaucoup d'huile de lin. Quand le tableau eſt fait, on n'a plus qu'à polir la ſurface, qui devient auſſi polie que celle d'une glace, & qui conſerve un luiſant dont l'effet, au grand jour, n'eſt pas agréable ; mais on ſe place de maniere à voir le tableau ſans en être affecté.

Après S. Pierre, nous avons commencé à voir le Palais du Vatican, ce Palais immenſe, augmenté ſucceſſivement par pluſieurs Papes, & principalement par Léon X. On eſt affligé de voir, dans les plafonds de la ſeconde Galerie, une ſuite de tableaux de Raphaël, qui ſont des morceaux d'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament, expoſés à l'air, qui en a gâté quelques-uns, ainſi que les ornemens & les Arabeſques qui les accompagnent, & dont les murs ſont couverts. On trouve la même décoration & les mêmes richeſſes dans une autre Galerie longue & couverte, dont les côtés portent en grand toutes les Cartes particulieres de l'Italie. Nous avons vu la Salle d'armes, qui n'a rien de remarquable que la cuiraſſe & le caſque du Connétable de Bourbon, qui aſſiégea malheureuſement Marſeille & Rome ; enſuite la fameuſe & vaſte Bibliothe-

que, où l'on nous a montré des Manuſcrits rares: un Virgile & un Térence; un Dante de la plus grande beauté, avec des mignatures dont les couleurs ſont très-brillantes & les deſſins peu corrects; un Manuſcrit de la main de Luther, & le Traité de Henri VIII, Roi d'Angleterre, ſur les Sacremens, envoyé au Pape & ſigné de ſa main. Nous avons vu, au bout de la Bibliothéque, le Cabinet des Curioſités ſacrées, très beau dans ſon genre, avec un autre qui contient des buſtes précieux & des morceaux rares. Il faut obſerver qu'il en eſt des Papes comme des Empereurs Ottomans. Chaque Pape, depuis quelque temps, fait ſon *Muſæum* dans le Vatican, comme le Grand-Seigneur laiſſe après lui dans le Serrail un dépôt plus ou moins précieux, qu'on appelle *Khaſné*, ou tréſor du Sultan *Achmet*, du Sultan *Mahmout*, &c. Nous avons admiré le magnifique *Muſæum* que le Pape actuel fait conſtruire, & dans lequel on trouve déja un grand nombre de buſtes, de ſtatues & de bas-reliefs de la plus grande beauté. Mais nous avons épuiſé notre admiration ſur le Laocoon, & ſur le fameux Torſe; puis ſur la plus belle ſtatue de Rome, qui eſt l'Apollon du Belvédere. L'Art & la Nature ne peuvent offrir un corps

plus parfait. La tête a quelque chose de divin; elle annonce un Dieu bien supérieur au plus beau des hommes. L'Empereur, en voyant cette statue, dit fort agréablement : » QU'IL faudroit » l'animer, ainsi que la belle Vénus de Médicis, » pour les marier ensemble, & avoir des êtres » qui pûssent leur ressembler ». On y voit encore deux Vénus & un Hercule.

Nous avons bien examiné les tableaux du Vatican, & entr'autres ceux de Raphaël, qu'on ne cesse point de copier ; l'*Ecole d'Athènes*, *le Parnasse ;* le tableau de Jules Romain, son éleve, représentant la Victoire de Constantin sur le Tyran Maxence, qu'il précipite dans le Tybre. Aux deux côtés de ce grand tableau, Raphaël a peint deux Vertus, qu'on distingue de toutes les autres, parce qu'on y reconnoît son pinceau ; & l'on s'arrête pour les regarder de préférence.

Nous avons vu, dans la Chapelle Sixtine, où se fait l'Election du Pape, le tableau du Jugement dernier de Michel-Ange, où le dernier Pape a fait effacer ce qu'il y avoit d'indécent. On y admire le génie de ce grand-homme, malgré la Critique qu'en a fait M. de Lalande, qui, parcourant rapidement l'Italie, n'a pas eu le

temps d'y faire ſon Livre, ou de voir les grands tableaux d'aſſez près pour les bien juger.

J'ai oublié de parler de la Sacriſtie de ſaint Pierre, qui ſeroit peu remarquable, parce qu'elle a été faite après coup, ſi l'on n'y trouvoit trois beaux tableaux d'Annibal Carache, de Raphaël & de ......, que les Amateurs ne doivent pas oublier.

J'ai trouvé, au Muſée de Clément XIV, la Muſe Melpomène, grande figure, portant des échaſſes ou le cothurne : c'eſt ſans doute celle dont a parlé Vinkelman. Les autres figures ont des ſandales plus ou moins épaiſſes; & on trouve dans celle d'Apollon, que les brodequins ſont faits de maniere qu'ils couvrent le pied tout autour, & le défendent de tout ce qui pourroit bleſſer en marchant.

Après avoir vu S. Pierre, le Vatican & Montecavallo, où le Pape eſt logé; la Meſſe de la Chapelle le jour de l'anniverſaire du Couronnement; la veille, *la giranda* ou le bouquet de fuſées qui part du Château Saint-Ange, pour annoncer un feu d'artifice qui ne vaut pas ceux de Torré; la marche du Pape, qui eſt venu, avec tout ſon cortége, à S. Pierre, pour la Béatification du Cardinal Paul d'Arezzo, Napolitain,

on n'a rien de plus preſſé que de voir tout ce qui eſt renfermé dans le Capitole.

Nous avions déja admiré la belle place & les trois bâtimens, dont l'architecture & le deſſin ſont de Michel-Ange ; &, malgré la Critique de M. Falconet, la ſtatue & le cheval de Marc-Aurele, qui eſt au milieu de cette place. Nous n'avons pas trouvé, comme M. de Lalande, que le col du cheval fut trop court.

LETTRE XXII.

A Rome, le 14 Juin.

NOUS avons été ces jours derniers, chez la Signora Septimia Orange, où nous avons paſſé la ſoirée en bonne & nombreuſe compagnie. Elle a quelques bons tableaux, & entr'autres, un monument précieux repréſentant la mort du Sauveur. Ce tableau, d'un pied & demi de hauteur, & beaucoup plus large, eſt en petites figures. On voit au milieu la croix où Jéſus-Chriſt eſt attaché, & de chaque côté, à quelque diſtance, celles des deux Larrons : ce qui fait trois tableaux peints à l'envi par les trois freres Carache. Le principal ſujet eſt d'Annibal. Nous en parlons ſur la foi d'autrui ; des connoiſſeurs comme nous peuvent être trompés.

Nous avons vu une Collection d'excellens tableaux des meilleurs Maîtres chez M. Natoire, Directeur de l'Académie, qui m'a promis deux de ses dessins pour mon Cabinet. Chez M. le Bailli de Breteuil, il y a entr'autres un très-beau tableau du Poussin, représentant S. Paul qui rejette les sacrifices des Payens, dont il est pris pour un Dieu. Ce tableau n'est pas noir comme ceux de ce Maître; il est d'une belle couleur, & la composition en est admirable. Il a aussi deux beaux Vernet, la cascade de Terni, & une vue des environs de Naples, très-grand tableau. Nous y avons dîné avec M. le Baron de Breteuil, qui va en Ambassade à Naples.

M. le Cardinal de Bernis, qui tient ici le plus grand état & fait la meilleure chere possible, qui de plus a un très-beau Palais, où l'on est très-bien accueilli, & qui nous comble de bontés, m'a montré aussi tous ses tableaux. Son portrait en grand, par M. *Calais*, Peintre François, est bien fait : toute la vie de son Eminence, jusqu'à cette époque, y est exprimée. Il a un autre tableau du même, dont il a donné le dessin : ce sont les Graces qui jouent avec les flèches de l'Amour. C'est une idée d'Anacréon, dont je tâcherai d'avoir la copie. M. le Cardinal

a bien voulu me promettre ſon portrait pour l'Académie dont il eſt le Protecteur. *Vous auriez pu mieux choiſir*, m'a-t-il dit à ce ſujet. » Votre Excellence, lui ai-je répondu, me rap-» pelle précisément le reproche que nous avons » voulu & ſu éviter. »

Je retourne au Capitole, où il faut revenir plus d'une fois pour bien voir :

La belle Collection commencée par Clément XII.

Un beau & ancien trépied.

Des ſtatues coloſſales de Céſar & d'Auguſte.

Les reſtes de celles de l'Empereur Commode, encore plus coloſſales, & la tête de Domitien plus grande que nature.

La fameuſe colonne *Roſtrata*, qui eſt la premiere de ce genre élevée à l'honneur de Duillius, pour avoir gagné la premiere bataille navale ſur la flotte des Carthaginois.

En face de la porte, la ſtatue de Rome aſſiſe, portée ſur un bas-relief, devant lequel il faut ſe mettre à genoux, pour admirer le travail & la beauté de la figure qui repréſente une Province conquiſe & affligée : on croit que c'eſt la Dacie.

Des bas-reliefs qui repréſentent les victoires de Marc-Aurele.

Deux belles ſtatues de Muſes.

La Louve qui alaite Rémus & Romulus, & qu'on retrouve plus d'une fois.

En haut dans les chambres, après les peintures à freſque du Chevalier d'Arpino, qui repréſentent divers traits de l'Hiſtoire Romaine, comme le combat des Horaces & l'enlevement des Sabines, on voit celle du fameux Daniel de Volterre, qui repréſente le triomphe de Marius ſur les Cimbres.

L'antique ſtatue en bronze de la Louve qui nourrit Rémus & Romulus, frappée de la foudre à la mort de Jules Céſar.

La belle ſtatue en bronze du jeune Homme aſſis, qui s'arrache une épine du pied, dont on a fait tant de copies en marbre & en plâtre.

J'ai obſervé, ſur des Inſcriptions, qu'on a écrit *Vixit* avec une *ſ* après l'*x*, *Vixſit.*

Un beau torſe d'Apollon.

Jupiter qui tient ſon foudre.

Deux ſtatues qui repréſentent l'Abondance & l'Immortalité.

Un groupe d'un vieillard qui tient un inſtrument de Muſique de la main droite, & à ſa gauche, un enfant couché par terre.

Une belle ſtatue de l'Empereur Adrien, avec la tête voilée.

En entrant dans la Galerie, & ſous un Arc qui eſt muré, deux figures admirablement bien travaillées, avec un arbre entre deux.

Dans la ſeconde Salle d'Hercule,

Hercule enfant, belle ſtatue.

Une vieille aſſiſe, avec un vaſe, & dont la tête indique qu'elle a trop bu.

Un bel Apollon nud, tenant la lyre.

Un enfant qui met ſur ſa tête le maſque d'un Sylvain.

Une grande & belle ſtatue d'Hercule.

Un groupe d'un homme & d'une femme qui s'embraſſent tendrement.

Dans la grande Salle,

Une belle ſtatue de Muſe, tenant en main la fleur du Lotus, & ayant des fleurs ſur la tête.

Celle de Minerve, avec l'Egide.

Une vieille voilée & très-belle.

Un beau Marc-Aurele en habit militaire.

Une très-belle Iſis, avec le voile ſur les épaules & le ſiſtre à la main.

Auguſte, tenant le globe & le ſceptre.

Une belle ſtatue du fameux Caïus Marius, avec la Robe conſulaire.

Un Faune qui s'apprête à danſer.

Le plus bel Antinoüs qui ſe voye, trouvé dans la Villa d'Adrien à Tivoli.

Les deux fameux Centaures.

Il n'eſt pas poſſible de décrire où d'articuler ſeulement tout ce qui nous a frappés.

Dans la Salle des Empereurs,

On s'arrête devant le beau bas-relief de Perſée, qui a délivré Andromede, & devant le buſte de Poppée.

Dans la Galerie,

On fait attention à la Muſe qui a les oreilles percées.

Il ne faut pas oublier le Gladiateur, & obſerver, pour les anciens uſages, qu'on voit ſur la baſe du côté droit & derriere le dos de la figure, une courroie avec une boucle, préciſément comme celles dont nous nous ſervons pour attacher nos valiſes.

La Galerie des peintures du Capitole, & l'Académie de S. Luc, qu'on viſite enſuite, offrent quantité de tableaux des meilleurs Maîtres, dont la deſcription feroit un livre.

On va enſuite à l'Egliſe des Récolets, & l'on a ſoin de chercher, derriere le Maître-Autel, un très-beau tableau de Raphaël repréſentant la Vierge & ſainte Anne.

On passe à l'Eglise de S. Pierre *in Carcere*, où l'on descend dans l'ancienne prison Tullienne, dont les Romains faisoient usage. Suivant la Tradition, c'est la même où S. Pierre fut enfermé & délivré par un Ange. Ce souterrain, humide & profond, est un affreux cachot.

On voit ensuite l'Eglise de sainte Martine, fondée par Pierre de Cortone, & l'on remarque au Maître-Autel, le tableau de S. Luc peignant la Sainte Vierge, qui est de Raphaël.

On examine, en sortant, les belles colonnes ou le portique du Temple de la Paix ; celles du Temple de Jupiter tonnant, & du Temple de la Concorde ; puis celles du Temple d'Auguste qui sont enterrées ; la roche Tarpéïenne, dont on ne reconnoît plus que la place, parce que le terrein est fort exhaussé ; enfin le temple d'Antonin & de Faustine converti en une Eglise dédiée à Saint Laurent, dans laquelle on trouve de belles colonnes de porphyre & de granite.

En suivant toujours le *Campo Vacino*, où l'on marche sur les débris des monumens de l'ancienne Rome, on voit encore les Temples de Romulus & de Saturne.

On va s'arrêter ensuite devant l'Arc de Sep-

time Séver, orné d'inſcriptions bien conſervées & de bas-reliefs qui repréſentent les exploits de cet Empereur. Cet Arc eſt à demi enterré ; & pour entrer dans les arcades des deux côtés, dont il faut voir les ornemens intérieurs, on paſſe par les boutiques de deux Marchands de pots de terre, qui ont fermé l'entrée pour s'y loger. C'eſt ainſi qu'un peu plus loin, & au bout d'une rue étroite, deux colonnes encore plus enterrées, reſtes de l'ancien Temple de Minerve, forment, entre deux chapiteaux, la boutique d'un artiſan.

L'Arc de Titus, à l'extrémité du *Campo Vacino*, moins grand que celui de Sévere, puiſqu'il n'a qu'une arcade, eſt encore plus eſtimé. On admire dans la voûte l'apothéoſe de l'Empereur porté ſur une aigle, ainſi que les bas-reliefs, qui repréſentent la conquête de la Judée & les dépouilles du Temple de Jéruſalem.

Delà revenus au fameux Coliſée que nous avions déja vu, en admirant l'étendue & la ſolidité de ce ſuperbe édifice, commencé par Veſpaſien & achevé par Tite, nous ne pouvions nous empêcher de déplorer la barbarie des Romains modernes, qui, plus coupables que les Huns & les Goths, l'ont ruiné pour leurs édifices particuliers, ſans avoir pû détruire les reſtes

majeſtueux qui en compoſent encore l'enceinte, & qui ſont avouer que, dans nos ouvrages, nous ſommes petits en comparaiſon des Anciens.

LETTRE XXIII.

A Rome, le 16 Juin.

NOUS avons été ce matin voir les Catacombes, à l'Egliſe de S. Sébaſtien des Feuillans. On deſcend dans ces ſouterrains avec des flambeaux, & l'on entre, uniquement par curioſité, dans une eſpece de labyrinthe, pour voir, à droite & à gauche, des trous creuſés les uns ſur les autres, où l'on dépoſoit les corps des Martyrs & des anciens Chrétiens, & dont on bouchoit l'ouverture avec des briques. On y voit celui où l'on a trouvé le corps de ſainte Cécile, & d'autres où il eſt reſté des oſſemens de rebut, comme n'ayant aucun ſigne de ſainteté : ces ſignes ſont une phiole qui contient du ſang du Martyr, ou une inſcription qui le déſigne. On voit de ces tombeaux qui ſont encore fermés, & on n'eſt pas curieux de s'engager trop avant dans ce Dédale obſcur & ſouterrain, d'où l'on croit que les Anciens tiroient des pierres pour la conſtruction.

On voit dans l'Eglise, à la Chapelle de S. Sébastien, un Autel orné d'un bas-relief antique de marbre blanc, représentant Rémus & Romulus alaités par la Louve, & sous ce bas-relief est le corps de sainte Lucine. C'est ainsi, comme le remarque M. le Président d'Orbessan, qu'on trouve souvent le sacré & le profane associés dans les Temples. Ajoûtons l'indécence & les nudités de quelques figures à côté des objets les plus respectables de la Religion. On regrette de ne pas voir chaque chose à sa place; on rougit même pour les Modernes des mauvais assortimens faits par l'ignorance ou la cupidité; comme aussi du mauvais goût, qui met toujours un pigeon, représentant le Saint-Esprit, à côté de l'oreille de S. Grégoire. Et quelle indécence, de voir dans un Temple de Chrétiens des Anges de tout âge, d'une nudité peu supportable : tels que celui que le Bernin a mis devant sainte Thérese évanouie, & qui est dans une attitude qu'on ne peut décrire !

De S. Sébastien, on va voir la belle tour ronde qui étoit la sépulture de C. Métella, le Cirque & les Thermes de l'Empereur Caracalla, qui n'étonnent pas moins que le Colisée.

Enfin nous sommes venus nous reposer auprès

de la Fontaine de la Nymphe Egérie, vis-à-vis du petit Temple des Muſes, où l'on dit aujourd'hui la Meſſe.

Nous avons trouvé à la Fontaine ſacrée, dont l'eau eſt délicieuſe, & dans un vallon très-agréable, une jeune femme qui lavoit ſon linge. Elle nous a dit qu'elle ne craignoit pas de reſter ſeule dans cet endroit écarté, gardée par ſon Ane, qui l'attendoit avec ſon paquet. Je ne pûs m'empêcher de dire comme Horace, à cette rencontre :

Ilia & Egeria eſt, do nomen quodlibet illi (1).

Le roſſignol chantoit au-deſſus de la grotte & de la Nymphe. Au bon vieux temps on eût cru voir l'Ane de Silene gardant la Nymphe de Numa.

Quæ præbet aquas, Dea grata Camœnis,
Quæ Numæ conjux, conſiliumque fuit (2).

A côté de la grotte, eſt un Arc ſous lequel on peut s'aſſeoir, & où, en ſe ſouvenant de Bachaumont & de Chapelle, lorſqu'ils diſoient :

---

(1) Hor. *Sat. I.*
(2) Ovid. *de Faſtis.*

Un de nous deux, un jour au frais,
Assis près de cette Fontaine,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers. . . . . .

on grave aussi, non sur un cyprès, mais sur la pierre, comme le Poëte voyageur,

Hélas! que l'on seroit heureux, &c.

Le Peuple de Rome a conservé le très-ancien usage d'aller en foule le premier de Mai, célébrer, auprès de cette Fontaine, des Fêtes champêtres, sans doute en mémoire de l'antique Nymphe, des Muses, des rossignols & des Amans tendres ou inspirés qui s'y sont rassemblés de tout temps. Pour nous, quoique simples passans, nous nous sommes promis de ne pas quitter Rome, sans revenir dire adieu à la Fontaine de la Nymphe Egérie.

LETTRE XXIV.

A Rome, le 17 Juin.

On ne peut sortir de Rome avec le regret de n'avoir pas vu Tibur; on est encore plus empressé de s'y rendre, avec Horace, dans la

belle ſaiſon où ce Poëte y chantoit avec les roſſignols, les délices de la plus belle des campagnes, & peignoit ſi bien tout ce qu'il y voyoit, l'ombre des bois, la vue des vergers entourés de ruiſſeaux, le bruit de l'eau qui tombe en caſcade,

Et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Nous ſommes donc partis à quatre heures du matin, pour faire dix-huit milles. Le chemin eſt beau; on trouve ſeulement, en avançant dans la plaine, un lac d'eau ſulfureuſe, ſur lequel on voit de très-petites iſles de différentes grandeurs, & dont la mauvaiſe odeur, à meſure qu'on en approche, eſt inſoutenable.

En approchant de la montagne de Tivoli, on s'arrête ſur les bords de la voie Tiburtine, à l'ancien tombeau de Planctius. C'eſt une tour ronde de pierre, au bas de laquelle eſt un reſte d'architecture, avec une Inſcription très-bien conſervée.

De-là on ſe rend à la fameuſe *Villa Adriana*, vaſte Maiſon de plaiſance de l'Empereur Adrien, qui avoit ſçu y raſſembler à grands frais tout ce que ſa magnificence & ſes voyages avoient pu lui fournir.

On découvre d'abord les casernes, & au-dessous les écuries pour les chevaux des Prétoriens; le logement pour le corps-de-garde est dans l'angle. Ensuite, une foule de ruines montre les traces du Palais de l'Empereur, des Temples d'Apollon, de Mars, de Neptune Egyptien ou Canope (la Naumachie est au devant de ce dernier), des Dieux infernaux, les loges des bêtes féroces, &c. On distingue bien le théâtre & tout ce qui y avoit rapport; & après le théâtre, on voit une chambre en stuc pour les bains, bien conservée. On trouve dans ces anciennes ruines, & principalement dans des voûtes qui subsistent, des reliefs bien travaillés, des figures très-jolies & de fort-bon goût; enfin toute la magnificence des ouvrages & des bâtimens Romains respire encore dans ces restes. On en a tiré plusieurs belles statues, comme l'Antinoüs qui est au Capitole. Les Jésuites possedent la plus grande partie du vaste terrein de la ville Adrienne, qu'ils ont fouillé avec succès, & ils ont trois belles maisons près de Tivoli.

Après avoir parcouru toutes ces Antiquités, nous sommes remontés en carrosse pour aller à Tivoli. Le chemin est beau, & l'on est encore plus étonné de la grosseur & de la beauté des

oliviers qui bordent le chemin; nous n'en voyons pas d'auſſi gros en Provence. Auſſi Horace n'a pas manqué de les célébrer, dans ſes Odes:

Delecta de pinguiſſimis
Oliva ramis arborum (1).

Il n'a pas moins vanté les bons raiſins de Tibur, qu'on appelle aujourd'hui *Pergoleſe*:

Nullam, Vare, ſacrâ vite prius ſeveris arborem
Circà mite ſolum Tiburis, & mœnia Catili.

On voit ici, comme dans la Toſcane & dans la campagne de Naples, la vigne monter ſur les arbres & donner de l'ombre:

Sic lentæ texunt umbracula vites (2).

Horace étoit couronné de myrthe, lorſqu'on le voyoit

Sub arctâ
Vite bibentem. . . . . . .

Virgile a peint celles qu'on voit aux environs de Naples mariées avec les ſaules, en faiſant

(1) Ep. Od. II.
(2) Virg. Eglog. IX.

dire à Gallus, qui parle à sa chere Lycoris:

Mecum inter salices lentâ sub vite jaceres (1).

Condit quisque diem collibus in suis,
Et vitem viduas ducit ad arbores (2).

En arrivant à la ville, sur la porte de laquelle on lit, *Senatus populusque Tiburtinus*, on va voir avec empressement le petit Temple de la Sybille, qui est rond, & très-bien conservé. Ce Temple, bâti de la pierre dure de Tivoli, & si souvent dessiné par nos Artistes qui vont faire des études à Tibur, est un des plus beaux restes de l'Antiquité. Il en subsiste encore la moitié. Il est entouré d'une colonnade, & les colonnes cannelées sont de la proportion la plus élégante. Cette Sybille, qu'on appeloit *Albunea*, n'a pas peu contribué à la célébrité de Tibur. Après avoir rendu des oracles pendant sa vie, elle a été adorée comme une Déesse après sa mort. Dans le nombre des dix fameuses Sybilles, on comptoit celle de Tibur, dont le Temple étoit sur l'*Anio* (3), & c'est princi-

(1) Egl. X.

(2) Hor. Od. V. Liv. IV.

(3) Voyez le *Vetus Latium* du P. Volpi.

palement à celle-ci qu'on a fait l'honneur d'une Prophétie annonçant la venue de Jésus-Christ. Il y avoit un Recueil de ses Vers prophétiques, qui, après avoir été conservé long-temps, a été perdu. Virgile les avoit sans doute en vue, lorsqu'il envoye le Roi Latinus consulter les Oracles à Tibur :

Lucosque sub altâ
Consulit Albuneâ, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim.
Hinc Italæ gentes, omnisque Œnotria tellus
In dubiis responsa petunt (1).

Après avoir vu le Temple qu'Horace appelle

Domus Albuneæ resonantis,

on va voir, à quelques pas delà, le *præceps Anio*, & du haut de ce rocher, la chûte de cette riviere qui, tombant d'environ cinquante pieds de hauteur, forme, avec un grand bruit, la plus belle cascade, dont l'écume est d'une blancheur éblouissante. L'eau s'enfuit & passe rapidement, par un sentier étroit, à travers des rochers, & va former, à la distance d'un mille, ce qu'on appelle les *Cascatelles*, qui tombent encore

(1) Ænéid. L. VII.

de plus haut. Lorſqu'on eſt arrivé au Couvent des Cordeliers, où l'on va jouir de ce ſpectacle, elles offrent le tableau le plus pittoreſque & le plus agréable. On découvre du même endroit la grotte de Neptune, où le torrent ſe précipite; mais il faut deſcendre pour le voir de près, ſuivant nos Deſſinateurs, qui paroiſſent moins frappés du bruit que de la beauté du ſpectacle, du local & des environs.

A la chûte de la grande caſcade, & dans la ville, au niveau même de la riviere, on trouve un grand lavoir public, toujours entouré, dans la belle ſaiſon, de femmes qui y travaillent. Ce lavoir, ainſi que la fertile plaine qu'on découvre de-là, n'ajoûte pas peu à la beauté du tableau qu'on ne ſe laſſe pas d'admirer, en ſe ſouvenant qu'Horace a préféré aux plus belles villes & aux plus belles campagnes de la Grèce, ce que l'on voit ici, c'eſt-à-dire, le Temple de la Sybille *Albunea*, les caſcades du rapide Anio, le bois délicieux de Tibur, & cette variété de jardins entourés d'une foule de ruiſſeaux qui ſerpentent pour les arroſer.

Me . . . .
Nec tam Lariſſæ percuſſit campus opimæ;
Quàm domus Albuneæ reſonantis,

Et præceps Anio, & Tiburni lucus, & uda
Mobilibus pomaria rivis (1).

Nous avons voulu voir, avant notre dîner, les *Caſcatelles*, & il ne falloit pas moins qu'une vue auſſi agréable pour nous dédommager de la fatigue & des ſueurs de cette courſe que nous avons faite par la grande chaleur du jour. A notre retour, nous nous ſommes ſouvenus de ce qu'Horace ſouhaitoit à ſon ennemi, lorſqu'il lui diſoit,

Rumpat & ſerpens iter inſtitutum ;

car nous avons trouvé deux gros ſerpens qui barroient notre chemin. Il y en a beaucoup dans les campagnes de Rome ; & les payſans, après avoir coupé le bled, y mettent le feu pour brûler le chaume & détruire ces incommodes reptiles. Les anciens Poëtes, qui parlent tant de ces animaux, ont dû fréquemment en rencontrer ſur leurs pas. Virgile, en allant à Tibur, a peint ſans doute ſon aventure & la nôtre dans ces vers, où il rappelle une ſemblable comparaiſon d'Homere :

Improviſum aſpris veluti qui ſentibus anguem

(1) Od. VII. Liv. I.

Pressit humi nitens, trepidusque repentè refugit
Attollentem iras, & cærula colla tumentem (1).

Nous sommes arrivés à l'Auberge à une heure, accablés de lassitude. Des pigeons mal aprêtés, des œufs durs & des fraises : voilà tout ce qu'on trouve ici dans cette saison, quand on n'apporte rien de Rome. Nous avons mis Horace sur la table, pour nous tenir lieu de toute la bonne chere qui nous manquoit. Ç'étoit bien le cas de nous couronner de myrthe & de roses, si nous avions eu de son bon Massique, ou de ce vieux Falerne dont il donne envie par les éloges qu'il en fait. Voilà donc, disions-nous, l'agréable asyle si propre à fournir des images aux Peintres & aux Poëtes, où l'ami de Mécene chantoit les plaisirs champêtres. C'est Tibur qu'il peint si souvent dans ses vers :

« (2) O délicieuse campagne ! quand serai-je » assez heureux pour vous revoir ? (3) L'an- » cienne colonie des enfans d'Argos, Tibur, sera

(1) Enéid. Liv. II.

(2) *O rus, quandò ego te aspiciam*, &c.

(3) *Tibur, Ægeo positum colono,*
Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris & viarum
Militiæque.

» la douce retraite de ma vieillesse, le der-
» nier prix de mes fatigues, de mes courses &
» de mes travaux. (1) Heureux, heureux celui
» qui, loin des affaires, cultive en paix l'hé-
» ritage de ses peres ! (2) C'est à Tibur que,
» couché à l'ombre d'un vieux chêne, ou mol-
» lement assis sur le verd gason, j'aime à voir
» la chûte des eaux, qui tombent du haut de
» ce rocher toujours humide. Agréable réduit !
» non, je n'en voudrai jamais d'autre. (3) Je le
» préfere à tout ce que la Nature & l'Art pour-
» roient m'offrir ailleurs. (4) Content de mon
» sort & de l'asyle champêtre où je vis heu-
» reux, échangerois-je mon vallon du pays Sa-
» bin pour des richesses qui me donneroient mille
» soins ? (5) C'est dans ce vallon que je puis

(1) *Beatus ille qui procul negotiis, &c.*

(2) *Libet jacere modò sub antiquâ ilice,*
Modò in tenaci gramine :
Labuntur altis (l'Anio) *interìm*
Ripis aquæ, &c.

(3) *Ille terrarum mihi præter omnes*
Angulus ridet. . . . . .

(4) *Cur valle permutem Sabinâ*
Divitias operosiores,
Satis beatus unicis Sabinis ?

(5) *Hinc in reductâ valle caniculæ*
Vitabis æstus.

» offrir à mon ami un ombrage frais, un abri
» assuré contre les ardeurs de la brulante cani-
» cule. (1) Montrez-moi sur la terre un endroit
» préférable à une heureuse & fertile campagne.
» Hélas ! j'avois borné mes vœux à la posses-
» sion d'un petit terrein ; j'y voulois un jardin,
» une fontaine, &, sur la hauteur, un bosquet
» pour me mettre à l'ombre. Les Dieux m'ont
» plus donné que je ne leur demandois ; (2) mais
» quand j'aurai la maladie inquiette de l'incons-
» tance, je regretterai Rome à Tibur, & je
» regretterai Tibur, lorsque je serai de retour à
» Rome.

» L'homme est par-tout exposé aux dangers
» qui menacent notre fragile existence. Je re-
» mercie les Dieux de m'avoir garanti de la
» chûte imprévue d'un grand arbre, qui auroit
» écrasé son maître, si j'avois fait quelques pas
» de plus ; mais les Dieux & les Muses, que
» je sers, me protégent. Aussi je m'enfonce &

(1) *Novistine locum potiorem rure beato ?*
Hoc erat in votis modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm silvæ super his foret. . . . .
Epist. X. Lib. I.

(2) *Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam.*

je

» je m'égare, ſans crainte, dans le fond le plus » épais de la forêt; (1) & là, lorſque dégagé » de tous ſoins, je ne ſuis occupé qu'à faire des » chanſons pour ma chere Lalagé, le loup » avide fuit loin de moi, tout foible & déſarmé » que je ſuis. Heureux ſéjour où je me retrouve » avec Mécène & Virgile, que j'invite à y re- » venir, & avec mon ami Ariſtius (2), pour » lequel je dicte une Epître, aſſis auprès de ce » vieux Temple de Vacune, la Déeſſe des pa- » reſſeux!

» (3) C'eſt à Tibur qu'Horace imite la dili- » gente abeille, qui va le matin ſucer le thym » & les fleurs, pour nous donner le miel, ce » doux fruit de ſon travail. Foible & laborieux » comme elle, j'arrange & je compoſe des vers

(1) *Namque me ſilvâ lupus in Sabinâ,*
Dùm meam canto Lalagen,
. . . . . *Fugit inermem.*

(2) *Hæc tibi dictabam fanum poſt putre Vacunæ.*
Epiſt. X. Lib. I.

(3) . . . . . . *Ego, apis matinæ*
More, modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operoſa parvus
Carmina fingo. Od. II. Lib. IV.

» que je retourne plus d'une fois en parcourant
» les bords de l'Anio & les détours de la forêt.

» Que d'autres louent à l'envi les plus belles
» contrées de la Grèce, Rhodes, Mytilene,
» Tempé, Corynthe & Délos : pour moi, j'a-
» voue que je préfere aux bords de l'Eurotas
» & aux plaines fertiles de Lariſſe, l'agréable
» ſéjour qu'habite la Sybille Albunéa, malgré
» le bruit du torrent voiſin. J'ai là, ſous mes
» yeux, l'Anio qui précipite ſon cours, la vaſte
» forêt de Tibur, & la vue de différens jar-
» dins, diviſés par les ruiſſeaux qui les arroſent ».

On reconnoît que M. de Voltaire n'a pas vu Tivoli, & qu'il parle en Propriétaire, lorſque dans ſon Epître à Horace, après ce beau vers,

J'ai fait un peu de bien, c'eſt mon meilleur ouvrage,

il ajoûte :

Tibur valut pour toi la Cour de l'Empereur :
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Fernei plus beau.

« On n'évite point ſa deſtinée, diſoit Martial, qui y avoit auſſi une maiſon : « lorſque
» l'heure fatale eſt arrivée, au milieu même de
» Tibur, vous reſpirerez l'air empeſté de la
» Sardaigne ».

Nullo fata loco possis includere. Cum mors
Venerit, in mediâ Tibure Sardinia est (1).

Martial fut forcé de vendre sa maison de Tibur à Mathon, son Hôte, qui s'y étoit établi de maniere à en prendre possession ; &, ne pouvant le déloger, il fallut l'engager à payer ce qu'il s'étoit approprié. Aussi, après le marché fait, Martial se félicitoit en lui disant : « Dupe » que vous êtes, ce n'est pas ma maison, mais » la vôtre que je vous ai fait acheter ».

Hospes eras nostri semper, Matho, Tiburtini ;
Hoc emis : imposui, rus tibi vendo tuum (2).

Indépendamment de la belle maison de Mécène, dont Auguste hérita ; de celle de Quintilius Varus, de celle de Manlius Vopiscus, dont Stace fait une description attrayante ; de l'ancienne maison de Plautius sur la pointe de Lucano, & des maisons de César, de Trajan, de Syphax, Roi de Numidie, on y voyoit celles des Cassius, des Pisons, de Salluste, de (3) Lol-

(1) Lib. IV. Ep. LXVIII.

(2) Lib. IV. Ep. LXXIX.

(3) C'est à cette Maison de campagne que Lollius, suivant Horace, avoit fait une Naumachie avec les eaux de la riviere,

Interdùm nugaris rure paterno ;

lius, &c. Il ne faut pas oublier Catulle, qui vouloit être cité au nombre des habitans de Tibur, quoique ſa Campagne, ſituée ſur la montagne, en fût un peu éloignée.

O funde noſter, ſeu Sabine, ſeu Tiburs,
Nam te eſſe Tiburtem autumant, quibus non eſt
Cordi Catullum lædere.

La fameuſe (1) Cynthie, tant aimée & encore plus chantée par Properce, dont les Elégies l'ont immortaliſée, avoit ſa maiſon à Tibur, où l'Amant ne venoit pas ſans être ſouvent invité, & à toute heure.

Nox media, & Dominæ mihi venit Epiſtola noſtræ,
Tibure me miſſâ juſſit adeſſe morâ.
Candida quà geminas oſtendunt culmina Turres,
Et cadit in patulos Nympha Aniena lacus (2).

Cynthie mourut à Tibur, & ſon tombeau étoit, comme ceux qu'on y voit encore, ſur le bord d'un grand chemin.

Partitur lintres exercitus : Actia pugna,
Te duce, per pueros hoſtili more refertur.
Adverſarius eſt frater ; lacus, Adria : donec
Alterutrum velox victoria fronde coronet.
Hor. Ep. XVIII. Lib. I.

(1) Son vrai nom étoit *Hoſtia.*

(2) Eleg. XIX. Lib. XIII.

Qu'on y érige, dit le tendre Properce, une colonne, où l'on inſcrira ſeulement ces deux vers, que le voyageur en voiture, ou le poſtillon (*vector*), qui viendra de la ville, puiſſe lire en courant & ſans s'arrêter :

« C'EST ici, & dans les champs Tiburtins,
» que repoſent les cendres de la belle Cynthie.
» Elle ajoûte un nouveau prix, heureux Anio,
» à ton rivage ».

Hoc carmen mediâ dignum me ſcribe columnâ,
Sed breve, quod currens vector ab urbe legat :
« Hîc Tiburtinâ jacet aurea Cynthia terrâ.
» Acceſſit ripæ laus, Anieno, tuæ (1).

Diſons à cette occaſion quelque choſe de l'origine de Tibur, l'une des plus anciennes villes d'Italie. Les Siciliens bâtirent les premiers *Siculetum*, & furent chaſſés par les Grecs. Catillus, Coras & Tibur, ou Tiburnus, fils d'Amphiaraüs, rebâtirent cette ville, & lui donnerent le nom de *Tibur.* Dans l'énumération de ceux qui vinrent au ſecours de Turnus, attaqué par Enée & les Troyens, Virgile fait mention de Tibur, qu'il appelle *Tiburque ſuperbum.*

Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,

(1) Eleg. VII. Lib. IV.

Fratris Tiburni dictam cognomine gentem,
Catillusque, acerque Coras, Argiva juventus (1).

Les Romains appelloient toujours Tibur, la ville & la colonie des Grecs :

Ægeo positum colono,

dit Horace. Ovide au Liv. IV des Fastes :

Et jam Telegoni, jam mœnia Tiburis udi
Stabant, Argolicæ quæ posuêre manus ;

& au troisieme Livre des Amours,

Nec te prætereo, qui per cava saxa volutus,
Tiburis Argæi spumifer arva rigas.

Strabon, Liv. V, parlant de Præneste & de Tibur, dit qu'on croyoit ces deux villes fondées par les Grecs :

. . . . (2) *Utramque urbem Græcanicam esse dicunt.*

Properce, Liv. XI, Elég. XXXII, l'appelle *Tibur Herculeum*, à cause d'un Temple d'Hercule qui y étoit en singuliere vénération, & dont parle aussi Strabon.

Virgile peint ainsi les anciens & belliqueux Tiburtins :

---

(1) Æneid. Lib. VII.

(2) Φασὶ Ἑλληνίδας ἀμφοτέρας.

Durum à ſtirpe genus, natos ad flumina primùm
Deferimus, ſævoque gelu duramus & undis.
Venatu invigilant pueri, ſylvamque fatigant :
Flectere ludus equos, & ſpicula tendere cornu.
At patiens operum parvoque aſſueta Juventus
Aut raſtris terram domat, aut quatit oppida bello.
Omne ævum ferro teritur verſâque juvencûm
Terga fatigamus haſtâ : nec tarda ſenectus
Debilitat vires animi, mutatve vigorem ;
Canitiem galeâ premimus, ſemperque recentes
Convectare juvat prædas & vivere rapto (1).

Auſſi le Poëte repréſente-t-il, dans le fort d'un combat, Tarchon de Tibur ſous les traits les plus redoutables :

Volat ingens æquore Tarchon,
Arma virumque ferens. . . . .
Haud aliter prædam Tiburtûm ex agmine Tarchon
Portat ovans ; ducis exemplum eventumque ſecuti
Mæonidæ incurrunt (2).

Les Tiburtins, dans les premiers temps de Rome, furent aux priſes avec les Romains ; mais ils furent encore plus ſouvent & reſterent juſqu'à la fin leurs fideles alliés. Rome & Tibur ne ſeſoient plus qu'un ; temoin le ſervice, important

(1) Æn. Lib. IX.
(2) Lib. XI.

pour ce temps-là, que ceux de Tibur rendirent aux Romains. Le voici ſuivant Tite-Live (1); car Ovide a un peu embelli le conte.

Les Cenſeurs défendirent aux joueurs de flûte de manger dans le Temple de Jupiter, ce qui leur étoit permis auparavant. Les Muſiciens, piqués de cette défenſe, s'aſſemblerent tous, & ſortirent de la ville, pour aller s'établir à Tibur. On s'apperçut bientôt de leur départ (2) : plus de flûte pour les jeux, pour les Temples & pour les funérailles, que la flûte accompagnoit toujours. Mais les Sacrifices ne pouvoient s'en paſſer, & cette conſidération obligea le Sénat à s'occuper ſérieuſement de cette affaire. En conſéquence on envoya des Députés à Tibur, pour réclamer les Muſiciens de Rome. Les Tiburtins promirent d'y faire tous leurs efforts, & en effet ils exhorterent la troupe rebelle à retourner au plutôt ; mais n'ayant pu en venir à bout, & ne voulant pas employer la force, ils ſe ſervirent d'un ſtratagême. Ils les firent inviter ſéparé-

(1) Lib. I.

(2) *Quæritur in ſcenâ cava tibia, quæritur aris ;*
Ducit ſupremos, nænia nulla, choros.
Faſt. Lib. VI.

ment dans diverſes maiſons un jour de Fête, ſous prétexte d'avoir beſoin de la Muſique pour égayer les repas que l'on donnoit ; & comme de tout temps les Muſiciens ont (1) aimé à boire, on n'eut pas de peine à les enivrer avec du vin de Tibur. Dès qu'ils furent ivres & endormis, on les chargea ſur des charriots. Ils furent donc bien étonnés, en s'éveillant, de ſe trouver au milieu de la grande (2) place de Rome, & d'un grand concours de peuple, attiré par la nouveauté du ſpectacle, qui les félicitoit de leur retour. On leur accorda, par accommodement, ce qu'on leur avoit refuſé, & même un privilége qu'ils n'avoient point auparavant. Ovide a conté toute cette aventure de la maniere la plus agréable.

Il n'a pas manqué d'obſerver, en regrettant l'ancien temps, que les Romains qu'on exiloit, étoient envoyés à Tibur.

---

(1) *Et vino, cujus avidum genus eſt, oneratos ſopiunt.*
Tit. Liv. Lib. I.

(2) *Alliciunt ſomnos tempus, motuſque, merumque ;*
Potaque ſe Tibur turba redire putat.
Jamque per exquilias Romanam intraverat urbem,
Et manè medio plauſtra fuêre foro. Faſt. V.

Quid memorem veteres Romanæ gentis, apud quos
Exilium tellus ultima Tibur erat (1).

Voilà tout ce que nous nous ſommes rappellé ſur Tibur pendant notre dîner, avec le ſecours de l'Abbé *Graſſini*, notre guide, de nos compagnons aſſidus, Horace & Virgile, & du Pere Volpi, Jéſuite, auteur du *Vetus Latium*, Ouvrage rempli de recherches & d'érudition. Nous nous ſommes enſuite amuſés à lire, ſur les murs de notre ſalle à manger, les noms ou les deviſes de ceux qui nous ont précédés; ainſi qu'à regarder les figures deſſinées au crayon, que la plupart des Peintres & Artiſtes y ont laiſſées, & dont ſont couverts tous les paneaux des fenêtres. Il y en a même qu'on voudroit pouvoir enlever, comme on enleve à Naples les anciens tableaux des murs de Pompeïa & d'Herculanum.

Après le dîner, nous avons vu dans la ville deux anciennes ſtatues Egyptiennes, adoſſées à l'Evêché : elles ſont de granite, de huit à dix pieds de proportion, & très-belles. Nous ſommes deſcendus enſuite pour aller voir les ruines de la maiſon de Mécène. On ne voit aujourd'hui que

(1) De Ponto Lib. I. Eleg. III.

les souterrains de ce vaste édifice, & une grande gallerie voutée, sous laquelle un petit torrent passe avec beaucoup de rapidité. La situation de cette maison étoit fort agréable.

On va ensuite à la *Villa d'Est*, où l'on voit avec plaisir un très-beau jardin & des cascades; des orgues hydrauliques, que l'on fait jouer pour les curieux; l'antre de la Sybille, dont la vue est très-pittoresque; des chûtes d'eau qui font un bel effet; enfin des terrasses, des fontaines, & principalement une girandole qui imite celle de saint Pierre, lorsqu'on fait partir du Château Saint-Ange un bouquet de fusées. Ici le jet d'eau s'éleve en imitant le bruit de l'artillerie. On trouve encore à la *Villa d'Est*, & à la droite du jardin, la représentation en petit, & un peu trop en petit, des anciens Temples qui décoroient la Villa d'Adrien.

Le Palais mérite d'être vu, ainsi que les plafonds des appartemens, peints par les freres Zuchéri. On y trouve quelques beaux bustes & des statues entieres, outre la belle statue de Diane, qui se voit aux bains d'Actéon dans le jardin.

En sortant de la Villa d'Est, nous sommes remontés en carrosse pour revenir à Rome; &, non loin de-là, nous nous sommes arrêtés sur

le chemin, pour voir un petit Temple rond, bâti en briques. Tous les ornemens en ont été enlevés. On l'appelle *le Temple de la Déesse de la toux.* Je ne sais si les Romains l'invoquoient pour s'en garantir, mais Catulle remercioit Tibur de l'en avoir guéri :

Fui libenter in tuâ suburbanâ
Villâ, malamque pectore expuli tussim (1).

On venoit encore à Tibur pour y jouir de la plus grande fraîcheur dans le bois qui est sur la hauteur, ou dans le vallon au bout des eaux ; & Martial, en comparant ce séjour à celui de Bayes, donne, au moins dans la canicule, la préférence à Tibur.

Dùm nos blanda tenent lascivi stagna Lucrini
Et quæ pumiceis fontibus arva calent,
Tu colis Argivi regnum, Faustine, coloni,
Quò te bis decimus ducit ab urbe lapis.
Horrida sed fervent Nemæi pectora monstri,
Nec satis est Baïas igne calere suo.
Ergò, sacri fontes, & littora grata, valete,
Nympharum pariter, Nereïdumque domus.
Herculeos colles gelidâ vos vincite brumâ,
Nunc Tiburtinis cedite frigoribus (2).

(1) Epig. XLI.
(2) Lib. IV. Epig. LXI.

Nous n'avons pas compté, comme Fauſtinus, la vingtieme pierre ou colonne qu'on trouve encore aujourd'hui pour marquer les milles & meſurer le chemin, colonne qui indique que cette maiſon étoit à mille pas de Tibur ; mais nous ſommes arrivés à huit heures & demie du ſoir, un peu fatigués, quoique très-contens de notre voyage.

LETTRE XXV.

A Rome, le 18 Juin.

Nous avons vu la Proceſſion de la Fête-Dieu. La préſence du Sacré Collége, qui y aſſiſte avec le Pape, lui donne un très-grand éclat. Le Saint Pere porte le Très-Saint, & il paroît à genoux, tandis que tout le monde ſait qu'il eſt aſſis. Ne ſeroit-il pas plus décent qu'il portât ſon Maître & le nôtre à pied, lorſque ſon âge lui permet de marcher ?

Nous avons été voir l'Egliſe de S. Paul, où l'on admire le grand nombre & la beauté des colonnes ; puis la Pyramide ou le tombeau de Sextius. On trouve à côté le mont *Teſtaceo*, qui s'eſt formé des tuiles & des pots caſſés qu'il étoit

anciennement ordonné de jetter en cet endroit plutôt que dans le Tibre.

Le 19 Juin.

LES Monumens que nous avons vus aujourd'hui, sont l'Eglise de S. Côme & S. Damien, ancien Temple de Romulus, dont les Romains firent un Dieu, pour se consoler de l'avoir fait mourir.

San Laurenzo in Miranda, beau Temple d'Antonin & de Faustine.

Le Temple de la Paix à trois Arcades, bâti par Vespasien & par Titus.

L'Eglise de sainte Françoise, Romaine ; & dans le jardin du Couvent, les deux niches opposées de l'ancien Temple du Soleil & de la Lune, ou, selon d'autres, d'Isis & de Sérapis.

Le fameux Arc de triomphe de Tite.

Les jardins du mont Palatin, dans lesquels il a fallu voir avec des torches les Bains de Livie. On y admire de précieux restes de peintures, & sur-tout de la solide dorure de cet ancien temps.

Au mont Aventin,

L'Eglise de sainte Sabine, ancien Temple de Diane ; celle de S. Alexis, ancien Temple d'Her-

cule, dans une belle ſituation, dont la Bibliotheque mérite d'être vue. Il y a dans la chambre de l'Abbé des Jéronimites, un beau buſte de l'Empereur Cornelius Tacitus, & deux beaux tableaux du Pérugin.

Le Grand Prieuré de Rome, appartenant au Cardinal Rezzonico, eſt principalement remarquable par la plus belle vue du monde dont il jouit.

On voit enſuite le Temple de la Bonne Déeſſe, où l'on ſe ſouvient que ce libertin de Claudius fut ſurpris déguiſé en femme, pour voir

Sacra Bonæ, maribus non adeunda, Deæ.

En deſcendant, nous avons vu le petit Temple de Veſta, bien conſervé. Il eſt élevé ſur les bords du Tibre, & nous fîmes aiſément l'application de la ſtrophe d'Horace ſur l'inondation du Tibre, venue du côté de l'Etrurie, qui commençoit à la rive oppoſée : elle attaquoit le Temple de Veſta, & le tombeau de Tarquin, qui en étoit proche.

Vidimus flavum Tiberim retortis
Littore Etruſco violenter undis,
Ire dejectum monumenta Regis,
Templaque Veſtæ.

Devant ce Temple, eſt celui de Virginie, ou de la Pudeur.

Plus bas, celui de la Vérité, où l'on prétend fauſſement que les Anciens juroient en mettant la main ſur une énorme tête, qu'on voit encore en relief ſur le marbre. C'eſt maintenant une Egliſe Arménienne.

Non loin de-là ſe voit l'ancienne loge ou place des Marchands, & ſur-tout des Banquiers, (*argentarii*), que protégeoit Septime Severe. Quatre arcades ouvertes, bâties en marbre avec des quarrés d'une peſanteur énorme, forment le monument qu'ils firent élever à cet Empereur. On le voit en relief avec l'Impératrice, faiſant un Sacrifice, dont tous les inſtrumens, bien détaillés & repréſentés en relief, fixent l'attention des Antiquaires.

On deſcend encore pour voir le grand cloaque par lequel Tarquin fit écouler dans le Tibre les eaux de l'étang qui rempliſſoit tout le vallon entre les monts Aventin & Palatin.

Même jour, après le dîner.

NOUS avons viſité le Palais Colonne, le plus vaſte Palais de Rome, le plus riche en ſtatues, en buſtes antiques, & ſur-tout en tableaux. On admire

admire parmi ceux-ci la plus belle tête de Vierge du Guide ; un tableau rare & de la premiere maniere de Raphaël ; une belle Vierge de Carle Marate ; la Pitié, du Guide ; l'Europe ſur le taureau, de l'Albane ; le ſacrifice de Jules Céſar, du même ; Adam & Eve, du Dominiquin ; quelques excellens tableaux de Rubens ; des Payſages du Pouſſin, de Claude Lorrain & de Salvator Roſe ; une Sainte Famille, du Guerchin, & une autre de Pierre de Cortone ; un petit tableau délicieux du Corrége ; enfin un très-grand nombre de tableaux des meilleurs Maîtres ; des tables de porphyre & d'albâtre ; les appartemens les plus riches & les mieux ornés ; la petite Chapelle, dont l'autel eſt placé devant une croiſée qui en éclaire le tableau repréſentant une Vierge peinte par Carle Marate.

Au bas des terraſſes qui forment le jardin, il y a des débris des Thermes de Conſtantin, & entr'autres, deux pieces de marbre, dont l'une eſt une architrave d'une grandeur énorme. On ne conçoit pas comment on a pu détruire de pareilles maſſes d'édifices, dont le ſeul poids oppoſoit tant de réſiſtance.

Pendant notre viſite, le feu a pris à la petite Egliſe ou Chapelle d'une Confrérie qui eſt près

de-là ; & le bâtiment, quoique presque neuf, a été entiérement brûlé.

Le 20 Juin.

CE jour, nous avons été tout droit au mont Célius, & à l'Eglise des Camaldules ; nous avons trouvé le Général officiant avec deux Visiteurs, & tous les Religieux successivement lui baisoient la main à genoux. Comme le Généralat éleve ces Moines !

Terrarum Dominos evehit ad Deos.

Belle Eglise & situation admirable, d'où l'on découvre le Colisée & le Palais des Empereurs sur le mont Palatin.

Nous y avons remarqué une belle statue en marbre de S. Grégoire, commencée par Michel-Ange ; le tableau du même Saint, d'Annibal Carrache, morceau d'un grand mérite & bien conservé ; & une Vierge de Battori.

Dans une Chapelle séparée, & à côté de l'Eglise, on s'arrête à considérer, sur les murs, un S. André peint à fresque par le Guide, s'agenouillant devant sa croix qu'il apperçoit de loin : belle & riche composition, où l'on admire l'attitude du Saint & le raccourci du bourreau.

Dans le même tableau, à gauche, on ne se

lasse pas de regarder une femme qui montre le saint Martyr à son enfant, malheureusement presqu'effacé.

Vis-à-vis, le même Saint est représenté battu de verges, ouvrage du Dominiquin, émule du Guide, &, comme lui, éleve du Carrache. Les figures supérieures de ce dernier tableau m'ont paru trop petites, & je crois l'autre préférable par la composition; cependant la figure du Saint est d'une grande beauté, & les regards s'arrêtent encore sur une femme dont l'enfant effrayé, détournant la tête, se jette avec précipitation entre les genoux de sa mere. C'est l'expression de la Nature qui nous attendrit & qui va au cœur.

De-là passant à l'Eglise de la Mission de France, on y voit une très-belle urne de porphyre contenant les ossemens de S. Jean & de S. Paul.

Ensuite à la belle Eglise du Collége des Jésuites, & à celle de S. Clément des Dominicains, où l'on voit un beau pavé en mosaïque, l'ancien Chœur revétu de marbre, avec des Chaires à droite & à gauche pour l'Evangile.

Eglise de sainte Elisabeth, ou rotonde, qu'on croit avoir été un Temple de Faunus. On voit tout autour des tableaux de Martin, de Tem-

pesta & de Pomérancie, en général assez médiocres, & qui font détourner les yeux de l'horreur des supplices qu'ils représentent.

Le beau Baptistaire de S. Jean de Latran, que nous n'avions pas vu, l'ayant trouvé fermé. Il fut ordonné par Constantin, & l'on y voit de très-belles colonnes de porphyre.

L'Eglise de la Croix de Jérusalem, qui mérite aussi d'être vue. On y trouve une très-belle urne de porphyre ; & en passant par le jardin, on voit les restes d'un Temple de Vénus & du *Theatrum Castrense*, très-ancien.

Après avoir dîné chez M. le Cardinal, nous avons été à la maison de Campagne de M. *Digne*, Consul de France, maison agréable & élégamment meublée. Il y avoit nombreuse assemblée ; nous eumes d'abord un Concert, puis des Duo & des Ariettes chantées par des Demoiselles. Mad. Digne accompagnoit sur son clavessin, & elle finit par jouer des airs charmans sur son *piano-forte*. Après le Concert, on a dansé. M. de Bombelles & mon fils ont dansé le ménuet à faire plaisir. Nous ne sommes revenus à Rome qu'à deux heures après minuit.

Je me suis promené à la campagne, & je ne voyois pas d'endroits bien cultivés, sans

me ſouvenir du petit terrein où le fameux *Quintius Cincinnatus* quittoit la bèche & la charrue pour aller reprendre le Conſulat & la Dictature. Je ne vois pas non plus tant de champs déſerts, & de ſi grandes poſſeſſions devenues le partage des Patriciens modernes, ſans me rappeller la Loi Agraire, qui diviſa ſi long-temps le peuple & le Sénat. Si les Romains étoient encore un peuple, & un peuple de ſoldats, ils revendiqueroient cette Loi Agraire, peut-être plus néceſſaire aujourd'hui que lorſque les Tribuns la ſollicitoient pour ſoulager la miſere de ceux qui ſervoient leur Patrie à la guerre.

Qu'eſt-ce donc que ce peuple composé, depuis ſon origine, de pluſieurs autres, qu'il a ſucceſſivement incorporés? un peuple pareſſeux & vain dans un climat chaud, où l'Art a multiplié les objets obſcenes qui irritent les deſirs. Ici les hommes ſubjugués par l'opinion, ſous le gouvernement d'un Maître ſouvent parvenu de l'état le plus obſcur au trône, doivent être moins occupés de ce qu'ils ſont, que de ce qu'ils peuvent devenir. Cette penſée ſeule favoriſe l'indolence & la vanité.

On admire plus ici qu'on ne réfléchit; cependant il eſt des momens de repos où l'on ne peut ſe

refuser aux idées locales qui nous assiégent tumultueusement. Mais je m'arrête, pour renvoyer à la fin de l'article de Rome les notes & les réflexions.

Le 25 Juin.

A S. Pierre *in vinculis*, belle Eglise, l'admirable & sublime Moyse de Michel-Ange. On entend, en le voyant, *Cantabo Dominum.* C'est dommage que cette belle statue soit nichée comme dans un confessional. Les figures & les ornemens qui sont autour, sont des Eleves de Michel-Ange.

Dans la même Eglise, quelques beaux tableaux du Dominiquin & du Guerchin, avec de belles colonnes antiques & canelées.

On passe au Noviciat des Jésuites, dont l'Eglise est une rotonde ovale du dessin du Bernin. Elle est riche, bien décorée, & a de bons tableaux. On en voit encore de meilleurs dans la Chapelle intérieure, où est le beau S. Stanislas couché, de le Gros, Sculpteur François. Il faut se promener ensuite dans les jardins.

De-là on va revoir la sainte Thérese & l'Ange amoureux d'elle, du Bernin : beau groupe, plus fait pour le fond d'une Gallerie que d'un Autel. Ensuite on voit le *Calidarium*, devenu une Eglise de S. Bernard.

Enfin on s'arrête au Palais Barbérini, où l'on admire le grand plafond peint par Pierre de Cortone, qui eſt ſon chef-d'œuvre ; & parmi pluſieurs bons tableaux, parmi bien des buſtes & des ſtatues, celle du Faune endormi, qui eſt du meilleur ciſeau des Anciens.

LETTRE XXVI.

A Freſcati, le 26 Juin.

NOUS avons fait ce matin douze milles pour arriver à la Villa Mandragora de la maiſon Borgheſe à *Tuſculum*. On voit par fois des reſtes des anciens grands chemins, comme de la voie Appienne.

Ces grands chemins, faits avec tant de ſoin & de dépenſe, portoient le nom de ceux qui les avoient procurés, en les immortaliſant. Tibulle loue ſon ami & ſon protecteur Meſſala d'avoir fait travailler à celui qui alloit de Tuſculum à Albe. « Le laboureur, dit-il, qui, ayant quitté ſon tra- » vail, vous doit la commodité de revenir tard » chez lui de la ville par une route facile & ſûre, » vous bénira avec reconnoiſſance ».

Nec taceant monumenta viæ, quæ Tuſcula tellus
Candidaque antiquo detinet Alba lare :
Namque opibus congeſta tuis, hìc glarea dura
Sternitur : hìc aptâ jungitur arte Silex.
Te canit agricola, è magnâ quùm venerit urbe
Serus, inoffenſum retuleritque pedem (1).

On voit par-là que Meſſala avoit fait un chemin à ſes dépens.

Après cela nous avons vu la Villa Aldobrandini, la Villa Lanti, la Villa du Duc de Bracciano, les reſtes des jardins & maiſons des deux Lucullus. Rien n'eſt plus agréable à voir : ce ſont des vues & des promenades délicieuſes, & des eaux admirables.

On va enſuite à Grotta Ferrata, à un mille & demi, pour voir les belles peintures à freſque du Dominiquin, dans la Chapelle des Moines Grecs de S. Baſile.

Puis, deux milles plus loin, à Marino, village aſſez grand, où il faut voir, à l'Egliſe de la Trinité, le beau tableau de Guido Reni, repréſentant Jéſus-Chriſt mort, devant le Pere Eternel; & dans la Cathédrale, le beau tableau de ſaint Barthelémi, du Guerchin.

---

(1) Tibul. Eleg. VIII. Lib. I.

On va de-là à Albano, distant de quatre milles, où l'on voit :

Dans la Villa Barberini, les casernes des Prétoriens de Domitien ;

Les débris de la maison de campagne de Pompée le Grand.

Dans le jardin de l'Eglise de S. Paul, nous avons vu cinq grottes longues & profondes, suffisamment éclairées : ce sont des restes des bâtimens de Pompée.

Au bas du lac Albano, on voit la roche taillée pour le fameux émissaire, gravée par Piranese, & dans les planches du *vetus Latium* du Pere Volpi.

A Frescati, le 27 Juin.

DANS la villa d'Albano :

Tout l'enclos où sont les maisons & les Eglises qu'on appelle *Cello maio*, renferme les débris de la vaste maison de Pompée.

Dans l'agréable chemin, entre Albano & Aricie, ancienne ville fameuse par le culte de Diane, on voit sur la voie Appienne, qui subsiste, un grand monument quarré, avec cinq petites pyramides : c'est le tombeau honoraire élevé à Pompée le Grand. On y voit un marbre

moderne, avec une inſcription qui dit fauſſement que c'eſt le tombeau des Horaces & des Curiaces.

Je ne dois pas oublier ici qu'en allant de Rome à Albano, on trouve ſur le chemin une belle Fontaine, faite, ſuivant l'inſcription, par Clément XII. On s'y arrête ; on s'y lave les mains & le viſage ; on y boit de l'eau pure & excellente, ſuivant le précepte d'Horace.

Ora, manuſque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.

La vue du balcon de la ville Aldobrandini fait autant de plaiſir que ſa belle caſcade, les eaux qu'on fait jouer & les beaux bas-reliefs qu'on y trouve.

Celle du Duc de Bracciano eſt élégamment meublée pour l'été, & très-bien ſituée.

On deſcend de Marino à pied, par une rude deſcente, juſqu'à l'endroit où l'on trouve un grand baſſin à droite, & des Lavandieres que les poſtillons ne manquent pas d'agacer.

Là on rentre dans le bois, & dès qu'on eſt ſur la hauteur, on découvre avec plaiſir le grand lac Albano, & l'on arrive, par une belle allée, à *Caſtel Gandolfe*. Au bout du bois, on trouve Albano, jolie ville aſſez peuplée. Nous y avons été hébergés par le S. Auda, bon & honnête

Bourgeois, pere de la belle Angela, qui nous a tenu bonne compagnie ; & ainſi,

Egreſſos magnâ, excepit nos Angela, Româ,
Cui Muſæ & Charites dona dedêre ſimul.
Angela cantavit nobis, cantare rogata:
Hoſpitio modico,

mais propre & agréable, & d'honnêtes gens; la Signora Auda avoit ſoin du ménage. De ſes deux filles, la Signora Angela a chanté, & ſa ſœur l'accompagnoit ſur le claveſſin. Cette ſœur eſt deſtinée pour le Couvent:

Animas nec candidiores
Terra tulit.

Avant le ſouper, nous avons fait une promenade charmante juſqu'à Aricie, dans une belle allée de chênes. On rencontre, avec plaiſir, au milieu, un bon Hermite Picard, qui eſt là depuis plus de 40 ans : il en a 72.

Au pied des anciens murs d'Aricie & du Palais du Prince Chigi, ſe trouve une fontaine dont l'eau eſt délicieuſe.

On s'arrête à la porte de la ville pour jouir de la plus belle vue poſſible, de la campagne la plus variée, du lac deſſeché par les Romains, & la mer eſt au bout de l'horiſon. On s'aſſied auprès

de la porte, dans la boutique d'un Boulanger, qui nous a bien reçus.

On voit à Aricie, qui n'eſt éloignée d'Albano que d'un mille, une belle Egliſe du Prince Chigi, faite ſur les deſſins de Vignole.

On fait un mille auſſi pour aller ſe promener d'Albano à Caſtel Gandolfe, où le Pape va paſſer l'Automne ; & l'on y voit la belle Egliſe bâtie par Alexandre VII (Chigi), ſur les deſſins du Bernin.

Faites le grand tour pour aller d'Albano à l'Emiſſaire, ſous peine de revenir comme moi, ou de vous caſſer le col.

On rencontre dans cette tournée des aquéducs, des Temples, des tombeaux & autres monumens, qui font ſouvenir que Cicéron appelloit la voie Appienne, *Regina viarum ;* mais il eſt dur d'être ſecoué en voiture ſur ce large pavé. Auſſi, comme diſoit Horace, *gravis minùs Appia tardis.*



LETTRE XXVII.

A Rome, le 28 Juin, veille de S. Pierre.

Le matin j'ai vu les tableaux du ſieur Carlo Marini, & j'en ai acheté quelques-uns. C'eſt payer ſon tribut à l'Italie.

Nous allâmes, après le dîner, chez M. le Cardinal de Bernis; & puis de-là près du Château Saint-Ange, pour voir paſſer la cavalcade, qui mérite d'être vue. Enſuite on ſe rend à la place de S. Pierre, & l'on entre dans l'Egliſe, pour voir préſenter la Haquenée au Pontiſe, par le Connétable Colonne à genoux. Après la cérémonie, on va faire un tour, & l'on revient à la place pour l'illumination de la coupole: elle ſe fait très-rapidement, & en un clin-d'œil, à neuf heures ſonnantes, ce qui fait un ſpectacle agréable. Enfin on ſe rend, le plutôt qu'on peut, à la file des carroſſes, dans une maiſon ſur le Tibre, pour voir le feu d'artifice du Château Saint-Ange, & la fameuſe *Giranda*, bouquet de fuſées, dont les étrangers ſont tellement prévenus par les exagérations Italiennes, qu'ils n'en ſont pas fort émerveillés.

Enſuite on ſe rend au Palais Farnèſe, pour voir le feu qu'on tire à onze heures dans une place trop petite pour un feu de pétards, qui font grand bruit, mais qui incommodent même ceux qui ſont aux fenêtres du Palais : au point que Madame la Comteſſe Mareſcotti, qui étoit avec le Prince Juſtiniani à la même croiſée, où M. le Cardinal Orſini nous avoit fait placer, ſe félicitoit de n'avoir pas voulu y reſter.

Les étrangers ſont très-bien reçus au Palais Farnèſe. On y trouve belle & nombreuſe aſſemblée, & force rafraichîſſemens. En entrant, on va ſaluer le Connétable, dans la derniere piece au bout de l'enfilade.

Le 29 Juin.

A huit heures du matin, on arrive à S. Pierre, & l'on aſſiſte à la Meſſe du Pape, qu'il faut avoir vue, pour avoir l'idée du ſpectacle le plus auguſte en ce genre. J'ai eu le plaiſir d'y entendre lire l'Evangile en Grec.

Le ſoir, entre ſept & huit heures, on va voir au Cours le Connétable dans ſes beaux équipages, & tous les carroſſes de Rome qui ſuivent. On revoit encore la *Giranda* & les feux d'artifices du Château Saint-Ange & de la place du Palais Farnèſe.

Le 30 Juin.

NOUS avons commencé ce matin notre tournée par l'Eglise de S. Romuald, & nous y avons admiré le beau tableau du Maître-Autel d'André Sacchi. Il a été bien copié par M. Natoire.

Ensuite on a monté sur la fameuse colonne Trajane, par l'escalier intérieur, & l'on a descendu jusqu'au pied de la colonne, pour voir & reconnoître le plan de l'ancienne Rome. Car la nouvelle ne s'est élevée que sur les débris de l'ancienne ; ce qui se découvre en divers endroits par les colonnes qui subsistent & qui sont enterrées en grande partie.

Aux Saints Apôtres, belle Eglise, où il ne faut pas oublier de voir, dans le Chœur, un beau vase antique sans anses, qui porte un oranger.

De-là au Palais Aldobrandini, où l'on voit l'ancien & fameux tableau de la Noce, qui a été gravé. J'y ai trouvé un vieux dessin représentant une danse Grecque.

Belle Eglise des Religieuses de sainte Catherine, riche en marbres & en tableaux.

Puis le Palais Rospigliosi, où sont de beaux tableaux du Dominiquin & de Pierre de Cortone ; mais sur-tout la belle Aurore du Guide,

avec la danse des Heures autour du char; & un tableau du Poussin, de la danse des quatre Saisons.

S. Charles aux quatre Fontaines est une Eglise faite sur le dessin singulier & de mauvais goût de ce Borromini, qui n'aimoit pas les lignes droites. Son meilleur ouvrage est sainte Agnès, sur la place Navone : il osoit contrecarrer le Bernin.

On voit aux Capucins le plus beau des Anges, ou le S. Michel du Guide ; un autre beau tableau de Pierre de Cortone ; S. Paul guéri par Ananie ; le tableau du Maître-Autel qui est de Lanfranc ; puis un cimetiere singulier, où tous les objets sont dessinés & figurés avec des crânes & des squélettes.

A saint Isidore, Eglise des Espagnols, belle Vierge de Carle Marate.

Même jour, après le dîner.

AU Palais Farnèse :

La superbe Gallerie, Ecole des Peintres, & au plafond les beaux tableaux du triomphe de Bacchus & d'Ariadne, de Galatée, &c. du Carrache : les autres, plus petits, sont du Dominiquin. La jeune fille qui caresse une licorne, est charmante.

On

On y voit encore, de Michel-Ange, un beau buſte de Paul III, qui oſa bâtir ce vaſte Palais des débris du Coliſée, qu'il faiſoit abattre.

L'Hercule de Glycon ; le taureau des deux Rhodiens, dont parle Pline, appellé *le Taureau Farnèſe ;* la Flore attrayante, dont la draperie laiſſe voir preſque tout le nud ; enfin un amas de ſtatues, de têtes, de troncs entaſſés, &c, qui n'empêchent pas d'admirer la belle architecture de la cour.

On va de-là aux Philippins, où l'on admire au Maître-Autel le chef-d'œuvre du Dominiquin, S. Jérôme recevant la Communion.

Le 3 Juillet.

L'EGLISE de S. Marc des Vénitiens, qui eſt fort belle, eſt viſitée.

On va voir enſuite, par reſpect, l'ancienne maiſon de Pierre de Cortone, & chez le Marquis Nicolini, près du Château Saint-Ange, un beau grouppe antique de marbre : c'eſt Atalante & Méléagre tout nuds, qui s'embraſſent, aſſis ſur la tête du ſanglier qui les indique, ſans quoi on les prendroit pour Mars & Vénus. Le Pape vouloit l'acheter pour ſon Muſée, & l'on en demandoit 3000 écus, valant 15000 l. de France.

A l'Eglise de la Minerve, nous avons vû les deux belles Chapelles à droite, qui se suivent, & sur-tout le Christ en marbre portant sa croix, de Michel-Ange. On a été obligé de couvrir le pied, qui s'est usé par le frottement des levres dévotes, à force d'être baisé. On s'écrie, en le voyant : *Ecce Homo*. C'est un des chef-d'œuvres de ce grand Maître.

On ne sort pas sans s'arrêter devant la belle Fontaine, & sur-tout au rocher taillé par le Bernin, où l'on remarque bien l'action d'un des Fleuves, qui veut se garantir de la chûte de la coupole de sainte Agnès, construction du *Borronimi :* c'étoit l'ennemi du Bernin, qui lui a fait cette piece.

Ceci nous a conduits à sainte Agnès, où il y a bien des choses à voir; ensuite à la *Sapienza*, à l'Université, & à *Saint André della Valle*, où se voient de belles peintures du Dominiquin & de Lanfranc.

Même jour, aprés dîner.

Au Palais Spada.

NOUS y avons vu quelques bons tableaux, la petite Gallerie peinte par le Dominiquin, & d'anciens bas-reliefs ; mais ce qu'il y a de plus

précieux & de plus remarquable, c'eſt la ſtatue d'Auguſte en grand, celle du Philoſophe Anthiſtène aſſis & couvert de ſon manteau, qui paroît écouter Socrate : ſtatue admirable par la vérité, l'expreſſion, le beau repos, & par la beauté de la draperie. La tête ſeule eſt un chef-d'œuvre.

Le 4 Juillet.

A *S. André delle Fratre.*

A *San Giovannï Colebito* (1), *ſul ponte, quatre capi.*

A *San Bartolemeo all' iſolo.*

A ſainte Cécile, Maiſon de Religieuſes, dont l'Egliſe eſt belle, la ſtatue de la Sainte, les tableaux & les vaſes de l'Egliſe méritent d'être vus.

A *la Madonna del' orto*, autrefois Temple d'Eſculape, avec une ancienne Inſcription.

A l'Hopital Général *in ripa grande.* On y voit de beaux tableaux en tapiſſerie. C'eſt-là que ſont renfermés les malfaiteurs attachés à la chaîne & condamnés aux galeres : on les fuſtige tous les Samedis.

A S. Chryſogone, belles colonnes de marbre.

(1) Ou *Collavita*, ſelon l'Abbé Titi, *Roma Pittoreſca.*

A *ſanta Maria in tranſtevere*, belles & grandes colonnes de granite ; l'Aſſomption de la Sainte Vierge, peinte au plafond, eſt du Dominiquin.

A *ſanta Maria della ſede*, quelques beaux tableaux.

Nous ſommes revenus à la *Sapienza*, pour voir le beau tableau de Pierre de Cortone, à la Chapelle qui étoit fermée lorſque nous y allâmes.

Ce même jour, nous avons paſſé agréablement la ſoirée à entendre des *Improviſateurs*. Ce n'eſt qu'en les écoutant qu'on peut croire tout ce qu'on en a entendu dire. Cette éloquence naturelle, cette abondance, cette fécondité que la Langue Italienne ſeconde ſi bien ; enfin cette veine poétique qui ſemble couler à commandement, étonnent tous les étrangers.

L'Improviſateur fait une ſtrophe en jouant de la guitarre ; & celui qui répond, doit reprendre la derniere rime pour commencer ſon couplet. Ils changent juſqu'à trois fois de ton & de meſure.

Je propoſai ce ſujet. « Les anciennes Ro-
» maines aimoient les odeurs, les Modernes ne
» les aiment pas : leſquelles avoient le meilleur
» goût » ?

Une Dame propoſa celui-ci. « Les femmes

» de la Campagne aiment-elles mieux & plus
» conſtamment que les femmes bien nées de la
» ville » ?

On a ſoutenu le pour & le contre, & je n'ai pas été moins ſurpris qu'enchanté de tout ce que j'ai entendu. C'eſt ce qui m'a le plus étonné dans l'Italie ; point de ſtrophe ſans chûte, & ſouvent heureuſe, jamais du moins plate ou médiocre.

Pour donner une foible idée de cet exercice Académique, voici la traduction de deux ſtrophes qui m'ont frappé & que j'ai retenues (1).

« On ſait que les anciennes Dames Romaines
» étoient, par leur courage & leur intrépidité,
» les héros de leur ſexe & de leur Patrie. Ces
» femmes fortes ſe couvroient à la fois de lau-
» riers & de fleurs, & ne craignoient pas les
» odeurs de la roſe & de la tubéreuſe, qui ne
» font une impreſſion trop vive que ſur des or-
» ganes foibles & délicats, tels que ceux de nos
» femmes élevées dans le repos & la molleſſe,
» ou de ces ames efféminées qui leur font la
» cour ».

« Pour moi, je ne ſais pas louer, dans des

(1) Je ſuis fâché de n'avoir pas retenu mot à mot le texte original, pour que l'on pût juger ſi j'ai ſurfait dans la traduction.

» femmes extraordinaires, des vertus mâles qui » ne leur appartiennent pas. En les voyant, en » leur rendant hommage, je ſacrifie aux Graces » toutes nues. Je vois la Beauté Romaine que » je chante, ſemblable à l'Aurore, lorſqu'en éta» lant ſes vives couleurs, elle embellit l'azur des » cieux, & jette loin d'elle les fleurs qui tombent » de ſes mains, pour couvrir & orner la terre » de ſa plus belle parure ».

Je demande à nos Poëtes les mieux inſpirés, ſi l'on peut mieux attaquer & défendre ; ſi l'on peut faire des tableaux plus rians & plus poétiques ; s'ils ne regrettent pas, comme moi, que je n'aie pu écrire ni retenir tout ce que j'ai entendu.

Après le combat *verſibus alternis*, nous avons vu le jeu du ballon, qui reſte encore aux Romains.

Le 6 *Juillet.*

A S. Jean *decollato*, il y a quelques bons tableaux dans l'Egliſe & l'Oratoire.

A *ſan Carlo aï Catenati*, tableaux du Dominiquin, de Pierre de Cortone & de Lanfranc.

Au Palais de Stopani, bâti par Raphaël, où a logé Charles V.

Au Palais Corſini, d'où l'on voit les reſtes

du Théâtre de Marcellus, & ceux de la porte du Temple de Junon.

Au Palais Boccapaduli, les ſept tableaux des Sacremens, du Pouſſin.

Au Château Saint-Ange, ancien tombeau d'Adrien. Lorſqu'on le viſite, il faut s'arrêter à la premiere batterie & en haut, pour jouir de la plus belle vue qui exiſte.

Au Palais Ruſpoli, bel eſcalier en marbre de Paros, qui eſt tout ce qu'il y a à voir.

Au Palais Borghèſe,

Riche collection de tableaux de Raphaël, de Jules Romain, du Dominiquin, du Titien, de Paul Véronèze, &c.

Il faut y voir auſſi la chambre peinte par M. *Stern*, Peintre Anglois, dont je joins ici la deſcription.

« Ces peintures concourent toutes à repréſen» ter un ſeul objet, *l'Univers.* Aux quatre côtés » de cette chambre, on voit *les quatre Parties* » *du monde ;* aux deux deſſus de porte, *la Terre* » *& la Mer ;* aux quatre embrâſures des fe» nêtres, *les quatre Saiſons précédées du lever* » *du Soleil ;* & enfin à la voûte, *l'Air* ou *le* » *Ciel :* enſorte que le tout ne forme qu'un ſeul » tableau ».

« C'eſt d'après la Mythologie, l'Hiſtoire, les
» mœurs des Nations, les divers climats, les
» productions de la terre, la diverſité des ani-
» maux & autres choſes ſemblables, que ces
» peintures ont été exécutées. La voûte eſt com-
» poſée de ſtucs, les uns véritables, les autres
» feints ſeulement, pour la rendre ainſi plus
» légere ».

Le 7 Juillet.

Au Palais de Monte-Cavallo, où le Pape eſt logé.

On y voit de très-beaux tableaux de Raphaël, du Guide, du Dominiquin; une très-belle Vierge de Carle Marate, &c, &c.

Il faut voir les jardins, qui ſont agréables, & au fond le pavillon conſtruit par Benoît XIII, & peint par *Battoni*; les payſages ſont d'*Orizonti*, & les vues du Vatican de *Panini*.

Le 8 Juillet.

Chez le Chevalier Piranèſe, où nous avons vu ſon beau Muſée.

A la Trinité du Mont, chez les Minimes François, on va rendre hommage au Pere Jacquier. Là, beau tableau de la deſcente de croix,

de Daniel de Volterre, & un autre de Jules Romain.

Nous avons été voir, chez M. *Mens*, ses divers ouvrages, & de bons modeles en plâtre pour l'Académie d'Espagne, fondée à l'imitation de la nôtre ; & chez M. Battoni, un beau tableau représentant Alexandre & les femmes de Darius, qu'il achevoit, outre des portraits excellens.

Même jour, après le dîner.

A la *Villa Ludovisi*, promenade agréable peu éloignée de Rome. Il y a de belles allées, dans l'une desquelles on trouve un Satyre antique, dont l'expression est si vive, qu'une femme, en le regardant, doit baisser les yeux.

Dans les deux maisons, on voit de belles statues, & entr'autres, celle de *Papyrius Prætextatus*, jeune homme qui trompe sa mere, curieuse de savoir ce qu'on avoit délibéré dans le Sénat. Cette avide & pressante curiosité est exprimée bien vivement dans ses traits ; celles d'*Arria* & de *Pœtus*, dont la premiere vous dit, *Non dolet ;* un Gladiateur ; Mars assis & dans le plus beau repos : tout autant de chef-d'œuvres. Enfin, dans le second bâtiment, nous avons admiré

l'Aurore & la Nuit du Guerchin, & des payſages charmans. La promenade de cette *Villa* eſt délicieuſe, comme celle de la *Villa Medicis*, où je vais tous les matins ; elles devroient être plus fréquentées. On ſe rappelle que la *Villa Ludoviſi* eſt le reſte des beaux jardins de Salluſte.

Le 9 Juillet.

NOUS avons été à la *Villa Madama*, qui appartient au Roi de Naples : promenade agréable, & vue délicieuſe du haut de la montagne. Le Tibre fait en cet endroit une courbure, les montagnes bordent l'horiſon, & l'on voit Freſcati en face.

Le 10 Juillet

ENFIN notre rapide courſe d'études de Rome ancienne & moderne finie, ſous la direction de l'Abbé *Graſſini*, Toſcan, homme aimable & très-inſtruit ; enfin raſſaſiés de voir, (car à la fin les yeux ne ſont plus que gliſſer ſur les plus belles choſes, pour en avoir trop vu à la fois, ou même ſucceſſivement), nous avons pris nos patentes de l'Académie des Arcades. Il ne nous reſtoit plus, pour couronner l'œuvre, que d'avoir l'audience du Pape. Nous l'obtînmes, au

moyen d'une Lettre que M. l'Ambaſſadeur (1) écrivit au Maître des Cérémonies, Introducteur, qui eſt Monſignor *Potenziani.* Ce Prélat, la Lettre reçue, donne l'heure & le jour. On arrive à l'anti-chambre à dix heures du matin, & on ſe fait écrire. Nous fûmes appellés les premiers, & l'on nous fit dépoſer nos chapeaux & nos épées, les militaires ſeuls ayant le droit de garder ce dernier ornement. C'eſt ainſi qu'à l'exception du chapeau que l'on garde, on paroît devant le Grand-Seigneur, qui n'accorde point de diſtinction pour l'épée. Le Pape étoit debout. Au premier mouvement que nous avons fait pour nous mettre à genoux, il nous a relevés. Il s'eſt d'abord adreſſé à moi, d'après l'annonce ſans doute, & m'a fait l'honneur de me dire que, me connoiſſant de réputation, il vouloit me donner un beau chapelet pour marque de ſon ſouvenir. Son accueil eſt affectueux & carreſſant : *O figlio mio*, répétoit Sa Sainteté, *iddio vi benedica.* Le Saint Pere nous a fait l'éloge de la Nation, des bons ouvrages de nos Théologiens & celui de M. le Cardinal de Bernis. Il nous a fait enſuite des contes, & nous a montré avec complaiſance le

---

(1) M. le Cardinal de Bernis.

portrait de Madame Louiſe, Carmelite. Il a parlé très-modeſtement de ſon avenement au Trône Pontifical : enfin il a accordé à l'Hôtel-Dieu de Marſeille un Autel privilégié ; & après avoir béni les chapelets que M. Potenziani a apportés, il nous les a donnés, en nous recommandant de les conſerver comme une marque de ſon ſouvenir. Il a fini par nous inviter à nous adreſſer directement à lui, & à lui demander tout ce que nous pourrions deſirer de ſa part. J'ai eu pour mon lot un beau chapelet de jaſpe Oriental, & je ſuis ſorti avec mes compagnons, pénétré comme eux & très-ſatisfait de l'accueil de Sa Sainteté, dont nous avons rendu compte à dîner à M. le Cardinal.

Romanæ turres, & vos valeatis, amici (1).

Le 14 Juillet.

AVANT de partir de Rome, nous avons été, à dix heures du ſoir, nous promener au Coliſée. C'eſt un beau ſpectacle, au clair de la lune, que les ombres, la lumiere & les ruines de ce vaſte monument.

Je joins ici la planche de quelques Antiqui-

(1) Prop. Eleg. XXI.

tés très-anciennes, trouvées ensemble & déposées dans le Cabinet de M. l'Abbé *Pesmachi.*

Observations générales sur Rome.

J'AI trouvé chez le peuple des environs de Rome, les cérémonies des mariages, enterremens & autres usages pratiqués par les Anciens.

On retrouve, parmi le peuple Romain, les têtes vivantes des Vespasien, des Tite, des Antonin, des L. Verus, &c, & celles des Faustine, des Julie, &c, telles qu'on les voit au Capitole.

Les Romains se battent entr'eux ; ils sont vains, & par conséquent paresseux. Attachés à la Religion par le culte extérieur, avides de toute espece de spectacles : *panem & circenses*, c'est encore tout ce qu'il leur faut. L'ancienne antipathie entre les Romains & les Napolitains, subsiste toujours, & je suis persuadé que le caractere des Samnites doit revivre dans les peuples de l'Abruzze (1).

Le Pape est un vrai Despote, & peut-être plus que le Grand-Seigneur, parce que son Em-

(1) Voyez le *Vetus Latium*, Tom. I. pag. 127.

pire eſt fondé ſur l'opinion. Le Pape révoque la Sentence d'un Tribunal qui a jugé ; il condamne ou il abſout ; il caſſe à ſon gré le Teſtament d'un particulier.

Les Foires, ici comme chez nous, accompagnent toujours les Fètes de l'Egliſe. On ſait que les Féries Latines étoient anciennement célebrées ſur le mont Albano, aujourd'hui *Monte cavo*, où trente-ſept Peuples différens du pays Latin, que les Romains ſoumirent ſucceſſivement, ſe raſſembloient pour ſacrifier à Jupiter *Latialis*.

C'eſt chez les Romains & les Italiens qu'il faut chercher l'Eloquence naturelle. Ils ſont tous Improviſateurs ; on le voit dans leurs diſputes particulieres, & l'on eſt étonné d'entendre les Diſcours que font ſur-le-champ quelques Acteurs pour annoncer ſeulement : Diſcours bien tournés ſans préparation, qui marquent la facilité, l'énergie & l'abondance de la Langue.

La pareſſe & la pauvreté de ce peuple, dont la plus grande partie a contracté l'habitude de tendre la main, proviennent des aumônes auxquelles les Romains ſont accoutumés ; ils les regardent comme le revenu le plus ſûr & comme les anciennes diſtributions, appellées *Donativa.*

J'ai dit qu'on ſe préſente au Pape comme au Grand-Seigneur, ſans épée. On peut pouſſer plus loin la comparaiſon des uſages de l'Orient, qui ont paſſé à Rome. Le Saint Pere eſt habillé d'une étoffe blanche, comme le Grand-Seigneur & le Grand Viſir. Quand il marche, on porte autour de lui de grandes plumes comme celles des Pages du Grand-Seigneur, qui le couvrent de tous côtés.

Même incurie & mêmes principes que chez les Turcs pour l'*Annone*. Ainſi nous voyons un Gouvernement militaire & un Gouvernement pacifique ſe toucher par les deux extrémités. L'un & l'autre réuniſſent le pouvoir temporel & ſpirituel; ils ne peuvent être validement dépoſés que par le Collége des Cardinaux & le corps de l'*Ulema* ou des gens de Loi.

On donne, chez le Pape & chez les Seigneurs Romains, des étrennes aux domeſtiques, comme chez le Grand-Seigneur & les Turcs.

On baiſe le bas de la robe des Cardinaux & des Grands, comme aux Pachas & aux gens de Loi en Turquie.

On retrouve à Rome l'ancienne *Sportule* qu'on diſtribuoit aux cliens & aux gens attachés à la maiſon, comme le *taïn* & le *pilau* que donnent les Turcs.

Un Prélat, qui va gouverner & pressurer pendant trois ans une Province, représente fidellement un Pacha qui va mettre une Province à contribution, & il est succédé par un autre, qui en fait autant.

J'ai dit que les Romains sont paresseux, desœuvrés & curieux : « Ils sont, me disoit un jour M. L. C. D. B. » toujours à la fenêtre ; ils » épient, ils jugent sur les allées & venues ; ils » forment des conjectures, des doutes, & ils » soupçonnent toujours tout ce qu'ils peuvent » imaginer ou supposer ».

Rome craint toujours la famine, précisément parce qu'il y a un Directeur de l'Annone pour son approvisionnement, & des Loix gênantes, qui n'excluent pas la liberté du commerce & de la vente des grains, sans nuire à l'agriculture. Dernierement on a défendu le versement d'une Province à l'autre, & d'un magasin dans un autre ; je comparois ce beau reglement à la bétise d'un Médecin, qui, ne pouvant faire saigner son malade, défendroit qu'on laissât circuler le sang dans ses veines. Pour connoître enfin la maniere de penser du Gouvernement sur cet article, il faut extraire ce qu'on lit, (& ce qu'il faut lire pour le croire), dans un Mémoire présenté & imprimé

imprimé en 1759, ſur l'état des Marais Pontins, par M. *Bolognoli*, Gouverneur général de la Marine & de la Campagne de Rome, Art. II.

Il propoſe, pour le défrichement & deſſechement de ces marais, à des Entrepreneurs, d'y ſemer des grains à condition que,

« ALLI aſſociati ſia prohibito di mandare
» il grano verſo Roma, per non abbaſſarne tropo
» l'odierno commercio, ed à queſti ſi debbano
» concedere libere e gratuite le tratte de grani
» a minuti che raccovrerano al circondurci per
» fuori di ſtato, e che ne ſoli biſogni di Roma,
» Monſignor Prefetto di l'Annona debbia den-
» tro il meſe d'Agoſto, e non più tardi, di
» chiarare la quantità e proviſione che ne vuole
» per l'Annona iſteſſa ». p. 152.

On ne veut pas que ce bled vienne à Rome, afin qu'il n'y ſoit pas à trop bon marché : on accorde la liberté de l'exportation, mais ſubordonnée à la volonté du Monopoleur de Rome.

Que dirai-je de l'état de la Religion à Rome & en Italie ? Ce qu'on doit dire de cette monnoie d'or & d'argent toujours néceſſaire, toujours précieuſe, toujours la même aux yeux du peuple ; mais ſi fort altérée par l'alliage & la refonte de l'eſpece, que, n'ayant plus ſa valeur

primitive, elle ne conserve que celle que lui donne l'empreinte respectable de l'auguste Souverain qu'elle représente, & qui nous l'a donnée dans toute sa pureté.

Départ de Rome.

Le 18 Juillet.

APRÈS avoir reçu nos Lettres, nous sommes partis de Rome le 15, à dix heures du soir, & nous avons eu le spectacle du Colisée éclairé latéralement par la pleine-lune, dont la lumiere, avec les ombres & les ruines, faisoit l'éclat le plus piquant.

Nous nous sommes arretés, malgré nous, à Marino, parce que les chevaux nous ont manqué. Nous n'avons vu Vélétri qu'au clair de la lune. Cette ville est assez grande & bien située. On ne s'y souvient que de la patrie d'Auguste. De-là nous sommes venus à Piperno, la patrie de la guerriere Camille (1), qui est très-peu de chose aujourd'hui; & avant d'y arriver, nous avons senti le froid humide de la nuit, au point de grelotter. A l'approche des Marais Pontins,

(1) De l'Enéide de Virgile, Liv. VII.

les chemins ſont déteſtables, & près de Sermonette, on eſt encore plus rebuté par les exhalaiſons d'un marais dont l'eau répand une odeur de ſoufre. Nous avons quitté & repris la fameuſe voie Appienne. Nous étions le lendemain à Fundi, où nous ne nous ſommes pas arrêtés pour voir les reſtes d'un jardin de Cicéron. Nous avons dîné avec nos proviſions à l'entrée de Terracine, qui eſt la derniere place des Etats du Pape. Sa Cathédrale offre d'aſſez beaux reſtes d'un ancien Temple. Enfin, par le plus beau chemin qui commence où les Etats du Pape finiſſent, à quelques milles de Terracine, & qui mene ſans inégalité juſqu'à Naples, nous ſommes venus à *Mole di Gaëta*, ſur le bord de la mer. C'eſt l'ancien ſéjour de Formies, autrefois ſi délicieux. On voit de-là l'Iſle d'Iſchia, célebre par ſes bains chauds, & que Virgile appelle

Durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis impoſta Typhœo (1).

Après avoir été viſités à la Douane, nous avons continué notre route juſqu'au Carigliano, (c'eſt l'ancien Lyris qui baignoit les murs de Min-

(1) Æneid. Lib. IX. v. 715-716.

turne,) & par la fertile campagne bordée des côteaux qui donnoient le vin de Falerne. Les roſeaux qu'on trouve ſur les bords du chemin, rappellent ceux où ſe cacha Marius, & d'où il en impoſa, d'un ſeul mot, aux ſatellites de Sylla, venus pour le tuer. Nous ſommes arrivés à la poſte de ſainte Agathe à neuf heures du ſoir, & nous avons été obligés de nous arrêter quelques heures dans cette mauvaiſe Auberge : nous en ſommes partis le 17 à une heure, pour nous trouver à Capoue à l'ouverture des portes.

Capoue ne rappelle que le nom de l'ancienne ville, qui étoit éloignée d'environ deux milles de celle-ci, & dont il ne reſte que quelques débris, dont a parlé M. Cochin. De Capoue, par la plus belle route du monde, on vient à Averſa, & d'Averſa à Naples, où nous ſommes arrivés à neuf heures, au travers d'un peuple nombreux qui remplit toujours les rues de cette grande ville. Nous ſommes très-bien logés au bord de la mer, dans le quartier de ſainte Lucie, & nous jouiſſons du ſpectacle le plus agréable, ainſi que du vent, qui tempere un peu l'excès de la chaleur.

LETTRE XXVIII.

A Naples, le 17 Juillet.

En arrivant, nous avons rendu nos devoirs à M. le Baron de Breteuil, qui eſt très-bien logé, & qui jouit ici de la conſidération qu'il doit autant à ſa réputation, qui l'avoit devancé, qu'à la dignité qu'il remplit ſi bien. Nous avons eu le plaiſir de revoir Meſſieurs de Bombelles, de Janſon, de Lameth & de Matignon, avec qui nous ferons nos courſes, & ce ſoir un petit ſouper à la grotte de Poſilipe. Nous avons vu la belle ſalle de l'Opéra bien éclairée, le Roi y étant; ainſi que la Comédie Italienne de la Foire, qui nous a fort amuſés. Cette Foire, qui forme devant le Palais du Roi une illumination & une promenade agréable, eſt un paſſe-temps de plus pour les étrangers. Hier nous avons entendu la Meſſe & une excellente Muſique à ſainte Marie majeure. Nous voyons de nos fenêtres le Véſuve fumant, & tout ce qui arrive dans le port.

Le 29 Juillet.

Je répete ici ce que j'ai dit à Rome : mal-

heur à l'homme qui vit ſeul & iſolé dans la plus belle retraite ! la Nature, qui lui parle & qui lui ſourit, eſt muette pour lui répondre. Malheur donc à celui qui voit ſeul des beautés qu'il voudroit faire admirer aux autres, en partageant avec eux le poids de l'admiration qui l'accable ! C'eſt par ce ſentiment qu'il faut ſe rendre compte à ſoi-même du bonheur de faire le voyage de Puzzuolo avec des compagnons tels que Meſſieurs de Ianſon, de Bombelles, de Lameth, de Matignon, d'Hérivaux, qui joignent aux agrémens de l'eſprit les ames *gaies & candides* des anciens compagnons d'Horace.

Nous nous ſommes embarqués, à ſix heures du matin, ſur une barque Napolitaine, pourvue de ſix Rameurs, de livres & de fruits, qu'il faut porter avec ſoi en allant aux Champs Elyſées. M. de Matignon, qui, comme Hippolyte, aime à conduire & à faire voler ſon char dans la carriere, nous a fait croire qu'il viendroit nous joindre par terre à Pouzzoles; mais après l'avoir perdu de vue, lorſque nous l'attendions dans le bateau, il a reparu dans un autre, avec la corne d'abondance, en nous apportant des melons & des fruits que nous avons reçus avidement en arrivant au cap Miſene, d'où l'on voit l'Iſle de

Procida, que Virgile appelle *Prochyta alta* (1).

Après deux heures & demie de navigation, nous avons déjeûné ſur des tables dreſſées pour des pêcheurs qui nous entouroient.

Nous avons d'abord ſuivi la côte du Poſilipe. On nous a montré ſucceſſivement le tombeau, & ce qu'on appelle l'*Ecole de Virgile* ; car il faut bien s'en rapporter à la vieille tradition du pays. Là nous avons rendu nos hommages aux mânes de ce divin Poëte, ſoit en obſervant les objets qui lui ont fourni les plus belles images, ſoit en écoutant les beaux vers de l'Enéide que récitoit M. de Janſon. De temps en temps M. de Lameth égayoit le ſérieux du Poëme Epique par les Odes de l'ami de Virgile, dont le voiſinage du mont Falerne nous rappeloit le ſouvenir ; & de ſa part, M. de Bombelles fourniſſoit pour ſon contingent de ces vers aiſés qu'on ſe ſouvient avec plaiſir d'avoir faits, lorſque l'occaſion engage à les répéter. Or tous ces charmes ſont perdus pour le triſte ſolitaire qui ſeroit livré dans ſa barque à ſes propres réflexions.

Nous avons vu une grotte profonde & beaucoup de ruines de vieux édifices à Miſene.

---

(1) Æneid. Lib. IX. v. 715.

Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.

Après avoir déjeûné, sans perdre le temps à chercher la trompette de cet ancien Compagnon d'Hector, qui n'existe plus que dans l'Enéide, nous avons été à pied, en suivant le rivage de la mer, au Réservoir d'Agrippa, qu'on appelle la *Piscine admirable*. Ce grand Réservoir est couvert d'un enduit, dont la matiere & la composition sont un sujet de discussion parmi les curieux. On reconnoît, dans cet édifice & dans la disposition des briques, l'*Opus reticulatum* des Romains. De-là on nous a conduits à un autre Réservoir qu'on appelle les *cent chambres*, ou les prisons de Néron. Tous ces Monumens ont été dessinés par M. Cochin. Enfin, en suivant les Champs Elysées, où se voient des Tombeaux qu'on a changés en fours, & d'autres entiérement détruits par les paysans (dont l'ignorance est toujours barbare), nous sommes arrivés au tombeau d'Agrippine, sur le chemin qui conduit à Bayes. C'est une voûte enterrée, dont le ceintre est orné de bas-reliefs qui paroissent très-bien travaillés. On y trouve encore quelques restes de Peinture, qui devoient être fort précieux avant que la fumée des torches qu'on y porte, eût tout noirci, tout défiguré.

Là, nous nous sommes embarqués, & nous n'avons pu passer devant Bayes, sans nous rappeler que c'étoit un lieu de délices pour les Romains, mais fort dangereux pour l'innocence & pour la jeunesse, l'asyle de la débauche & de la volupté. Pourquoi Properce écrit à sa Maitresse :

Tu modò quàm primùm corruptas desere Baïas ;
Multis ista dabunt littora dissidium.
Littora, quæ fuerunt castis inimica puellis :
Ah ! pereant Baïæ, crimen amoris, aquæ (1).

Nous avons mis pied à terre pour voir le Temple de Vénus, sur le bord de la mer ; ensuite celui de Diane, dont parle Virgile :

. . . *& Triviæ solido de marmore Templum*
Instituam (2).

On s'est ensuite rembarqué, pour aller aux étuves de Néron, dans le fond du Golfe de Pouzzoles. Ce sont des bains d'eau chaude que Néron avoit fait construire pour son usage. Il n'y a point de chaleur comparable à celle de ces eaux ; ceux qui osent pénétrer jusqu'à l'endroit où on les puise, en reviennent cou-

(1) Prop. Lib. I. Eleg. II.
(2) Virg. Æneid. Lib. VI.

verts de ſueur. Nous en avons fait l'expérience.

Ce n'eſt pas tout : à une heure après midi, la curioſité nous a fait ſuer encore, pour arriver de-là à pied à travers des ronces & des terres labourées, juſqu'au lac d'Averne, qui eſt tel que Virgile le décrit en indiquant la poſition de la ville de Cumes :

Cumæam acceſſeris urbem,
Divinoſque lacus, & Averna ſonantia ſylvis (1).

Les bords de l'Averne ſont encore couverts de bois. Enfin, après avoir bien marché, on monte, par un ſentier étroit, à l'entrée de la fameuſe grotte de la Sybille, où l'on rallume les flambeaux pour entrer dans une voûte obſcure, très-longue, & qui aboutit à une fontaine qu'on trouve à main droite. C'eſt-là qu'on peut dire des Voyageurs fatigués, ce que Virgile dit des ſiens :

Inconſulti abeunt, ſedemque odêre Sybillæ.

Nous avons vu en revenant le lac Lucrin, auprès duquel nous nous ſommes rembarqués, pour aller à Pouzzoles dîner dans le Temple de Sérapis.

Les reſtes de ce Temple rappellent toute la

(1) Virg. Æneid. Lib. III.

majeſté des anciens Temples des Romains; encore ne voit-on que le périſtyle & les ouvrages extérieurs. Après avoir payé le tribut d'admiration que tous les Amateurs doivent à ces magnifiques ruines, on goûte un plaiſir bien touchant à la vûe d'un petit berceau de jaſmin que l'on trouve encore chez les gardiens de ces reſtes ſi reſpectables. Les fleurs tombent ſur une table de marbre poſée ſur un chapiteau Corinthien, & les feuilles d'acanthe ſervent d'appuis pour les pieds des Voyageurs aſſis autour de cette table champêtre. Ce fut là que nous dévorâmes les proviſions que nous avions apportées, tandis que d'autres, plus fatigués, ſe repoſoient ſur un fût de colonne renverſé par terre. Là, nous avons tous avoué que l'oracle le plus ſûr de la Sybille, eût été celui qui nous auroit annoncé, dans le Temple de Sérapis, le meilleur & le plus gai des repas. Mais, comme il manque toujours quelque choſe à la ſatisfaction la plus complette, pour n'avoir rien à envier à Anacréon & à Horace, nous avions à deſirer encore du vin de Falerne & des couronnes de roſes.

Après avoir bien dîné, nous avons pris des caleches pour aller voir la Solfatara, montagne peu élevée, au pied de laquelle eſt une ouver-

ture d'où s'exhale avec bruit une forte vapeur de ſoufre. Tout ce terrein eſt miné & réſonne comme un tonneau vuide, lorſqu'on le frappe avec force. On fait avec cette terre de l'alun & du vitriol.

Nous avons vu *Monte-nuovo*, qui s'éleva tout-à-coup de terre en 1558. Le coteau où croît le vin de Falerne eſt près de la mer, & le fameux lac Lucrin n'occupe aujourd'hui qu'un très-petit eſpace. En revenant, nous avons examiné les reſtes d'un très-grand Amphithéâtre ; & à l'Egliſe Cathédrale, qui eſt bâtie ſur les fondemens d'un ancien Temple de Jupiter, ſix colonnes reſtant de ſes débris. A l'entrée de Pouzzoles, ancien port des Romains, il ſubſiſte encore des arcades d'un mole ruiné, ou d'un pont conſtruit, à ce qu'on prétend, par Caligula, pour paſſer de Bayes à Pouzzoles. Nous nous ſommes rembarqués à ſept heures, très-contens d'avoir ſi bien employé notre journée, mais perſécutés & pourſuivis ſans relâche par les avides Napolitains, qui mettent par-tout les étrangers à contribution, & ne ſont jamais ſatisfaits de ce qu'on leur donne.

Environs de Naples, le premier Août.

NOUS avions déja vu la grotte du Pofilipe,

montagne percée dans le tuf, de la longueur d'un mille, qui conduit de Naples à Pouzzoles; mais il nous restoit à voir le tombeau de Virgile, placé au-dessus de l'ouverture de la grotte. On y monte par un chemin pavé & assez long, dont les repos délassent agréablement par la plus belle vue de la mer & des environs. On arrive enfin à la porte d'un jardin, &, par une descente très-roide, au Monument que la Tradition fait passer pour le tombeau de Virgile. Ce qui en reste a véritablement la forme des tombeaux anciens, & sa construction est dans la maniere de bâtir des Romains. On nous dit encore que la Maison de Virgile étoit à côté; & je ne serois pas surpris que Virgile, pendant son séjour à Naples, eût choisi cet endroit pour s'y loger, vû l'agrément de sa situation & de tous les objets d'alentour, dont les riantes images ont passé dans ses vers. C'est en voyant les troupeaux errans sur les montagnes voisines, qu'il a fait dire à son Berger:

Non ego vos posthàc viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

Pénétrés d'un juste souvenir & d'admiration pour ce divin Poëte, nous avons jeté des fleurs sur sa tombe, en nous rappelant, avec M. le

Marquis de Janſon, quelques-uns de ſes plus beaux vers ; mais au-lieu de l'Epitaphe barbare qu'on a gravée ſur le marbre, en mauvais Latin, pour indiquer ce Monument, nous aurions voulu ſeulement y graver les vers mis à la tête de l'Enéide : *Ille ego qui quondàm*, &c. Ces quatre vers, que tout le monde ſait ou doit ſavoir,

Suffiſent à ſa tombe & l'honorent aſſez.

LETTRE XXIX.

A Naples, le 6 Août.

On ne vient point à Naples ſans aller voir la maiſon des Chartreux. Elle eſt ſituée ſur la plus grande hauteur, & près le fort S. Elme, qui domine ſur toute la ville. Cette heureuſe poſition donne aux Solitaires la vue de tout ce qu'ils ont abandonné ; ils voient de leurs fenêtres, de leurs terraſſes, & principalement d'un beau pavillon où l'on eſt forcé de s'arrêter, tout ce qu'on peut deſirer au monde. De-là on découvre non-ſeulement la ville & le port, mais auſſi les environs, qui forment autant de tableaux fort variés & très-agréables. Le Cloître eſt un quarré ſoutenu par 60 colonnes de marbre blanc,

qu'il faut voir, ainsi que l'Eglise, qui est belle & bien décorée. Aux côtés de la nef, entre les pilastres & les archivoltes, on admire les douze Prophetes, qui font l'éloge du pinceau de l'*Espagnolet*; dans la voûte, les peintures à fresque de *Lanfranc*; dans les Chapelles, de bons tableaux de Chartreux du Cavalier *Massimo*; dans le fond du Choeur, l'Adoration des Bergers, du *Guide*, tableau qui n'est pas achevé.

La tête de la Vierge, celles des femmes & des jeunes pâtres sont d'une beauté ravissante & d'une vérité très-sensible. A côté, est encore un très-beau tableau de l'Espagnolet, représentant Notre-Seigneur donnant la Communion aux Apôtres; & un autre de Massimo, qui ne lui cede pas. Mais le plus frappant de tous est au fond de la Sacristie : c'est un Christ mort de l'Espagnolet. On en voit d'autres du même Maître & de *Giordano*, en allant à la Sacristie, où l'on montre les richesses du trésor.

Le Prieur est logé comme un Prélat; il a de beaux tableaux dans ses appartemens, & entr'autres un S. Jérôme & un S. Sébastien, qui se voient à côté d'une porte. Ce Prieur reçoit très-bien ceux qui lui sont annoncés & recommandés par l'Ambassadeur de France; mais (que

l'avis ſerve aux Voyageurs) cette réception ne garantit pas du plus mauvais dîner poſſible dans la plus riche maiſon des Chartreux. Tout y eſt préparé avec l'huile de la lampe ; le pain eſt maſſif & mauvais, les ragoûts déteſtables, l'omelette même ſeche & mal faite ; enfin c'eſt ſeulement à table qu'on ne trouve plus la propreté qui diſtingue par-tout les Chartreux, & l'on acheve d'être dégoûté en regardant les ſales marmitons qui ſervent ici les étrangers.

LETTRE XXX.

Le 13 Août.

NOUS ſommes partis avant-hier matin à ſix heures & demie pour aller à Portici, où nous nous ſommes arrêtés pour commander notre dîner à l'Auberge : notre voiture étoit attelée de quatre chevaux, qui nous ont conduits à Pompéia. Cette ancienne ville étoit ſur les bords de la mer : elle avoit déja été détruite par le Véſuve, & nous avons reconnu, ſous les fondemens des maiſons, la lave ſur laquelle elle a été rebâtie. Une pluie de cendres en grumeaux la couvroit en 1681, en même temps qu'Herculanum fut

fut détruit par la lave du Véſuve ; & l'on ne peut penſer ſans frémir au ſort des malheureux habitans, qui ſe ſont vus enterrés vivans ſans pouvoir s'en garantir. On nous a fait voir une chambre où l'on a trouvé les ſquelettes de dix-huit perſonnes qui s'y étoient raſſemblées, une tête avec toutes ſes dents, des monceaux de crânes & d'oſſemens épars, &c. Ces triſtes reſtes font horreur par le ſouvenir qu'ils rappellent. On a reconnu la priſon, qui eſt très-étroite, parce qu'on y a trouvé trois ſquelettes enchaînés par le pied.

On trouve, en entrant, les Caſernes des ſoldats, qu'on a reconnues par les armures qu'on y a trouvées, & aux figures de guerriers deſſinées à la main ſur les murs. Ces Caſernes ſont vis-à-vis d'une place quarrée qui a 17 colonnes d'un côté & 25 de l'autre. Au bout de la place, & à côté des Caſernes, on trouve le Théâtre, déſigné par cette Inſcription ſur un morceau de marbre quarré :

C. QUINTIUS C. F. VAL^e
M. PORCIUS.... M.... F.
DUO... VIR... DEC... DER...
THEATRUM... TECTUM
PAC... LOCAR... EIDEMQ; PROB.

On va enſuite à une maiſon particuliere, où l'on ne trouve que de petites pieces. On y reconnoît bien la cuiſine, le four pour faire le pain, les bains & les étuves.

On paſſe de-là au Cirque, qui n'eſt pas encore entierement découvert. On voit bien le Temple d'Iſis, dont la ſtatue a été portée au Cabinet du Roi. Il y a quatre autels pour les Sacrifices; une petite chambre à gauche, iſolée, pour les Purifications, avec des ornemens de ſtuc; & derriere la grande niche, une chambre quarrée, qui devoit ſervir pour les Prêtres. En ſortant de ce Temple, on va voir une autre maiſon particuliere, au devant de laquelle eſt un jardin. On y entre par un portique à colonnes, & l'on trouve encore dans les chambres, des peintures qui tenoient lieu de tapiſſeries.

On ſort par la grande porte de la ville, & avant que d'y arriver, on ſuit une rue bien découverte, où ſont des boutiques à droite & à gauche; on y diſtingue celle d'un Apothicaire, plus ornée que les autres. Des deux côtés regne une arcade étroite, ſous laquelle on marchoit à couvert du ſoleil & de la pluie. Il y a des boutiques qui ont ſur la rue un long banc en maçonnerie. A gauche, on diſtingue ſur une porte

l'enſeigne d'un Priape ſculpté, qui indiquoit apparemment l'uſage du lieu (1). En ſortant de la ville, on trouve à gauche un cimetiere ; à droite, les reſtes d'un Temple, & enſuite des tombeaux. Tout cela mérite bien d'être vu, & fait regretter aux Curieux de ne pas trouver à Pompéia un plus grand nombre d'hommes employés à faire ſortir cette ancienne ville des cendres & des terres qui la couvrent ; car il n'y avoit que trente ouvriers qui y travailloient.

En revenant de Pompéia, nous nous ſommes arrêtés à Portici, ou plutôt à Retina, pour deſcendre dans des ſouterrains humides. On voit, à travers la lave qu'on a pu enlever, les reſtes du Théâtre d'Herculanum, d'où l'on a tiré de très-belles ſtatues. C'eſt ſur ce malheureux Herculanum que toutes les maiſons de Portici ſont conſtruites ; & je ne conçois pas l'éternelle ſécurité de ceux qui les habitent, à la vue de ce Véſuve fumant qui les menace toujours (2).

(1) Dans les Fêtes de Bacchus, les Grecs portoient cet objet obſcene pendu à leur col. *Her. Liv. II. p. 244.* La boutique en queſtion étoit peut-être une de celles où l'on vendoit de ces ſortes de bijoux.

(2) Si les nouveaux Traducteurs de Pline avoient été ſur les lieux, ou s'étoient donné la peine de conſulter les Obſerva-

Nous sommes revenus avant deux heures à l'Auberge de Portici, où, quand l'Hôte est averti, l'on trouve tout ce qu'il faut pour bien dîner: autre avis pour les Voyageurs. Nous étions sur pied à minuit, pour aller voir le Vésuve au clair de lune, & à une heure nous étions à cheval, c'est-à-dire, sur des ânes & des mules, qui nous ont menés au pied de la montagne en une heure & demie.

Cette route est agréable. On voit à droite & à gauche un terrein bien cultivé, des vignes qui montent aux arbres, & qui donnent le vin de *Lacryma Christi*, de gros figuiers, beaucoup de sorbiers & d'autres arbres chargés de fruits. On arrive ensuite, en montant, aux bergeries; on voit en frémissant, un grand chemin hérissé de lave, que le torrent destructeur s'est fait à travers ces champs si bien cultivés; il y en a d'autres où l'on ramasse de cette matiere qui n'est pas durcie, & qui est encore friable, & l'on est étonné de ne pouvoir pas en soutenir la chaleur. Telle est la route où nous nous sommes engagés, & voici notre marche.

---

tions sur les Antiquités d'Herculanum, par MM. *Cochin* & *Bellicard*, ils se feroient bien gardés de faire du *Retina* de la Lettre de Pline, un Commissaire des Classes de la Marine.

J'étois entouré comme un Pacha par des hommes à pied, qui pouſſoient la mule blanche & pacifique ſur laquelle j'étois gravement aſſis, au milieu d'une jeuneſſe empreſſée de monter, comme à l'aſſaut, ſur l'effrayant ſommet du Véſuve. Nous nous ſommes arrêtés au bas de la montagne aride & noire de toute la cendre qui la couvre. A peine avons-nous mis pied à terre ſur ces cendres mouvantes, que j'ai vu mes compagnons pleins d'ardeur s'élancer pour grimper, à l'aide des hommes qui les pouſſoient par derriere. J'ai voulu tenter auſſi l'eſcalade, avec le ſecours de deux conducteurs & à la faveur d'une torche allumée, parce que la lune n'éclairoit plus que foiblement alors; mais après m'être eſſayé pendant une demi-heure, j'étois ſi eſſoufflé à la premiere ſtation où j'ai pu reprendre haleine, que la réflexion, jointe au ſentiment de mes forces, condamnant ma témérité, m'a contraint de m'abandonner à la pente rapide & de rétrograder, toujours ſoutenu par mes guides, qui ont été de mon avis, & qui ne me ſurfaiſoient pas, en m'aſſurant que je ſerois plus d'une heure avant d'atteindre le ſommet. Je me ſuis donc bientôt retrouvé au point d'où j'étois parti. Là, je ſuivois des yeux les flambeaux qui m'indi-

quoient la marche de mon fils & de mes Compagnons ; & j'ai attendu avec impatience le point du jour, pour découvrir les belles vues de Naples, du golfe, de la campagne,

& vicina Vesevo
Ora jugo (1).

Enfin, avant que le jour parût, assis sur un rocher isolé de cette lave endurcie, les yeux attachés sur cette montagne de feu, tantôt pour en mesurer l'effrayante hauteur, tantôt pour en considérer le sommet ou la bouche fumante, j'ai vu deux fois s'élever la flamme, & succéder un nuage mêlé de pourpre & de noir, qui faisoit le plus bel effet. Ceux qui sont parvenus au sommet, en s'approchant témérairement de cette bouche infernale, ont vu le brâsier enflammé d'où sortoient des torrens de feu, qui les ont fait reculer au plus vîte. Pour moi, dans ce même moment, je ne pouvois me défendre de la rosée & d'un froid humide qui me pénétroit. Il est certain qu'au mois d'Août je n'ai jamais éprouvé de froid semblable à celui que je sentois au pied du volcan ; il étoit tel que je fus obligé de faire brûler

(1) Virg. Georg. II.

de la paille & des ronces pour nous réchauffer.

Enfin nos jeunes gens, MM. de Matignon & de Janſon à leur tête, ſont revenus en une demi-heure baignés de ſueur, haletant avec une rapidité qui m'effrayoit, & jurant tous de n'y plus retourner. Mon fils eſt arrivé le troiſieme, tellement rendu, qu'il eſt tombé & s'eſt couché ſur le ſable en arrivant. M. l'Abbé Poulhariez, Chanoine de Carcaſſone, venoit le dernier plus lentement, mais échauffé comme le Véſuve, & avec une éruption ſur le front, qui l'obligea le lendemain de ſe faire ſaigner. Un bouteille de Madere, qu'on avoit heureuſement portée, a d'abord rétabli les forces, & nous a diſpoſés à manger du pain & des figues que nos guides avoient priſes en paſſant.

C'eſt ainſi qu'on eſt toujours excité par l'exemple, qu'on veut faire ce que d'autres ont fait, voir ce que d'autres ont vu, & que fermant les yeux ſur le danger, les accidens, les obſtacles, on ſe pouſſe à l'envi pour tout ſurmonter. Mais il ne faut pas juger ici de la facilité de gravir ſur cette montagne par les ſuccès de ceux qui nous ont précédés ; car à meſure que le Véſuve jette des cendres, qui ſe répandent autour de ſa cîme, le cône s'éleve &

la montée, près du ſommet, devient plus rapide & plus difficile. Pour y arriver, on enfonce, on gliſſe, on recule; & comme, ſuivant le vent qui ſouffle, la direction de la fumée ne permet pas toujours aux guides qui vous pouſſent, de prendre le côté le plus commode, il peut arriver que le danger & la peine, pour atteindre à la cîme du volcan, augmentent un jour au point de décourager les aſſaillans les plus intrépides.

Le Voyageur, après avoir vu les phénomènes du Véſuve, contemple enſuite les hommes qui l'habitent & qui ne le confondent pas moins. Comment concevoir, en effet, l'étonnante ſécurité de ceux qui vivent ſous ce terrible volcan, & dont les maiſons ſont aſſiſes ſur les couches entaſſées de cette lave infernale, qui a déja fait tant de ravage autour d'eux? Diſons que nous ne jouiſſons que du préſent, & que nous comptons preſque pour rien l'avenir, puiſque nous nous accoutumons à ne pas le craindre. Le Roi de Naples, qui ſe ſauva de Portici en bonnet de nuit dans l'éruption de 1769, en voyant l'expérience de l'eau de la mer deſſalée, que M. de Chabert faiſoit voir à ce Prince, lui dit, en montrant le Véſuve: *Eh! voilà une Cucurbite.*

Virgile, qui n'avoit vu que l'Ethna vomiſſant des flammes, n'a point parlé de celles du Véſuve ; mais le fameux Poëte de Naples, le Racine Italien (*Metaſtaſio*), n'a pas manqué de le peindre dans un Opéra qu'on vient de donner :

Del terreno nel concavo ſeno
Vaſto incendio, ſe bolle riſtretto,
A diſpetto del carcere indegno,
Con più ſdegno gran ſtrada ſi fà.
Fugge allora, ma intanto che fugge
Crolla, abbatte, ſovverte, diſtrugge,
Piani, monti, foreſte, e città.
Ach. in Sciro, Atto III. Sc. I.

Remontés ſur nos mules, nous ſommes revenus au frais à Portici, & nous avons rencontré l'équipage du Roi qui chaſſoit du côté de la montagne.

Au retour, nous ſommes deſcendus, pour la ſeconde fois, dans les humides ſouterrains où l'on voit, avec des flambeaux, les reſtes du vaſte Théâtre d'Herculanum. Enfin nous ſommes rentrés avant ſept heures à l'Auberge, pour nous repoſer ; & nous avons trouvé qu'en partant de Portici, il falloit employer ſix heures pour faire toute cette courſe ſans ſe preſſer.

Après notre dîner, nous avons vu le *Mu-*

ſæum, qui eſt très-bien diſtribué. Il y a dans chaque piece un ancien pavé en moſaïque : c'eſt le dépôt de tout ce qu'on a trouvé de précieux à Herculanum, à Pompéia & à Stabia. On y voit avec plaiſir le pain & le vin fumé des Anciens ; tous les inſtrumens dont ils ſe ſervoient ; les bijoux des femmes & les jouets des enfans ; les inſtrumens de Muſique, & ceux de Chirurgie ; des dés comme les nôtres, & même des dés pipés ; des filets de pêcheurs, très-fins, & d'autres pour la chaſſe aux oiſeaux ; des galons d'or pur & ſans ſoie ; enfin de belles ſtatues équeſtres des Nonnius Balbus, pere & fils ; des buſtes en bronze & en marbre ; la belle ſtatue de Mercure aſſis, & celle du Faune ivre. On obſerve qu'en général les ouvrages de ſculpture ſont fort ſupérieurs à ceux de peinture, quoique parmi les derniers il y ait d'excellens morceaux, bien deſſinés, mais foibles de couleur.

J'ai remarqué un beau tableau de Théſée, ayant auprès de lui les enfans qu'il a délivrés de la dent du Minotaure : celui qui eſt à ſa droite, lui baiſe effectivement la main, ancienne expreſſion Grecque de tendreſſe & de reſpect filial, qui s'eſt conſervée en Italie, à Rome & à Naples.

Nous avons vu, chez M. *Volaire*, Peintre François, qui peint les marines & les paysages dans le goût de Vernet, & les incendies, les éruptions du Vésuve, en un mot tous les grands effets du feu, avec une vérité & d'une maniere qui n'est due qu'à lui, un très-beau tableau de *Nicolas Poussin* : il représente Godefroi blessé, & guéri miraculeusement, tandis que Tancrede prend le commandement de l'armée. Ce tableau est bien peint & de la plus riche composition. J'ai eu de M. Volaire un beau clair de lune d'hyver, & un feu allumé par des pêcheurs qui se chauffent. Le pendant est une vue du Posilipe.

Il y a encore de bons tableaux à voir chez M. *Gemineau*, Consul Anglois, qui fait une collection de tous les Peintres d'Italie depuis Raphaël : collection déja considérable. Il a entr'autres quatre tableaux allégoriques de Titien, qui ont été gravés.

LETTRE XXXI.

A Naples, le 7 Septembre.

NOUS avons vu hier l'entrée de M. le Duc d'Arcos, qui s'est rendu au Palais pour tenir sur

les Fonts la Princeſſe nouvellement née, au nom du Roi d'Eſpagne. Le concours du peuple & des ſpectateurs, dans la grande rue de Tolede, qui eſt un marché de toute eſpece de comeſtibles, étoit digne d'être vu. M. le Duc d'Arcos avoit une livrée élégante & de bon goût ; mais ſes carroſſes étoient ſuivis d'une foule d'autres qui n'étoient point là pour briller, enſorte que cette entrée n'avoit rien de la magnificence qu'on ſe promettoit. On prépare les Fêtes qui vont ſuccéder ; & cet Ambaſſadeur diſoit, il y a deux jours, chez M. le Baron de Breteuil, où il dînoit, que ſa dépenſe, qu'on exagere ici beaucoup, n'iroit pas à plus de 500000 liv. Le Roi d'Eſpagne ne lui donne rien pour cela, & il eſt vrai qu'il n'a rien à déſirer pour les richeſſes & pour le rang. Il eſt très-affable & très-populaire.

Le 9 Septembre.

NOUS avons été plus contens hier de voir la Fête de Notre-Dame de pied de grotta. Toutes les troupes bordoient le chemin ſur le paſſage du Roi, depuis le Palais juſqu'à l'Egliſe, & la diſtance eſt grande. La marche du Roi, ſuivi de toute ſa Cour dans le plus brillant Gala, faiſoit ſeule un très-beau ſpectacle, joint principalement

à celui dont on jouissoit encore du côté de la mer, où l'on voyoit un concours nombreux de peuple de toutes couleurs, & une file de brillans équipages qui dura long-temps.

Le 11 Septembre.

NOUS avons encore vu, de la loge de M. l'Ambassadeur, & en *domino*, le Bal que le Roi a donné à la Salle de l'Opéra. Cette Salle, qui comprend alors tout le Théâtre, est assurément ce qu'on peut voir de plus brillant, par la quantité de glaces & de bougies qui l'éclairent. Leurs Majestés ont ouvert le Bal en se mettant à la tête d'une contredanse. Notre jeune Marquise de Matignon y brilloit comme la rose parmi les fleurs du Printemps. Si je n'avois pas connu la Reine, je l'aurois toujours appelée *la Reine du Bal*. Sa Majesté étoit habillée en noir à l'Espagnole, avec beaucoup de diamans, & quand elle danse, on croit voir danser l'aînée des Graces. Le Roi danse gaiement & de tout son cœur.

C'est ici qu'il faut placer un mot que l'on vient de me rapporter, & qui peint bien le cœur de ce Monarque. Un de ces Courtisans qui, pour amuser le Prince ou faire leur cour aux dépens

de qui il appartient, ont ſoin de lui dire tout ce qu'ils ſavent ſur le compte d'autrui, prit, ces jours derniers, le moment où Sa Majeſté écrivoit une Lettre au Roi ſon Pere, pour lui raconter une anecdote maligne qui pouvoit nuire, à la Cour de Madrid, à celui qui en étoit l'objet. Le Roi, ſe fâchant, lui dit : *Quelle fureur avez-vous de venir toujours me dire du mal de gens qui ne m'en diſent jamais de vous ?*

Le 15 Septembre.

M. l'Ambaſſadeur, qui nous comble de ſes bontés, a bien voulu nous mener à ſa ſuite, pour nous faire voir la belle Fête que M. le Duc d'Arcos a donnée hier au Roi & à la Nobleſſe. Nous y avons été en *domino*, & nous n'en ſommes ſortis qu'à trois heures du matin. Nous ſommes arrivés, par une enfilade d'appartemens richement meublés, à une Salle faite exprès & très-bien décorée, où l'on a exécuté un petit Opéra ſur l'enlevement de Proſerpine, avec des Ballets charmans. On n'admiroit pas moins la richeſſe des habits que les Danſeuſes qu'on avoit fait venir exprès, & le ſieur *Carlo Lepiche*, qui eſt le Veſtris de l'Italie. La Muſique étoit du célebre vieillard *Giumelli*. Après l'Opéra, on

a paſſé dans les Salles où les tables étoient dreſſées. Tous les autres appartemens étoient remplis de monde, & par-tout on pouvoit demander, par-tout on trouvoit à ſouper, avec toutes ſortes de vins en abondance ; les rafraîchiſſemens étoient donnés ſans interruption. Après le ſouper, on a ouvert une Salle faite exprès, pareillement pour le Bal ; mais dans celle-ci Van-Vitelli s'eſt diſtingué. Cette Salle étoit de forme ovale ; pluſieurs rangs de gradins qui régnoient tout autour, étoient garnis de Dames dont la parure & les diamans répandoient tant d'éclat, que ce ſpectacle effaçoit, du moins à mes yeux, tout ce que je pourois imaginer en ce genre. La Salle étoit d'ailleurs décorée avec beaucoup d'art, & parfaitement éclairée. Point de tumulte ni d'embarras à l'entrée & à la ſortie, & le plus grand ordre ajoûtoit beaucoup à la magnificence de la Fête.

Le 16 Septembre.

JOURNÉE délicieuſe paſſée à la Campagne du Conſul ou Philoſophe Anglois, qui a donné un excellent repas à M. l'Ambaſſadeur & à ſes Dames. Après le dîner, nous avons joué au vingt-un, mais à petit jeu, pour le bon exemple;

car ici le gros jeu, même dans les maiſons Françoiſes, eſt porté à un excès que l'on devroit réprimer. Nous avons enſuite été en carroſſe au Belvedere, grande maiſon de campagne voiſine de la *Renella*, mais toute délabrée : elle appartient à un Seigneur ruiné, qui, par mauvaiſe honte, ne veut pas louer un Château qu'il ne ſauroit habiter. La vue eſt comme celle des Chartreux, mais moins étendue & peut-être plus agréable. Les Dames, qui n'aiment pas la mer, ont préféré la Vue du Conſul, qui donne ſur une forêt, comme étant plus douce & plus champêtre.

Le 18 Septembre.

M. Bazire nous a menés hier à Caſerte. Nous ſommes partis à cinq heures du matin, parce que nous avions 17 milles à faire, & nous ſommes arrivés à huit. Là on prend des caleches pour aller voir l'Aquéduc, éloigné de trois milles. Il eſt très-beau, mais le chemin qui y conduit, & qui tourne autour de la montagne, m'a paru encore plus admirable. On déjeûne bien après avoir meſuré en marchant la longueur de l'Aquéduc, & on mange encore plus avidement des figues qui viennent d'être cueillies. Revenus à Caſerte, & très-heureuſement pour nous,

nous, parce que le temps étoit couvert, nous avons visité le nouveau Palais du Roi, Palais immense, du dessin de Van-Vitelli, qui a en même temps donné celui d'une nouvelle ville. Le Palais se présente bien, avec ses deux cours latérales : il réunit les plus grandes beautés de détail à toutes les commodités possibles ; mais l'entrée en est trop étroite, & ressemble à celle d'une maison de Naples. Les murs sont d'une épaisseur qui rend les appartemens un peu sombres. La Chapelle, la Salle du Théâtre, l'escalier, toutes ces parties sont très-belles. On a imité en marbre pour les jardins, mais assez mal, toutes les belles statues de Rome. Cependant il y a dans le dépôt quelques statues antiques, & entr'autres une Agrippine assise, tirée du Palais Farnèse, qui toutes ont bien leur mérite. Le Château, commencé par le Roi d'Espagne, qui a plus embelli Naples qu'aucun de ses prédécesseurs, sera bientôt couvert, & annoncera, lorsque tout sera achevé, le plus grand Souverain de l'Europe. Le pays est beau, quoiqu'entouré de montagnes du côté du Nord. On voit, du grand Aquéduc, la belle plaine de Capoue.

Présentés par M. Bazire, nous avons dîné chez l'Intendant, M. le Chevalier *Néroni*, vieil

Officier Général, qui tient la meilleure table & reçoit honorablement les étrangers.

Après le dîner, nous nous ſommes promenés dans le Boſquet. Nous avons vu le Fort que le Roi a fait faire pour exercer ſes troupes & leur apprendre l'attaque & la défenſe des places. J'ai eu le plaiſir d'y parler Turc avec un eſclave Turc de Conſtantinople, du quartier de *Caſſim-Pacha*. Nous avons vu enſuite le lac exécuté par le Chevalier Néroni en cinquante jours, où le Roi prend le plaiſir de la pêche & de la naumachie : ce lac & le canal n'embelliſſent pas peu ce ſéjour. Il y a vers le milieu, ſur le bord, un petit pavillon couvert de chaume, où le Roi ſoupe avec douze perſonnes.

Dans le vieux Palais qu'habite Sa Majeſté, nous avons vu quelques bons tableaux, & entr'autres une grande compoſition du Chevalier *Mens*, qu'on diſtingue parmi d'autres du Chevalier *Concha*, de même grandeur ; ils ſont tous deſtinés pour la nouvelle Chapelle du Château.

Nous ſommes partis entre quatre & cinq heures du ſoir, & ſommes rentrés à Naples à huit, très-contens, mais un peu fatigués de notre journée.

Le peuple de Naples eſt plus doux & plus gai que celui de Rome.

Dans les anciennes maiſons, les appartemens des hommes & des femmes ſont ſéparés, comme ils l'étoient anciennement chez les Grecs.

Les danſes, comme la *Tarantelle*, qui eſt dans le goût de l'Ionienne, ainſi que les habillemens des femmes des iſles voiſines & de la campagne, ſont du coſtume Grec.

LETTRE XXXII.

A Rome, le 25 Septembre.

NOUS ſommes partis de Naples le 20, après avoir vu la veille les tableaux & les appartemens du Palais du Roi, mais avec le regret de n'avoir pu voir la riche Collection de tableaux, de médailles, de manuſcrits, &c. de *Capo di Monte*, & les antiquités de *Pæſtum*.

Froid le matin & le ſoir en chemin, le jour très-chaud. Le mauvais air fait ici plus de peur que de mal ; il n'eſt dangereux que pour ceux qui s'arrêtent la nuit. Nous ſommes arrivés à Rome le lendemain à minuit, en 32 heures.

Le 22, nous avons dîné chez M. le Cardinal de Bernis, qui nous a très-bien reçus & bien interrogés ſur les Fêtes de Naples. J'ai eu une

fluxion ſur les dents, provenant de l'air humide des bois qu'on paſſe à la Fayole pour aller à Marino.

Le P. Jacquier, Minime, à l'occaſion du miracle de S. Janvier, nous a fait le conte d'un de leurs Peres, qui, montrant à un Moine Eſpagnol les Reliques de ſon Egliſe, comme l'autre répondoit à tout, *Je l'ai auſſi*: « Oh ! pour le coup, dit le Minime piqué, » revenez demain, & je vous » montrerai une Relique que vous n'avez ſûrement » pas ; car je n'en aurai la clef que demain ». Il fit prendre deux *granelli* de veau, mets dont les Italiens ſont très-friands, les enchâſſa proprement, & les montrant à ſon homme, il lui dit: *Eccovi li granelli di Adamo :* » vous ne pouvez » en avoir aucun, car les voilà bien tous les deux». *Ma come? ſon freſchi*, reprit le Moine Eſpagnol ! *Et voilà préciſément le miracle*, repliqua le Minime. L'Eſpagnol, confus du tour qu'on lui avoit joué, ne vanta plus tant apparemment ſes Reliques.

Nous avons revu la Bibliotheque du Vatican, le Campo Vaccino, le tableau de Raphaël, l'Egliſe de S. Pierre de Cortone, &c, &c. J'ai vu auſſi le Monument de la Princeſſe Chigi, morte à vingt ans, à l'Egliſe de la Porte du peuple.

Aujourd'hui nous avons été revoir le Musée du Pape, qui sera très-riche & bien décoré. Il y a dans le fond une belle statue de Jupiter, & un beau bas-relief de Michel-Ange.

Nous avons été de-là revoir aussi le beau Torse que Michel-Ange étudioit avec tant de goût, le sublime, le divin Apollon, le plus beau corps humain qu'on ait vu. Nous ne nous lassions point d'admirer sa tête céleste & rayonnante, & cette draperie légere qui est jetée sur les bras ; puis la Vénus sortant du bain, avec cette admirable draperie qui paroît s'échapper de la main qui semble la retenir ; enfin le Laocoon, sur lequel on ne peut fixer les regards sans frémir d'horreur, sans même gémir avec ce pere malheureux, qui ressent à la fois sa propre douleur & celle de ses deux enfans.

Nous sommes ensuite rentrés dans l'Eglise de S. Pierre, pour voir mieux, pour admirer encore ce qu'on ne se lasse pas de revoir, l'ensemble de la Basilique ; le mausolée de Paul III, & celui qui est vis-à vis ; la Vierge de Michel-Ange, avec le Sauveur mort sur ses genoux ; les beaux tableaux de la Transfiguration, du Baptême de S. Jean, &c, &c.

A Rome, le 26 Septembre.

NOUS avons encore dîné hier avec les Prélats, qui tiennent bien leur rang à table, & font honneur à la bonne chere de M. le Cardinal de Bernis : ces Prélats, le caffé pris, décampent auſſi-tôt comme des écoliers qui ont fait leur claſſe. Car tel eſt l'uſage à Rome : chacun va dormir après le dîner.

Nous avons été préſentés le ſoir, par M. l'Abbé de Richebourg, à Madame la Marquiſe de Boccapaduli. Quoique ce ne fût pas ſon jour de *Converſation*, elle a bien voulu nous permettre de lui rendre nos hommages. Elle avoit une coëffure ſinguliere & de fantaiſie, le ton de la meilleure compagnie, une converſation aiſée, agréable, qui ſaiſit tout ce qui eſt intéreſſant, & anime tout ſans affecter ni l'eſprit ni le ſavoir. Cette Dame n'a pas démenti l'opinion qu'on nous en avoit donnée ; elle ne reçoit que des hommes, & nous groſſirions volontiers ſa Cour.

Nous avons revu, chez M. le Cardinal, les deux tableaux exécutés par M. *Calais*. L'un, compoſé de trois perſonnages, repréſente trois Veſtales qui environnent l'Autel du feu ſacré ; la plus âgée des trois tient vers le ſoleil un verre ardent, par lequel les rayons de cet aſtre paſſent

ſur les charbons ; la ſeconde ſemble être là pour s'inſtruire par l'attention qu'elle donne à ce que fait la premiere, qui eſt ſervie par la troiſieme.

Le ſujet du ſecond tableau eſt un Autel ſur lequel eſt poſé un faiſceau de flèches. Trois Prêtreſſes de l'Amour entourent cet Autel. L'une tient un carquois où elle met une flèche ; la ſeconde Prêtreſſe tient entre ſes doigts une autre flèche qu'elle ſe prépare à préſenter pour le carquois ; la troiſieme tient auſſi une flèche ſur laquelle elle appuie doucement l'index de la main droite, ſans montrer dans ſon air aucune fineſſe. Ces trois figures ont un maintien & un air extrêmement modeſtes.

Même jour, au ſoir.

APRÈS le dîner, viſite chez M. le Cardinal. Enſuite nous avons été revoir la belle Egliſe des Chartreux aux Thermes de Dioclétien. On entre d'abord dans une ancienne rotonde, qui étoit une des quatre étuves (*Calidaria*), placées aux quatre coins de la place. Il eſt fâcheux qu'une ſi belle Egliſe ne ſoit pas toute pavée en marbre ; que la vôute du milieu ne ſoit pas ornée comme le reſte des voûtes à l'antique ; enfin qu'on n'ait pas ſuivi dans l'intérieur ce goût ancien qui ac-

corderoit le tout avec l'entrée du Temple. Nous avons revu avec plaisir le S. Bruno, un beau vase de porphyre, un tombeau de Carle Maratte, le Baptême de Jésus-Christ du même Maître, & le martyre de S. Sébastien du Dominiquin.

Nous nous sommes promenés ensuite à la Villa Negroni, qui est près de-là : c'est un ouvrage de Sixte V lorsqu'il étoit Cardinal. On voit dans le portique de la maison, qui est abandonnée, deux belles statues de deux Consuls, assis sur leurs chaises Curules, & à la grande piece d'eau, un Neptune du Bernin.

Le 27 Septembre.

NOUS avons été ce matin, par un beau temps, nous promener à la Villa Médicis ; de-là à la Messe à Sainte Trinité du Mont ; puis à S. Pierre *in vinculis*, pour revoir & réadmirer le beau, le sublime Moyse de Michel-Ange, qu'il faudroit voir tous les jours, pour y découvrir de nouvelles beautés. Les statues qui sont à côté, sont des Eleves de ce grand Homme.

Le 28 Septembre.

ON a revu le Panthéon, ensuite les tableaux de M. Lépri, sur-tout Médor & Angélique du

Titien : cette derniere figure, nue & vue par le dos, a la chair de la plus grande beauté.

Le 29 Septembre.

CE matin visite aux Capucins, pour voir le beau S. Michel du Guide, & le tableau vis-à-vis.

Le soir aux Récollets, à S. Pierre *in montorio*, pour dire adieu au beau tableau de Raphaël.

Nous avons dîné chez M. l'Ambassadeur de Malte, où nous avons vu de bons dessins de *Panini*, de *Robert* & du *Poussin.*

Adieu donc, ancienne Capitale du monde. Par tout ce qu'on voit encore, on peut bien justifier l'enthousiasme avec lequel en ont parlé ses anciens habitans. Adieu Tibur & Albano, lieux enchantés, &c.

OMNIA Romanæ cedant miracula terræ :
Natura hìc posuit quidquid ubique fuit (1).

LETTRE XXXIII.

Le premier Octobre.

NOUS ne sommes pas partis de Rome sans trompette : pluie à verse & tonnerre épouvan-

(1) Prop. Lib. II. Eleg. XXII.

table à minuit. L'orage n'a cessé qu'à quatre heures, & nous sommes arrivés au jour à *prima posta*. Après cette premiere poste, on trotte malgré soi sur l'antique voie Appienne, jusqu'à Rigano. La route ensuite devient plus commode, & la campagne est riante ; mais rude & très-rude montée pour arriver à Château-neuf. Depuis Otricoli jusqu'à Narni, montées & descentes, chemin assez beau & même agréable entre des montagnes toutes vertes, le tout encore embelli par un jour serein. On met pied à terre à Narni, pour aller voir le *Ponte rotto* des Romains. Il est véritablement rompu dans le milieu entre deux grandes arcades & deux plus petites. On s'arrête à la porte de Narni, pour admirer de cette hauteur la plus belle vue possible de la plaine & des montagnes qui l'environnent, couvertes de bois, de villes & de villages. La Nature seule peut donner un spectacle aussi magnifique. C'est un bon exercice à pied que celui d'aller voir le pont & de venir rejoindre la voiture sur le grand chemin, au pied de la montagne sur laquelle est situé Narni. Le Ponte rotto, qui appartenoit à la voie Flaminia, est sur la Néra, qui se joint au Tibre. On suit une route délicieuse dans la plaine, pour aller jusqu'à

Terni, où nous arrivons à ſix heures du ſoir. On loge à la Poſte, tant bien que mal.

Le 2 Octobre.

ON prend à Terni une voiture de la Poſte, qui coûte un ſequin, pour aller voir la fameuſe Caſcade, & nous ſommes partis à cinq heures. C'eſt une route de cinq milles, dont deux environ juſqu'à la montagne. On arrive à Rémigna, gros bourg ſur la Néra, qui vient de la Caſcade & paſſe ſous le pont de Narni. En montant, les yeux s'arrêtent pour admirer la beauté du ſpectacle & du pays que l'on découvre, éclairé par les premiers rayons du ſoleil. Le chemin eſt aſſez rude & difficile. On met pied à terre ſur le ſommet, & l'on marche un gros quart-d'heure pour aller voir, à travers une maſſe de rochers qui ſemblent avoir été fendus exprès, le cours d'un torrent rapide, qui va tomber, un peu plus loin, dans le fond d'un vallon; cette élévation eſt de deux ou trois cens pieds. On deſcend enſuite, pour voir, de deux endroits différens, cette chûte & la fumée de l'eau qui s'éleve à la hauteur de la Caſcade. Le bruit empêche de s'entendre; mais on regarde avec plaiſir tout ce qu'on découvre au loin, & le vallon le mieux

décoré par des vergers & des jardins. Nous ſommes deſcendus à pied & revenus à huit heures ; car il faut au moins trois heures pour aller, pour obſerver & revenir.

Partis de Terni à neuf heures, par un chemin beau & agréable, on entre dans un vallon, & l'on monte pour aller à la *Stretura*, gorge de montagnes toujours vertes.

De la *Stretura* on monte encore, & l'on deſcend auſſi long-temps ; mais du pied de la montagne à *Spolette*, le chemin, devenant commode & uni, ne forme plus qu'une belle avenue d'une grande ville, où l'on voit en arrivant l'ancien Aquéduc des Romains, qui mérite d'être remarqué. Ce beau chemin continue de Spolette à la premiere Poſte. Là, on met pied à terre, pour aller voir un ancien petit Temple, qu'on dit avoir été conſacré à Diane. La façade en eſt bien conſervée, & le fronton eſt orné de bas-reliefs, où l'on diſtingue des grappes de raiſin. Il y a quatre colonnes de marbre au devant, dont deux ornées de feuillages, (celles du milieu) & les deux autres cannelées. Les Capucins en ont fait une Egliſe. On montre, auprès du Temple, la Fontaine de Diane, qui n'a rien de plus précieux qu'un eau pure pour les Voyageurs altérés.

Beau chemin jufqu'à *Foligno*, & dans la plaine. On voit ici les prés & les vallons qu'arrofe le Clitumne, riviere célébrée par Virgile. Properce parle auffi de ce fleuve, dont l'eau femble contribuer à la blancheur des bœufs qui s'y lavent.

Quà formofa fuo Clitumnus flumina luco
Integit, & niveos abluit unda boves (1).

De Foligno à Maifon-neuve, où nous arrivons pour coucher, à fept heures du foir, on fait onze milles, prefque toujours fur les montagnes ; le chemin eft fur le bord d'un précipice plus profond que ceux que nous avons vus fur la montagne de Terni, & en cotoyant celles du vallon de la Stretura. Ces montagnes font toujours couvertes de bois & de verdure. On trouve à mi-chemin une Cafcade affez belle, près d'une ville qu'on nous a nommée les *Quartiere*. Ce torrent vient jufqu'à Maifon-neuve, où le bruit ne nous empêchera pas de dormir ; car nous arrivons à la Pofte chez de bonnes gens, à la corne, qui eft l'enfeigne de la maifon, & dont on peut dire :

Cette corne n'eft pas la corne d'abondance.

---

(1) Prop. Lib. II. El. XIX.

A côté des précipices, nous avons vu de nombreux troupeaux de brebis & de moutons, presque tous noirs ; en revanche, les chevres sont toutes blanches. Enfin, fatigués des secousses de cette route montagneuse, & pénétrés par le froid humide, nous sommes à couvert & rendus à la couchée, où nous faisons du feu au milieu d'un bois & d'un vallon très-profond.

Le 3 Octobre.

NOUS sommes partis à cinq heures, très-contens des bonnes gens de la Poste. Monter & descendre, tourner autour des montagnes, avec un brouillard froid & épais jusqu'à *Serravalle*, situé au fond d'un vallon étroit ; par fois des paysages charmans & les endroits les plus champêtres, voilà une partie de notre route. Même chemin jusqu'à *Valmarra*, & toujours des montagnes. De Valmarra à Tolentin, belle route, ainsi que de Tolentin à Macerata, ville située sur le sommet d'une haute montagne. La longue pente qui y conduit, est de treize milles ; mais on est bien payé de la peine d'arriver à ce sommet par la beauté du spectacle que l'on découvre. De Macerata à la premiere Poste, très-belle chaussée ; on croit rouler sur le plus beau che-

min du Languedoc. La derniere Poſte juſqu'à Lorette, eſt de onze milles. Le chemin eſt toujours beau & bien entretenu ; mais on a la plus rude montée à faire pour arriver à Recanati, belle & grande ville, qui a des rues larges & bien pavées, avec des figues excellentes. En ſortant de la porte, on voit Lorette vis-à-vis, à gauche, ſur la montagne ; & on a ſous les yeux un ſi beau pays, une promenade ſi attrayante, que, mettant pied à terre, on prend le bourdon, comme les pelerins, pour marcher & jouir. Cela nous a un peu retardés ; mais par le temps le plus doux & un beau clair de lune, nous arrivons à ſept heures à Lorette, à la nouvelle Auberge Françoiſe, chez Cleri, à l'Enſeigne du Corail. On y eſt ſi proprement, ſi agréablement & ſi bien à tous égards, que, ſans avoir beſoin d'en faire la comparaiſon avec les mauvais gîtes qu'on a eſſuyés, on ſeroit tenté de faire une neuvaine à Lorette, où l'on croit être en pays de Cocagne.

Dimanche, 4 Octobre.

Ce matin, à huit heures, quittant avec peine un bon lit, où l'on dort bien après un excellent ſouper avec des merlans & des ſoles ; &, qui plus eſt pour des Provençaux, avec de bonne

huile, nous avons été à l'Eglise avec notre Hôte & un Chanoine Franc-Comtois, qui, sur l'avis de notre arrivée, nous a prévenus obligeamment. Après avoir entendu dévotement une Messe un peu moins longue qu'une poste d'Italie, nous sommes entrés dans la sainte Case. Nous avons vu les anciens murs de briques & de pierres de la maison de Nazareth. Cette bâtisse ressemble assez à celle des anciens murs du pays ; mais il faut bien que nous croyions tout ce qu'on croit dans le pays où nous sommes. Nous avons vu le trésor, où est la statue de la Vierge couverte de pierreries, avec des Anges & des lampes d'or ; le lieu est très-étroit & éclairé par des cierges. Les murs intérieurs, & ce qu'on appelle la cheminée de la Sainte Vierge, sont couverts de plaques d'argent doré, qui sont autant de tableaux votifs des Princes & Seigneurs qui les premiers ont accrédité successivement cette dévotion, abandonnée ensuite aux habitans du pays & au peuple voisin. Tel est le sort de toutes ces dévotions locales. Celle-ci est très-édifiante le Dimanche, où l'on voit tous les Confessionaux assiégés par des hommes & des femmes des environs, qui ne connoissent que la Sainte Vierge, & n'entrent à l'Eglise ou n'en sortent qu'un chapelet

chapelet à la main. Notre Chanoine nous a dit que le Dimanche il y avoit ordinairement quatre mille Communians. La rétribution des Meſſes eſt conſidérable pour les Prêtres ; mais ce qu'il y a de mieux dans cette Egliſe, c'eſt qu'elle donne beaucoup aux pauvres, & aux pauvres étrangers.

On nous a conduits a la Sacriſtie, qui eſt grande. Le tableau du fond, qui eſt un Chriſt, & ceux qui ornent le plafond, ſont de *Pomerancio.* On y voit une belle Sainte Famille de Raphaël, deux autres bons tableaux de l'Ecole Vénitienne, & dans les armoires qui en font le tour, beaucoup de vaiſſelle, de pierreries & de bijoux précieux. Nous y avons remarqué, entr'autres, le Château de Vincennes, très-bien exécuté en argent : c'eſt un don du grand Condé en mémoire de ſa priſon. Ce qui m'a le plus frappé, c'eſt un grand morceau de mine d'émeraudes, de la hauteur d'un pied, & de forme pyramidale, ou l'on en voit un grand nombre & de très groſſes. Elles ſont attachées à la roche & telles qu'on les trouve dans la mine. C'eſt un magnifique don d'un Roi d'Eſpagne : le pendant de ce morceau qu'on voit à gauche, eſt factice.

Nous avons vu dans l'Egliſe le beau tableau

de la Céne de *Vouet*, Peintre françois : il eſt mal placé pour le jour & mal conſervé, avec quelques autres qui méritent qu'on s'y arrête. On montre à l'Apothicairerie, des vaſes de fayance, où les deſſins, donnés par Raphaël, font aſſez mal exécutés. Les portes de Bronze de l'Egliſe ſont belles & bien travaillées, ainſi que les fonts baptiſmaux. Les dehors de la ſainte Caſe ſont couverts de figures de marbre & de bas-reliefs, dont le deſſin eſt bon, mais le travail un peu lourd, comme l'a obſervé M. Cochin.

Le Chanoine Franc-comtois nous a ſuivis à l'auberge & a pris du chocolat avec nous. Notre pélerinage fini, notre tribut payé au marchand de chapelets & aux pauvres, & n'ayant plus rien à voir a Lorette, nous avons quitté avec regret un très beau pays & une bonne auberge. Nous en ſommes partis à 10 heures, ayant toujours un aſſez beau chemin, ſi ce n'eſt qu'il faut toujours monter & deſcendre, pour arriver à Ancône, où nous ſommes arrivés à deux heures & demie, & ſommes deſcendus a la Poſte où on loge. Nous n'avons pas oublié, chemin faiſant, que nous étions dans l'ancien *Picenum*, d'où Pompée ſortit avec des troupes pour aller

joindre Sylla ſous lequel il fit ſes premieres armes.

Après le dîner, nous avons rendu nos lettres, & nous n'avons rien eu de plus preſſé que d'aller voir le port, & le nouveau Môle auquel on travaille & qui ſera très-beau, ſi l'on vient à bout de l'achever : car on y travaille lentement. On y voit le bel Arc de triomphe de Trajan, qui eſt de marbre blanc, & vis-à-vis un Arc moderne, bâti de pierres & dans le goût de l'ancien, ouvrage de *Van-Vitelli.* Nous nous ſommes embarqués là ſur la mer Adriatique, pour aller voir le Lazaret, bâti par le même Architecte. Il eſt ſur la mer, & d'un deſſin très ingénieux. C'eſt un Pentagone, au milieu duquel eſt une grande cour ; les magaſins & les appartemens pour les paſſagers, qui regnent tout autour, ſont propres & commodes. Au milieu de la cour, eſt une petite chapelle, ornée de colonnes & percée de tant de fenêtres, que de toutes les parties de l'édifice, les gens enfermés dans cet enclos peuvent, ſans ſortir de chez eux, entendre la meſſe & voir le Prêtre : commodité qui manque au Lazaret de Marſeille. Mais le grand inconvénient de celui-ci, c'eſt que les magaſins, où l'on dépoſe les marchan-

difes pour les défînfecter, n'ont que des fenêtres très étroites, & ne font pas airés comme ceux de Marfeille qui font ouverts de tout côté.

Nous avons paffé la foirée chez M. & Me. Renoti, à qui nous fommes adreffés & qui nous donnent à dîner demain ; après quoi nous irons coucher à *Sinigaglia.*

Ancône eft bâtie fur une hauteur, & ne paroît pas fort peuplée. Il y a quelques maifons de négocians folides, mais peu nombreux. On y fait le commerce des grains & celui du Levant ; la fociété y eft trifte & divifée. La Nobleffe ne fe mêle point avec la bourgeoifie ; elle voudroit même interdire à celle-ci les divertiffemens & le luxe qu'elle s'approprie exclufivement, & qu'elle ne peut fouvent foutenir ; ce qui produit à la fois, gêne, mifere, ennui, & n'en rend pas le féjour agréable aux Etrangers.

LETTRE XXXIV.

A Césène, le 7 Octobre.

VOICI des vers que nous avons faits dans notre derniere route pour nous amufer, au fouvenir de la Provence & de la Napoule.

On voit l'étoile du matin :
Le poſtillon part, le char roule,
Et le temps lentement s'écoule
Pour l'impatient Pélerin,
Qui tourne autour de l'Apennin;
Et voudroit revoir la Napoule.
O ſéjour ſouvent regretté !
Temple de l'hoſpitalité,
Agréable & douce retraite !
De Rome, nous vous apportons;
Des indulgences, des pardons
Et des Chapelets de Lorette.
Mais quand viendra l'heureux moment
Où nous partirons plus gaiement
Des bords du *Var* que de Céſéne,
En chantant l'hymne du retour ?
Nous dirons : enfin ce beau jour
A la Napoule nous ramene.
Nous reverrons.... ſonges flatteurs!
Lorſque l'ennui nous aſſaſſine,
Dans les déſerts, dans les vapeurs,
Dans une auberge ſans cuiſine,
Au ſommet d'une âpre colline.
Peignez nous ces bords enchanteurs,
Où les Grâces cueillent des fleurs
Même auprès de l'algue marine;
Où toutes les Grâces ſont ſœurs
De Chanterene & de Pauline.

Nous reprenons notre route : nous avons

couché à Sinigaglia, où Mrs. Renoti, qui nous avoient donné à dîner à Ancône, ont voulu nous donner à coucher & à souper au Palais du Duc, vis-à-vis la forteresse. Les Négocians sont les maîtres de ce Palais qui appartient à la ferme des biens Ecclésiastiques qu'ils régissent. Ces biens appartenoient anciennement au Duc de Toscane. La Chambre Apostolique les a achetés pour 500 mille écus, & elle en retire 17 mille écus par an. Les produits sont en grains & en légumes. Le facteur du fermier, qui en a plusieurs autres sous lui, & qui étoit prévenu, a reçu *nos Excellences* à la tête de sa famille. Il nous a donné un souper délicieux, sur-tout en poissons frais, avec de bon vin & de bonne huile, chose à noter & rare dans cette route; les lits de l'hôte étoient excellens & propres. Outre cela, nous avons eu le plaisir d'entendre chanter une de ses filles, accompagnée de la Guitarre. Ensuite est venu un bal, où les jeunes ouvriers dansoient avec les jeunes filles. Le maître lui-même a fait un effort en notre faveur, & a dansé supérieurement la Forlane. Mon fils a dansé le menuet, & Bonnefoi (1)

(1) C'est un domestique.

le rigaudon. A minuit nous avons été réveillés par l'artillerie céleste, pluie & tonnerre ; mais comme au temps où Jupiter se contentoit de la nuit pour pleuvoir, tonner, &c. & laissoit Auguste disposer de la beauté du jour, le Ciel étant devenu serein, nous avons pris de grand matin tristement congé de notre hôte, & nous sommes partis à cinq heures. En sortant de Sinigaglia, on trouve d'abord du sable mouvant où l'on enfonce ; on roule ensuite plus aisément sur le terrein que la mer baigne. Le chemin est beau jusqu'à *Marotto*, premiere poste, & aussi beau de-là jusqu'à *Fano*, jolie ville sur le bord de la mer. On fait sur le bord de la mer & dans l'eau un chemin assez long jusqu'à une pointe où l'on monte pour aller à *Pesaro*, autre jolie ville.

De-là, poste & demie, & montée assez rude, mais beau chemin, pour aller à la Catolica.

Même route jusqu'à Rimini, belle ville ou l'on voit un Arc de triomphe bâti par Tibere, & un ancien pont d'une belle construction Romaine.

De Rimini à *Savignano*, beau Pays & beau chemin ; même route de Savignano à Césène,

où nous arrivons avant ſix heures, pour aller voir le nouveau Pont ſur le Sagio, qui eſt très-grand, mais a peine achevé, & bâti en briques. Entre Savignano & Céſéne, nous avons paſſé le Rubicon, ſans nous en douter ou le reconnoître : car pluſieurs petites rivieres ſe diſputent ce nom ſi fameux dans l'Hiſtoire.

LETTRE XXXV.

A Bologne, le 7 Octobre.

A peine nous ſortions des portes de Céſène,
Nous ſuivions tous joyeux le chemin de la plaine;
Mais le foible Mallier tombe ſous le brancard.
On releve, on ſoutient, le courſier & le Char:
Nous partons. . . . .

TELS ſont les petits accidens des voyages. On s'en conſole, en voyant toujours un beau pays bien cultivé, & beau chemin juſqu'à *Forli*, jolie ville.

Un poſtillon ſonnant du cor, nous a menés de-là juſqu'à *Faenza*. Le chemin continue d'être beau juſqu'à *Imola*. Ces trois dernieres villes ſont agréables, bien pavées, bien bâties. On commence à y voir devant les maiſons ces por-

tiques ſoutenus par des colonnes, qui ſuivent l'alignement des rues, & ſont ſi commodes à Bologne pour les piétons. Le poſtillon d'Imola nous a fait faire treize milles en moins de deux heures avec un cheval qui n'a coûté que 17 ſequins, & qui en vaut cent. Ce cheval va tout ſeul toujours le même train, & ſemble infatigable.

Après avoir fait neuf autres milles, on trouve *S. Pierre del-Caſtello*, où l'on boit d'excellent vin rouge. Toujours belle route, pays agréable & cultivé depuis S. Nicolas juſqu'à Bologne. Nous ſommes arrivés à temps dans cette belle ville, pour voir quelques tableaux voiſins de l'auberge des Pélerins où nous ſommes logés très-commodément, & connoitre les Beautés de la ville, qui étoient toutes en l'air pour aller voir la courſe des Barbes, & ont paſſé ſous nos fenêtres.

J'oubliois que nous avons rencontré en chemin la plus jolie Pélerine qu'il ſoit poſſible de voir : beauté de 19 à 20 ans, avec le plus beau teint du monde. Elle étoit miſe proprement, le chapeau ſur l'oreille, camail & jupon de ſoie noir, le bourdon à la main, & toute ſeule dans une grande route. Cette agréable

apparition nous a laiſſés dans l'embarras d'en trouver quelque explication ſatisfaiſante. Il eſt facheux en pareil cas de courir la poſte & de n'avoir pû interroger la jeune perſonne, qui a paſſé tout près de nous, marchant avec légèreté & baiſſant modeſtement ſes beaux yeux. Elle alloit du côté oppoſé au nôtre, & ſi c'étoit à Lorette, nous lui avons ſouhaité qu'elle pût être hébergée par des hôtes auſſi courtois que notre hôte de Sinigaglia.

LETTRE XXXVI.

A Bologne, le 8 Octobre.

BOLOGNE, ſitué au pied de l'Apennin, eſt une grande & belle ville, ayant au-dehors une promenade très-agréable, appellée *la Montagnole*, d'où l'on découvre la ville & la campagne. Suivant le guide qui nous mène, cette ville contient 85 mille habitans. Il y avoit alors, qui plus eſt, quatre mille Jéſuites réfugiés, Portugais ou Eſpagnols. Ces ſurnuméraires étrangers ne contribuoient pas peu, diſoit-il, à rendre le pain plus cher à Bologne ; & cet homme, ainſi que bien d'autres ſujets du Pape, ne faiſoit

pas à cet égard l'éloge du gouvernement Eccléſiaſtique.

Encouragés par le temps froid, enſuite par la commodité de marcher ſur un beau pavé & ſous des portiques, nous avons employé toute la journée à voir les Egliſes & quelques Palais. Nous allons marquer les tableaux qui nous ont frappés le plus.

Au Couvent des Philippins, dans la Chapelle à gauche de l'Egliſe, Jéſus enfant eſt repréſenté âgé d'environ 8 à 9 ans, levant les yeux & les mains vers le Ciel, où il voit le Pere éternel au milieu des Anges, qui lui préſentent les inſtrumens de ſa paſſion. La tête de cet Enfant, qui eſt de la plus grande beauté, eſt remplie d'une expreſſion touchante de ſentiment & de ſoumiſſion. Elle a un air marqué de reſſemblance avec celle de la Vierge qui eſt à côté & qui n'eſt pas moins belle ; on s'attendrit en les regardant l'une & l'autre. Les petites mains de l'Enfant Jéſus ſont pleines de grâces. La gloire & les Anges qui la compoſent ſont également admirables ; & l'on s'y attache ſi fort, qu'on obſerve peu S. Joſeph liſant & debout, au côté gauche de l'Enfant Jéſus.

Un tableau de *Thérèſe Muratori Moneta*, re-

préſentant S. Thomas qui touche les plaies de Jéſus-Chriſt.

Dans la Sacriſtie, l'Annonciation en deux morceaux, d'Annibal Carrache ; quelques tableaux du Guerchin & de l'Albane. Dans la Chapelle de l'Oratoire un excellent tableau de Louis Carrache, peint ſur le mur, & placé ſur la porte d'entrée : c'eſt un *Ecce Homo*, devant Pilate qui s'en lave les mains.

Au Palais Favi, il y a une grande & nombreuſe ſuite de tableaux de *Donato Creti* & de *Paſinelli* ; mais ſur-tout une excellente Vierge de *Simon da Peſaro*.

On voit au Palais Tanaro une Aſſomption de la Vierge du Guerchin, ſujet compoſé de quinze figures. Ce tableau, dit avec raiſon M. Cochin, eſt admirable ; mais nous nous ſommes mis à genoux devant un autre tableau de *Guido Reni*, repréſentant une Vierge, l'Enfant Jéſus & S. Jean. Les têtes, & ſur-tout celle de la Vierge, ſont d'une beauté admirable.

Nous n'avons pu voir le tableau du même Maître, que le feu Roi de Pologne avoit acheté dix mille écus.

Quatre tableaux d'Annibal Carrache fort beaux, mais mal placés pour être bien vus.

Dans une Galerie, où nous nous ſommes arrêtés long-temps, nous avons trouvé une très-belle ſuite de deſſins du Guide, de l'Albane, du Guerchin, de Michel-Ange & des meilleurs maîtres de l'Ecole de Bologne. Cette ſuite mérite d'être vue avec attention, & il eſt ſurprenant que M. Cochin n'en ait pas parlé.

A l'Egliſe de Jéſus & Marie, deux tableaux d'Auguſtin Carrache ; S. Guillaume à genoux devant un Crucifix ; une Gloire avec la Vierge & beaucoup d'enfants : on reconnoît dans ces enfans toutes les grâces de l'Albane.

Au Maître-Autel un grand & très-beau tableau du Guerchin, qui repréſente la Circonciſion : toutes les parties en ſont admirables. Le chirurgien qui fait l'opération & l'étoffe dont il eſt habillé ; la tête de la Vierge qui eſt d'une beauté ſupérieure, avec l'expreſſion la plus convenable à la circonſtance de l'opération ; le S. Joſeph & les jeunes gens qui ſervent le perſonnage opérant, ſont du plus beau caractère. M. Cochin a bien raiſon d'obſerver que l'Autel eſt dans le goût d'un Autel Payen ; mais la nape & les plis de cette nape ſont d'une vérité qui étonne. Nous ne pouvions nous laſſer de regarder chaque figure à part & l'enſemble de cette compoſition.

A l'Eglise des Mendians, on voit un beau tableau de *Tiarini;* il repréſente S. Joſeph amené par deux anges aux genoux de la Ste. Vierge, pour lui demander pardon du ſoupçon qu'il a eu au ſujet de ſa groſſeſſe. La tête de la Vierge, trop âgée & trop ſévère, nous a déplu; elle ne reſſemble point aux Vierges que nous connoiſſons.

Un très-beau tableau de *Cavedone*, repréſentant S. Alo & S. Petronio à genoux devant la Vierge & l'Enfant Jéſus.

Au grand Autel eſt un grand tableau du Guide, où il y a bien des beautés de détail, mais dont le ſujet trop compliqué n'a rien d'attrayant.

En revanche, nous avons admiré en tout point, à la troiſiéme Chapelle, un autre grand tableau du même maître. Belle compoſition, couleur agréable, figures variées & bien placées, têtes d'hommes & de femmes remplies de grâces, belle lumiere, beaucoup de génie & de vérité.

A S. Léonardo, S. Antoine de Padoue baiſant les pieds de l'Enfant Jéſus, tableau d'*Eliſabeth Serani*, éléve du Guide. Il eſt du plus grand éclat, & auſſi bien compoſé que bien

deſſiné. Cette femme, après l'avoir fait, a dû être amoureuſe de ſon Saint, comme Pigmalion de ſa ſtatue; car la tête de ce S. Antoine, qui a les plus beaux yeux du monde & toutes les grâces de la jeuneſſe, eſt d'une douceur & d'une beauté à ravir.

L'apparition de la Vierge à Sainte Catherine, par *Louis Carrache*, tableau où nous n'avons admiré que la tête de la Vierge.

A S. Jacques majeur, beau Tableau de la Vierge de *Sabatini.*

Au Palais Magnani, deux Tableaux d'Auguſtin & de Louis Carrache, repréſentant, l'un Apollon en Soleil avec ſon arc; & l'autre, un Amour qui ſe rend par force maître d'un Satyre.

A S. Martin majeur, un S. Jérome & deux Anges de Louis Carrache.

A S. Georges, le Baptême de nôtre Seigneur par l'Albane.

A S. Grégoire, un S. Grégoire du *Calvar.*

Un S. George de Louis Carrache.

Un S. Guillaume du Guerchin.

Vendredi 9.

LA récolte de la Soie & celle du Chanvre ont été mauvaiſes ici cette année, ainſi que la récolte du bled : ce qui eſt malheureux pour

un Pays où l'on recueille beaucoup de ſoie & de chanvre ; car on y ſéme alternativement du chanvre & du bled.

Le froid & la forte pluie qui a duré tout le jour ne nous ont pas empêchés, moyennant un carroſſe de remiſe que nous avons pris, de voir 1°. la fameuſe maiſon de l'*Inſtitut*, dont nous avons parcouru toutes les Salles. On s'arrête le plus long-temps, comme a fait l'Empereur, à la Salle des accouchements, où l'on voit en Cire & dans un bel ordre, tout ce qu'on peut déſirer ſur cette importante matiere pour l'inſtruction & la curioſité. On voit dans ces diverſes Salles tous les inſtrumens des Sciences & des Arts, & des collections en tout genre. Dans la Salle des Antiquités, il y a quelques beaux vaſes Etruſques, & un, entr'autres, avec de figures blanches qui paroiſſent émaillées. Nous y avons vu un beau vaiſſeau dont M. Urſon, ci-devant Intendant de la Marine à Toulon a fait préſent à l'Inſtitut.

On voit dans la cour une belle ſtatue d'Hercule en bronze.

On y admire auſſi des plafonds, où *Pellegrino Tibaldi* à peint divers ſujets de l'Odyſſée ; & ſur le Maître-Autel de la Chapelle, un beau tableau de *Franceſchini*.

Nous

Nous avons vu au Palais Monti de très-beaux tableaux du Guide, du Guerchin & sur-tout de l'Albane, tous sujets riants. Ce sont Vénus & Adonis, tableau charmant; Apollon & Daphné; des Enfants qui dansent autour de la Statue de Vénus; une foire de campagne du Guerchin, & hors de son genre; une belle Sainte Famille de *Simon de Pesaro*; Loth & ses filles du même; S. Sébastien de *Luc Jordan*; une belle Sibylle de Franceschini, &c.

A San-Ludovico, Couvent de Religieuses, au Maître-Autel, où M. Cochin avoit vu une Vierge & plusieurs Saints très-médiocres d'*Andrea Serani*, on a mis un très-beau tableau d'Annibal Carrache, qui étoit auparavant dans l'intérieur de la maison.

Nous avons vu, au Palais public, un très-beau tableau de S. Jérome par Simon de Pésaro; deux grands tableaux du Guide qui ne sont pas de son meilleur temps, quoique les têtes soient très-belles, ainsi que la figure de Samson; un enfant couché de *Leonardo-Vinci*; enfin le troisiéme S. Jean-Baptiste de Raphaël, qui, quoique précieux, est bien inférieur à celui de Florence & de Paris.

On trouve au Palais Caprara tous les Tro-

phées pris ſur les Turcs, dans les guerres de Charles VI, & une collection de tout ce qu'on peut avoir de la Turquie, où rien n'étoit nouveau pour nous ; auſſi nous ſommes nous plus arrêtés à voir de très-beaux tableaux du Guide, du Guerchin, de l'Albane, &c.

A. S. Dominique, grande & belle Egliſe, le Maſſacre des Innocens de Guido Réni ; S. Dominique brûlant les livres des hérétiques, de *Spada* ; un S. Thomas d'Aquin du Guerchin & l'Adoration des Mages, de *Ceſi.*

Au Palais Zampieri, très-beau plafond de Louis Carrache ; Mars & Vénus, tableau de l'Albane ; le combat des Centaures & des Lapithes, du *Tintoret ;* l'Adoration des Rois, beau tableau de *Canuti* ; une Nourrice, tableau piquant de Vandick ; la Piſcine miraculeuſe du Guide, un beau plafond d'Annibal Carrache ; le Ciel ouvert à Hercule par la Vertu ; enfin un grand & beau tableau de l'Albane, repréſentant l'enlèvement de Proſerpine, & où l'on voit un grand arbre autour duquel des enfants danſent en ſe tenant par la main ; [M. Cochin en fait deux petits tableaux, parce qu'apparemment il a vu duplicité de ſujet dans l'original, ce qui peut avoir un peu brouillé ſes idées,]

la Samaritaine, tableau d'Annibal Carrache; la femme Adultere d'*Augustin*; la Cananée de *Louis*: trois beaux morceaux, mais dont le premier couvre un peu les deux autres; une tête d'Ange du Guide; cinq Apôtres dans un même tableau, du même; une Sainte Famille de *Liarini*; une belle Vierge de *Carlo-Cignani*; Agar chassée par Abraham, beau morceau du Guerchin; (M. Cochin s'est encore mépris, en appellant ce tableau *Agar & l'Ange*) une Sainte Famille très-belle, d'*Innocenzo* d'*Imola*; un S. Jérôme de *Palma*, & un enfant de l'*Algardi*.

Le plus beau tableau de tous & celui qu'on montre avec raison le dernier, tableau de la plus belle couleur, du plus grand éclat, d'une expression & d'une vérité sensibles à tous ceux qui le voient, enfin le chef-d'œuvre du Guide, qu'on ne peut se lasser de voir, c'est un grand tableau représentant S. Pierre pleurant son péché & consolé par un Apôtre. Il y a dans le même Palais un Christ en ivoire, très-beau morceau de *Jean de Bologne*, & deux portraits capitaux, Henri IV, & Gabrielle d'Estrées, de Rubens.

A S. Paul, au Maître-Autel, deux belles figures de l'*Algardi*, & plusieurs tableaux de *Cavedone*.

Le 10 Octobre.

Ce matin nous avons été à S. Michel *in Bosco*, couvent admirablement situé sur une petite montagne d'où l'on découvre toute la ville & la campagne, & au bout de l'horison, lorsque le temps est serein, la ville de Ferrare. On voit dans l'Eglise sur quatre petites portes des enfans de *Carlo Cignani*, qui sont de toute beauté ; & dans la Chapelle de la Sacristie une Copie aussi belle que l'Original, & encore mieux conservée, de la Madelene du Guide, qui est au Palais Barberin, copie faite par *Canuti.*

Il faut regretter encore plus des peintures des meilleurs Maîtres entièrement effacées sur les murs du Cloître.

A l'entrée de l'Eglise, il ne faut pas oublier le S. Bernard devant la Sainte Vierge, du Guerchin. On ne peut rien imaginer de plus beau ni de mieux rendu que la tête & le caractere du Saint.

De-là on va aux Capucins, situés de même sur la hauteur, pour admirer, au Maître-Autel, un des plus beaux tableaux du Guide, qui est un Christ expirant. La Madelene embrasse la Croix, les cheveux épars & fondant en larmes;

la douleur de la Vierge eſt celle d'une mere, noblement rendue ; l'attitude de S. Jean n'eſt pas moins touchante. Le Guide avoit fait ce tableau pour les Bernardins, qui voulurent marchander avec lui ; il ſe piqua & le donna aux Capucins.

A la ſortie de ce couvent, nous avons été à Sainte Agnès pour voir, au Maître-Autel, le beau Tableau du Dominiquin, qui eſt le martyre de la Sainte.

Enſuite à S. Jean *in monte*, où l'on voit deux tableaux du Guerchin, S. Joſeph & S. Jérome, avec la Vierge du Roſaire, grand tableau du Dominiquin, dont l'enſemble n'eſt pas d'un grand effet, mais dont les têtes & les détails ſont admirables.

Un très-beau tableau de Raphaël où eſt Sainte Cécile & quelques autres Saints.

Dans la Chapelle à côté, une Vierge & quelques autres Saints du *Pérugin*, ſon maître.

Un S. François du Guerchin, d'un bon ſtyle, & dont les mains nous ont paru le chef-d'œuvre de l'art.

Nous avons été voir enſuite une Sainte Famille de Raphaël, qui étoit autrefois au Palais Magnani.

Au Palais Bori & Aldobrandi, un beau portrait du Duc d'Urbin, de Raphaël ; une Vierge du *Pérugin* ; une autre du Titien ; une Sainte famille d'*Innocenzo* d'*Imola*, qu'on prendroit pour un tableau de Raphaël ; une autre Sainte famille de Raphaël ; un S. François de *Muciano* ; deux bons tableaux du *Bassan* ; un autre de *Zuccheri* ; une belle Vierge du *Correge* ; une autre d'*Andrea del Sarto ;* une autre du *Pérugin* ; une Léda, très-lascive, de *Jules Romain* ; un S. françois, du Guerchin ; un bon tableau de *Gessi* ; deux grands tableaux de *Bonetti* ; deux beaux paysages de *Nunci* , & le portrait de Paul III, par le *Titien.*

Au Palais Rannuzzi, les filles de Lot du Guerchin ; un très-bel enfant, du même ; la Samaritaine du *Tintoret* ; une Charité Romaine de *Pasinelli* ; Vénus & Adonis de *Sementi* ; un S. François & un Ange jouant du Violon, du Guerchin ; un S. Jérôme *d'Annibal Carrache.*

Aux Chartreux, qui ont un très-beau & vaste couvent, vn excellent tableau du Guerchin, représentant S. Bruno à genoux devant la vierge ; il feroit bien le pendant de son S. Bernard.

Un tableau de la Résurrection, commencé

par *Gessi* & fini par l'Albane, dont on reconnoît la main à la jeune figure qui se voit au bas du tableau ; la Communion de S. Jérôme, d'Augustin Carrache ; plusieurs autres morceaux de *Pasinelli* & de Louis Carrache ; & quelques bons dessins dans les appartemens des Visiteurs & des étrangers.

LETTRE XXXVII.

A Ferrare, le 11 Octobre.

PARTIS de Bologne à six heures, après la premiere Messe, avant de sortir de la ville nous avons été rudement versés sur le côté gauche, par la mal-adresse d'un vieux postillon. Beau chemin jusqu'à San-Giorgio, si la pluie ne l'avoit pas gâté, & qui l'est encore plus depuis S. George jusqu'à Cento, ville assez jolie, avant laquelle on passe le Reno dans une barque assez commode. Ce fleuve fait souvent bien du ravage sur le territoire du Bolonois. De Cento à S. Charles, petit village où nous avons trouvé une fête champêtre : beau chemin, & plus agréable encore jusqu'à Ferrare où nous sommes arrivés à trois heures, à l'auberge de S. Marc. Nous avons

profité du beau jour pour aller voir à la Cathédrale, grande & belle Eglise, le martyre de S. Laurent, du Guerchin, tableau plein de force & d'expression, mais où nous aurions voulu reconnoître un peu mieux le brâsier allumé sous le Saint. De-là nous avons vu aux Théatins la Présentation de Jésus-Christ au temple, beau tableau du même, & un S. Jean d'André del Sarte; enfin à Sainte Marie, un S. Jean de *Dossi* dans le goût de Raphaël, & le beau plafond d'une voûte du Chœur dans le goût des Carraches.

Nous avons vu ensuite, en entrant dans l'Eglise des Conventuels de S. François, où l'on faisoit encore la fête & la procession du Saint qui a passé sous nos fenêtres, beaucoup de jolies personnes de la Ville, qui n'ont pas d'autres spectacles que les fêtes d'Eglise, & les Processions.

J'y ai lié conversation avec un Jésuite Espagnol, qui m'a parlé très-sensément de leur situation, en se plaignant qu'on ne les a pas traités en Espagne aussi humainement qu'en France. Ils attendoient, par le premier courier & par celui de Rome, l'arrêt qui doit décider de leur sort; ils ne le désirent que pour avoir

la liberté de retourner dans leur Patrie. Le Roi d'Eſpagne verſe tous les ans dans l'Etat Eccléſiaſtique deux millions & demi de livres Tournois pour leur entretien. Il y en a beaucoup qui ſont répandus dans diverſes maiſons de la ville. Quelques-uns ſe ſont mariés en cette ville, comme à Bologne. Ferrare eſt très-grande & les rues ſont belles, mais déſertes; on y compte à peine quinze mille âmes. Les Juifs y ſont riches & nombreux.

LETTRE XXXVIII.

A Mont-Céleſe, le 12 Octobre.

On n'ouvre dans cette ſaiſon la porte de Ferrare qu'à ſix heures, & avant ſix heures nous ſommes ſortis de l'auberge de S. Marc, où pour une ſoupe & un plat d'œufs, on nous a demandé 40 Paules. Il a fallu s'abonner pour 30, & partir avec deux chevaux, faute d'autres, pour faire trois poſtes de ſuite avec les mêmes chevaux, & par un chemin déteſtable, (quand il a plu), qui dure depuis Ferrare juſqu'à la chauſſée ſur les bords du Pô. Il faut d'abord paſſer ce fleuve & enſuite l'Adige. Le chemin

est assez varié, parce que de temps en temps on suit, on quitte, on reprend les bords du fleuve. Nous avons vu le triste tableau des ravages, causés par le débordement de l'Adige, des campagnes inondées, des maisons flottantes, &c. Nous ne sommes arrivés qu'à deux heures à Rovigo, où nous avons trouvé un Maître de Poste *impertinente e fiero*, avec de jolies femmes qui sembloient demander grâce pour lui. Il a fallu soutenir la querelle,

Et mon Fils a juré pour la premiere fois.

De Rovigo à Mont-Celese, où nous arrivons à six heures, forcés de nous y arrêter, parce que nous trouverions à Padoue la porte fermée, on passe une petite riviere, & le chemin, qu'on fait toujours dans une allée d'arbres, n'est qu'une véritable promenade. Nous sommes logés ici à la Poste tant bien que mal.

LETTRE XXXIX.

A Padoue, le 13 Octobre.

MAUVAISE nuit à Mont-Célese ; les cousins nous ont désolés. Départ à cinq heures. A l'ex-

ception de quelques mauvais pas, beau chemin jufqu'à Padoue. Nous nous fommes arrêtés à l'Aigle d'Or, près de S. Antoine, pour vifiter cette Eglife & fur-tout la Chapelle du Saint, dont les ornements & les bas reliefs méritent d'être vus ; il y a derriere le chœur quelques tableaux à voir. Sainte Juftine eft une belle Eglife, dont le pavé eft curieux. Le tableau du Maître-Autel, qui eft de Paul Véronefe, n'a pas fait grand effet fur nous ; mais celui de l'ancienne Eglife, quoique mal placé dans une Chapelle latérale & fort enfoncée, nous a fait grand plaifir, ainfi que la Vierge en marbre au pied de la Croix.

Il faudroit avoir le pinceau de l'Albane, de Locatelli, & de Salvator Rofa pour peindre les bords de la Brenta, depuis Padoue & principalement depuis le Dolo, tels qu'on les voit dans un beau jour qui les embellit encore. Je ne connois pas de route plus agréable. Du Dolo à Fucine il y a douze milles. Là on configne fa chaife au prix de 25 fols par jour ; on prend une gondole & une barque pour le bagage, qui l'une & l'autre coûtent 24 Paules. Il en coûte enfuite par accommodement dix à douze Paules au bateau de la gabelle ou Douane, & rien aux autres qui vous affiégent ; puis dix à douze

Paules d'étrenne aux bateliers, puis aux *Fachini*, ce qui ne finit pas. Enfin arrivés à Venise à trois heures à l'écu de France dans un bel appartement pour mon fils & moi, il nous en coûte un sequin par jour, un demi sequin pour la gondole, & huit Paules par tête chaque repas.

LETTRE XL.

A Venise, le 20 Octobre.

NOUS dînons tous les jours chez M. le Baron de Zuckmantel, Ambassadeur de France, qui nous comble d'amitié, & nous fait la meilleure chere possible. Nous n'avons pas moins à nous louer de M. le marquis de Serpos à qui nous sommes adressés. Nous avons vu les casins des Sénateurs Gradenigo & Morosini ; & chez le premier, Madame Balbi qui est veuve, Madame Badouer, & d'autres Dames très-aimables. Les Sénateurs & les Patriciens ont tous l'opposé de la morgue & de la hauteur de ceux de Gènes. Les principaux Négocians que j'ai vus sont le Juif Bonfil, & Bernardi, Vénitien ; il n'y en a point de François.

Voici ce que nous avons vu & remarqué à Venise.

La belle place de S. Marc ; l'ancienne Eglife, qui eft un amas de belles chofes entaffées, dont l'effet n'eft pas merveilleux. On voit fur la façade les quatre chevaux de métal Corinthien, venus de Conftantinople. Au Palais, dans la Salle du Collége, le beau tableau de Paul Véronefe, de l'Enlèvement d'Europe, & à côté un tableau de même force, de Jacques Baffan : fcène champêtre très-animée, fur-tout par la vérité des couleurs & des caractères.

Au petit efcalier, après la Chapelle du Collége, le beau S. Criftophe du Titien, peint à Frefque & malheureufement très-mal placé.

Dans le plafond de la Salle du Confeil des Dix, Jupiter foudroyant les Vices, beau tableau de Paul Véronefe, ainfi que l'homme affis le menton fur la main & appuyé fur une femme, du même Maître.

Autre beau plafond du même dans la Salle *della Bouffola.*

Dans la Salle du Grand-Confeil, le Paradis du Tintoret, morceau fingulier, & deux autres tableaux du même, qui ont de grandes beautés.

La Victoire d'André Contarini fur les Génois, de Paul Véronefe.

Dans le plafond, un beau tableau ovale de

P. Véronefe, où Venife eft portée fur les nues: tableau bien décrit par M. Cochin.

Dans la Salle du Scrutin, le Jugement Univerfel de Palma; enfin plufieurs autres dans les diverfes Salles, qu'il feroit trop long de détailler.

A S. *Giorgio maggiore*, on admire la belle Architecture du Palladio; enfuite on va droit au Réfectoire pour voir les noces de Cana, l'un des plus beaux tableaux de Paul Véronefe, où lui-même s'eft peint jouant de la Viole, tableau décrit par M. Cochin.

Aux Capucins di Caftello, on s'arrête en débarquant, pour jouir de la plus belle vue fur la mer.

Dans l'Eglife, le Baptême de Jéfus-Chrift & la Cène de *Sébaftien Ricci*, outre un plafond très-agréable.

A S. Dominique, Jéfus-Chrift & Sainte Catherine, de *Palma*.

A S. Zacharie, Couvent de Religieufes, dans la Sacriftie, un des plus beaux tableaux & des mieux confervés de Paul Véronefe. La Vierge, l'Enfant Jéfus, & le petit S. Jean font admirables, on ne peut fe laffer d'admirer les têtes & les mains: tableau décrit par M. Cochin.

A S. Jean & S. Paul des Dominicains, il y

a dans le Réfectoire, un grand tableau de Paul Véronese, décrit encore par M. Cochin. La tête antique & saillante de Vitellius nous a frappés comme lui.

Dans l'Eglise de l'Ecole de S. Roch, il faut voir une suite de tableaux du Tintoret indiqués par M. Cochin, mais s'arrêter sur-tout à l'escalier sur le pallier, où l'on trouve une Annonciation du Titien, qui est de la plus grande beauté, & vis-à-vis, la visitation de la Vierge du Tintoret.

Dans la Salle, le tableau de la tentation de Jésus-Christ est très-indécent; mais dans une autre petite Salle qu'on appelle l'*Albergo*, sont rassemblés les chef-d'œuvres du Tintoret, formant une suite de tableaux relatifs à la passion de Jésus-Christ.

A Sainte Sophie, nous avons trouvé le tableau de la Cène de P. Véronese, mais si noir & si sale, que nous ne pouvons presque pas nous vanter de l'avoir vu.

Aux Religieuses de S. Antoine, au Maître-Autel & à l'Orgue, il y a deux beaux tableaux de P. Véronese.

Aux Capucins *della Gratia*, les portes de l'Orgue en dehors & en dedans, sont peintes par le Tintoret, mais en dedans est un S. Jérôme;

& de l'autre côté, au lieu d'un S. Auguſtin que M. Cochin met en regard, nous y avons vu la Réſurrection.

On voit au Palais Piſani, le tableau le plus brillant pour la couleur & le mieux conſervé, de Paul Véroneſe : c'eſt la famille de Darius aux pieds d'Alexandre. Il n'y a rien à ajouter à ce que dit M. Cochin de ce tableau, & de la mort de Darius, tableau de *Piazzeta* que l'on fait voir le premier.

Au Palais Labia, ſe voient une belle Cléopâtre du Guide ; deux beaux tableaux de *Luc Giordano*, dont l'un repréſente la Vierge, S. Joſeph & une Gloire, l'autre le Jugement de Pâris, & deux ovales du même, qui ſont délicieux.

Le Palais Barberigo, nommé l'*Ecole du Titien*, poſſede une Vénus à ſa toilette, tableau charmant, décrit par M. Cochin; Vénus & Adonis, autre peinture admirable ; enfin la Vierge, l'Enfant Jéſus & la Madelene, tous ouvrages du Titien.

Mais un des plus beaux tableaux que nous ayons vus en Italie, & qui nous a fait le plus d'impreſſion par la force & la vérité de l'expreſſion, c'eſt la Madelene en pleurs, qui eſt auſſi

aussi du Titien. La douleur la plus amere est si bien peinte dans les yeux rougis de la Sainte, qu'on s'attendrit en la regardant, au point qu'il échappe des larmes. Les yeux s'arrêtent encore sur une main admirable.

Il y a dans ce même Palais plusieurs tableaux du *Giorgino*, du *Padouanino*, du *Tintoret*, & du Bassan qui méritent l'attention des curieux.

Nous avons vu au Théâtre de Moyse un bon Opera bouffon ; à celui de S. Luc la meilleure comédie d'Italie pour l'Arlequin, le Briguelle, le Pantalon &c. à celui de S. Chrysostome, (le plus grand Théâtre de Vénise) une Tragédie & une excellente Actrice de Florence.

Nous avons été conduits à la belle Église des Jésuites par le célébre *Boschowich.* Cette Eglise est riche & remarquable par les marbres précieux dont elle est ornée. Les colonnes du Maître-Autel sont torses comme celles de Rome. Il y a dans la Sacristie quelques tableaux du Tintoret, & de grands tableaux du vieux Palma. Il faut sur-tout remarquer celui qui est dans un passage au-delà de la Sacristie & sur la porte à côté d'une grande fenêtre : c'est la décollation de S. Jean-Baptiste en présence d'Hérodias.

Nous avons dîné chez M. l'Ambassadeur avec

M. *Nickols*, Gentilhomme Anglois très-inſtruit. Il nous a dit qu'on devoit imprimer un *Voyage d'Italie de M. Simons*, Anglois, qui ſera très-exact ; il s'eſt détourné pour aller à Cortone, & voir entre cette ville & Pérugia le fameux Lac de Thraſymene, où il a vérifié, Tite-Live à la main, la poſition des Romains & celle d'Annibal. Il m'a appris que Cicéron, ſuivant une de ſes lettres à Atticus, où le fait eſt conſigné, avoit plaidé pour la conſervation de la Caſcade de Terni, que les Rhétiates vouloient détruire, ſe plaignant qu'elle inondoit le terrein.

Le 22 Octobre.

NOUS venons de voir l'Arcenal ſi célèbre, qui eſt d'une vaſte étendue. La ſalle d'armes, la fonderie, les chantiers, & ſur-tout le Bucentaure, cette groſſe & riche machine, qui ſert au mariage annuel du Doge avec la mer Adriatique, ne doivent échapper à aucun voyageur. Il en coûte à la porte un ſequin pour les Portiers & le conducteur.

Le 23 Octobre.

HIER nous avons eu chez notre Ambaſſadeur Madame Durazzo, Ambaſſadrice de Vienne, &

bonne compagnie à dîner ; j'étois à côté du P. Boſchowich. Ce ſavant Mathématicien eſt de la plus agréable ſociété, & fait aiſément des vers latins. J'ai copié ceux qu'il a faits à table pour Madame Durazzo, & quelques diſtiques (1) qu'il avoit faits pour cette même Dame, ſi propre a inſpirer des vers, & tout ce que la beauté, tout ce que les grâces inſpirent d'agréable.

J'ai paſſé la ſoirée chez le bon M. Gradenigo, dont je tiens l'Epitaphe de ſa famille, qui eſt à l'Egliſe de S. François. C'eſt le plus élégant Laconiſme :

GRADENIGORUM
UBIQUE NOMEN, HIC CINERES.

---

(1) *Credideris vix eſſe bonam, ſi fœmina pulchra eſt ;*
Fœmina pulchra ſed eſt hîc, tamen illa bona eſt.
Legatus negat eſſe bonam, mentitur at ille.
Mendacem quiſnam dixerit eſſe ? ſed eſt.

IMITATION.

Belle & bonne à la fois ! une femme ! où voit-on
Cette rare beauté, cette femme accomplie ?
Ce prodige eſt ici. Douce, aimable & chérie,
Durazzo de Vénus mérite encor le nom.
Zuckmantel, en riant, le nie ;
Mais mentiroit-il tout de bon,
Quand il voudroit mentir une fois en ſa vie ?

J'étois auprès de Madame Balbi, qui seroit ma beauté, ma Syrene, si je restois plus long-temps à Venise. Elle nous a chanté avec la voix la plus douce, la plus séduisante, & avec toutes les grâces du chant, les plus jolies barcaroles; puis des ariettes; ensuite elle a fait des contes charmans. Elle m'a promis de marier en France sa fille unique, si je lui trouve un époux qui lui soit assorti, & de s'y remarier elle-même, suivant son état; « mais si le cœur vient à choisir, » adieu l'étiquette, je le laisse faire ». Elle a fait chanter le savant Biornhstalot, Suédois qui nous a fait mourir de rire, sur-tout quand elle l'a prié de se faire châtrer, s'il vouloit lui plaire en chantant. Nous voulions aller à l'Opéra; mais nous avons oublié auprès de Madame Balbi & du bon Sénateur, que nous ne reverrons plus, (pensée qui me remplit d'amertume), tous les Opéra du monde. *Sic mihi sæpè dies.*

Du 24 Octobre.

NOUS avons dîné hier pour la derniere fois avec M. l'Ambassadeur; il nous a fait sentir, en le quittant, que les bonnes connoissances que l'on fait en voyage, coûtent cher par tous les regrets & la peine qui suivent la séparation.

Il eſt encore plus dur de dire un éternel adieu aux perſonnes avec qui l'on voudroit vivre, & qu'on eſt forcé de laiſſer là. M. l'Ambaſſadeur vouloit nous donner force proviſions ; nous n'avons accepté que du pain françois, parce que celui de Veniſe & de la route n'eſt pas bon. Hier au ſoir, après nos malles faites, nous avons revu notre bon voiſin Arlequin, au Théâtre de S. Luc, & nous ſommes partis ce matin à cinq heures dans une grande Barque, que M. de Serpos nous a procurée. Celle-ci emporte tout le bagage ; la chambre eſt grande & bien fermée ; elle a quatre rameurs, qui ſont toujours debout. Le prix fait eſt un demi-ſequin, ou Philippe, qu'on donne tout entier, y compris les étrennes, quand on eſt auſſi content que nous l'avons été. En une heure nous avons fait les cinq milles par eau, & il en faut preſqu'autant à Fuſine pour reprendre & charger la voiture, faire mettre les chevaux & partir. Paſſé Padoue, le chemin eſt moins beau ; mais après la premiere poſte, il eſt charmant juſqu'à Vicence. Nous y ſommes arrivés à deux heures, & nous avons deſcendu à la porte du fameux Théâtre de Palladio, qui paroît avoir exactement imité ceux des anciens ; auſſi cette bonne imitation fait-elle le plus

grand plaisir. Nous avons encore vu dans la grande place tout ce qui reste de plus remarquable à Vicence de ce célebre Architecte.

LETTRE XLI.

A Vérone, le 25 Octobre.

L'AUBERGE del Capello à Vicence est très-bonne. Nous en sommes partis après la messe à la pointe du jour. Nous sommes arrivés ici à onze heures, par le plus beau chemin du monde.

Nous avons vu d'abord dans l'Eglise de S. Georges au Maître-Autel, un beau tableau de Paul Véronese, que M. Cochin a bien décrit, ainsi qu'un Saint Barnabé donnant sa Bénédiction aux malades. Ce tableau nous a plus frappés encore que le premier. Il est surprenant que M. Cochin n'ait pas fait mention dans cette Eglise d'un ancien tableau d'*Olibri*, Peintre Véronois, qui est à gauche. Les têtes, sur-tout celles des trois Anges qu'on voit dans la partie inférieure, sont de la plus grande beauté. Ces tableaux sont frappants par la fraîcheur & le précieux du coloris ; mais les figures sont d'un mauvais dessin. Il y a sur la porte de l'Eglise

un tableau du Tintoret, qui eſt le Baptême de S. Jean, & un autre à droite, ouvrage d'un jeune homme de dix huit ans, qui étoit élève de Paul Véroneſe, & qui fut, dit-on, empoiſonné.

Nous avons vu enſuite les Caſemates, où l'on admire la voûte en brique & le pilier qui la ſoutient avec un poids immenſe. De-là nous avons été au Palais Gherardini, où l'on voit pluſieurs beaux tableaux d'Alexandre Véroneſe, & entr'autres, la Samaritaine; une Madelene couchée & pleurant dans le déſert, avec une grande expreſſion de douleur; puis l'adoration des Rois, grand & beau tableau; celui de Loth & ſes filles, qui nous a fait le plus d'impreſſion, & qu'on dit être du Guerchin; enfin Suzanne & les deux Vieillards, qu'on prétend du Guide.

A la Cathédrale, où nous nous ſommes enſuite portés, on trouve en entrant à gauche, un très-beau tableau du Titien, dont toutes les têtes ſont admirables.

De la Cathédrale nous avons été au Cirque, que nous avons parcouru. C'eſt de tous les anciens monumens de ce genre le mieux conſervé dans l'intérieur; car on voit bien l'arène qui eſt de forme ovale, avec 45 gradins autour, qui pourroient contenir plus de 22 mille per-

ſonnes, & qui en ont contenu 50 mille fort preſſées, dans les fêtes (1) que le Marquis Maffei fit donner à l'Empereur à ſon paſſage. Cet amphithéâtre eſt, après le Coliſée de Rome, le monument le plus curieux en ce genre. Auſſi Vérone n'a pas moins d'attraits pour les voyageurs par tout ce qu'on voit dans l'intérieur de la ville, que par ſa ſituation & la beauté de ſes dehors. Les étrangers y ſont très-bien logés à l'auberge *des deux Tours*. Nous en partirons avant le jour pour tacher d'aller coucher à Bergame.

Le 26 Octobre.

Partis de Vérone une heure avant le jour, nous avons marché par un beau chemin juſqu'à Château-Neuf, premiere poſte. On trouve enſuite Perguiera, ville très-forte ſur le Pô, que l'on cotoye juſqu'au pont S. Marc. Avant d'y arriver, très-mauvais chemin rempli de cailloux, qui dure juſqu'à Breſſe. Nous y avons été ſi mal menés par une roſſe du pont S. Marc, qu'il nous a fallu mettre pied à terre & marcher quatre heures, pour faire une poſte & demie: ce qui a dérangé notre projet d'aller coucher à Bergame. Nous avons encore eu force cailloux

(1) Elles conſiſtoient principalement en combats de taureaux.

& de rudes secousses depuis Brescia jusqu'à Palazzuolo où nous arrivons à six heures & demie, pour y attendre impatiemment, dans une mauvaise auberge, le point du jour où nous devons arriver à Milan.

LETTRE XLII.

A Milan, le 27 Octobre.

Au lieu d'une poste & demie, nous en avons fait deux en partant de la couchée, parce qu'on vouloit abréger & ne pas passer à Bergame, & nous sommes partis une heure avant le jour. Affreux chemin sur les pierres pendant une heure. Arrivés à une poste isolée, on nous a menés à Bergame par un assez beau chemin. Bergame est une grande Ville, sur une hauteur, d'où l'on voit les Alpes ; nous y avons pris du chocolat. Le chemin ensuite est beau & agréablement varié jusqu'à Milan, où nous n'arrivons qu'à trois heures, parce que nous nous sommes arrêtés à la Canonique, à la maison de campagne de Madame la Comtesse de Vignola, résidente de Venise, qui nous a donné des recommandations pour Milan, & la clef de sa loge pour voir l'Opera.

Milan, le 29 Octobre.

Je viens de voir le Collége Helvétique & le ſéminaire de S. Charles, l'Egliſe de S. Laurent, & le beau Monaſtere des Olivétans. Tout cela mérite d'être vu, ainſi que les 16 colonnes qui reſtent devant S. Laurent d'un ancien Temple d'Hercule.

J'ai vu auſſi les fabriques de draps façon d'Elbœuf, chez M. *Felice Clerici*; celle de fayance dont la terre ſe tire du Piémont, & ſur laquelle l'or eſt bien appliqué; enfin celle des poils de chevre, qu'on y emploie en cordonnets & en camelots, qui ne ſont pas ſi fins que les nôtres.

Le 2 Novembre.

NOUS avons vu l'Hopital, qui a une vaſte & belle cour entourée d'un portique ſoutenu par des colonnes; mais les Salles des malades ne ſont pas aſſez percées pour empêcher l'effet du mauvais air. Cet Hopital eſt très-riche des dons qu'on lui a faits.

L'Egliſe de S. Ambroiſe eſt célèbre tant par ſon antiquité que par ſes portes, qui furent fermées à l'Empereur Théodoſe. Le couvent eſt vaſte & très-beau. On m'a montré dans le jar-

din l'endroit où S. Augustin se convertit, & eut la vision de l'Ange ; on y a bâti une Chapelle, à laquelle on a grande dévotion.

La belle Eglise de S. Alexandre des Barnabites, est riche par les pierres précieuses qui couvrent le Maître-Autel & la Chaire.

Il faut encore voir celle des Jésuites ; la Bourse ou Place des marchands, & l'Hôtel-de-Ville.

Milan, le 12 Novembre.

J'ai été arrêté jusqu'à présent ici par la maladie de mon fils, attaqué d'une fièvre aiguë & violente ; mais depuis trois jours j'ai la satisfaction de le voir hors de danger, & j'ai dit au docteur Prévosti Médecin sage & éclairé, qui en a eu Soin :

Laus magna tibi tribuetur in uno
Corpore sanato restituisse duo. Tib.

Ce matin, à ma promenade solitaire, le long d'un ruisseau, j'ai trouvé sous mes pas un petit ruban, avec une Croix d'or. Où est, disois-je, la malheureuse qui l'a perdue ? La malheureuse a paru. C'étoit une petite fille, jolie comme l'Amour, & pleurant comme l'Amour piqué

par une Abeille. J'ai rimé cette petite avanture, comme pour être chantée dans le pays de la musique.

LA BELLE PLEUREUSE (1).

Et qu'avez-vous, ma belle enfant,
Qui peut causer votre tourment,
Et les pleurs qu'on vous voit répandre ?
« De ce ruisseau je suis le bord,
» J'ai beau chercher ma... ma Croix d'or » ...
Je la tenois pour la lui rendre.
O moment de la volupté !
Moment heureux & plein de charmes ;
Où joyeux, épris, enchanté,
J'ai vu sourire la Beauté,
Voyant couler encor ses larmes !

Dès que mon fils a été hors de danger, j'ai été passer une heure à l'Opéra. La Salle est grande & décorée de bon goût, les loges sont aussi très-ornées, & la musique de l'Opéra bouffon attrayante. On ne peut que se louer à Milan de l'accueil qu'on y fait aux étrangers. Ils pas-

(1) *Mollissima corda*
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit : hæc nostri pars optima sensûs.
Juv. Sat. XV. Lib. V.

ſent, de leur aveu, pour aimer la bonne chere autant que la bonne muſique. On ne compte dans cette grande Ville que 120 à 130 mille âmes. Je ſerois fâché de partir avec le regret de n'avoir pas rendu mon hommage à M. le Comte de Firmian, qui en fait ſi bien les honneurs, & dont les étrangers parlent tous avec autant d'admiration que de reconnoiſſance. Il a fallu me réſoudre encore à faire le ſacrifice de Turin, malgré la ſatisfaction que j'aurois eue d'être préſenté à M. le Baron de Choiſeul. J'ai envoyé à ce Miniſtre les lettres que j'avois pour lui, avec une fidelle expreſſion de tous mes regrets.

Milan, le 16 Novembre.

HIER & aujourd'hui, nous avons viſité la Bibliothèque Ambroiſienne, qui eſt riche en manuſcrits, & en tableaux de Brughel, d'Albert Dure, de Robert, &c.

L'Egliſe des Dominicains *della Madona delle Grazie*, poſſede le couronnement d'épines du Guerchin, beau tableau; un autre repréſentant S. Paul, du *Gaudenzio*, très-belle tête; & au réfectoire, un fort beau tableau de la Cène, de *Leonardo Vinci*, qu'il faut voir de loin & du fond de la Salle.

Le Lazaret, qui eſt hors de la ville, a été bâti à l'occaſion de la peſte de Milan.

L'Hopital eſt un vaſte & beau bâtiment, riche en héritages & en revenus. On y voit de très-ingénieuſes machines, pour piler les drogues & faire l'huile d'amendes douces, inventées par un Prêtre. On va voir enſuite le beau cimetiere à l'uſage de cet Hopital ; il devroit y en avoir de ſemblables à toutes les portes des Villes pour inhumer les habitans, & délivrer nos Temples de l'infection des cadavres, qu'on y entaſſe ſans ceſſe. La machine pour exprimer l'huile d'amende, en fait 40 pintes en une heure ; celle des poudres fait aller en même temps le tamis qui eſt au-deſſus ; celle qui broye le corail & les perles eſt la plus ingénieuſe des trois. C'eſt une manivelle & des roues qui font aller les pilons, pour la poudre & les rouleaux.

Nous avons vu la Cathédrale, la Chapelle ſouterraine de S. Charles, Chapelle très-riche, dont le tombeau eſt encore enrichi de pluſieurs pieces de cryſtal de roche, & où l'on voit le corps du ſaint Evêque, chargé de diamants & d'autres dons qu'on lui a faits. A la vue de tant de richeſſes accumulées, je gémiſſois de voir autour de cette Chapelle une foule de pauvres

qui sembloient demander à S. Charles le prix de ces ornemens inutiles, dont ce bienfaiteur, s'il vivoit, se dépouilleroit volontiers pour eux. Cependant il y a ici plusieurs Œuvres pies, qui concourent au soulagement de tous les besoins de l'Humanité.

Nous avons aussi vu l'Opéra bouffon, ou *la Locanda*, dans la loge de M. le Résident de Venise : excellente musique & bien éxécutée.

A Pavie, le 17 Novembre.

NOUS sommes partis ce matin après neuf heures, & avec la pluie qui tomboit à verse ; le chemin étoit inondé jusqu'à Binneco. Il est redevenu beau jusqu'à Pavie, où nous sommes arrivés à deux heures, après avoir vu la Chartreuse, dont l'Eglise est belle & bien décorée. La façade en marbre est gothique ; il y a quelques bons tableaux & quelques bas-reliefs en marbre. L'ensemble nous a moins affectés que la belle Chartreuse de Bologne. La Croix blanche, assez bonne auberge.

A Tortone, le 18 Novembre.

Nous sommes partis ce matin à cinq heures avec une pluie abondante, comptant aller

coucher à Novi. Nous avons pris quatre chevaux, à cause des mauvais chemins & pour aller plus vîte. A Voghere, on nous a dit qu'il y avoit un torrent qu'on ne pouvoit pas passer ; mais que, si au lieu d'une poste, nous voulions en faire deux & un détour par un chemin étroit, pour lequel il nous falloit quatre chevaux, nous pourrions aller. L'envie de poursuivre notre route, ne nous a pas permis de balancer ; mais nous ne connoissions pas ce maudit détour, au moyen duquel on évite le torrent, en gagnant un pont à l'entrée d'un village. Nous avons donc fait neuf milles dans un chemin étroit, affreux, inondé, où les chevaux enfonçoient jusqu'au ventre, où nous avons pensé vingt fois être versés dans le ruisseau large & profond qui bordoit le chemin, obligés souvent de mettre pied à terre & de nous faire porter par un des postillons pour passer l'eau. Enfin après bien du temps, bien des soupirs, des cris de frayeur & des peines infinies, nous avons regagné la grande route, où nous avons bien trotté pour arriver à Tortone. Mais nouvel obstacle encore : la *Scrivia*, qui est à trois milles d'ici, est tellement gonflée que des Paysans s'y sont noyés ; & comme on la passe à gué, nous

nous voilà malheureusement arrêtés, malgré le beau temps (car le Ciel est redevenu serein,) jusqu'à ce que le passage soit libre. Ainsi nous voyons, comme Moyse, la terre promise de Gènes, sans pouvoir y entrer, & nous ne voudrions pas risquer encore une fois de nous engager dans de périlleuses traverses.

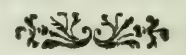
A Novi, Le 19 Novembre.

NOUS avons passé hier une cruelle journée dans une mauvaise auberge, appellée *la Couronne*, quoiqu'en y entrant on soit averti que M. le Prince de Lambesc y a logé. Du moins, en voyant les étoiles, nous esperions du beau temps pour le lendemain ; mais après minuit nous avons entendu tomber des torrens de pluie. Cependant sur l'avis qu'on pourroit passer la *Scrivia*, nous sommes partis a plus de sept heures avec trois bons chevaux, & deux bons postillons. A l'approche de cette riviere, le chemin qui conduit à la barque étoit impraticable ; il a fallu abattre des arbres, pour en faire un nouveau ; enfin nous avons passé heureusement, tandis que la riviere, grossissant à vue d'œil, menaçoit le terrein qu'elle inonde. La pluie toujours aussi forte, nous a repris en sortant de la bar-

que ; nous ſommes venus avec cette pluie & par un beau chemin couvert d'eau, à Novi, où contre notre attente nous ſommes encore arrêtés par un torrent qui coule à une poſte d'ici, & qu'on ne peut paſſer à gué, un homme à cheval s'y étant noyé hier.

A Hortagio, même jour, à cinq heures du ſoir.

NOUS ſommes partis de Novi à une heure après midi, lorſque nous y penſions le moins, avec quatre bons chevaux & l'eſpoir de paſſer la *Scrivia*, quoique fort groſſe & rapide ; mais toujours la pluie & brouillard épais dans les montagnes que nous avons traverſées. Nous n'avons pas ceſſé d'aller au trot, & au paſſage de la riviere, des hommes ſont entrés dans l'eau juſqu'à la ceinture. Enfin nous ſommes arrivés ici à 4 heures avec la pluie qui nous pourſuit conſtamment, & toujours avec la même force.



LETTRE XLIII.

A Campo Marone, Le 20 Novembre, à 10 heures.

NOUS avons eu à la couchée bon feu & bons lits, mais nous avons été réveillés par un déluge & des torrens effroyables ; l'orage a duré jusqu'à quatre heures. Nous sommes partis à sept avec quatre chevaux, par un brouillard épais, & nous sommes entrés dans le vallon qui conduit à la Bocchette. On le trouve vis-à-vis d'une haute montagne couverte de bois & de verdure, au pied de laquelle passe un torrent, grossi par des chûtes d'eau qui viennent du chemin & des rochers opposés. Ces impétueuses cascades causent je ne sais quelle terreur religieuse ou respectueuse, telle qu'on en éprouve au pied du trône sur lequel un souverain puissant est assis avec la pompe & la majesté la plus imposante.

Nous pouvons parler du *Torrente in viâ*, car il nous suit & nous arrête encore ; en sorte que nous attendons qu'il nous soit permis de passer & repasser sans danger, à l'aide de quatre hommes & de quatre chevaux, la *Polsevera*,

qui ſerpente dans la route que nous avons à faire à Gènes. Nous avons eu dans les montagnes les vues les plus pittoreſques & les plus piquantes. Mais après un brouillard épais, & une pluie froide qu'il a fallu encore eſſuyer ſur la hauteur, le Soleil a paru & nous a fait treſſaillir de joie. Que de traverſes & d'inquiétudes pour aller de Milan à Gènes dans cette ſaiſon! Le livre indique douze poſtes & demie, & nous en paſſons plus de 24, ſoit par les détours, ſoit pour les chevaux qu'il faut néceſſairement doubler. Ainſi j'arrive *ſicut*

Vacuus coram Latrone viator.

qui arrive en chantant, ſuivant Juvénal.

A Campo Marone.

LE beau temps, qui ſembloit être revenu, a peu duré. A midi, les nuages ſe ſont encore entaſſés, le tonnerre a grondé, & il a plu à verſe juſqu'à quatre heures: ſurcroît de peine & d'incertitude. S'il pleut encore la nuit prochaine, le torrent ſera ſi gros, que nous ne partirons pas de trois jours. Auſſi j'ai expédié un poſtillon à Gènes pour demander à M. *Regni* de l'argent, mes lettres, & des gazettes.

LETTRE XLIV.

A Gènes, Le 21 Novembre.

Il n'a pas plu heureuſement la nuit derniere, & nous ſommes partis à ſept heures & demie ſur l'aſſurance qu'on pouvoit riſquer le paſſage. En effet, à peine eſt-on en chemin, qu'on entre dans ce torrent de la Polſevera ; on le paſſe & repaſſe au moins vingt fois, & dans des endroits profonds & dangereux. Un homme avec un bâton marchoit devant pour ſonder le gué & marquoit la route ; deux autres ſoutenoient la voiture, à laquelle nous avions quatre chevaux. Nous avons fait ainſi huit milles, qui ſont très-longs. Enfin on eſt ſorti de l'eau pour entrer dans un chemin étroit ou deux voitures ne peuvent paſſer de front, & il y a trois milles à faire juſqu'à Gènes, où nous ſommes arrivés à dix heures, très-contens d'y être & de pouvoir dire, *caſus ſuperavimus omnes.*

M. le Duc de Penthiévre, de ſon aveu, doit la vie à M. *Regni*, notre conſul, qui pendant trois jours empêcha ce Prince de partir de Gènes. Le quatrième M. Regni voulut le précé-

der dans sa voiture ; il eut bien de la peine à passer un endroit où le torrent étoit profond. Le Prince, qui venoit ensuite, eut de l'eau jusqu'aux genoux, son carrosse ne put avancer, & des hommes l'enleverent sur leurs épaules Il avoit voulu cependant partir dès la veille, & il apprit que la veille il y avoit quatre pieds d'eau de plus. « J'aurois donc, disoit-il, péri hier ici sans » M. Regni, qui m'a arrêté malgré les dépu- » tés du Sénat qui m'assuroient que je pouvois » partir ».

A Gènes, Le 22 Novembre.

PLUIE à verse. Nous avons revu hier avec un nouveau plaisir, les belles statues du Puget, Notre-Dame de Carignan, les belles rues & les beautés vivantes de Gènes ; & nous avons eu pour notre soirée de la musique assez bonne à l'Oratorio des Philippins. Nos marins Provençaux, que nous avons consultés sur le retour du beau temps, ne nous l'annoncent pas : *hìc sta viator.*



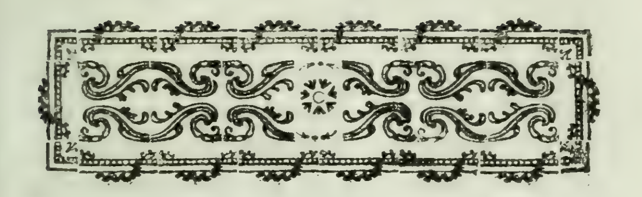
LETTRE XLV. & derniere.

A Roquevaire, le 29 Novembre.

NOUS sommes partis de Gènes le matin 25 avec un gros bateau, préférable dans cette saison à une felouque, & en 30 heures, sans nous arrêter la nuit, nous sommes arrivés à Antibes. La pluie nous a suivis depuis Fréjus jusqu'au Luc. Demain de bonne heure nous reverrons Notre-Dame de la Garde & la porte de Rome, par laquelle il faut rentrer à Marseille en revenant d'Italie.







LE
BON VIEUX TEMS.

Damnosa quid non imminuit dies ? Hor. Od.

NOUS aimons à citer le bon vieux Temps ; beaucoup d'autres en ont parlé avant nous, & comme nous, sans l'avoir vu. N'y croiroit-on que sur parole ?

Essayons sur ce point de découvrir, ou de définir ce qui a été, pour apprécier ce qui n'est plus, cet ancien temps que nous regrettons souvent, comme on regrette le temps perdu, ou les beaux jours de la jeunesse (1) ; enfin cet heureux temps dont chaque génération fait successivement honneur à celle qui l'a précédée.

(1) *Miser Catulle.* . . . . .
Fulsère verè candidi tibi soles.
Cat.

On ne se plaint gueres du présent qu'on laisse pourtant échapper, sans vouloir jouir de l'avenir par l'espérance, & du passé par le souvenir : tel est le songe de la vie. Lorsque nous courons après le bonheur, sans l'atteindre, l'imagination qui le poursuit nous console en le plaçant derriere nous ; mais nous écoutons aussi ce qu'on nous dit du bon vieux Temps. Nous le regrettons d'abord sur la foi d'autrui, ensuite par habitude, peut-être enfin par complaisance, & pour ne pas contredire la vieillesse crédule, qui ne cesse de nous le vanter.

A-t-il donc réellement existé tel qu'on nous le représente ?

Peut-il même exister tel qu'on l'imagine ?

Cette discussion peut paroître peu importante, ou peu utile. Si je vais combattre, & détruire une erreur, cette erreur est une chimere douce & agréable. Que gagnerons-nous en la perdant ? nous y gagnerons une vérité de plus, &, j'ose le promettre, une vérité nécessaire à notre bonheur.



PREMIERE PARTIE.

Il sera toujours aisé de distinguer ce qui doit nous instruire, de ce qui n'est fait que pour nous amuser, je veux dire la vérité historique, & les fictions ingénieuses.

Ainsi le bel âge du monde (1), ce délicieux Age d'or, les fleuves de nectar & de lait, le miel qui découloit des chênes, (2) sont dans la même classe, où l'on a placé le Phœnix, auquel les Romains éclairés ne croyoient pas plus que nous, même après avoir vu celui qu'on leur montroit, (3) & les cygnes qui, suivant un

(1) *Vere natus orbis est.*

Pervig. Ven.

(2) *Aurea prima sata est ætas, quæ vindice nullo;*
Sponte suâ, sine legé, fidem, rectumque colebat.

. . . .

Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant:
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

Ovide Metam. L. 1. v. 125.

(3) *Cornelius Valerianus Phœnicem devolavisse in Ægyptum tradidit. Allatus est & in urbem Claudii principis censurâ, anno 800; quod actis testatum est, sed quem falsum esse nemo dubitavit.*

Plin. L. 10. C. 1.

ancien Académicien (1), ne chantent aujourd'hui ſi mal, que parce qu'ils n'ont jamais bien chanté. L'Imagination des Poëtes, toujours féconde en images qu'elle embellit, a fait tous les frais du riant tableau de l'Age d'or, & du riche tableau des Champs Elyſées.

Mais après le temps fabuleux, vient ſans doute ce bon vieux Temps que Marot a décrit ſi naïvement (2), & que chaque nation, diſons plus, que chaque famille même s'approprie, comme l'âge heureux de l'enfance, de la candeur, & de la naïve ſimplicité. Ajoutons que parmi nous, un homme vrai, ſobre, ſimple, & ſans faſte, ſera toujours, comme il l'étoit anciennement, un homme du bon vieux Temps, *antiquis moribus.*

Des Auteurs graves, comme Tacite & Sénéque (3) ont répété ce que les Poëtes avoient

---

(1) M. Morin. *Mem. de l'Académie des Inſcriptions.*

(2) Au bon vieux Temps, un train d'Amour régnoit. &c.

(3) *Vetuſtiſſimi homines, nulla adhuc mala libidine, ſine probro, ſcelere.... agebant.*

Tacit. Ann. L. 3. art. 26.

Quid hominum illo genere felicius? in commune rerum natura ferebantur. Sufficiebat illa ut parens in tutelam omnium... .... ignorantia rerum innocentes erant; multum enim intereſt, utrum peccare aliquis nolit, an neſciat.

Senec. Epiſt. XC. p. 396. 397.

dit ; mais & l'Hiſtorien & le Philoſophe n'ont fait qu'adopter ſans examen l'opinion reçue. En effet l'éloge du vieux Temps, à meſure que les hommes acquièrent des connoiſſances & des lumieres, eſt cet éloge de nos Peres que le ſentiment nous dicte. Nous ſommes forcés enſuite d'avouer, que ceux qui ont eu moins de beſoins que nous, n'en ont été que plus heureux. Nos ayeux, diſons-nous, avoient encore une ſimplicité agreſte ; ils ne connoiſſoient ni l'uſage des richeſſes, ni la perfection des Arts.

Simplicitas rudis antè fuit, nunc aurea Roma eſt. (1)

En remontant à la ſource de l'Hiſtoire & de la Fable, nous trouverons que le bon vieux Temps qu'on nous vante, & le fabuleux Age d'or ne ſont qu'un. Le Philoſophe, l'Hiſtorien, & le Poëte ont également adopté cette tradition, parce qu'elle devenoit un ſujet d'inſtruction : en ce que, pour eſſayer de rendre les hommes meilleurs, on leur faiſoit l'éloge de ceux qui n'étoient plus. On n'a pas attendu les Regnes de Tibere & de Néron, pour regretter

(1) *Ovid. de arte amandi.*

celui de Saturne (1) ; on a toujours vanté les hommes, comme les Héros de l'ancien temps.

Trouverons-nous l'heureux temps que nous cherchons dans l'état de nature parmi des hommes ignorants, groſſiers & ſauvages ? Voudrions-nous vivre, où avoir vécu comme ces êtres iſolés, errans, abandonnés à eux-mêmes, toujours fuyant leurs ſemblables, vivant comme les animaux, & pour tout dire,

ut priſca gens mortalium ?

nous vantons, comme je l'ai obſervé, le bonheur de nos ayeux qui ne connoiſſoient ni notre, luxe, ni notre opulence ; mais ſouvenons-nous qu'on auroit pu dire aux anciens Romains, ce qu'Horace diſoit à ſes contemporains (2), & ce qu'Aratus avoit déja dit aux Grecs (3).

---

(1) *Quàm bene Saturno vivebant rege, priuſquàm*
Tellus in longas eſt patefacta vias. Tib. El.
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Virg. Georg. L. 2.

(2) *Ætas parentum pejor avis.*

(3) Οιὴν χρύσειοι πατερες γηνέην ἐλίποντο
Χειροτέρην, ὑμεῖς δε κακώτερα τεξείεσθε.
Αρατ : φαινομ ;
V. 123. 124.

« Nous ſommes plus dépravés que nos pe-
» res qui diſoient la même choſe de nos ayeux ;
» & la génération qui ſuivra la nôtre, ſera *plus*
» *vicieuſe encore* ». Ainſi le ſiécle où nous vivons, tout corrompu qu'il eſt, ſera le bon vieux Temps pour nos neveux, & pour une poſtérité reculée.

Mais ouvrons les Annales du monde ; cherchons le lieu & l'époque où l'on a vu des mœurs pures, & l'antique ſimplicité. Nous trouverons parmi tous les hommes, les vices & les paſſions dont ils ont toujours été les jouets ou les victimes (1).

Le berceau du monde eſt ſouillé par des crimes ; l'hiſtoire des Patriarches n'en eſt pas exempte, & dans celle qui la ſuit, combien de fois ne faut-il pas détourner les yeux à la vue de la corruption des mœurs, de la nature outragée, de la ſainte hoſpitalité violée par les excès les plus odieux (2). On y voit le Tout-

(1) M. de Rochefort, juſte admirateur des temps héroïques des Grecs, dont il fait un ſi riche tableau, les diſtingue bien des temps fabuleux, & trouve dans cet heureux temps les grands crimes toujours à côté des grandes vertus. *Mem. de l'Acad.* t. 36. p. 399.

(2) Le Lévite d'Ephraïm, Jud. 19. v. 22.

Puiſſant toujours armé pour punir la licence & les déſordres des tribus de ce peuple choiſi, appellé *le Peuple de* Dieu. O mœurs, ô temps! celui dont je parle, pour être aſſurément le vieux, n'eſt point pour cela le bon temps, loin d'être le meilleur poſſible.

Ne feroit-ce donc pas plutôt celui où les peuples étoient plus civiliſés ; où deux freres Sydoniens refuſent la couronne qui leur eſt offerte de la part d'Alexandre, pour la donner au ſage Abdolonyme qui dans ſon jardin vivoit de ſon travail (1) ? Quoi qu'il en ſoit, dans tous les temps, & chez tous les peuples du monde, on a vu des hommes juſtes & vertueux ; comme on y a vu des ſcélérats & des monſtres inſulter aux mœurs publiques, dont la pureté, parmi nous, eſt évidemment altérée.

Je cherche cette nation privilégiée dont l'enfance, ou les progrès nous retracent l'Image du bonheur que les hommes peuvent ſe promettre,

---

(1) Il répondit au Roi qui lui demandoit avec étonnement, comment étant du ſang Royal, il avoit pu ſupporter la pauvreté ? *Nihil habenti, nihil defuit.* Q. Curce, L.... C. 1. rien ne manque en effet à celui qui n'a rien, mais qui travaille ; & tel eſt le ſort que s'aſſûrent ceux qui, dans nos Communautés Religieuſes, font vœu de pauvreté.

&

& doivent regretter, après l'avoir connu. Jugeons-en par la nôtre.

Quel temps regretterons-nous par préférence? Sera-ce l'heureux temps,

Où nos Rois s'honoroient du nom de Fainéants? *Boil.*

Sera-ce plutôt celui où les François, sortis comme un essaim des forêts de la Germanie, subissent le joug du Conquérant des Gaules, leur premier Roi? Sous ses enfants, ils sont en proie aux guerres intestines. Ils gémissent sous l'oppression jusqu'au huitieme siecle, où un grand-homme regne sous le nom de Charlemagne, & forme un très-puissant Empire. Ce vaste Empire décheoit bientôt sous un Prince foible; il est démembré par ses successeurs parricides & sanguinaires. Les Peuples, malheureux sous les Tyrans du Gouvernement féodal, ne recouvrent leur liberté que quand leur Souverain redevient maître, & rentre dans ses droits. Tels furent les regnes de Philippe Auguste & de Saint Louis; & quelle longue suite de divisions, de guerres, de calamités, jusqu'à ce qu'excitées par de nouveaux troubles, les guerres de religion commencent! Le Gouvernement féodal détruit, d'autres convulsions agitent & désolent la France. Henri IV est assassiné au milieu d'un Peuple

qu'il veut rendre heureux, & qui adore ſon maître. Où eſt le bon vieux temps de notre hiſtoire, ſi nous ne le trouvons pas ſous le regne d'un bon Prince ? Et qui de nous pourroit le regretter aujourd'hui ?

Traverſons les mers, allons après le fameux Colomb dans le nouveau monde.

C'eſt là qu'il eſt permis de regretter le bon vieux Temps, & les premieres années du quinzième ſiècle, à ces Américains qui ſe ſouviennent de la Nation avide & barbare qui enfonçoit le poignard dans le cœur de leurs ancêtres empreſſés à l'accueillir (1) : lorſque ces Conquérans féroces, avec des armes inconnues aux Indiens étonnés de leur apparition, faiſoient, pour les anéantir, diſparoître des millions d'hommes, & changeoient en peu de temps un grand royaume en une vaſte ſolitude.

De nouveaux Colons, après eux, y ont porté

(1) Ce Peuple, dit *las Caſas*, étoit ſimple & doux dans ſes mœurs, ne connoiſſant ni la haine ni l'artifice. Il évalue à douze millions d'hommes ce que les Eſpagnols ont maſſacré pendant 40 ans. Ils troquerent, dit-il, 50 ou 100 jeunes filles pour une meſure d'huile ou de vin ; un jeune Prince du pays pour un fromage ; 100 perſonnes de marque pour un cheval, &c. *Voyages des Eſpagnols dans les Indes.* P. 8. n. 80

des mœurs plus douces. Le tableau de la Penſilvanie, s'il n'eſt pas flatté, pourroit nous offrir ce que nous cherchons, & nous montrer dans le pays du deſpotiſme ou de l'eſclavage, la pépiniere de ces hommes qui ſe vantent d'être indépendans & heureux ; mais cette ſociété d'hommes libres a tout ſacrifié à la paix & à l'indolence, juſqu'à ſa propre conſervation. Ce peuple doux, & non amolli, n'eſt qu'un troupeau réuni ſans forces, qui dans un excès de foibleſſe religieuſe ou puſillanime, n'eſt gueres plus propre à ſe défendre, que l'étoit autrefois le peuple le plus voluptueux du monde (1). Ajoutons que ces hommes rares dégénèrent comme les animaux & les plantes ; qu'ils regrettent, comme tous les autres, le temps paſſé : ce temps où la premiere ferveur allume cette ardeur vive & générale pour le bien, que le temps & l'inconſtance naturelle des hommes doivent affoiblir & même éteindre à la longue.

Nous voyons avec étonnement dans l'hiſtoire de nos découvertes autour du Globe, que dans le climat le plus doux (2), quoique ſous le Ciel

(1) Les Sybarites.

(2) A Malaca. *Hiſtoire philoſophique des Indes*, t. 1. p. 90.

de la Zone Torride, un pays toujours couvert de fruits & de fleurs qui parfument l'air qu'on y respire, est habité par des hommes atroces & sanguinaires, asservis au joug du despotisme le plus cruel. Sous le gouvernement le plus sage & le plus éclairé de l'Asie, dans cette ancienne Patrie de l'industrie & des arts, où dans un jour solemnel le Souverain, mettant le premier la main à la charrue, ouvre majestueusement la terre, en se montrant à la tête d'un peuple agricole, industrieux, & sobre, nous verrons un peuple nombreux & hors d'état de se défendre, qui allume forcément la guerre civile, devenue un mal nécessaire pour le soulager, lorsqu'une disette imprévue le rend la victime de sa propre fécondité.

Ne nous lassons pas de voyager pour continuer nos recherches. Le Chevalier d'Arvieux peut nous arrêter chez les Emirs & les Arabes

---

Voyez ce qu'on y dit encore de Visapour dans le Bengale, p. 5.

Les Otahitiens nouvellement découverts offrent une isle agréable, un peuple doux & heureux en apparence, mais sacrifiant en public & sans pudeur à Venus; ainsi qu'une société d'hommes qui ont les femmes en commun, & égorgent sans pitié tous les enfans qui proviennent de cette odieuse communauté. *Voyage de Banks & Solander.*

du Mont-Carmel, où il paroît avoir trouvé le bon vieux Temps, puisqu'il y est si bien reçu par le chef, & si bien soigné par cette officieuse (1) *Hiché*, qui se disoit sa parente. Mais la vie errante des Arabes vaut-elle une société douce & choisie ? Si, d'après la définition exacte du vieux Temps, nous cherchons les hommes qu'elle nous propose pour modèles, nous ne les trouverons pas même au fond de l'Arabie heureuse : à moins que ce ne soit parmi ces Troglodytes (2), « qui vivoient comme une » famille bien unie ; où les troupeaux étoient » confondus, pour s'épargner la peine de les » partager ; où le fils disoit, mon pere doit » demain labourer cette partie de son champ, » je me leverai deux heures avant lui, & il » trouvera son champ labouré (3) ». Montesquieu, jeune encore, avoit imaginé ce peuple, avant d'avoir bien étudié l'homme, pour tracer le code du genre humain.

Il faut pourtant convenir, que si l'on a toujours

---

(1) T. 3. p. 74. 75. Voyage du Chevalier d'Arvieux.

(2) *Troglodytes, quam prisci Michoem, alii Midoem dixère ;* aujourd'hui la côte d'Abex. Plin. Lib. 16. Cap. 29.

(3) Lettres Persannes. Lettre 11.

regardé la vie Paſtorale comme la plus heureuſe, & la plus conforme à l'idée que nous avons de l'antique ſimplicité, c'eſt que les bergers vivent iſolés & ſolitaires, & ne ſemblent conduire au loin leurs troupeaux, que pour s'éloigner des lieux où l'innocence ne reſpire gueres impunément l'air contagieux des cités, des populations, &c.



SECONDE PARTIE.

Il eſt temps de venir à ma ſeconde queſtion. Ce bon Temps, tel qu'on le définit & qu'on l'imagine, eſt-il donc comme le beau Idéal ? & s'il a jamais exiſté dans quelque coin de la terre, où l'on voudroit s'en aſſurer la jouiſſance, ſeroit-il impoſſible de le ramener ?

Ce bon Temps, n'en doutons pas, reſſemble à ces beaux jours qui ſont ſemés autour du cercle de l'année. Ils brillent, pour qui ſait en jouir, dans la plus rude, comme dans la plus belle des ſaiſons qui voudroit en vain ſe les approprier. Combien de fois ne diſons-nous pas ? « O doux Printemps, tu reviens couronné de » fleurs & ſuivi des Amours, mais d'où vient » que les jours ſereins ne reviennent pas tou» jours avec toi » ?

O primavera ! . . . .
Tu torni ben, tu torni ; ma teco
Non tornano i ſereni dì (1).

L'erreur commune, a été d'appeller le bon

(1) *Paſtor fido.*

vieux Temps par préférence, celui où l'on a reconnu, diſtingué, même honoré des familles vertueuſes, qui ont été de tous les temps, que vous trouverez à la cour, ainſi qu'à la ville, & qui pour frapper vos regards, doivent être dans un ſéjour où dominent & les vices & l'intrigue, comme la fameuſe Aréthuſe,

Dont l'onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un ſable toujours pur, & des flots toujours clairs;
Que ne corrompt jamais l'amertume des mers (1).

C'eſt ainſi que j'ai vu moi-même reluire un des beaux jours de l'ancienne Grèce, lorſque dans la belle ſaiſon, & dans une prairie, à l'approche d'un village Grec, j'ai vu pour la premiere fois de jeunes filles vétues ſimplement & comme des veſtales, la tête couronnée de fleurs, les cheveux treſſés & flottans ſur les épaules, ſe tenant toutes par la main, exécuter & répéter, au ſon de la lyre moderne, la danſe d'Ariadne & de Théſée. C'eſt ainſi que dans un pays inculte & dévaſté, pays autrefois très-fertile, & agréablement varié, tant par les ſoins de la culture, que par les progrès de

(1) Henriade de M. de Voltaire.

l'art, un voyageur fatigué qui cherche un abri, s'arrête avec joie, en découvrant un bosquet d'arbres touffus, un ruisseau qui murmure dans la solitude, un lit de mousse & de gazon, que la nature a conservés, pour faire seule tous les frais de leur facile entretien, & pour nous dire qu'elle n'a pas tout perdu, ni tout abandonné dans un séjour qui lui fut cher. On quitte ce lieu avec regret, même quand on doit le voir encore.

Suivez-moi, & vous trouverez le bon vieux Temps chez ce pere de famille, qui dans sa retraite bénit le jour & la table où il a le bonheur de rassembler ses enfants autour de lui. Il jouit, en leur souriant, de sa postérité & de leurs plaisirs ; il écoute avidement les plus âgés, qui lui racontent ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils ont appris, tandis que les plus jeunes, plus caressans & plus timides, parce qu'ils sont plus foibles, le serrent étroitement, embrassent ses genoux, l'interrogent, l'assiégent à l'envi, & *circum oscula pendent.* Le vieillard ne se dégage, que pour aller leur montrer ses vignes, ses vergers, & tout ce qu'il a planté pour eux, plus que pour lui.

Voici comme un Poëte moderne peint le bon

vieux Temps , dans des vers pleins de ſentiment & d'harmonie , lorſqu'à la ſuite d'une Auguſte Princeſſe , dont on ne peut rappeler le départ , ſans s'attendrir au ſouvenir de ſes bontés & de ſes bienfaits , il revoit le lieu de ſa naiſſance (1).

Je marche : un doux penchant vers le hameau m'attire.
O champs ſemés de fleurs ! ò fertiles ruiſſeaux !
Fontaine où vont le ſoir s'abreuver les troupeaux ,
Salut. Je vous vois donc , innocente prairie ,
De mes ſimples ayeux vénérable Patrie !
O mon Pere ! c'eſt là que tu reçus le jour.
C'eſt là que ton berceau , que ton premier ſéjour
De ta préſence encor me rappellent les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grace au Ciel , qui , ſage en ſes faveurs ,
M'a laiſſé pour tout bien & ton ſang & tes mœurs !
Mon cœur , formé du tien , plein de ta chere image ,
S'arrête avec tranſport ſur ce doux païſage.
Que j'aime à voir de loin ces bœufs , du joug laſſés ,
Vers leurs tranquiles toîts traînant leurs fronts baiſſés !
La nuit vient : j'apperçois au travers de ſes voiles
Rayonner dans le Ciel l'or tremblant des étoiles.
Aſtres , conduiſez-moi vers cet humble ſéjour ,
Où l'homme oublie en paix les fatigues du jour. &c.

(1) *Poëme de M.* Ducis, *Secrétaire de MONSIEUR, ſur le Mariage du Prince de Piémont , avec Madame CLOTILDE de France.*

Vous trouverez ce bon vieux Temps dans la belle ſaiſon, auprès de cette fontaine (1), & ſur ce rivage où nos rochers les plus ſauvages ſont couverts de grouppes intéreſſans & variés. Plus bas, vous verrez ſur un lit d'algue & de mouſſe marine, des hommes qui ont travaillé toute la ſemaine, & qui dans un jour de fête, après s'être baignés, après avoir danſé ſur le ſable au ſon des flageolets & des tambourins, font un repas délicieux, dont la vue vous fait déſirer la joie & l'appétit qui l'aſſaiſonnent. Demain ils reprendront gaiement le travail, avec l'eſpoir de revenir au premier jour de repos, renouveller ici la même fête.

Vous direz, en les voyant, comme le bon la Fontaine, & comme Tibulle :

Ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux.

Divitias alius fulvo ſibi congerat auro (2).

Ainſi lorſque le Roi de Lydie, Créſus montroit avec oſtentation, au ſage Légiſlateur d'Athènes, les richeſſes accumulées ſur leſquelles

(1) La fontaine du Roi à Marſeille au bord de la mer, & à l'entrée du port.

(2) Tibul. Eleg. I.

il fondoit ſon bonheur (1), Tellus, ce vertueux citoyen d'Athènes, étoit eſtimé par Solon infiniment plus heureux que l'opulent Monarque.

Venez jouir du ſpectacle de cette noce, & de ces danſes champêtres. Elles vous retraçent les douceurs de la paix, de la joie pure, & de l'ancienne pudeur, qui reparoiſſent à côté de la vertu (2).

Voyez ici le plaiſir qui ne vient qu'après la faim & la ſoif, & contemplez enſuite l'inquiétude & l'ennui qui ſoupirent au ſein de la pareſſe & de la ſatiété.

Nos beſoins, qui ont des bornes, nous ſont néceſſaires & utiles ; nos fantaiſies qui n'en ont point, nous rendent pauvres & malheureux. La médiocrité ſeule nous garantit des vices qui nous pervertiſſent, & des erreurs qui nous égarent.

Le bon vieux Temps renaît pour celui qui aime, & qui fait aimer *auream mediocritatem*, la médiocrité, cette vertu de l'âge d'Or ; il

---

(1) Plutarque. Vie de Solon.

(2) *Hìc fides, & pax, & honor, pudorque*
Priſcus, & neglecta redire virtus,
Audet. Hor. Carm. ſecul.

renaît encore pour celui qui vit dans un état obſcur,

Heureux & ſatisfait de ſon humble fortune (1),

& qui, après avoir vécu, voit venir le dernier de ſes jours,

Sans le deſirer ni le craindre.

Ce bonheur habite la campagne plutôt que la ville, & les Poëtes (2) qui ont chanté les douceurs de l'âge fabuleux, n'ont pas manqué de l'y placer.

Sous ces ruſtiques toîts, mon Pere vertueux,
Fait le bien, ſuit les Loix, & ne craint que les Dieux (3).

C'eſt là que la vieilleſſe n'a plus les rides qui nous effraient, & qu'elle ſe montre avec l'éclat du Soleil qui deſcend ſur l'horiſon pour ſe coucher ſans nuages. C'eſt là qu'on dit au vieillard le plus reſpecté, & le plus digne des ſentiments qu'il inſpire :

Fortunate Senex ! . . . . . .

C'eſt là que Scipion & Lælius, ces grands-

(1) Racine. Iphigénie.

(2) *Agricolæ priſci, fortes, parvoque beati.* Hor. Ep. I. L. 2.

(3) Merope de M. de Voltaire.

hommes; retraçoient véritablement, ſuivant Cicéron, l'image du bon, du meilleur temps poſſible, lorſqu'ils alloient, comme Vendôme & Catinat, s'y délaſſer avec empreſſement, & qu'ils s'amuſoient à des jeux innocens où on les voyoit, ſuivant l'expreſſion de leur admirateur, *incredibiliter repueraſcere* (1).

Ceſſons donc également de regretter, & d'appeler une chimere, ce bon vieux Temps, qui ne ſeroit qu'un vain ſonge, s'il ne dépendoit pas toujours de nous d'en faire une réalité.

(1) *Cicer. de Orat.*

F I N.



LES SAISONS,

POEME,

PAR M. GUYS,

Secrétaire du Roi, de l'Académie de Marseille.

A MADAME



A MADAME

LA COMTESSE

DE MATIGNON.

MUSES que je chéris, lorſque je vous appelle,
Vous daignez encor m'inſpirer;
J'ébauche les Saiſons. Pour peindre la plus belle,
Celle qui ſe fait déſirer,
A qui puis-je la comparer?
A vous, Hébé, vous qui, comme elle,
Embelliſſez les lieux, où Virgile a chanté
Les Dieux, les Héros, la Beauté,
La Moiſſon, le Lys & la Roſe.
Beaux lieux qu'il habitoit, où ſa cendre repoſe,
Si mes vœux obtenoient un prodige nouveau,
Ce rival immortel d'Homere,
Malgré les dures loix de la Parque ſévere,
Sortant de la nuit du tombeau,
Verroit de votre éclat Parthenope * étonnée;
Virgile, en vous voyant, reprendroit ſon pinceau,
Pour finir le Portrait de la Mere d'Enée.

---

* Ce Poëme a été fait à Naples dans le temps que Madame la Comteſſe de Matignon y étoit, auprès de M. le Baron de Breteuil ſon pere, Ambaſſadeur de France, dont le Palais n'étoit pas éloigné du tombeau de Virgile.

LE PRINTEMS.

CHANTONS l'hymne du matin
Au doux Printemps qu commence ;
Cueillons la Rofe & le Thyn ;
De la timide Innocence
Qu'un bouquet orne le fein.
Près d'elle l'Amour devance
Des Jeux le folâtre effain ;
Au tendre Amour qui l'offenfe,
Qu'elle pardonne un larcin.
Beautés fimples & naïves,
Sous ces berceaux, fur ces rives.
Refpirez l'air le plus doux.
Et vous que les Dieux jaloux
Ont voulu rendre légeres,
Et plus légeres que nous,
Ces Fleurs, ces Prés, ces Fougeres,
Tout vous dit, Jeunes Bergeres :
Le Printemps revient pour vous.
Vos Chants appellent la Danfe,
Réveillent l'Echo voifin ;
Foulez nos Prés en cadence,
Et vous tenant par la main,
Chantez l'hymne du matin
Au doux Printemps qui commence.
Mes heures font des moments :
Un beau jour que je partage,
Un feul jour me dédommage

De la fuite de mes ans.
Entouré de mes Enfants,
Ou seul sous ce verd feuillage ;
Quand je revois le Printems,
Je ne compte plus mon âge.
Parmi ces jeux innocents,
Sur vos gazons renaissants,
Je suis ému, je soupire,
Je souris à la Beauté
Qui daigne encor me sourire;
Je sens mon cœur agité.
Flore, Hébé, dans votre empire
Les parfums que je respire
Sont ceux de la Volupté.
C'étoit dans le mois de Flore
Que le vieux Anacréon
Pour Hébé chantoit encore :
Amour lui donnoit le ton.
Ce fut dans le mois de Flore
Que les larmes de l'Aurore
Firent rajeunir Titon.
Espérance enchanteresse,
Viens fixer mes vœux flottants :
Tu réponds, il n'est plus tems.
Et, c'est toi ! non, je l'entends,
C'est l'importune Sagesse.
O Sagesse ! laisse-moi,
Laisse, lorsque tu me guides,
Errer mes regards avides
Sur les Beautés que je voi.

Bergeres, Agneaux timides;
Les Loups seuls sont votre effroi.
Moi, vous fuir ! quel sacrifice !
Je n'ai, pour un tel effort,
Ni l'ardeur du fils d'Ulysse,
Ni la force de Mentor.
Amour, quand je vois les Grâces,
Soutiens mes pas chancelants;
Je puis les suivre à pas lents,
Je suivrai du moins leurs traces.
Je verrai, d'un œil serein,
En bénissant mon destin,
La Vieillesse qui s'avance,
Si je puis encor demain
Chanter l'hymne du matin
Au doux Printemps qui commence.

LA CANICULE.

Qui pourroit braver ton ardeur,
Insupportable Canicule ?
Tu flétris la naissante Fleur,
Tu fais soupirer la pudeur :
L'air est en feu, la terre brûle
Le pied poudreux du Laboureur.
C'est toi qui causes ma langueur,
Insupportable Canicule !
Je voudrois prolonger la nuit;
Le Soleil poursuit sa carriere,
Le vif éclat de sa lumiere

Pénètre au fond de mon réduit ;
Entr'ouvre ma foible paupiere ,
Et le ſommeil léger s'enfuit.
J'étois heureux dans ton empire ;
Pere des ſonges : doux moments
Je vous regrette , je ſoupire
A l'aſpect de ces vêtements
Qu'échauffe l'air que je reſpire.
Eglé , qui voudroit ſe parer ,
Ne peut compter , ſans murmurer ;
Tous les ornements qu'elle étale;
Elle ſouleve avec douleur ,
Et croit voir la robe fatale
Que, dans l'excès de ſa fureur ,
Pour allumer un feu vengeur ,
Médée offrit à ſa rivale.
Où fuir l'importune chaleur ?
Elle me ſuit dans ce Bocage ,
Où l'ardent Midi me conduit;
Quand le jour baiſſe , elle me ſuit ,
Mer paiſible , ſur ton rivage.
Ton onde immobile blanchit ;
Le Zephyr , ſur un court eſpace ,
Loin de moi ride la ſurface
De la plaine qu'il rafraîchit.
Le Triton l'atteint , la devance ;
Nâgeant mollement ſur les flots ;
Il m'invite , & quand je balance ,
Du haut d'un rocher dans les eaux
La Jeuneſſe ardente s'élance.

Tous les Nageurs ſont des rivaux.
Troupe libertine & légere,
Jouiſſez de cet âge heureux ;
Pour vous, pour l'aimable Bergere
L'Eté brûlant n'a point de feux ;
Quand vous danſez ſur la fougere,
Les plus longs jours comblent vos vœux ;
Pour moi bientôt la nuit commence.
L'ombre deſcend ſur ces côteaux ;
Le calme des airs, le ſilence
M'annoncent le Dieu des Pavots ;
Le Dieu ſi cher à mon enfance,
Qui couronne encor mes travaux ;
Qui ſouvent au ſein du repos
M'a fait retrouver l'Eſpérance.
O Nuit, tous les feux ſont éteints :
Regne à ton tour ſur la Nature.
Calme, éloigne les noirs chagrins ;
Bannis de ma retraite obſcure
L'attente des maux que je crains ;
Par l'oubli des maux que j'endure.
  Ainſi chaque jour le ſommeil
Appaiſe l'ardeur qui me brûle ;
Mais chaque jour l'ardent Soleil
Revient échauffer ma cellule :
Je te retrouve à mon réveil,
Inſupportable Canicule.

LE CRÉPUSCULE DU SOIR,

A MADEMOISELLE

DIANE DE LA VAUPALIERE.

DIANE me reſſemble, elle eſt plus belle encore ;
En vous montrant, diſoit votre frere l'Amour :
Pour moi qui vous voyois au déclin d'un beau jour,
Lors même que la Nuit annonçoit ſon retour,
Je chantois, je croyois voir la naiſſante Aurore.

Enfin le jour baiſſe ;
L'Aſtre qui nous luit
Après lui ne laiſſe
Qu'un éclat qui fuit.
Moment favorable !
Sur l'herbe & les fleurs
Un objet aimable
A-t-il des rigueurs ?
Clartés paſſageres
Des feux, des éclairs ;
Des vapeurs légeres
Enflamment les airs.
Mais deja tout cède
Aux loix du repos ;
Au bruit, aux travaux
Le calme ſuccède ;
Et volage encor
Dans les bras de Flore,

Attendant l'Aurore,
Zephyre s'endort.
Sommeil favorable;
Ton charme agréable
Diſſipe mes maux.
Autour des Pavots
Les Songes voltigent.
Des ſonges menteurs
Les folles erreurs
Conſolent, affligent;
Raſſûrent les cœurs.
Le Berger ſommeille;
Gardant ſon troupeau;
Et l'Amour, qui veille;
N'a plus ſon bandeau.
Bientôt le Silence,
Enfant de la Nuit,
Dans ces bois devance
L'Enfant qui le ſuit.
Boſquet ſolitaire,
Ici le Myſtere,
Puiſſant ſéducteur;
Souvent a fait taire
L'auſtere Pudeur,
Malgré ſa colere.
Pour l'ardent deſir
Ma timide Anette
Eſt ſourde & muette;
Mais le doux Plaiſir
Lui diſant: Cruelle! . ;

Arrache un ſoupir
Qui répond pour elle.
Bergers amoureux,
L'Aſtre qui ſe lève,
Témoin de vos feux;
Sourit à vos vœux:
Que la Nuit acheve
De vous rendre heureux!

L'AUTOMNE.

O DÉESSE de la Santé!
Reçois les préſents de Pomone;
Ramene la folle gaité;
Que Bacchus, aſſis ſur ſa tonne,
De ſes pampres verds te couronne;
Que ton nom ſeul ſoit répété
Par la troupe qui l'environne.
Viens, Déeſſe de la Santé,
Préſider aux jeux de l'Automne.
Au bruit des cors, des ſons plus doux
Du fond de nos forêts répondent;
Les cris redoublent, ſe confondent,
Diane arrive, éloignons-nous.
Des Dieux redoutez le courroux;
Troupe libertine & profane,
J'entends aboyer contre vous
Les chiens de la chaſte Diane.
Et toi, daigne me protéger,
De mes jardins Dieu tutelaire;

Contre la troupe téméraire
Qui vient attaquer mon verger.
Le Dieu des vents, dans sa colere,
Epargne ce jeune Oranger,
Où l'Amour vient, d'un vol léger,
Cueillir un bouquet pour sa Mere.
Hôtes des Bois, au bord des eaux,
Craignez les filets que j'attache,
Et non Silene qui se cache
Derriere ces épais roseaux.
Il guette Eglé qui va se plaindre;
En admirant ces fruits si beaux,
De sa main qui n'y peut atteindre,
Pas même aux plus petits rameaux.
Sur ses deux pieds elle s'éleve;
On l'entend gémir, murmurer.
Alors qu'elle est prête à pleurer,
Silene en riant la souleve.
Pour lui, pour elle quel moment!
Elle résiste, elle est émue,
Elle craint encor d'être vue.
Arrachez ces fruits promptement,
Jeune Eglé; mais le vieux Silene,
Qui vous soutient, qui vous défend,
Par plus d'un baiser qu'il vous prend,
Est trop bien payé de sa peine.
Quel bruit attire mes regards!
Ces côteaux de chants retentissent,
Les Echos voisins applaudissent.
Où vont ces Vendangeurs épars,

Portant ces paniers qu'ils rempliſſent ?
Foulez, en chantant, le raiſin,
Vigneron joyeux; l'abondance
Qui vous rit, qui vous récompenſe,
Fait couler ces ruiſſeaux de vin;
Et le Pere de la licence
Pour vous ordonne le feſtin,
Qu'il anime par ſa préſence.
De nos maux tu ſuſpends le cours;
Préſent des Dieux, Gaité champêtre:
Sois le ſoutien de mes vieux jours.
Je crois voir Tityre * renaître,
Careſſant encor les Amours,
Aſſis à l'ombre de ce hêtre.
Heureux, heureux le poſſeſſeur
Des vrais biens, des foyers antiques!
Il goûtoit ſous ſes toîts rûſtiques
La Paix, compagne du Bonheur.
Il diſoit : voilà mes richeſſes;
C'étoient ſes enfants, ſes troupeaux.
La Fortune par ſes largeſſes
Ne lui préparoit point les maux
Qui viennent après ſes careſſes.
Son ſommeil n'étoit point troublé
Par ce vers rongeur de la vie,
La ſombre, l'implacable Envie.
Favori des Dieux, & comblé

* Berger de la I. Eglogue de Virgile.

Des dons de Cérès, de Pomone;
Sous ſon toît de chaume couvert,
Il voyoit fuir comme un éclair
Le dernier beau jour de l'Automne;
Sans craindre la nuit de l'Hyver.

L'HYVER.

Ennemi de la Vieilleſſe;
Cruel Hyver, ton retour
Fait pâlir l'aſtre du jour.
L'air s'obſcurcit: la triſteſſe
S'empare de ce ſéjour,
Et je languis, à mon tour;
Dans les bras de la Pareſſe.
Les neiges & les frimats,
La biſe plus froide encore,
Du plus doux de nos climats;
Vont bannir Zephyre & Flore.
Tyran du vaſte Univers,
Fais de la plaine des Mers
Le théâtre des orages:
Mais bientôt, ſourde à nos cris,
La Mer, couvrant ces rivages,
Y laiſſera des naufrages
Les déplorables débris.
Je crois voir le noir Cocyte;
Quand, par l'Aquilon chaſſés,
Les nuages entaſſés
Preſſent le ſein d'Amphytrite.

Cruel Hyver, je te fuis ;
Tu reviens, tu me pourſuis
Juſqu'au Midi que j'habite.
Epargne du moins le gîte,
L'humble toît ſi peu connu ;
Où l'Indigent retenu,
Tranſi de froid, peut à peine
Réchauffer de ſon haleine
Son enfant à demi nu.
O Mere en pleurs ! vers ta couche
Je vois ce fils qui me touche,
Tendre ſes bras refroidis ;
J'entends ce que tu lui dis ;
En approchant de ta bouche
Ses petits doigts engourdis.
Grand Dieu ! l'homme qui t'accuſe
De ſon rigoureux deſtin,
A l'homme demande en vain
Le travail qu'il lui refuſe.
Vois l'Orphelin aux abois ;
Sans abri, ſans nourriture ;
Et l'Ours, habitant des bois ;
Cherche & trouve ſa pâture !
Le jour luit, à ſa clarté
Sors de ta retraite obſcure,
Indigente Nudité,
Fais gémir l'Humanité ;
Erre, malgré la froidure ;
Fuyant le lieu qu'a quitté
Le flambeau de la Nature.

Déja ſes feux éclipſés
T'abandonnent. Eſt-ce aſſez ?
Non, pour comble d'infortune,
Tu trouves des cœurs glacés
Que ta priere importune.
Ce ſont des infortunés,
Que l'affreux Hyver déſole ;
Les fougueux enfants d'Eole
Contre eux ſemblent déchaînés.
Quel arrêt les ſacrifie
A cet Hyver rigoureux,
Tandis qu'un Mortel heureux
Près de ſon feu le défie ?
Epargnez, Vents furieux,
Le ruiſſeau caché ſous l'herbe ;
Frappez le jet-d'eau ſuperbe
Qui s'élance juſqu'aux Cieux.
Mais quand mon feu ſe conſume
Contre toi, fâcheux Hyver,
Né dans le ſiecle de fer,
Ma colere en vain s'allume :
Il faut céder à tes loix,
Et laiſſer tomber la plume
Qui s'échappe de mes doigts.

F I N.

TABLE

DES LETTRES ET DES MATIERES DU SECOND VOLUME.

Nota. LA TABLE du premier Volume finit par la Lettre 33, & celle-ci commence par la 35 , ce qui paroîtroit annoncer une lacune entre les deux Tomes , ou la suppression d'une Lettre ; mais rien de supprimé , nul vuide. Ce n'est qu'une omission de cotte échappée dans la Table du premier Tome, où après la *Lettre XIX , sur les Tombeaux* , au lieu de mettre , *Suite. Les Ruines* , on auroit dû cotter *Lettre XX. Les Ruines :* ce qui reculant les cottes suivantes , feroit lire à la dernière , au lieu de *Lettre* XXXIII , LETTRE XXXIV , dont le seul énoncé manque dans la Table.

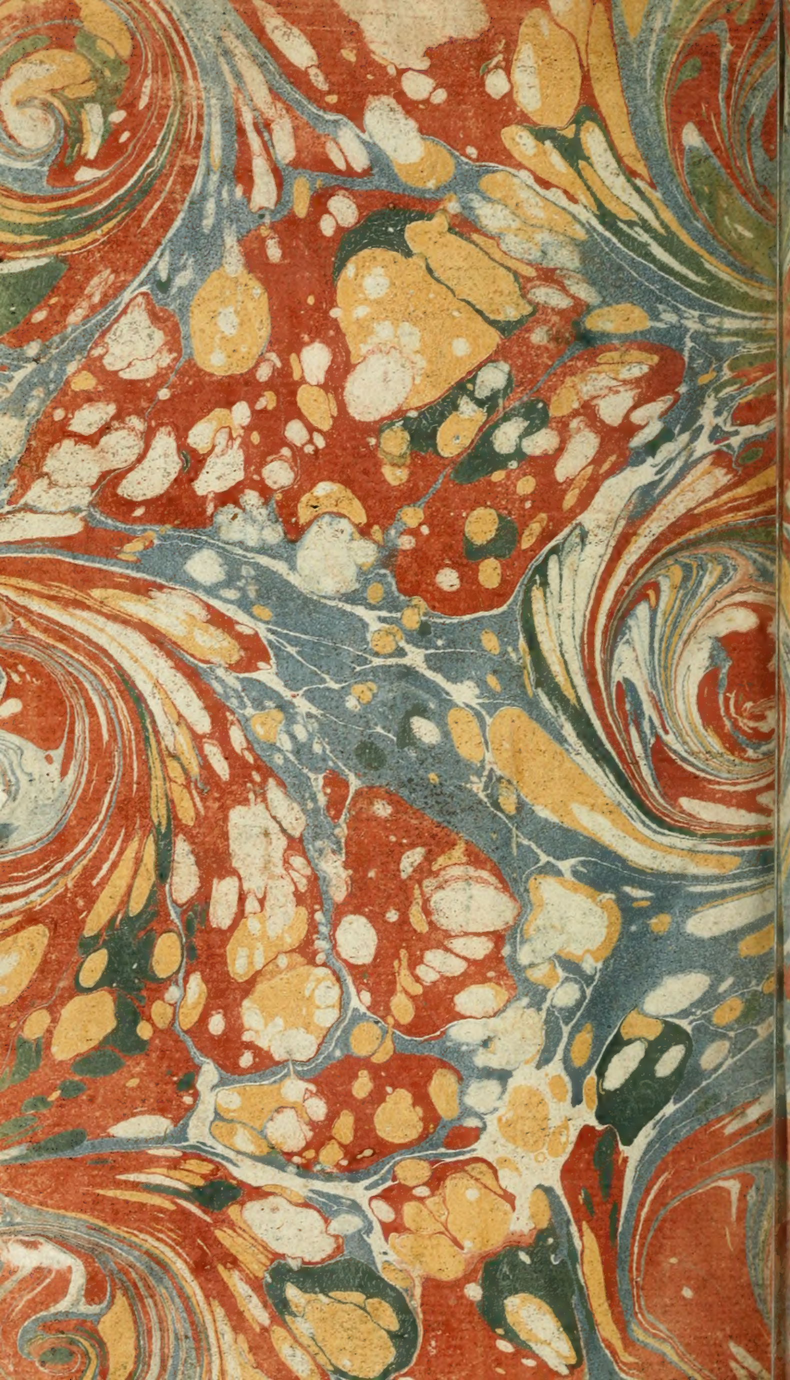
Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé *Voyage de la Gréce*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 17 Novembre 1776.

COQUELEY DECHAUSSEPIERRE.

Le Privilége & l'Enrégistrement, se trouvent à la fin de la France Littéraire.




PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

